

Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

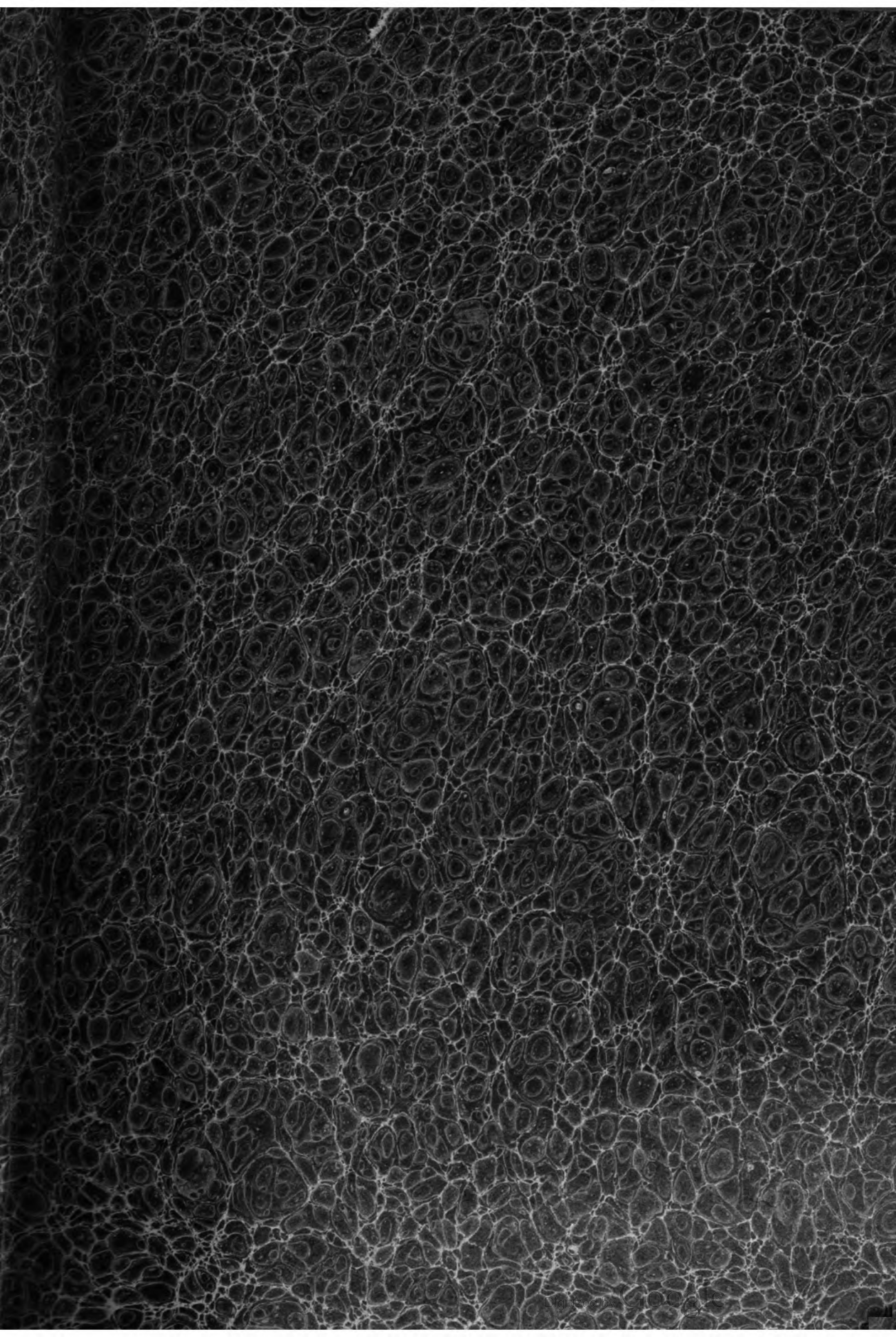
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000136456
Digitized by Google



8° Au 5853g.

Digitized by Google

TYPES

ET

CARACTÈRES

BELGES.

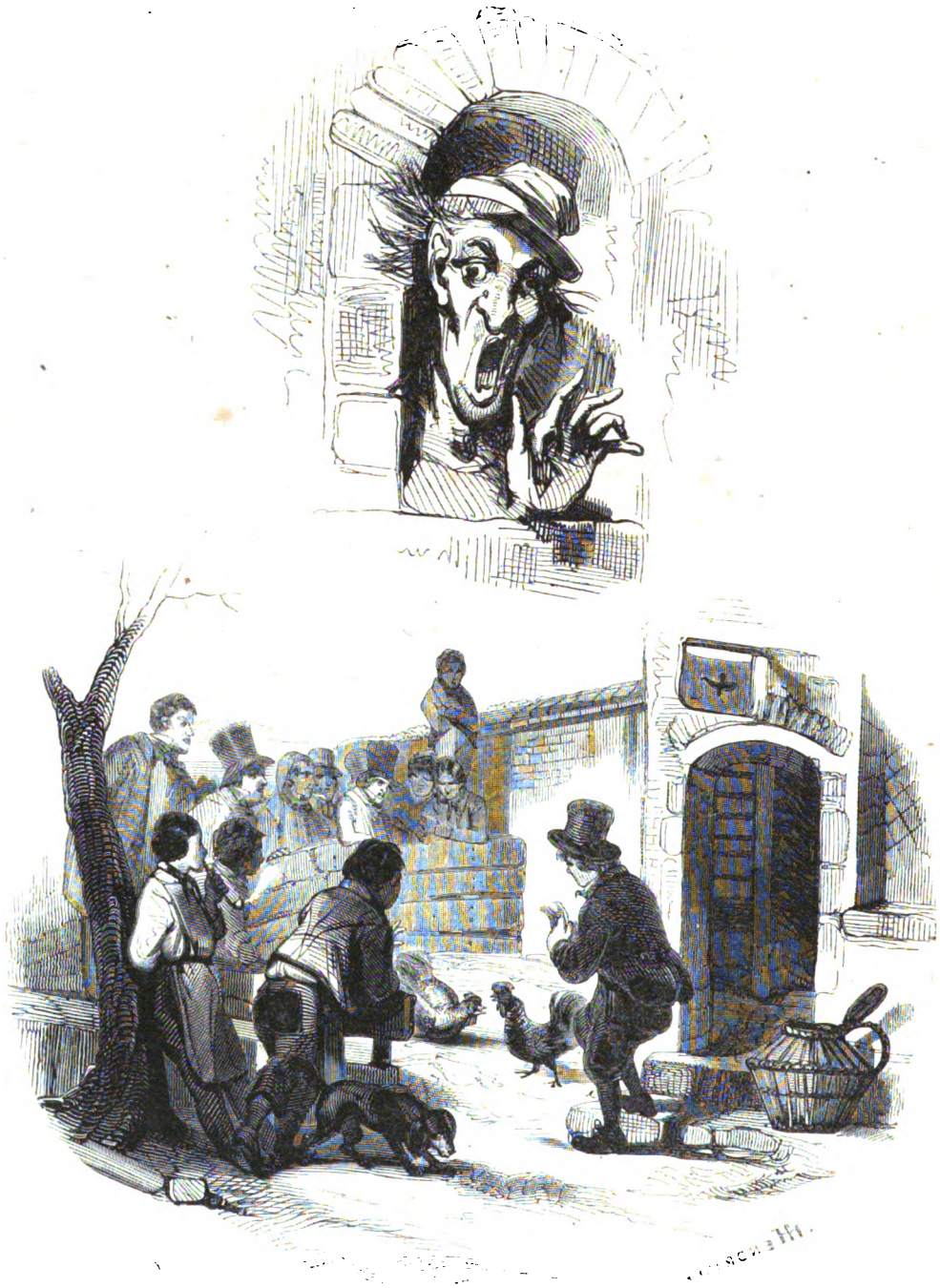
Digitized by Google

Déposé.

BRUXELLES. — TYPOGRAPHIE DE A. SEGHERS.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

TYPES

ET

CARACTÈRES

BELGES.

MOEURS CONTEMPORAINES.

BRUXELLES,

LEMAIRE ET SOEUR, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

14, RUE DE L'IMPÉRATRICE.

1851

Digitized by Google

BOEKERIJ van 's RIJKS HOGESCHOOL
TE GENT
00783 — 20 MAR. 1913
BIBLIOTHEEK DER RIJKSUNIVERSITEIT

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Longtemps les *Mémoires* furent à la mode. Cette mode est même à peu près la seule qui ait atteint un âge respectable : et cela *se porte* encore fort convenablement aujourd'hui. Rien ne serait plus facile que de résumer amplement cette partie de l'histoire littéraire, en nous bornant à la France, et en commençant par Brantôme, Montluc et Castelnau, pour arriver au cardinal de Retz, à la duchesse de Nemours et à Guy-Joly, ce qui, en passant par Saint-Simon, Bonneval et autres, nous ferait doucement traverser le XVIIIe siècle, la Révolution de 1789, le Directoire, le Consulat, l'Empire, les deux Restaurations, et le reste jusqu'à nos jours. A la vérité, parmi ces *mémorialistes*, quelques-uns furent de véritables historiens : mais cette distinction, comme tout ce qui précède, n'a pas un rapport très-marqué avec notre sujet ; et si nous en avons fait mention, c'est d'abord pour donner à ce préambule une étendue raisonnable, et ensuite pour nous conformer à l'usage contemporain, qui veut que dans un livre sérieux, on parle de tout à propos de tout. Ceci, d'ailleurs, n'est pas aussi intempestif, aussi décousu, aussi superflu que pourraient le croire les esprits superficiels. Pendant une assez longue période, les auteurs de *Mémoires* ne firent que raconter avec exactitude, ou autrement, les grands et petits évènements de leur époque, en s'y réservant, bien entendu, une place plus ou moins large et commode; il en est toutefois qui eurent la précaution de ne s'y peindre qu'en buste, selon l'heureuse expression de Mlle de Launay. Mais dans notre âge de progrès, cette vieille manière devait su-

Digitized by Google

bir une grave transformation. Les peuples, à l'instar des individus, voulurent faire chacun son portrait. C'est alors que l'on vit éclore et se multiplier LES ANGLAIS, LES FRANÇAIS, etc., PEINTS PAR EUX-MÊMES. Dans ces autobiographies les faits généraux ne jouaient plus le rôle principal: c'était de la peinture de mœurs, et la matière n'était pas stérile. Ce fut dans ces conjonctures, qu'animés d'une noble émulation, et voulant satisfaire au besoin universel qu'éprouve immanquablement, dans un cas donné, tout pays habité par un éditeur actif et entreprenant, nous entreprîmes la publication des BELGES PEINTS PAR EUX-MÊMES. Mais des circonstances dont le détail aurait peu d'intérêt pour nos lecteurs, vinrent arrêter des travaux commencés sous les plus favorables auspices, et ce grand monument national demeura interrompu. Une situation plus avantageuse nous permet maintenant d'assouvir la longue et juste impatience du public. Seulement nous avons cru devoir faire subir à l'intitulé du livre une légère modification. Outre que les nations, par le temps qui court, n'ont plus guère le loisir de faire une aquarelle de leur propre figure, il s'était, sur ces entrefaites, opéré dans un pays voisin une de ces innovations grandioses, telles que ce pays sait en créer. Les Palmipèdes, les Mammifères, les Coléoptères et les Lépidoptères avaient imaginé d'écrire leurs mémoires: et grâce aux crayons de Grandville, ils avaient souvent beaucoup d'esprit. Le titre collectif qu'ils avaient donné à leur recueil nous sembla naturellement avoir quelque peu démonétisé ce genre d'apellation, que nous jugeâmes bienséant de réformer. Nous inscrivons donc sur le frontispice de notre galerie de tableaux ces mots simples et vrais: TYPES ET CARACTÈRES BELGES. Il est surabondant d'ajouter que tous nos collaborateurs, nous compris, portent des noms européens.

PH. LESBROUSSART.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Avertissement par Ph. Lesbroussart.	v
Le Baes par Victor Joly. Dessins de Huard, gravure de Beneworth.	1
La Fille de Boutique par Mlle Marie B***. Dessins de J. Coomans, gravure de Beneworth et H. Brown.	9
Le Représentant par Théodore Juste. Dessins de Madou, gravure de Brown.	17
Le Marguillier par Charles Hen. Dessins de H. Hendrickx, gravure de H. Brown.	25
Les Politiques d'estaminet par Victor Joly. Dessins de H. Hendrickx, gravure de H. Brown.	34
L'Etudiant de Louvain par Firmin Lebrun. Dessins de H. Hendrickx, gravure de Brown.	49
L'Amateur de tulipes par Eugène Gens. Dessins de H. Hendrickx, gravure de H. Brown.	57
La Soeur-Noire par Ch. Juste. Dessins de H. Hendrickx, gravure de Brown.	65
La Fille de fabrique par Adolphe Siret. Dessins d'Adolphe Dillens, gravure de H. Brown.	73
Le Fermier par Philippe Lesbroussart. Dessins de P. Lauters, gravure de H. Brown.	81
Les Comédiens de société par Victor Joly. Dessins de H. Hendrickx, gravure d'E. Vermorcken.	90
Le Bouquiniste par le baron de Reiffenberg. Dessins de J. Coomans, gravure de A. Coomans.	97
Associations et Corporations belges par André Van Hasselt. Dessins de H. Hendrickx, gravure de H. Brown.	105
Les Baigneurs d'Ostende par le docteur Van Hecke. Dessins de Hendrickx et J. Coomans, gravure d'E. Vermorcken et A. Coomans.	125
Le Rat d'audience par Théobald Cléonte. Dessins de Th. Bray, gravure de W. Brown.	137
Le Professeur de rhétorique par Firmin Lebrun. Dessins de H. Hendrickx, gravure de W. Brown.	147
La Tireuse de cartes par Victor Joly. Dessins de L. Huard, gravure de W. Brown.	154
L'Amateur de généalogie par Jules de Saint-Génois. Dessins de J. Coomans, gravure de Brown et Lesestre.	164
M. Hermans ou l'amateur de pigeons par Gabriel de Steenberghen. Dessins de P. Lauters, gravure de W. Brown.	173
Les Marolles et les Marolliens par Victor Joly. Dessins de Faber, gravure de W. Brown.	184

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES D'ESTAMINET.

LE BAES.



A Grèce et la Campanie avaient leurs thermopoles, Rome ses boutiques de barbier, la France a ses cafés, l'Angleterre ses *gin-houses* et ses tavernes, l'Allemagne ses tabagies, la Belgique a l'*Estaminet* (1).

Il est de ces institutions, de ces habitudes tellement inhérentes au sol, au climat, et si profondément enracinées dans les mœurs qu'on s'efforcerait aussi vainement à les transplanter sous un autre ciel qu'à en dépouiller les zones sous lesquelles elles aiment à fleurir. Éloigné des harmonies qui lui sont propres, l'Estaminet n'a plus été qu'une pâle contrefaçon, sans poésie, sans caractère, sans physionomie, quelque chose de terne et de filandreux comme un vaudeville anglais, tenant à la fois du café français et du *smoking-room* anglais, sans avoir la spirituelle gaieté de l'un ni la brutale animation de l'autre. La France n'a pas plus réussi à s'approprier l'*Estaminet*, que la Russie à acclimater le vin de Champagne ; tous ses efforts n'ont abouti qu'à trans-

(1) La domination Espagnole nous a laissé une foule de mots dont on cherche vainement ailleurs l'étymologie. Ainsi *Estaminet* vient évidement de *Estamento*, assemblée, et *Faro*, du mot Castillan *Farro*, qui signifie liqueur d'orge.

Digitized by Google

former ses cafés élégants en une sorte d'Érèbe fumeux et bruyant, où l'air est empoisonné par les nauséabondes émanations de l'infernale mixture que sa régie débite sous prétexte de tabac, et où l'estomac est glacé par un breuvage inouï qui rappelle la cervoise des Esquimaux, et la bière d'écorce de sapins du Cap-Nord. Si le Français né malin créa la guillotine et les bavaroises au lait, la Belgique en revanche a payé son tribut à l'humanité par l'invention de l'Estaminet, du *Faro* et du *Lambick*, qui ne le cèdent en rien au Barclay-Stout, à l'*Haf-Naf* et à cette benoite *Ale* écossaise, si plantureusement et si savoureusement décrite par Walter-Scott.

L'*Estaminet* est avant tout flamand, comme les combats de boule-dogues sont anglais et les bals de la Courtille parisiens. Il ne suffit pas d'ouvrir demain, à Paris ou à Londres, une grande salle à tables de marbre, d'y installer des garçons plus ou moins agiles, et d'écrire sur les carreaux : *Estaminet irlandais, flamand, etc. ; ici l'on fume.* Ce n'est là qu'un leurre ridicule, qu'un traquenard, bon tout au plus à allécher des provinciaux qui, sur la foi des poétiques descriptions des tabagies d'Hoffmann, veulent se donner une indigestion de *véritable bière anglaise* fabriquée aux Champs-Élysées, et de tabac de la Havane récolté à Maubeuge. L'Estaminet veut avant tout nos mœurs flamandes, un peu rêveuses ; la pensée chez nous n'éclôt pas avec cette *furia francese*, qui fait d'un lieu public parisien, une chose si pittoresque, si bruyante et si profondément française. Et cependant, nous l'avouons avec douleur, combien d'Estaminets *pur-sangs* possédons-nous encore! combien d'entre-eux ont gardé leur poétique naïveté, et ne sont pas souillés et ridiculisés par l'imitation du café français et du *gin-house* britannique? combien comptons-nous encore de ces vénérables et cénobitiques réduits un peu sombres, aux grandes tables de chêne noir, aux chaires de cuir constellées de brillants clous de cuivre? Là une propreté toute flamande était le seul luxe, une cheminée à manteau laissait entrevoir, dans son ombre, de luisantes boîtes à allumettes en fer blanc, dans lesquelles se reflétait la quenouille de quelque fraîche servante campagnarde, humectant cent fois le jour ses lèvres au verre à couvercle de l'habitué qui lui souriait parfois avec une certaine expression profane dans le regard. Un grand poêle, brillant comme un marbre poli, était l'ornement principal de ce lieu de délices, où le silence n'était troublé que par le bruit monotone d'une grande pendule en chêne noir sculptée, et par le froissement des couvercles d'étain des litres vides, qu'une Hébé potelée et rougeaude se hâtait de remplir.

Des têtes blanches, pour la plupart, détachaient leurs vénérables silhouettes sur le fond vigoureux d'une tenture de cuir de Malines ou de Venise, parsemée de fleurs, de fruits et d'oiseaux plus ou moins incongrus. Un *Lovenschen Plak-Almanack*, imprimé sur papier gris et parsemé d'effigies de couronnes, de demi couronnes, de ducatons, etc., jaunissait derrière la porte, où quelque discussion sur la phase de la lune, amenait parfois les graves habitués. A la hauteur du plafond brillaient sous leurs caisses de verre, supportées par des socles élégants, des couronnes de fleurs et des simulacres de couronnes impériales et royales, selon que l'Estaminet avait plus ou moins bien mérité de la reconnaissance des vieillards Alexiens, entretenus par les quêtes quotidiennes des habitués. Dans une niche pratiquée dans

Digitized by Google

le mur de l'allée sombre, qui conduisait à ce véritable Estaminet, dont nos brillants établissements d'aujourd'hui ne sont qu'une misérable parodie, où le clinquant a remplacé le *confort*, et où des tabourets étriqués cherchent en vain à faire oublier ces vénérables et profondes chaires de cuir où l'on savourait si bien la double somnolence du havane et de l'*half-en-half*, dans cette allée, où retentissait continuellement le grelot d'une porte à claire-voie, une madone de plâtre était éclairée par les maigres rayons d'une mince chandelle, que la piété des servantes n'aurait eu garde d'oublier. Alors l'Estaminet flamand rayonnait de toutes ses splendeurs, et avait conservé sa mystérieuse et intime poésie; la vie s'y écoulait calme et limpide, et la fantaisie du poète pouvait y enfourcher le premier lutin d'azur papillonnant au milieu des capricieux enroulements de la fumée des longues pipes de Bréda; tout y respirait, je ne sais quelle quiétude claustrale au milieu de laquelle l'âme la plus agitée sentait s'apaiser ses orages. Les conversations que n'enfiévraient pas encore de sottes et inutiles discussions politiques, y étaient gaies sans méchanceté, libres sans dévergondage. On y médisait bien un peu du maximum sous la république, de la conscription sous l'empire, de la mouture sous Guillaume, mais pourvu que la bière y fût claire et savoureuse, la fille jolie et la pipe bien culottée, qu'importait le blocus continental et les proclamations triomphantes de ce fortuné soldat qui sut si bien dorer et faire resplendir la gloire, que les peuples la prirent un moment pour la liberté. A cette époque, que nous retraçons d'après le souvenir des vieillards qui ne portent leurs regards vers le passé qu'avec un soupir, l'Estaminet était l'oasis du travailleur fatigué, la villa du riche, le forum et le club des honnêtes gobe-mouches qui y racontaient avec mystère comme quoi Pitt et Cobourg avaient voulu enlever Napoléon en ballon dans une revue du Camp de Boulogne, et comment un traîtreux chapelier avait offert au grand homme un chapeau de sa façon contenant une machine infernale, sœur cadette de celle de la rue Saint-Nicaise; puis l'on s'y disait à l'oreille le martyre du Saint-Père à Valençay, traîné par les cheveux qu'il n'avait pas, autour du salon du grand homme. Alors un profond et prudent politique ôtait lentement sa pipe de sa bouche, et entre deux bouffées de tabac, murmurait un : *tout ça ne durera pas!* voilà déjà le café à 8 sous l'once! Observation plus juste qu'on ne pense, car le café, à chaque rayon que perdit l'étoile impériale, baissa de deux sous, jusqu'à ce que la gloire et les denrées coloniales fussent retombées au même niveau!

L'Estaminet, aujourd'hui si déchu et si éloigné de sa physionomie primitive, offrait alors à l'habitué des jouissances tellement cimentées par l'habitude, et, disons-le, par une franche amitié entre tous les membres de ce cénacle enfumé, qu'il fallait de graves raisons pour s'abstenir d'y paraître, fût-ce un seul jour par mois. Dans le cas d'absence, les commentaires les plus sérieux étaient faits sur le compte du retardataire. Sa femme était au moins en couche ou sa fille enlevée, et encore était-ce là une excuse à peine valable. Un jour de noces ne parvenait pas à compre les liens tyranniques de l'Estaminet. Un de ces intrépides amateurs de *smoze-jas*, s'esquiva un jour au milieu de sa noce, quitta sa femme, sa famille pour venir faire sa partie accoutumée et hâter le moment où sa pipe se marquerait d'un cercle noir. — On a toujours le temps de faire la cour à sa femme, dit-il, à ceux qui s'étonnaient de cette

Digitized by Google

indifférence stoïque, mais une pipe en train de se culotter, ne doit pas être négligée un seul jour. — Et il fallut que la cloche de retraire, en lui annonçant l'heure du départ, lui rappelât que sa femme l'attendait! O mœurs de l'âge d'or!...

Dans quelques estaminets encore, qui chaque jour tombent sous la faulx du *progrès*, on retrouve ces admirables traditions. Là, chaque habitué est considéré comme un membre de la famille, aux affaires duquel on s'intéresse; la santé de chacun appartient à tous et la moindre indisposition y trouve vingt remèdes plus saugrenus les uns que les autres, depuis les chaussettes de laine portées en guise de cravate pour les rhumes de cerveau, jusqu'aux peaux d'anguille roulées en jarretière pour la goutte. Quoique d'atroces mystifications aient souvent rompu momentanément la bonne harmonie entre les habitués du même estaminet, ils se croient cependant solidaires de la gloire du *Baes* qu'ils ont honoré de leur clientelle. Le choix d'un Estaminet est pour un bourgeois une chose grave et qui demande de profondes méditations. Ceux où l'on parle politique, sont pour lui un piège auquel on ne le prendra jamais; ceux où l'on joue, fût-ce 10 cents la partie de piquet, sont immoraux; la veine aidant, trois francs y sont bientôt perdus, et pour un commerçant trois francs de perte au jeu, peuvent amener 3,000 francs de perte dans son crédit. Ne lui parlez pas non plus des Cafés-Estaminets où l'on sert la bière en bouteille et où les verres d'une capacité gargantualesque engloutissent un litre en trois fois. Ce qu'il faut au véritable habitué, c'est le demi-litre en grès ou en cristal recouvert d'un couvercle portant son chiffre, ce verre fatidique est pour lui aussi sacré que les pénates d'Énée, et l'apporter dans un autre estaminet est une prise de possession semblable à celle de Colomb plantant le drapeau des Castilles sur la terre vierge d'Hispaniola.

Mais voici que nous esquissons l'habitué et l'Estaminet, oubliant le *Baes* qui fait le sujet de notre article. Une simple observation va nous faire pardonner cette excursion intempestive. Pour arriver au *Baes*, nous avons cru nécessaire de peindre d'abord le milieu où se meut et respire ce type si complètement belge, nous allions dire si radicalement bruxellois, qu'il suffirait à lui seul, dans le cas d'un cataclysme futur, à faciliter à quelque Cuvier la recomposition du *genre* flamand.

Le *Baes*, tel que chacun peut l'admirer dans les cabarets restés purs de toute imitation ou contrefaçon étrangère, est un être appartenant à la classe des mammifères, genre homme. Il a ordinairement de 30 à 40 ans, époque où il brille de tout son éclat. D'une stature moyenne, bien assis sur des jambes d'une riche musculature, il promène un regard assuré et calme sur le royaume dont il est le chef toujours un peu absolu. Son costume se compose l'hiver d'une veste marengo à vastes poches, d'un pantalon noir ou bleu, à grand pont, sans sous-pieds, d'un gilet quelconque, mais tombant invariablement jusque sur le nombril. Une casquette de drap bleu ou vert foncé, à visière laquée et à gourmettes relevées sur la visière, orne le front de ce triomphant mortel. Une cravatte, plus bigarrée que l'écharpe d'Iris, se roule en corde autour d'un cou ramassé et apoplectique et étrangle un col de chemise d'une entière blancheur, au milieu duquel sa tête se détache vigoureusement par une carnation aduste, tempérée par les tons bleuâtres ou fauves de sa barbe toujours fraîchement rasée. Les

Digitized by Google

favoris, coupés en ligne courbe et à deux pouces de l'oreille, témoignent du respect du *Baes* pour l'ordre de choses établi. Son menton, vierge de toute royale ou mazarine, est une profession de foi politique parlante; il appartient au parti des *conservateurs* et fait son service de garde civique avec un zèle qui lui vaut l'estime de son sergent et l'amitié du tambour qu'il ne manque jamais de régaler d'un *capiteintje*, chaque fois que ce Mercure de l'ordre public lui apporte son billet de garde. Le *Baes* est très-féroce à l'endroit de ses opinions politiques; il veut la paix à tout prix, la royauté plus ou moins constitutionnelle et le houblon le moins cher possible. Toutes les fanfares patriotiques l'émeuvent peu; confiant dans la sagesse des gouvernants, il verrait l'omnibus de l'État sur le bord d'un ravin qu'il croirait encore qu'une profonde pensée de bonheur public gît au fond de l'ornière où le pouvoir l'aurait embourbé. Il vote invariablement aux élections pour MM. Verhaegen ou de Mérode, il a acheté le portrait de M. de Stassart depuis sa disgrâce; la seule opposition que le *Baes* se permette, est toute religieuse, il parle avec colère des empiètements du clergé, qu'il appelle *paepenwinkel*.



parce qu'elles datent de

A s'arrête aussi son radicalisme; ne le poussez pas plus loin, ne cherchez pas à l'attirer sur le terrain de l'avenir, de lui parler *meetings* ou souveraineté du peuple. Il flaire un radical comme une mauvaise pratique, et s'écrie que l'on devrait chasser du pays tous ces tapageurs et ces paresseux, dont les déclamations n'aboutissent qu'à paralyser les affaires et élever le prix du froment. Si d'aventure vous êtes porteur d'une de ces chevelures mérovingiennes, ou d'une de ces barbes appelées *jeune France*, Guillaume-le-Conquérant, si en vous se trahit quelque chose d'excentrique, si vous avez un chapeau plus ou moins napolitain, si vous êtes assez infortuné de posséder un paletot, que, pour surcroît de misère, vous ne parliez pas flamand, et que vous ayez oublié votre bourse, alors il ne vous reste plus qu'à vous suicider, ou à offrir votre montre en garantie du prix de votre demi-litre de bière. Le *Baes* vous toisera d'un œil féroce, en murmurant entre ses dents : *ik had het wel gepeyst dat het eenen St.-Simonien, of een fransche luys was!* (j'avais bien pensé que c'était un fransquillon ou un St.-Simonien). Vous avez beau vous récrier : dire que c'est un malheur qui peut arriver au plus honnête bourgeois de Bruxelles; vous avez une crinière de la première race, votre menton est décoré d'une farouche mazarine, vous êtes marqué du sceau de la bête, on fait prendre votre signalement à la servante, trop heureux si on ne vous prend pas votre chapeau!

Tout ce qui s'écarte, en fait de toilette des idées communes, est pour le *Baes* un St.-Simonien; le St.-Simonien est le cauchemar de ses nuits, il le voit proclamant la communauté des femmes et la loi agraire, deux choses horripilantes pour lui; il a pour les flonflons sociaux et leurs adeptes, la haine instinctive de l'épicier parisien pour le *bousingot* et la société des *bras-nus*. Voulez-vous jouir de l'estime du *Baes*, établir votre crédit chez lui, rasez-vous la face! conservez deux bouts de

Digitized by Google

favoris qui vous placent la figure entre parenthèses; ayez une cravate blanche, un pantalon de nankin sans sous-pieds, couvrez le tout d'une longue redingotte bleue ou noire qui vous caresse les mollets, demandez en entrant chez lui un verre de *half-en-half* et le *Journal de la Belgique*, et vous aurez toutes les coquetteries de son sourire, les prémices de sa tabatière et des cartes neuves le plus souvent possible.

Le *Baes* est le partner obligé de toutes les parties de *smoze-jas* et de *klavere-jas*, dans lesquelles il manque un joueur. Sa longue expérience le rend encore l'arbitre de toutes les discussions qui s'élèvent au sujet d'un coup douteux. La discussion devient-elle extra-parlementaire, ou en d'autres termes, les joueurs se jettent-ils leurs litres à la tête en guise d'arguments; alors le *Baes* devient superbe et revêt toutes ses splendeurs. Juge du camp de tous ces combats plus ou moins courtois, il emploie sa médiation officieuse et son éloquence figurée auprès des habitués *bons-bourgeois;* s'agit-il de ramener la céleste concorde entre des adversaires dont la blouse rapetassée annonce une position sociale peu brillante? le terrible autocrate d'Estaminet emploie les raisons démonstratives de la rhétorique du pugilat, saisit les parties adverses par le collet et les envois terminer leurs discussions à la rue, sans leur donner le temps de vider leur bière, qu'il rapporte à son buffet, en s'écriant d'un air digne : *Ik wil geen gekyf in myn Stameny!* (je ne veux pas de querelles dans mon Estaminet!)

En fait de beaux-arts, le *Baes* aime singulièrement les gravures représentant la *Mort de Poniatowsky*, la vie de *l'Enfant Prodigue* en six tableaux, et le portrait du duc de Leuchtenberg dont il a été l'un des partisans les plus enthousiastes; aujourd'hui cependant il s'est franchement rallié au roi Léopold, dont le buste en plâtre figure invariablement sur son buffet, entouré de quelques cartes de mort et d'une ardoise qui lui sert de journal et de grand-livre. Du haut du trône d'acajou ou de noyer, où il surveille le Pandémonium enfumé dont il est le chef, son œil actif et vigilant découvre le consommateur dont le verre est vide et le flibustier qui met le journal dans sa poche, délit pour lequel il est sans pitié. Ne pensez pas échapper à l'œil du *Baes* si vous n'entrez chez lui que pour chercher un ami, il faut payer le tribut obligé. Sa large main, appuyée sur le manche de sa pompe anglaise, attend que vous demandiez le verre de faro de rigueur. Hésitez-vous, cherchez-vous à vous esquiver? une voix de baryton sonore vous arrête, et vous lance un retentissant : *avec quoi est-ce qu'on peut vous servir, Monsieur?* qui fait tourner la tête à chacun. Ce qu'il y a de mieux à faire en ce cas, est d'accepter le verre qu'on vous offre, en le priant de *vous faire raison*, ce qui vous vaudra son estime et un vrai sourire de roi constitutionnel.

C'est chez le *Baes* que vous trouverez les renseignements les plus précieux et les plus exacts sur les habitués qui fréquentent sa maison. Il connaît la fortune de chacun, l'âge de tous; il est le point central auquel aboutissent tous les cancans. Vous désirez placer vos fonds chez M. X... et vous voulez prudemment vous enquérir de sa *solidité* pécuniaire, adressez-vous au *Baes*, il va vous dresser le doit et l'avoir de votre emprunteur, à mille francs près. Toute fortune acquise, est pour lui un titre devant lequel il se courbe humblement; homme de son siècle, l'argent

Digitized by Google

pour lui résume tout, et nul mieux que lui n'a compris ce mot profond de Juvénal : « que la pauvreté a entr'autres désagréments, celui de rendre ridicule. »

Jusqu'à l'âge de 30 ans, le *Baes* est voltairien et membre d'une société du tir à l'arbalète ou à la perche ; passé cette époque, il s'affilie à une congrégation pieuse telle que celle des *Ames du Purgatoire* de *Sainte-Anne* ou de *Saint-Joseph*. Alors il ne manque pas une seule solennité religieuse. S'il possède quelque talent sur le serpent, sa considération n'a plus de bornes. Dans le cas contraire, il figure en habit noir et en cravate blanche à toutes les processions de sa paroisse où on le voit s'épanouir de béatitude et de volupté en portant à la main un cierge de



vingt livres, décoré d'une plaque d'argent et d'un ruban bleu. Si vous lui rappelez ses opinions passées et ses moqueries audacieuses sur le clergé, il vous tourne le dos et va proposer une partie de piquet à un habitué.

La fortune du *Baes* est rapide et brillante : arrivé jeune à Bruxelles, il s'emploie d'abord comme ouvrier dans quelque brasserie, où une rude gymnastique et un régime à effrayer un anglais lui complètent ce physique que vous savez. C'est pendant ce dur noviciat qu'il apprend les roueries du métier et s'attache à donner à sa bière une saveur et un *chic* particulier auquel les vrais connaisseurs ne se trompent jamais. Toutes ses pensées pendant cet état de chrysalide tendent vers un but constant : trouver un fonds, ou plutôt pour parler plus exactement son langage, *reprendre une occasion ;* cette première assise de sa fortune trouvée, il racle ses tonneaux, colle sa bière jusqu'à midi, heure à laquelle il se fait raser, passe une chemise blanche et dîne. Pendant dix ans son existence est stéréotypée

Digitized by Google

sur ce programme, jusqu'à ce qu'il ait usé dix manches de pompe anglaise; alors il se fait spéculateur, il fréquente la chambre de notaires, devient *huys-rat* (rat de maison), flaire les ventes de terrains qu'il sait pouvoir être fructueuses, et lorsque les hausses ont bien donné, que son Estaminet prospère, et possède un nombreux bataillon sacré d'habitués fidèles, le *Baes* devient un vrai Sardanaple, il achète un tilbury d'occasion, un cheval plus ou moins complet et profite des beaux après-midi d'été pour faire des excursions extra-muros. On peut le voir alors se faisant servir un demi-litre de bière sans descendre de son briska, et jouir de l'envie qu'il excite chez ceux de ses collègues qu'il aperçoit sur le seuil de leur porte, bonnet de coton en tête et mangeant une boulette sous le pouce.

A cinquante ans, le *Baes* porte des pantoufles en lisière pour sa goutte, sort rarement et assomme ses habitués d'observations météorologiques et de bulletins quotidiens de sa santé pour laquelle il tremble sans cesse, tout en dévorant d'immenses tranches de bœuf froid, qu'il n'entame du reste jamais, sans demander aux assistants avec un mouvement de tête impossible à rendre : *voulez-vous faire avec?* formule obligée de tous les repas qu'il prend en public. Après quelques années de cette existence accidentée par maintes disputes au piquet, et plusieurs indigestions de gras-double, le *Baes* meurt d'apoplexie un beau matin, muni des sacrements de la Sainte-Église et se fait enterrer à Molenbeek ou à Laeken, où sa famille désolée lui élève un tombeau en marbre blanc entouré de génies portant des flambeaux renversés. Son épitaphe contient une longue liste de ses vertus privées et politiques. Ordinairement sa veuve inconsolable épouse, au bout de l'année, un autre garçon brasseur, qui *reprend l'occasion* du défunt.

VICTOR JOLY.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES BOURGEOIS.

LA FILLE DE BOUTIQUE.



La fièvre de luxe et de vanité qui s'est emparée depuis quelques années de toutes les classes de la société, s'est fait plus particulièrement sentir dans les professions industrielles et commerciales. La calme et probe existence de nos pères, leurs mœurs simples et sévères, sont aujourd'hui un synonyme de ridicule et un objet de dérision. Ne pouvant donner plus d'importance aux choses, on a cherché à en donner aux noms. Ainsi le simple marchand d'indiennes, dont la mince boutique tiendrait dans le sac d'un porte-balle campagnard, parle de son *magasin*, transforme son fils en *caissier* et son domestique en *commis*. Le comptoir

Digitized by Google

dont les planches vénérables portent encore l'empreinte des fausses couronnes de France qui y figuraient jadis en effigie, aujourd'hui entouré d'un treillis de fil de fer, a pris le nom de *bureau*. Il ne s'agit plus d'entourer son nom de respect et d'estime, mais bien d'orner son magasin de glaces et de marbres; on vise moins à ouvrir la bourse des acheteurs, qu'à écarquiller les yeux des badauds. L'apparence en tout suffit. Des cartons vides, étiquetés, rangés fièrement sur des tablettes bordées de cuivre ciselé; quelques commis affairés, jouant aux quatre coins et simulant l'activité; un marchand interrogeant tous les points de l'horizon et ne voyant que le soleil qui poudroie et le flaneur qu'on coudoie : voilà en quelques mots et à peu d'exceptions près, la physionomie de nos magasins actuels.

Chaque jour qui passe emporte un trait, un linéament de notre antique physionomie flamande si franche, si loyale, si simple et si antipathique au clinquant, au bruit et à cet éhonté charlatanisme qu'on voit s'étendre comme une lèpre maudite. L'importation des ridicules étrangers, auxquels nous sacrifions sans pitié des qualités qui nous valaient jadis l'estime du monde industriel, ne s'est pas étendue seulement aux mœurs et aux modes, mais encore à nos vertus privées et publiques. L'antique probité flamande est aujourd'hui *rococo*, comme les robes à vertugadin et les chaînes de montre en acier; le code de commerce s'est agrandi de tout ce que la bonne foi industrielle a perdu. Pour qui sait lire dans les choses, nous sommes évidemment en *progrès*.

Cependant, soyons justes, et n'enveloppons pas le commerce en général dans cette accusation de légèreté et de coûteuses et vaines séductions. Grâces à Dieu ! le clinquant parisien n'a pas tout envahi, d'honorables maisons ont encore leur *boutique*, leurs *garçons*, leurs *filles de boutiques;* les paiements s'y font avec une exactitude qu'on ne trouve pas toujours, là où il y a un *caissier* et une *caisse*, noms d'autant plus sonores, qu'ils offrent le plus souvent l'image du vide.

La *Fille de boutique* est un de ces rares débris de nos anciennes mœurs commerciales flamandes. Aujourd'hui cependant, grâce à l'esprit de plagiat qui nous porte à imiter servilement les hautes conceptions de la vie parisienne, la *Fille de boutique* rougit de son modeste titre et tend à passer à l'état de *demoiselle de comptoir*, appellation plus aristocratique, et plus en harmonie avec l'esprit du siècle. La demoiselle de comptoir est à la fille de boutique, ce qu'est le *suisse* au *concierge*, dans la hiérarchie de la domesticité; c'est assez dire que les efforts de la *Fille de boutique* pour arriver à l'élégance de manières et aux grâcieuses chatteries de son synonyme parisien, sont et resteront encore longtemps sans résultat.

Élevée presque toujours en province où elle reste jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, la *Fille de boutique* apporte à Bruxelles, toutes les qualités et tous les ridicules que lui a faits cette existence étriquée, privée d'air et de soleil, qu'on appelle la vie de province. Initiée aux innocentes supercheries du commerce, tel qu'elle l'a vu exercé par ses parents, elle se croit appelée à briller du même éclat sur un plus vaste théâtre. Ses succès passés, sont pour elle un gage de ses succès futurs. Erreur dangereuse! commune à la fois aux filles de boutique et aux poètes de province qui sur la foi de quelques couplets et d'un acrostiche applaudi en famille, se croient appelés à ceindre le camail d'écarlate et à jouir des triom-

Digitized by Google

phes du Capitole, et qui tombés du haut de leurs illusions, se trouvent fort heureux de tenir le grand livre d'un fabricant de sucre de betteraves. L'ambition de la *Fille de boutique*, hâtons-nous de le dire, n'a pas le vol si hardi, ni les ailes si puissantes. Si ses rêves la transportent quelquefois dans les riches contrées de la fantaisie, c'est pour y songer d'amour, mais d'amour légitimé par le code civil et l'église, ainsi qu'il convient à une fille élevée dans les principes du confessionnal et de la règle de trois. Quelquefois aussi elle pressent de plus hautes destinées; c'est d'un landau armorié que descend celui qui doit assurer son bonheur à venir, et l'arracher aux horreurs de l'aune de Brabant et des multiplications hasardées. Une fois que ces vagues espoirs, devenus désirs fiévreux, ont envahi le cœur de la modeste fille dont vous admiriez l'œil bleu et la cornette bien plissée dans vos pérégrinations provinciales, pour elle, plus de repos : elle aspire aux tumultueuses émotions de la capitale, elle rougit de son bonnet de nuit de jaconas et de son casaquin d'indienne, il lui faut Bruxelles et la rue de la Madeleine, cet Eden, but de ses soupirs, il lui faut des comptoirs de palissandre, une coiffure à la Ninon, une robe de mousseline-laine, et des brodequins *hanneton*. Elle ne rêve plus que cavaliers éperonnés, conduisant d'élégantes dames jusqu'au marche-pied de leur voiture, grooms taillés en espalier, portant la bourse et les emplettes, billets de banque parfumés à froisser, au lieu de ces immondes et gros écus encroûtés de crasse et que jadis elle recevait avec un si grâcieux sourire. Comme une fleur tropicale transplantée sous un ciel humide et froid, il lui faut l'espace et un soleil plus riche en rayons. Si les parents résistent, cherchent à l'effrayer des séductions de ce qui est pour eux une autre Gomorrhe, une sombre nostalgie s'empare de la jeune fille, elle dépérit en silence, elle a des pleurs solitaires, jusqu'à ce qu'enfin vaincue par cet impérieux désir, que sa mère appelle le pressentiment d'une haute vocation, sa famille se décide à laisser s'éloigner son ange gardien, la providence de la boutique. On lui complète un trousseau, douze chemises de toile fine, autant de paires de bas, quelques robes et une croix d'or composent sa toilette dont elle reconnaîtra bientôt toute l'insuffisance. Enfin, munie de force lettres de recommandation et des bénédictions de toute sa famille, elle part accompagnée de son père, qui, pendant le court voyage qui les sépare de Bruxelles, lui donne d'utiles conseils sur la nécessité de se bien conduire et de ne pas porter de robes trop décolletées. Ses exhortations paternelles dans lesquelles il mêle l'église et l'arithmétique, Fénélon et Barême, sont écoutées avec un profond respect; seulement la jeune fille trouve que la route est longue et que les homélies de son père attirent sur eux l'attention un peu ironique des voyageurs. Enfin, la voiture a touché les portes du puits de perdition où l'innocence et la vertu privées de guide, vont se trouver face à face avec le vice élégant, bien chaussé, coiffé par Hébert, la moustache en rafliné et l'œil assassin. Le bon père renouvelle ses instructions, installe lui-même l'enfant dont il ne se sépara jamais et la quitte enfin, en lui donnant sa bénédiction et une vieille montre en or à double caisse.

Restée seule vis-à-vis d'une réalité qu'elle ne soupçonnait pas, la *Fille de boutique* de province, si enviée, si respectée, si considérée, voit tomber une à une, toutes les plumes d'or de ses illusions. Écrasée par un luxe auquel elle est étrangère,

Digitized by Google

sa toilette ne lui paraît plus que mesquine et de mauvais goût. Ses jolis et frais déshabillés de basin blanc qui faisaient rêver les Lauzun de Termonde ou de Courtrai, pourront tout au plus lui servir de toilette de nuit. Sa montre d'or à côté des jolis bijoux émaillés et ciselés qui brillent à la ceinture de ses compagnes, lui fait l'effet d'un épais limonier, à côté d'un fin et brillant cheval de course. Ses mouchoirs en toile fine n'ont ni broderies, ni dentelles, et sa croix s'éclipse à côté des *Saints-Esprits* ciselés portant une émeraude ou une turquoise au cœur. Ses connaissances commerciales, ses malices de métier auxquelles elle se croyait seule initiée, pâlissent devant la haute diplomatie et les roueries superlatives de ses collègues, qui rient cent fois le jour de sa naïveté et de sa manière candide d'établir une multiplication, de faire valoir une étoffe piquée, ou de vendre un schall mêlé de coton pour un Thibet de Ternaux *pure-laine*.

Peu à peu cependant, la *Fille de boutique* se forme, elle prend l'usage de la brosse à ongles, de la pâte d'amande et de la *crême de Lykao* pour lisser ses bandeaux. L'antique montre de famille est échangée contre une jolie *savonnette* parisienne, à cylindre. Ses ongles coupés carrément, s'arrondissent en amande et le *philocome* assouplit et lustre sa belle chevelure. La rugueuse chrysalide s'est transformée en un joli papillon aux ailes diaprées et au corsage élégant. De la naïve et fraîche créature que vous connaissiez et dont le luxe consistait en une épaisse chaîne d'argent à laquelle se balançaient d'indispensables ciseaux, il ne reste plus rien. La robe de mérinos de Saxe montant jusqu'au col, a disparu pour faire place à la robe en cœur, amoureusement échancrée et dessinant vaguement des lignes suaves où l'œil s'égare avec la pensée. Son col s'inonde de riches jeux d'ombre et de lumière sous la soyeuse transparence de ses *anglaises* parfumées. Les romans de Paul de Kock ont remplacé le Missel en basane rouge qui ne sort plus de son tiroir où il repose entre des bas et des collerettes froissées, que pour figurer le dimanche, à quelque messe en musique dans laquelle les distractions sont nombreuses.

Parvenue à cet état, la *Fille de boutique* aune du pou-de-soie, de la mousseline-laine en ayant soin de tendre l'étoffe sur l'aune; son sourire devient tout confit en séductions alors qu'elle vous vante comme dernière mode, une étoffe qui garnit les rayons depuis dix années; elle vous affirme sur l'honneur que madame la baronne de R.... et la marquise de B.... en ont pris, il y a peu de jours, plusieurs robes. Si l'acheteur est un homme, il ne manque pas de se laisser prendre à cet éternel piége tendu à l'amour-propre, il paie fort cher son antiquaille fanée et se fait rire au nez en vantant le bon marché qu'il vient de faire. Avec une femme, la *Fille de boutique* met en œuvre tout ce que la nature et l'expérience lui ont donné de chatteries et de finesses; elle vante le teint, la chevelure, la démarche de sa victime, fait remarquer combien telle nuance fera mieux que telle autre ressortir sa piquante vivacité ou sa grâcieuse morbidezza, puis comme argument final, comme *ultima ratio*, elle exploite habilement l'amour-propre individuel. D'un tact exquis à flairer les nuances sociales, si c'est une bourgeoise, elle fait remarquer que madame la comtesse de L..., s'est fait voir au parc, vêtue d'une robe pareille; à la femme de l'agent de change, elle oppose la femme du banquier; à celle-ci, la femme d'un ambassadeur quelconque. La charmante marquise d'A.. à qui une de ces fines mouches tendait

Digitized by Google

son piége habituel en faisant sonner bien haut le nom de l'ambassadrice, répondit fort simplement : c'est étonnant, je ne me rappelle pas d'avoir jamais porté de robe pareille !...

Toute l'intelligence de la *Fille de boutique* étant transportée vers les choses commerciales, il n'est pas étonnant que sa conversation se ressente un peu de cette spécialité qui ne permet guères à ses idées de prendre une allure un peu élevée. Sa conversation roule dans un cercle banal de phrases toutes faites, prises dans les variations atmosphériques.— Il fait froid ou il fait chaud, ou bien, quel *vilain temps n'est-ce pas, Monsieur?* elle vous affirmera aujourd'hui qu'il a plu hier. Puis, les affaires vont toujours bien mal, elle ne vend pas, si elle vous cède tel objet à ce prix, c'est qu'elle veut s'en défaire au prix coûtant, vous ferez bien de profiter d'une telle occasion, l'étoffe est épuisée. A-t-elle à faire à ce qu'elle appelle un *muscadin* qui vient lui acheter une cravate et lui glisser un billet doux, sa figure devient impassible, elle vend la cravate trois francs plus cher et en la roulant dans son enveloppe, y renferme le poulet ambré qu'elle rend avec un sourire féroce d'ironie à son admirateur désappointé.



A *Fille de boutique*, avons-nous dit, met en littérature Paul de Kock bien au-dessus de Chateaubriand et de Lamartine ; c'est Paul de Kock qui allége pour elle l'ennui des dimanches et des fêtes, alors qu'elle est dispensée de *faire l'étalage* du magasin. Si par une belle après-midi de dimanche, tandis que chacun est aux champs, vous voyez une jeune femme bien coiffée, assise derrière un comptoir et jetant de temps à autre un coup-d'œil dans la rue, si vous voyez cette femme sourire de bonheur en lisant un volume plus ou moins gras, assurez hardiment que le livre consolateur est un roman de l'auteur chéri des lingères et des *Filles de boutique*. Ces dames trouvent Georges Sand *embêtant*, Léon Gozlan *drôlement écrit*, mais Anne Radcliffe, le vicomte d'Arlincourt et l'auteur du *Cocu* résument pour elles la littérature dans sa triple expression de tragédie, de drame et de comédie.

Ce n'est pas seulement en littérature et en peinture que les esprits se sont partagés en deux camps irréconciliables. La république des modes a suivi le mouvement intellectuel et possède aujourd'hui ses classiques et ses romantiques, aussi exclusifs, aussi ardents que partout ailleurs. La modiste, qu'une profonde et vive sensibilité a toujours distinguée, ne pouvait faillir de se ranger sous les drapeaux de la nouvelle école, son état sédentaire étant plus propre à favoriser l'essor de la pensée et son indépendance un peu sauvage. La modiste a jeté un cri de joie à l'avénement du moyen-âge, des truands et de la Cour des Miracles, elle a exigé de son amant la barbe de bouc et le couteau-poignard en guise de dague de Tolède ; la modiste a râlé d'enthousiasme au drame cadavéreux, elle disait à son amant : *mets ton pourpoint !* au lieu de : mets ta redingote; la modiste est avant tout profondément artiste et essentiellement progressive. Aussi la scission est-elle

Digitized by Google

aujourd'hui plus profonde que jamais entre la modiste et la *Fille de boutique*, que la première traite de *bégueule* et de classique. Avouons-le avec regret, la *Fille de boutique* ne pouvait être que classique, rivée qu'elle est aux choses peu poétiques du commerce, elle ne pouvait s'associer aux progrès de l'art et de la passion, comme sa volcanique émule. Rarement l'amour de la *Fille de boutique* offre ces joies olympiennes et ces sataniques désespoirs qui font le bonheur de sa rivale. Rarement la *Fille de boutique* se fait enlever; elle aime avec privilège et approbation des grands parents; et presque toujours celui qui lui offre son *cœur et sa main*, est-il un honnête garçon plus soucieux de faire de bonnes affaires, que de savoir où en sont les théories de la femme libre, de l'art pour l'art, et autres questions humanitaires dont la modiste se préoccupe beaucoup.

La toilette de la *Fille de boutique* avait, il y a quelques années un cachet d'originalité et de poésie qui la rendait plus piquante que les schalls et les chapeaux sous lesquels elle enterre aujourd'hui ses vingt ans et sa fraîcheur. La *faille*, cette mantille belge, souvenir de la domination espagnole, ceignait son front de son camail d'ébène et ravivait l'éclat onctueux de ses yeux bleus. La *faille* avait alors mille coquetteries dont le répertoire se perd chaque jour, faute d'adeptes aussi jolies. La *faille* était le vêtement indispensable des courses de matin, c'était un négligé pittoresque et élégant à la fois, qui faisait valoir les grâces de la taille et la *désinvolture* de la démarche. La *Fille de boutique* a remplacé la *faille* par le tartan, espèce de housse chevaline qui rendrait lourde et prosaïque, la femme la plus grâcieuse et la plus élégante.

Tandis que la modiste et la lingère se faisaient les consolatrices des existences incomprises et des génies irrévélés, qui foisonnent dans la jeunesse actuelle, la *Fille de boutique*, dominée par le chauvinisme de l'empire, continuait à avoir un grand faible pour l'uniforme. Une parade est pour elle une bonne fortune, pour laquelle elle manquerait sa messe. L'habit court du lancier, les fourragères des artilleurs et le bonnet à poil des guides et des chasseurs, ont causé de cruels ravages dans le cœur de la sensible *Fille de boutique*. Le lancier surtout est coupable envers elle d'une foule de légèretés pour lesquelles la modiste se *fut périe* dix fois pour une.

A trente ans, la fille de boutique se marie devant l'Église et l'état-civil assez ordinairement à un veuf chargé de plusieurs enfants et employé du gouvernement. Elle *fait l'amour* de 9 à 10 heures l'été sur le seuil de son magasin; l'hiver elle voit son prétendu à la messe, se fait accompagner par lui dans ses courses et le charge de ses emplettes. L'époux d'une fille de boutique coule ordinairement des jours tissus d'or et de soie, et trouve toujours le dîner prêt à l'heure, excepté les jours où sa femme a rencontré une ancienne amie de magasin, alors il lui faut subir en guise de premier service, l'historique des choses qui se sont passées depuis son changement de position. Dans les brouilles d'intérieur, lorsque le baromètre conjugal est à l'orage, elle ne manque jamais de reprocher à son veuf le sacrifice qu'elle lui a fait d'une position sociale brillante, en lui racontant comme quoi un *mylord anglais* voulait l'épouser et la conduire à Paris; ces jours-là, elle fait les tartines des enfants de son mari très-minces et sans beurre, elle sale outre mesure les épinards, et laisse

Digitized by Google

son époux chercher deux heures après ses pantoufles. Plus tard, la *Fille de boutique* néglige sa toilette, prend du tabac et médit considérablement du prochain; elle reprend alors la faille pour faire son marché et s'extasie sur la cherté des vivres. Les jours de fête, sa toilette se compose invariablement d'un grand chapeau chargé d'une jardinière de fleurs, d'une robe pensée, d'un schall boiteux et d'un sac en velours à vaste fermoir d'argent.

M^lle^ MARIE B^***^.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES POLITIQUES.

LE REPRÉSENTANT.



ERTES, la monarchie constitutionnelle-représentative, renouvelée des Anglais en 1815 simultanément par Louis XVIII en France et par Guillaume Ier dans les Pays-Bas, et perfectionnée dans ces deux pays à la suite des *glorieuses* journées de juillet et de septembre, la monarchie constitutionnelle-représentative n'est point le dernier mot de la civilisation. Dieu sait ce que l'avenir nous réserve, grâce au progrès des lumières, grâce aussi aux étonnantes rêveries des apôtres du socialisme! Dans un quart de siècle, peut-être formerons-nous une république Saint-Simonienne, voire même une communauté fourriériste; la femme sera libre et le suffrage universel: il ne faut désespérer de rien. Mais, en attendant, les peuples constitutionnels, délivrés du bon plaisir, des Parcs aux cerfs, des Bastilles et autres institutions sataniques, ont raison, ce me semble, de se croire dans le meilleur des mondes possibles.

Vous Anglais, vous vantez à bon droit votre *parliament-man;* vous Français, vous vous glorifiez à juste titre de votre député; et nous autres Belges, nous n'avons pas tort de nous enorgueillir de notre représentant. C'est le gardien vigilant de la constitution, c'est le défenseur juré de notre indépendance, c'est le tuteur de la patrie; que dis-je! c'est la cheville-ouvrière, le *sine quâ non* du gouvernement représentatif sous lequel nous avons le bonheur de vivre; enfin, c'est à tous égards un personnage digne de figurer dans les *Belges peints par eux-mêmes*, pour

Digitized by Google

l'édification de nos arrière-neveux. Je suis loin d'admirer également tous les bancs de la chambre basse: je pourrais reprocher aux uns la naïveté des moutons de Panurge, aux autres la servilité ou la mollesse qui distinguent spécialement les fonctionnaires salariés. Mais, abstraction faite de certaines individualités, mais pris en lui-même, considéré comme *type*, le représentant est un brave et digne homme: il a du sens, de l'intelligence, de l'énergie, et même de l'intrépidité. Ne l'avons-nous pas entendu plus d'une fois s'écrier comme le Cid: « Paraissez Navarrais, Maures et Castillans! » Plus d'une fois ne l'avons-nous pas vu braver, non pas l'émeute furibonde, non pas la perfide colère des ministres, mais ce qui est plus dangereux, le courroux de l'Europe entière? Je le répète donc, le représentant, envisagé comme *type*, est un homme rare dans le siècle où nous sommes: il n'a pas l'éloquence de Démosthène ni l'esprit de Shéridan, c'est vrai; mais, en revanche, vous trouverez chez lui du désintéressement, de la sincérité et du patriotisme, trois vertus qui du reste ont toujours signalé le peuple belge.

Chose digne de remarque, dans la démocratique patrie des Artevelde et des Agneessens, est représentant à peu près qui veut. Ouvrez les fermoirs d'or de la charte de 1831 et lisez attentivement l'article 50. Si vous êtes Belge de naissance et dûment domicilié en Belgique, si vous êtes âgé de 25 ans accomplis, et que vous payez un cens électoral qui varie, je ne sais pourquoi, de 30 à 80 fl., selon qu'on est domicilié à la campagne ou en ville, rien ne doit vous empêcher de briguer les suffrages des électeurs. La loi n'exige pas précisément du candidat à la députation les talents qui font l'orateur parlementaire, car jamais, que je sache, le Parlement n'a été uniquement composé de Cicéron et de Mirabeau; poussiez-vous même l'ignorance jusqu'à ne pas savoir vous servir correctement de la belle langue de Foy et de Berryer, que cela ne devrait point arrêter l'essor de votre ambition. Le *Moniteur*, cet inflexible historien, n'a-t-il pas reproduit souvent des improvisations conçues dans un idiôme tout-à-fait inintelligible? Donc, pourvu que vous teniez un certain rang dans le monde, que vous soyez avocat, banquier, industriel, commissaire de district, procureur du roi, négociant, médecin, officier supérieur, notaire, agronome ou maître de forges, — libéral ardent et dignitaire d'une loge maçonnique si vous habitez une ville de premier ordre; fervent catholique et ami de Mr le curé si vous êtes campagnard, — marchez hardiment au but, montrez hautement l'envie que vous avez de servir le pays à la tribune, enfin, présentez-vous sans crainte devant le collége des électeurs, vous serez proclamé Représentant, je vous le jure, au premier tour de scrutin. Mais si le malheur veut que vous soyez artiste, homme de lettres, peintre ou statuaire, oh! alors, croyez-moi, ne sollicitez jamais auprès de vos concitoyens l'honneur d'aller défendre au Parlement les intérêts de la littérature et des beaux-arts. Eussiez-vous le génie de Rubens, de Duquesnoy ou de Commines, le président vous pousserait par les épaules sur les degrés de l'escalier en vous disant avec flegme: « Mon cher Monsieur, nous ne contestons pas votre talent. Mais comme nous ne sommes pas ici à Athènes, nous n'avons que faire de rêveurs tels que vous. Retournez à votre atelier ou à vos livres, et laissez aux hommes *positifs* le soin de diriger les affaires publiques. »

Hélas! oui, dans ce siècle prosaïque, il n'y a que les hommes *positifs* qui soient

Digitized by Google

appelés au gouvernail de l'État. Qu'est-ce qu'un artiste aux yeux des électeurs? Un peu moins, n'est-ce pas, que le *Baes* du coin. Le *Baes* sait vendre de la bière et grouper des chiffres, mais l'artiste ne peut qu'animer une toile ou un bloc de marbre. Vive donc le *Baes*, et foin de l'artiste! Étrange époque! étrange pays!

Une chambre législative est une vaste collection d'originalités plus ou moins saillantes, un étonnant pêle-mêle de figures les plus disparates. La physionomie si mobile et si bizarre du parlement défie la plume la plus exercée; du reste, pour dessiner, seulement de profil, toutes ces figures caractéristiques qui s'agitent sous nos yeux, plusieurs volumes grand in-quarto ne suffiraient point. Forcé de me renfermer dans un certain cadre, il faut donc que je fasse un choix; or, ce n'est pas chose facile. Que de caractères! que de contrastes! Voulez-vous le portrait du représentant-fashionable? Mais il ressemble à tout le monde : il est pantalonné par Lefèvre, habillé par Gouverneur, botté par Allard et coiffé par Félix (successeur de Guffroy). Il doit être classé plutôt parmi les dandys que parmi les orateurs parlementaires : il est *gentleman-rider*, héros des courses de Mon-Plaisir et des *steeple-chases* du bois de la Cambre; bref, il possède un cabriolet français et un groom gros comme mon poing.

Voulez-vous le portrait du représentant bourgeois? Mais qui ne connaît cet intéressant personnage, son costume ancestral, sa vie rangée comme celle d'un commis à 1200 francs d'appointements? Qui ne sait que cet honnête marchand, transformé malencontreusement en *honorable* par des électeurs pusillanimes, n'envisage son siège tribunitien que comme une place éminemment productive? Pourvu que, à la suite de l'unique discours qu'il prononce par session, un sténographe complaisant ajoute la réclame suivante : « *L'honorable orateur, en descendant de la tribune, est entouré par ses nombreux amis, qui lui prodiguent les félicitations les plus empressées,* » le représentant-bourgeois croit avoir acquitté sa dette envers le pays.

Voulez-vous le portrait du représentant-jésuitique? Mais Labruyère, ce grand peintre, s'est chargé de le faire: « semblable à un joueur habile, il ne montre ni humeur ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion ou par faiblesse. » N. B. Le représentant-jésuitique, vêtu comme un marguillier de confrérie, a le teint jaune, l'œil bénin, la voix flûtée, et une contenance singulièrement hypocrite. Quand vous l'accostez, si un reste de pudeur ne l'arrêtait point, il crierait à la cantonnade :

> Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
> Et priez que toujours le ciel vous illumine....

La silhouette du représentant-caricature? Mais il vaut mieux, ce semble, abandonner la caricature représentative aux beaux rieurs des cafés de la Monnaie et de la Place Royale qui font une étude si approfondie du *Charivari* (contrefaçon belge.)

Voulez-vous que je vous dépeigne le ministérille, autrement dit loup-cervier, ce caméléon, ce protée parlementaire? Mais ce serait chasser sur les terres du satirique Timon. « On dit (ainsi s'exprime ce caustique écrivain) on dit qu'au bout de trois

Digitized by Google

mois d'école de peloton, les conscrits français font d'excellents soldats : il n'en faut pas tant pour dresser un bon ministériel. Les députés les plus novices, les débarqués, les innocents, n'ont besoin que de tenir leurs yeux constamment fixés sur le banc ministériel, et de se rappeler, au moment de voter, le mot d'ordre de Casimir Périer: « Messieurs, attention, debout! » A tous égards ces lignes pourraient s'appliquer aux députés ministériels belges, obéissant également à certain signal. Du reste, pourquoi craindrais-je de le dire? Je fais fi du *ventre*.

Voulez-vous le portrait du représentant-démocrate? Ah! certes, si j'avais l'honneur de m'appeler Plutarque, je ne manquerais point d'étudier ce caractère vraiment antique; mais je ne m'appelle point Plutarque.

Voulez-vous enfin le portrait en pied du représentant-provincial?... —Qu'est-ce que le représentant-provincial, dites-vous?

Le représentant provincial est comme de juste un homme tout-à-fait au courant des affaires de ce monde, un homme essentiellement positif. Après avoir brillé pendant vingt cinq années au barreau du chef-lieu de la province de..... les électeurs libéraux, voulant couronner dignement sa laborieuse carrière, lui ont donné le *Palais de la Nation* pour ses invalides. Le jour où le représentant provincial reçut son mandat fut un jour de fête pour la ville : il y eut un banquet suivi d'une redoute à la *Société de Rhétorique*, dont il est un des membres les plus zélés, et un concert suivi d'un feu d'artifice à la *Société d'Harmonie*, dont il est président honoraire.

Le nouveau député se hâte de céder sa nombreuse clientèle à son gendre, afin de pouvoir se livrer exclusivement aux devoirs de ses nouvelles fonctions. Au lieu de se retenir renfermé dans son cabinet ou d'aller passer de longues heures au tribunal, il fait maintenant des promenades dans la ville pour causer politique avec ses voisins et s'informer des griefs et des besoins de ses chers électeurs. Dès qu'ils l'aperçoivent, les bonnes gens se recueillent et s'interrogent: « Voilà monsieur le représentant, disent-ils, j'ai telle chose à lui demander. » Heureux homme! il devient la providence de la contrée. Au combattant de septembre, qui se plaint d'avoir été oublié dans les récompenses nationales, il dit: « Si le gouvernement refuse de vous décerner cette croix de fer que vous avez si bien méritée, je vous enverrai la mienne (le représentant provincial a pris une part active à la révolution de 1830). » Au paysan, qui demande avec colère une communication entre son village et la grand'route, il répond d'un ton paternel: « Tranquillisez-vous, mon ami, vous aurez votre chemin vicinal, ou j'y perdrai mon latin. » Enfin aux politiques de la *Société Littéraire*, qui critiquent amèrement les actes du pouvoir, il dit en se rengorgeant: « Patience, messieurs, il y a un terme à tout. L'opposition serait bien impuissante si elle ne parvenait point à renverser le ministère. » Bref, il trouve le moyen de contenter tout le monde. Se voyant respecté, vénéré, admiré, comme l'arbitre des destinées de la ville, comme le Jupiter tonnant de la province, il est naturel que le nouveau député ait parfois de délicieux accès de vanité; ma foi, pour être représentant, on n'en n'est pas moins homme. Il a donc grandi à ses propres yeux, il n'est plus seulement avocat et président honoraire de la société d'harmonie, il est *monsieur le représentant*.

Digitized by Google

Aussi, voyez comme ses petits yeux gris pétillent de plaisir, comme son visage s'épanouit de bonheur, comme il porte magistralement en avant son ventre bombé; voyez avec quel air digne et grave il préside chez lui aux veillées de la famille! Déjà il tâche de se façonner aux usages de la langue parlementaire; il prodigue les métaphores, les apostrophes et les mots à effet. Absorbé dans ses élucubrations politiques, il devient sujet à de singulières absences d'esprit; au lieu de dire tout uniment: « Jacques, apportez-moi ma robe de chambre et une carafe d'eau, » il dira volontiers: « Huissier, si cela ne vous dérangeait pas, je vous demanderais un verre d'eau... et ma robe de chambre; » que sais-je! il lui arrive souvent, lorsqu'il discute avec son gendre, de lâcher ces mots solennels: « l'honorable préopinant à prétendu, etc. » Il tarde au nouveau député d'aller exercer sa faconde au Palais de la Nation.

Et le facteur qui ne vient pas! répète-t-il vingt fois par jour en trépignant d'impatience sur le seuil de sa porte. Cette lettre, qu'il attend depuis si longtemps, arrive un beau matin; elle contient ce qui suit: « Monsieur et cher collègue, » d'après les informations que j'ai fait prendre en haut lieu, il me paraît assuré » que les chambres s'ouvriront en-déans la quinzaine. Nous avons donc l'espoir » de vous voir à Bruxelles avant trois jours, car les députés indépendants ont » décidé qu'ils auraient plusieurs réunions afin de se concerter sur la marche à » suivre vis-à-vis le ministère pendant la prochaine session. Je suis, etc., etc. P. S. « Veuillez présenter mes respects à Madame. » On l'attend dans trois jours! — Vîte, Jacques! préparez mes malles et n'oubliez pas, de grâce, ces papiers précieux: ce sont les pétitions de mes électeurs. Courez, allez prévenir ma femme, ma fille, mon gendre; dites-leur que je pars, qu'ils viennent m'embrasser! Courez au chemin de fer, informez-vous des heures des départs, et retenez ma place! Ah! que vous êtes lent! Vous me ferez mourir. — Enfin notre héros a fait ses adieux à sa famille, qui versait des larmes d'attendrissement et d'orgueil, il est monté en diligence, et la locomotive a pris son vol... Il part le front soucieux, le verbe haut, le geste superbe.

Place, fringants dandys! brillants équipages, faites place à cette humble vigilante! Elle amène dans la capitale un des hommes les plus probes de la Belgique, un des députés les plus incorruptibles de la gauche, une des célébrités futures de la chambre. Toujours modeste dans ses habitudes, le représentant provincial n'ira pas descendre à l'aristocratique *Hôtel de Belle Vue :* quoiqu'il possède de belles terres au soleil et de nombreuses rentes sur le grand-livre, outre l'indemnité mensuelle de 200 florins que lui alloue le gouvernement, il ne trouve pas au-dessous de sa dignité de s'héberger dans un modeste hôtel de second ordre de la *rue de la Fourche* ou du *Marché aux Poulets.* Ce n'est là du reste qu'un séjour provisoire: au bout de quelques jours il transporte ses pénates dans un *appartement garni* de la *Rue Verte* ou de la *Montagne des Aveugles,* les rues les plus silencieuses de la capitale. Or, autant la petite maîtresse aime son boudoir, autant le représentant provincial se plaît dans son cabinet: il range avec un ordre minutieux, sur les rayons de sa bibliothèque, ses brochures, ses livres de droit et ses collections de journaux; il met des étiquettes à chacun de ses manuscrits et

Digitized by Google

les enferme précieusement dans les cartons *ad hoc;* il dispose les meubles avec une rigoureuse symétrie; il orne les murs des portraits de La Fayette, du général Foy, de Benjamin Constant, de Dupont de l'Eure, d'Odilon-Barrot et de quelques autres grands orateurs; enfin il place religieusement sur sa cheminée le buste de Gendebien, et sur le pinacle de sa bibliothèque, la statuette de O'Connell par Dantan. En attendant l'ouverture de la session législative, le représentant provincial se prépare, il feuillette Cicéron, il relit les discours de Berryer, il dissèque les budgets des années précédentes, il rédige quelques notes, il improvise à huis-clos; les conférences avec ses collègues de la gauche, les promenades, et les visites d'usage aux directeurs des journaux indépendants, qui s'en passeraient volontiers, prennent le reste de son temps.

Le jour solennel est enfin arrivé, vérification a été faite des pouvoirs des nouveaux élus, et notre héros a pris rang à la Chambre. Passant avec dédain devant les bancs des doctrinaires qu'il appelle des « Guizotins au petit pied » et avec mépris devant les bancs des ministérilles qu'il traite « d'automates, » il est allé s'asseoir sur les bancs de la gauche, entre le tiers-parti et la fraction républicaine.

Le représentant-provincial, considéré comme *type*, est un farouche ennemi du ministère. Il ne fait point précisément de l'opposition *quand même*, car la haine ne trouve pas de place dans son cœur, mais il est rare, très-rare, qu'il ne se prononce point pour la négative quand le centre a dit « oui »; son premier mouvement est toujours de prendre une boule noire. Il est chicaneur, comme tous les anciens avocats, il voudra corriger les expressions de l'adresse en réponse au discours de la couronne, il trouvera à épiloguer sur tout, sur une question de politique extérieure aussi bien que sur la loi qui règle la sortie des poils de lapin. Mais je le répète, ce n'est point par méchanceté qu'il fait de l'opposition, c'est par conviction. Comme il le dit lui-même, il veut remplir consciencieusement son mandat.

Au surplus, pendant toute la durée de la session, le représentant-provincial mène la vie d'un forçat. Dieu sait combien chaque jour lui apporte d'heures de travail! A la vérité, il pourrait faire comme quelques-uns de ses collègues qui manquent régulièrement à l'appel nominal, ou comme ces autres qui achètent leurs improvisations à beaux deniers comptants, mais il a trop de patriotisme, et puis, il faut bien le dire, il a peur, lui, du « qu'en dira-t-on? » des électeurs. Donc, il se lève tôt et se couche tard pour ne pas négliger ses nombreuses occupations. Dès six heures du matin, hiver comme été, il est assis devant sa table de travail : il étudie les projets de loi qui vont être mis en discussion, ou bien, s'il a du temps de reste, il écrit des brochures. Car, admirez ceci, il ne lui suffit point de convertir la législature du haut de la tribune, il veut encore éclairer le public, la nation, le monde entier, sur l'insuffisance ou l'absurdité du projet de loi à l'ordre du jour. Le représentant-provincial a cela de commun avec tous les auteurs qu'il attache un grand prix aux productions de sa plume. Si vous êtes son ami et que vous ayez l'honnêteté de lui rendre visite, vous pouvez être sûr qu'il ne vous lâchera pas avant d'avoir fourré dans vos poches une demi-douzaine de petits volumes. En vous faisant ce cadeau, il est content, il se frotte les mains et vous dit en enflant

Digitized by Google

sa voix : « Morbleu, vous verrez comme je les arrange. » A neuf heures, il traverse les allées ombreuses du Parc pour se rendre à la salle des Conférences ; il est reconnaissable à sa tête poudrée, à son habit noir, à sa cravate blanche, à son allure importante et principalement à ce porte-feuille de maroquin qu'il tient sous le bras. Il est superflu de dire que le représentant-provincial est le membre le plus actif des commissions dont il fait partie ; c'est là que, dans son zèle, poussé à l'excès, il émettra parfois les propositions les plus saugrenues. On parlera de marine, par exemple : il voudra établir une école de natation à Braine-Lalleud, vu que cette ville possède un simulacre d'étang, et un port à l'Écluse, parce que l'Écluse était un port au moyen-âge. La clochette de l'huissier s'est fait entendre dans les couloirs ; la séance va s'ouvrir. Toujours ponctuel en tout, à une heure, montre en main, le représentant-provincial arrive dans la salle législative. Les bancs auront beau être encore déserts, il n'en ira pas moins s'asseoir à sa place. Il parcourt les journaux, il taille ses plumes, il commande son verre d'eau, il arrange ses paperasses. Lorsque la salle commence à se remplir, il se mêle aux groupes, se dandinant avec pétulance et parlant haut et ferme. Il accoste familièrement greffier, sténographes, huissiers : il interroge le premier sur la pièce nouvelle et l'invite à venir dans la ville de... lors de la kermesse ; il demande aux sténographes, comme une grâce, de ne pas estropier et tronquer malicieusement ses oraisons ; enfin, affairé comme il est, il trouve toujours quelques commissions à donner aux huissiers. Cependant l'important président à perruque blonde monte au fauteuil. Il retourne aussitôt à son banc pour répondre à haute et intelligible voix « présent ! » à l'appel nominal. — La séance est ouverte ; l'ordre du jour est... — Il s'agite, il se lève, il se rassied, il monte vingt fois à la tribune, il en pétrit le marbre dans ses transports d'éloquence ; bref, le centre aura beau gronder, tempêter et hurler : « la clôture ! la clôture ! » il n'en poursuivra pas moins imperturbablement le fil de son discours. A toute force, il veut convertir ses collègues. Lors de la crise qui tourmenta dernièrement la Belgique, il a sué sang et eau pour faire décréter la guerre : *intégrité du territoire*, était le texte de tous ses discours ; patriote-modèle, c'est lui que vous aperceviez, à l'issue des séances, gesticulant et pérorant avec feu au milieu des groupes qui se formaient chaque jour sous l'arbre de la liberté.

Quant aux distractions du représentant-provincial, les voici : après avoir dîné somptueusement à *l'Aigle* à raison d'un franc et soixante-quinze centimes, il va prendre une demi-tasse de café et jouer quelques parties de domino au café des *Mille colonnes*. Vers huit heures il rentre chez lui pour travailler ; sa fiévreuse veille se prolonge jusque bien avant dans la nuit. Quoiqu'il n'aime point les ministres, lorsque le grand-maréchal lui envoie *par ordre* une invitation à un bal de la cour, il l'accepte volontiers, attendu le respect qu'il porte à la monarchie populaire issue des barricades de septembre. Mais à voir avec quel air embarrassé il fend la foule élégante et titrée, avec quel vertueux dédain il toise les hauts dignitaires, vous diriez le paysan du Danube en habit noir.

Telle est donc la vie passablement austère que le représentant-provincial mène dans la capitale pendant la durée de la session législative. Pour l'arracher à ses nombreuses occupations, il faut les visites de sa famille. Quand sa famille vient

Digitized by Google

à Bruxelles, il se *dérange :* accompagné de sa femme et de son gendre, il va admirer les embellissements de la capitale, goûter les douceurs du *far niente* au Parc et sur les boulevarts, et s'enivrer au théâtre de la sublime musique de Meyerbeer. Du reste, vous reconnaîtrez partout le représentant-provincial, à son sempiternel habit noir, à sa phraséologie pompeuse.

Toutefois le représentant provincial, de même que le lycéen, a ses vacances, qui occupent l'intervalle d'une session à l'autre. Pendant près de quatre mois, ce rude travailleur est parfaitement libre de son temps; il peut aller aux eaux, voir la Suisse et l'Italie, si cela lui plaît. Il aime mieux passer ses jours de loisir au sein de sa famille et au milieu de ses électeurs bien-aimés. Il parcourt la ville et fait une ample moisson de pétitions pour la session suivante; il parcourt les campagnes et s'informe si la récolte a été productive. Partout il laisse des traces de son passage, partout il fait des heureux. Le soir vous le rencontrerez dans le cabinet de lecture de la société littéraire ou bien sous les bosquets de la société d'harmonie : il explique aux badauds politiques, qui le pressent de questions, comme quoi le pouvoir est parvenu, par des manœuvres souterraines, à neutraliser les attaques réitérées de l'opposition; au reste, il se flatte que la chûte de ce ministère impopulaire ne se fera plus attendre longtemps. Et les badauds d'applaudir et de vider des bouteilles de bière mousseuse à l'avènement d'un ministère libéral!

Ainsi vieillit sous le harnais parlementaire le représentant provincial, ne demandant rien au pouvoir et remplissant ses difficiles fonctions avec le plus louable désintéressement. Devenu une des illustrations de la chambre, Baugniet le place dans sa galerie des orateurs belges. Cependant, quelques mois après avoir été proclamé président d'un comité de bienfaisance, il a été atteint par le froid au sortir d'une des séances les plus orageuses du parlement. Ce rhume négligé le conduit lentement au tombeau. Un matin le journal annonce : « M*** a succombé » hier à une longue et douloureuse maladie. Jurisconsulte instruit, philanthrope » dévoué, toujours empressé à servir le pauvre, représentant patriote, estimable » collègue, bon époux, excellent père de famille, ses nombreux amis et le pays » entier viennent de faire une perte irréparable. » Comme il a succombé à son poste, c'est-à-dire à quelques pas du palais législatif, on célèbre ses funérailles à l'église de Ste Gudule, et ses collègues du côté gauche ont la triste consolation de pouvoir accompagner le char mortuaire qui transporte ses dépouilles au cimetière de Laeken.

Que la terre lui soit légère!

Quant aux autres mandataires du pays, surtout ceux qui composent le *ventre,* après avoir placé et leurs fils, et leurs neveux, et leurs arrière-cousins jusqu'au huitième degré, ils deviennent ou conseillers à la cour de cassation, ou gouverneurs de province, ou bien ambassadeurs, sans parler des titres de comtes, de barons, de chevaliers, de marquis, qui leur arrivent de tous les points du globe, de l'Italie, du Portugal, du Brésil et même du Monomotapa. Les plus dignes sont ceux qui servent leur patrie avec dévouement, sans arrière-pensée, sans même viser à la croix Léopold.

THÉODORE JUSTE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES BOURGEOIS.

LE MARGUILLIER.



Le temps n'a pas détruit toutes les institutions de nos aïeux; plusieurs d'entr'elles ont survécu aux révolutions des siècles passés et sont encore dans nos provinces l'objet de profondes et vivaces sympathies. On se ferait difficilement une idée de l'amour et du respect qu'elles inspirent surtout à certains hommes, qui, fidèles aux traditions nationales, se sont constamment montrés ennemis des innovations et de toute influence étrangère, et ont conservé dans leur vie paisible, avec une grande simplicité de mœurs, toute la franchise et loyauté du caractère flamand.

M. Camaerts n'est ni noble, ni artiste, ni saint-simonien, ni décoré de la croix de fer, ni quartier-maître de la garde civique; mais qu'est-ce cela, je vous prie, quand on peut se dire doyen de la confrérie des *Geloovige Zielen* et Marguillier de l'église de Saint Nicolas?

Ici, lecteur, je prévois une question; vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un Marguillier? le monde est si irréligieux de nos jours!

C'est l'administrateur dont la fonction principale est de veiller aux intérêts d'une église paroissiale. D'abord, membre du conseil des fabriques, il doit ordinairement à sa fervente dévotion et à sa probité sévère, l'honneur insigne

Digitized by Google

d'être admis dans la composition du bureau. Dès ce moment s'ouvre pour lui une carrière laborieuse et toute nouvelle; jaloux d'accroître la prospérité de sa paroisse, il exerce sa charge avec autant de zèle que d'économie; c'est sa pensée unique, sa plus grande préoccupation. Pour lui le culte n'est plus qu'une espèce de négoce, dont il tient les écritures en partie simple et par florins, sous et deniers. Le peuple lui rapporte tant pour sa messe, tant pour ses vêpres, tant pour son salut. Le salut du peuple, entendez-vous? Il prélève une certaine dîme sur les naissances et sur les morts; père, vous lui avez remboursé en souriant l'eau baptismale qui fit votre enfant chrétien; orphelin, votre mère était à peine morte et vous aviez encore l'âme navrée de douleur qu'il vous présentait le mémoire de son service funèbre. Car l'église fait ses affaires au comptant; elle appréhende les banqueroutes!

Sous beaucoup de rapports le Marguillier ressemble à l'administrateur qui exploite un théâtre. Seulement son théâtre, à lui, est auguste et sacré. Ajoutez aussi qu'il ne se réserve personnellement aucun bénéfice. Il reçoit d'une main et paie de l'autre. C'est lui qui marchande au quincaillier les diamants de la Vierge, au droguiste l'encens et la myrrhe, au boulanger les hosties saintes. Le curé, les vicaires, le bedeau, le suisse passent à son bureau, timides, l'œil baissé et la main tendue, pour toucher le traitement qui leur est alloué. Il a un tarif, chose singulière, étrange, unique, incroyable, où sont cotés les sermons, les prières, les indulgences, les chants et les larmes, les hymnes d'allégresse et les pseaumes de douleur. Tout ce qui touche, élève et transporte l'âme dans les cérémonies du culte se transforme et devient cuivre sous les doigts du Marguillier. C'est lui qui, à la fin de l'année, inventorie les bannières, les reliques, les vases sacrés, toutes les richesses du temple; qui balance les comptes et communique le bilan de la paroisse à l'assemblée des fabriciens. C'est l'homme de la coulisse religieuse.

Autrefois, la marguillerie, c'était un titre, une haute dignité! On regardait celui qui en était revêtu comme le coq de la paroisse et les mieux famés briguaient une place qui rapportait tant d'honneurs et de considération. Hélas! les événements changèrent tout! Les orages de la révolution éclatèrent et jetèrent longtemps le trouble et la terreur sur les peuples; enfin l'horizon se rasséréna, mais l'astre du Marguillier avait effroyablement pâli. A peine l'honnête administrateur est-il connu aujourd'hui, si ce n'est des prêtres, des loueuses de chaises, de quelques vieilles et pieuses personnes; si ce n'est encore des nécessiteux qui viennent frapper à sa porte et à qui il remet le fruit des aumônes qu'il a recueillies pour soulager leurs misères! Toutefois l'illusion lui reste; roi déchu, il se drape encore dans son éphémère grandeur. Ne s'apercevant pas de l'indifférence générale, il remplit toujours ses fonctions avec le même zèle. Grâces à ses soins, on rafraîchit les fleurs éternelles du tabernacle, on redore les candélabres de bronze, on repare les toiles et les statues, l'église redevient belle encore! A ses yeux elle surpasse toutes ses rivales en magnificence; aucune n'a des parfums plus pénétrants, des silences plus doux, des chants plus harmonieux qu'elle. Il voudrait pouvoir vivre et mourir dans son sein. Enfin, à force de contemplation, il en prend presque les airs, il s'identifie pour ainsi dire avec elle. Et vous-même, dites-le moi plutôt: n'est-il pas simple

Digitized by Google

et modeste aux Minimes? n'a-t-il pas l'air d'un grand seigneur à S[t] Jacques sur Caudenberg?

Monsieur Camaerts est le modèle, la joie, l'orgueil de ses confrères. Nul ne se douterait en le voyant que cet homme touche déjà à sa cinquantième année. Figurez-vous d'abord une de ces figures qui révèlent toute une vie heureuse et paisible, une figure de vieillard, comme nos fils en verront peu, douce, fraîche et rayonnante encore de vigueur et de santé. Découvrez un front proéminent, sillonné de quelques rides onduleuses; tracez de fines plissures aux tempes nues; voilez de cils blondissants des yeux bleus d'où s'échappe une lumière douce et tendre qui tempère presque toujours la feinte gravité du visage; retroussez légèrement un nez qui rivaliserait d'enluminure avec un bigarreau; entr'ouvrez à peine deux lèvres épaisses qui semblent habituées à savourer la bonne chère; colorez d'une teinte vermeille des joues arrondies; et pour peu que le menton s'abaisse ensuite avec dignité, que les oreilles saillissent en larges contours, que la barbe fraîchement faite soit polie et luisante, et que les cheveux, poudrés avec soin, brillent d'une blancheur neigeuse, vous aurez sans doute une image assez nette, assez fidèle de l'honnête Marguillier. Ses épaules larges, sa poitrine haute annoncent une certaine force physique. La rondeur de son abdomen rabelaisien se dessine avec tant de grâce et de mollesse, qu'on la croirait formée à plaisir de couches d'ouates élastiques. Il a de plus une démarche leste et dégagée qui semble confirmer cette illusion. Quoiqu'il soit d'une taille assez élevée, l'âge n'a point courbé son épine dorsale; il se tient au contraire avec une sorte de roideur guindée, de telle façon qu'un classique l'eût comparé, sans crainte d'être démenti, à quelque chêne antique résistant avec fermeté aux coups de la tempête. En marchant il rejette la tête en arrière, et paraît fier sans l'être aucunement. Il n'est pas d'une humeur triste, ni absorbé dans ses pensées, comme semble l'annoncer souvent l'expression empruntée de sa physionomie. C'est tout simplement un homme bon, tranquille, dévot par habitude et non par hypocrisie, ou peut-être mieux encore, un homme d'une grande faiblesse de caractère, dominé par un penchant qui dirige ses moindres actions. Personne au reste ne mène une vie plus douce, plus calme et plus régulière que la sienne. A sept heures sonnantes il s'éveille. Il est à peine levé, que son premier mouvement est de s'agenouiller devant un crucifix de bois surmonté d'un chétif rameau de buis bénit. Il faut le voir ainsi, à moitié vêtu, le chef encore recouvert du vénérable bonnet de coton, marmottant entre les dents les oraisons du matin. Sa voix, si basse qu'à peine on peut en distinguer les sons, ressemble au bruit sourd du rouet qu'agite une vieille fileuse. Pendant qu'il achève sa modeste toilette, sa toilette de comptoir, sa servante matinale a préparé et servi le déjeûner. Déjà la voix de ses enfants l'appelle: il se rend au milieu d'eux, les embrasse, et leur donne tour-à-tour..... sa bénédiction paternelle. Son premier repas terminé, il entre dans sa boutique où règne la plus scrupuleuse propreté. Le voyez-vous rangeant ses marchandises, les garnissant d'étiquettes, en enlevant amoureusement la poussière? Il reploie les feuilles de papier d'emballage; il rattache les bouts de ficelle les uns aux autres, en disant d'un air grave à sa fille de boutique que c'est le plus sûr moyen d'amasser un jour quelques

Digitized by Google

mille florins de rente. Si un chaland entre, il le reçoit avec une politesse simple et sans faste. Son naïf vocabulaire se réduit à quelques phrases qu'il varie selon le degré de la température. « *Wat belieft u Jouffrouw? een schoon weer, niet waer?* ou bien plus souvent encore: *T'is wel slegt van dag voor te wandelen?* » Voilà toute sa conversation du jour stéréotypée. Entre dix et onze heures du matin le boutiquier se métamorphose tout-à-coup en homme d'église; sa casquette de loutre, sa veste rayée bleue, son grand tablier de toile, noué par derrière la taille, disparaissent comme par enchantement. Caméléon catholico-industriel, il jette son vêtement de comptoir aux orties, sauf à le reprendre deux heures après. Le voilà qui nage dans un habit et un pantalon de drap noir superbe. Il porte un feutre bien brossé sur la tête; et ses bas blancs font ressortir le lustre éblouissant de sa chaussure. Son linge est surtout d'un choix et d'une finesse remarquables: on voit, entre les collets de son large gilet à ramages coloriés, bouillonner un jabot aristocratique et flotter la dentelle de sa cravate d'une blancheur incomparable. Il s'appuie en marchant sur une canne de jonc, à pomme d'or, et semble écouter les vibrations argentines de Saint Nicolas, qui annoncent l'instant de sa messe habituelle. Le quartier qu'il traverse, est le plus populeux et le plus animé de la ville; aussi à chaque instant, le digne Marguillier est-il forcé de s'arrêter et de se ranger sur les trottoirs; c'est un chien qui aboie, un cheval qui galope, des maraîchers qui crient, des charrettes et des voitures qui se croisent dans tous les sens et de tous les côtés, une foule, un bruit, un tumulte continuel, étourdissant, épouvantable. Heureusement il arrive sans encombre à la gracieuse église située, vous le savez, au cœur de la cité. Là tout le monde le salue, le mendiant à la porte, le bedeau dans la nef, plus loin les enfants de chœur. Sa poitrine se dilate en respirant la fraîcheur de ces lieux; il marche d'un pas plus léger en pénétrant sous ces arceaux de pierre qu'il préfère aux verdoyantes avenues du Parc.

Tout ce qui se rattache à la gothique église, objet de ses affections, intéresse au plus haut degré M. Camaerts; il sait la date précise de son origine et le nom de la corporation qui l'a fondée; sa mémoire lui retrace tous les événements de l'histoire dont ces lieux furent les témoins: il en parle avec délices. Quand il vous raconte le pillage de S^t Nicolas par les Calvinistes, son œil brille, sa voix et ses gestes s'animent, il est vraiment éloquent! Dois-je vous dire qu'il n'est pas dans l'église un réduit obscur dont il ne vous fasse exactement la topographie? Il compte sur ses doigts les ornements du chœur, de la nef et des chapelles. Voyez cette statue: c'est S^t Joseph et son divin enfant; admirez ces toiles: celle-ci représente la Cananéenne, celle-là la pénitence de David, une autre S^t Roch guérissant les pestiférés. Il se souvient du nom des peintres, comme aussi de celui des donataires. Il connaît jusqu'aux pieuses mains qui ont brodé les dentelles de la Vierge. L'église est une vieille et fidèle maîtresse qui lui livre tous ses secrets. Les heures qu'il y passe et qui sont ses heures de repos et de délassement, font le plus grand charme de son existence. Ne croyez pas qu'il soit assis sur une chaise, comme la plupart des fidèles; sa place, à lui, est au banc de l'œuvre adossé contre une cloison de bois sculpté. Là il s'enfonce, il s'étend, il prend un visage et une pose; il s'abandonne à ses plus chères impressions, et rêve, les yeux

Digitized by Google

ouverts, Pâques, jubilés, processions étincelantes de fleurs, de cierges et de parfums.

Au moment de s'éloigner, si le brave homme aperçoit dans l'église le curé ou l'un de ses vicaires, il s'approche de lui, lui tire sa révérence et s'entretient du beau temps ou des nouvelles réparations. Ces conversations flattent infiniment son amour-propre, il s'en occupe et les retient; il les redit à sa famille et l'on en retrouve l'influence jusque dans ses discours saupoudrés de phrases et d'expressions latines. Il ne s'aperçoit pas que, plus fin et plus rusé que lui, on ne lui accorde des faveurs si peu coûteuses que pour ressaisir toute l'autorité au conseil des fabriques.

L'heure de son dîner est soumise à la régularité despotique qui mécanise chacune de ses actions; il mange lentement, il boit avec précaution; il achève son repas comme il l'a commencé, par un signe de croix suivi d'une courte oraison. Enfoncé dans son grand fauteuil de cuir usé, il goûte ensuite un somme profond et délicieux pour faciliter sa digestion.

Puis son commerce l'absorbe de nouveau: ce sont mille petits détails, des lettres de commandes, des mémoires, son journal, ses dépenses de ménage, qui l'occupent tantôt jusqu'à la nuit, tantôt jusqu'à l'heure du sermon et du salut, les jours où il y a salut et sermon. Le soir voit enfin se clôre sa journée, autour d'une table peinte en rouge, dans la salle du *Messager*, où le digne Marguillier fait son estaminet (expression consacrée) depuis une vingtaine d'années. Entouré de quelques habitués, ses amis, il joue avec eux la partie de *klavere-jas* ou de *jas-forcé*. M. Camaerts cause, raisonne, sourit; dépouillez-le de ces manières qui annoncent certaines prétentions à la supériorité, c'est tout-à-fait un bon homme. De temps en temps même, il se plaît à raconter quelques facéties licencieuses; mais il les dit à voix basse, de façon à n'être entendu que de ses amis; vous vous doutez bien que ce serait compromettre sa dignité et surtout ses sentiments de bon catholique! Il boit régulièrement deux verres de faro, et se retire aussitôt que l'horloge en bois, placée dans l'un des coins de la salle, a, de sa voix murmurante et criarde, sonné dix heures.

Et dites-moi maintenant, si vous connaissez une existence à la fois plus douce, plus tranquille et mieux remplie que celle de M. Camaerts! Point de haines, point d'intrigues, point de folles dissipations. Sa vie est une fête continuelle, elle s'agite dans les intérêts du commerce, elle se repose dans les exercices de la dévotion; elle s'écoule oublieuse, comme la source au fond de son lit de mousse et de fleurs. Le jour succède au jour; la semaine passe comme une fumée et ramène la journée paresseuse, coquette, bruyante, rieuse, animée, bachique, et par dessus tout la pieuse journée!

Voici venir le dimanche, qui s'offre à nos yeux, le front couronné de fleurs, et de ses doigts égrenant les rosaires bénits. Depuis longtemps M. Camaerts lui voue une vénération sincère et profonde; aussi ce jour-là, adieu le commerce! point de cabas de figues, ni de bâtons de réglisse, ni de sucre candi, ni de chandelles à son étalage, tout est recouvert avec soin de papier gris. A la vérité la porte de la boutique bâille toute grande ouverte, et le chaland entre, achète et sort comme de coutume. Il faut bien que par charité tout le monde vive, l'épicier

Digitized by Google

et sa pratique! Vers neuf heures et demie du matin, notre homme se rend à l'église pour y entendre le sermon et la grand'messe. Le voyez-vous assis ou plutôt trônant au banc de l'œuvre? à peine est-il reconnaissable, tant il affecte dans ses gestes et dans son attitude une apparence de fierté et d'importance! c'est le marchand fait Marguillier. Ce jour-là il se charge volontiers de faire la quête, dont il abandonne le soin aux bas-officiers de l'église les autres jours de la semaine. A un certain instant des offices, entre l'évangile et l'offertoire, le bedeau portant la verge sur l'épaule, s'approche de l'œuvre; aussitôt M. Camaerts se lève, s'arme d'un plat d'argent, et le suit à la tête de quelques confrères. Les chaises s'écartent avec un peu de lenteur sur les pas du Marguillier; celui-ci tantôt marche, tantôt s'arrête. Il balance sans cesse sa tête de gauche à droite; il secoue son assiette de métal, toute vibrante, toute sonore; il salue avec un sourire chaque pièce d'argent ou de cuivre qui tombe de çà et de là. Si la quête a été heureuse, il revient en souriant occuper sa place d'honneur, reprend son attitude magistrale et la lecture de ses prières. En vain le prêtre chante l'*Ite missa est*: le bon Marguillier ne bouge pas plus qu'un terme; il entendra plusieurs messes encore, il restera là jusqu'à la dernière et ne se retirera que le dernier. Cependant midi sonne: l'église se ferme. Où s'agitait tout-à-l'heure la multitude pieuse des catholiques, s'étend maintenant une froide solitude d'autels et de colonnes, et le plus profond silence succède aux chants des prêtres, aux sons de l'orgue, aux piétinements de la foule. Il s'écoule ainsi plusieurs heures dans cet état d'immobilité, qui ressemble à un sommeil léthargique. Puis tout-à-coup le vieil édifice semble tressaillir et renaître: une voix frêle et cassée s'échappe du haut de sa frêle charpente. On dirait une vieille mère abandonnée qui rappelle ses enfants. On rouvre les portes: l'air circule, les chapelles s'illuminent. Les fidèles reviennent peu-à-peu. Entendez-vous la musique religieuse et la voix des prêtres qui chantent les vêpres et le salut? Regardez au banc de l'œuvre: M. Camaerts est encore là.

Cependant, quelque délicieuse que soit cette existence, elle perdrait bientôt son charme passager, si des jours de fête heureusement distribués n'en dissipait de temps en temps la paisible monotonie. Tantôt le printemps ramène les Pâques retentissantes de voix et de sonneries joyeuses. Tantôt la Toussaint unit ses pompes funèbres au deuil de la nature. Ou bien c'est l'anniversaire de quelque Saint en renom, sous l'invocation duquel l'église est placée. Les événements qui remplissent la vie humaine, ajoutent encore à cette diversité: c'est quelquefois un Te-Deum, quelquefois les funérailles d'un riche paroissien; car l'enterrement du pauvre se fait furtivement, à peine le coffre modeste qui renferme la dépouille passe-t-il le porche du temple. Chaque fois enfin que l'église se réjouit et chante, qu'elle chante et pleure, qu'elle se pare de fleurs ou s'enveloppe de sombres tentures, le Marguillier est là; c'est un ami qui vient partager toutes ses joies, toutes ses tristesses, toutes ses émotions.

Mais il est surtout dans l'année un jour, sur lequel M. Camaerts concentre ses plus vives affections, un jour joyeux et vivant, un dimanche doré parmi tous les dimanches, et ce dimanche, c'est la kermesse de sa paroisse! Il en

Digitized by Google

connaît la date précise; six semaines à l'avance, il fait tous ses apprêts pour célébrer dignement la fête. Il achète des habillements neufs pour ses enfants et pour lui. On blanchit la façade de sa maison; la porte et les volets sont repeints en belle couleur verte. Plus rassuré, il attend alors avec impatience le jour tant désiré. A mesure qu'il s'en approche, le temps lui semble ralentir sa marche paresseuse. Encore dix jours d'attente, puis six, puis quatre, puis trois seulement..... demain..... enfin demain, quel poids de moins sur son cœur! Dès la pointe du jour, l'honnête Marguillier, entr'ouvrant ses rideaux, consulte d'un œil inquiet le pan du ciel qui s'offre à ses yeux, borné par les pignons étagés des maisons voisines. L'air est-il sombre et menaçant, un vent impétueux tourne-t-il les mobiles girouettes, la pluie s'échappe-t-elle par torrents du sein des nuages, aussitôt la figure de M. Camaerts se rembrunit et prend la couleur du temps. Mais s'il entend au contraire l'hirondelle joyeuse gazouiller à sa fenêtre, si l'atmosphère est tiède et pure, si le soleil verse la pluie de ses rayons scintillants sur les toits d'alentour, il faut voir comme le cœur du brave homme se dilate, comme son œil brille, comme son visage s'anime d'une expression de plaisir et de bonheur! « La procession sortira! la procession sortira! » sont les seules paroles qui peuvent s'échapper de sa poitrine oppressée... .. il se tait..... il semble abimé dans une douce extase. Quand le fidèle Acate vit poindre de verdoyantes collines à l'horizon lointain, et que d'une voix émue il s'écria tout-à-coup : « Italiam! » il ne ressentit point une joie aussi vive, ni aussi enivrante.

Oh! c'est un beau jour que celui-là! Jamais l'église ne déploie une pompe si riche, si imposante. L'or et les pierreries précieuses étincellent au tabernacle. La Vierge est assise sur son trône éblouissant. Les tapis d'Orient couvrent les marches du chœur. Autour de la nef des lauriers magnifiques, ornés de vives banderolles, étalent la beauté sévère de leurs feuillages. Les chapelles sont illuminées.

Un génie bienveillant semble avoir prévenu jusqu'aux moindres désirs du bon Marguillier; le banc de l'œuvre drapé de velours rouge frangé d'or est surmonté de deux candélabres brillants. Dans la nef, dans les bas-côtés, dans le chœur, partout la foule se répand et se presse silencieuse; du haut de sa place, M. Camaerts promène sur elle un regard de satisfaction. L'encens roule ses nuages de parfums autour du maître-autel; les chants des prêtres et les sons de la musique religieuse font retentir tour-à-tour les voûtes sacrées.

A la fin de la grand'messe, un léger trouble se manifeste dans l'intérieur de l'église : çà et là vont et viennent des enfants, des bourgeois portant des flambeaux à la main. Les prêtres qui se sont retirés dans la sacristie pour se couvrir de leurs plus riches vêtements, en reviennent bientôt. La procession s'organise : cierges, bannières, croix argentées, dais empanachés, tout semble obéir à une impulsion commune. Après avoir franchi le seuil du temple, la pompe religieuse s'avance majestueusement au milieu des rues parsemées de fleurs, sous un limpide ciel d'été qui lui verse à profusion ses rayons lumineux.

Et M. Camaerts? Qu'est-il devenu? qui le sait? qui pourrait nous le dire? s'est-il éloigné? a-t-il craint peut-être d'exposer sa tête nue à l'ardeur du soleil? Lui, craindre! lorsqu'il s'agit..... d'assister à la procession! Mais sachez donc que c'est un

Digitized by Google

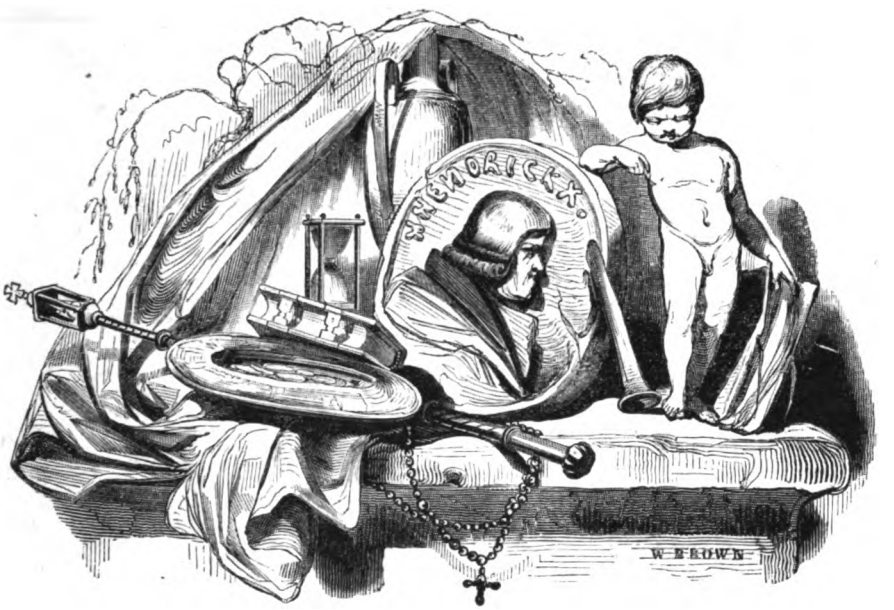
personnage d'importance à cette heure? Ne vous imaginez pas qu'il soit confondu dans la foule. Là aussi le Marguillier occupe une place distinguée : entouré de ses confrères, il s'avance au milieu des deux files de paroissiens. Il porte un cierge décoré de bandelettes d'azur et d'une plaque d'argent. Il ne doute pas que tout le monde n'ait les yeux fixés sur lui; aussi voyez comme sa démarche est grave, son pas lent et posé, sa tête droite et fière ! on s'imaginerait voir plutôt une majestueuse altesse qu'un épicier habillé de noir. Les sentiments qui s'agitent au fond de son âme, se peignent malgré lui sur son visage. Son œil dévotement abaissé vers le pavé brille d'une expression de joie, de triomphe et de jubilation; les ailes de son nez se dilatent avec une délicieuse volupté; et le sourire des séraphins bouffis entr'ouvre sa lèvre légèrement pendante. Un moment il touche au comble de la félicité! le cortège défile lentement dans la rue où habite le vénérable Marguillier. Sa poitrine palpite avec force à l'aspect de sa demeure qui surpasse, éclipse, anéantit toutes les maisons voisines par le luxe des ornements pieux. Le seuil est arrosé, sablé, jonché de ramée, reluisant de propreté; des branches de mai tapissent les fenêtres de leur fraîche et riante verdure. Des bougies projettent leurs pâles flammes sur de saintes images, sur des corbeilles de fleurs, et sur des pots de quarantaine rouge; tandis qu'au-dessus de ce bizarre encadrement apparaissent plusieurs têtes d'enfants, blondes et fraîches, qui s'animent de plaisir en reconnaissant de loin le respectable auteur de leurs jours. Ah! s'il est dans la vie de chaque homme, de ces moments ravissants ou l'âme croit savourer les ineffables émotions du ciel, certes, celui-là en est un pour M. Camaerts. Abimé dans sa joie, il marche avec lenteur; il ne prie, ni ne pense plus: toutes ses impressions sont vagues et indécises. Mais bientôt le son des cloches retentissantes annonce que la procession est sur le point de rentrer au temple de Dieu. Déjà l'on voit le clocher de S^t Nicolas, déjà les fidèles qui ouvrent la marche, pénètrent dans l'intérieur du temple, et l'on entend le bruit de leurs pas mesurés qui se perd et s'éteint peu-à-peu dans la profondeur de la nef. M. Camaerts dépose son flambeau à la sacristie, sort de l'église, rentre dans sa maison, où il a rassemblé ses parents et quelques vieilles connaissances Le dîner commence : les mets sont abondants, les vins exquis et du meilleur choix. On mange copieusement, on boit de même; la conversation roule d'abord sur la solennité; mais bientôt elle s'anime, elle s'échauffe ; chacun rit et plaisante, tout le monde répète en chœur des refrains aussi vieux que le monde et la nuit arrive trop vite au gré des joyeux convives.

Ainsi la passion, que M. Camaerts nourrit au fond de son âme, distille une foule de joies pures et innocentes sur les derniers jours de son existence. Ses mœurs honnêtes, ses exercices, ses affections, que ne trouble aucun orage, ses habitudes paisibles, sont les meilleurs garants de sa florissante santé : il vieillit lentement. Cependant les années se succéderont, un jour l'heure fatale sonnera pour lui comme pour les autres paroissiens. Mais sa mort elle-même sera douce, car il n'aura pas cherché à soulever les voiles qui couvrent les secrets d'outre-tombe, et la religion reconnaissante adoucira pour lui l'horreur des derniers instants. Son service funèbre sera célébré avec un certain éclat. Le corps du clergé accompagnera le cercueil du défunt, de la maison mortuaire jusqu'au sein de l'église qu'il chérissait. Les rues

Digitized by Google

retentiront pendant quelques minutes de chants funèbres et des lugubres accords du serpent. Le corbillard lui-même sera revêtu de ses plus riches draperies. Puis tout passera, tout s'éteindra, tout rentrera dans le silence et le néant!!....

Le Marguillier sera enterré dans quelque cimetière des environs, et la pierre tumulaire sous laquelle reposera sa dépouille mortelle portera cette modeste inscription :



CI-GIT

M. CAMAERTS,

BON PÈRE, BON ÉPOUX, VERTUEUX CITOYEN,

DOYEN DE LA CONFRÉRIE

DES GELOOVIGE ZIELEN,

MARGUILLIER

DE L'ÉGLISE ST.-NICOLAS.

Priez pour lui.

CHARLES HEN.

Digitized by Google



LES POLITIQUES D'ESTAMINET.

Les uns disaient que le roi Tanifras
Jamais des Poronais ne deviendrait le maître,
Quoique la Czarianne avec le Chartarmas,
Sur le trône le voulût remettre;
Non ! disait un notable, il ne le sera pas.
Malgré que l'Electeur de Basque
Batte le tambour comme un basque,
Pour contraindre ses palatins
A suivre Tanifras sans faire les mutins.
D'autres disaient enfin que jamais de Porone
Tanifras n'aurait la couronne
Malgré les efforts des Génois
Et la révolte des Chinois;
Que bientôt notre flotte entre la mer Baltique,
Et les ports d'Amérique,
Irait par terre attaquer les Anglais;
Que les destins de Vienne auraient un sort funeste
Et que le diable emporterait le reste.
Fatigué de leurs sots discours
Et de leur bêtise profonde,
En espèces de même cours,
Avant de les quitter je payai tout le monde:
Je leur dis que le Turc se faisait capucin
Et que le Doge de Venise
Dans un vaisseau de maroquin
Était allé relever sans remise
La grande arche du Pont-Euxin,
Qu'avait rompu le vent de bise !

(Piron, *voyage à Beaune.*)



Si les explorations historiques de Champollion et de Niebuhr avaient pu embrasser la vie privée des peuples sur l'histoire desquels leurs recherches ont jeté une si vive lumière, nul doute qu'ils ne nous eussent laissé de savants et curieux détails sur les badauds et les gobe-mouches politiques de l'antiquité. Je me suis souvent demandé si ces figures à tête d'Anubis qui pullulent sur les flancs du monolithe de Louqsor, tenant à la main un rouleau de papyrus, n'étaient pas quelques nouvellistes de Thèbes ou

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

de Memphis, lisant à leurs concitoyens les bulletins de la grande armée de Sésostris, ou faisant des commentaires sur quelque ordonnance d'un Pharaon, relative au service de la garde nationale d'Alexandrie ou d'Heliopolis. Cette version que nous pourrions du reste appuyer d'une foule de considérations relatives à l'histoire de l'esprit public et de la presse avant le déluge, nous paraît aussi plausible que celles des savants patentés et jurés qui n'ont que trop souvent fait de profondes dissertations, pour prouver qu'un gros sou rouillé était une médaille de Rhamsés II, ou de Nemrod le fort chasseur.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner ces explorations dans le domaine des numismates et des archéologues. Nous tenons seulement à prouver la haute antiquité du nouvelliste et du politique d'estaminet, qui tient par des ramifications invisibles au badaud de tous les temps. Les Romains des beaux jours de la république, nous paraissent avoir été d'intrépides faiseurs de puffs politiques. Nourris aux dépens du monde que leurs généraux rançonnaient le glaive au poing, ces vertueux citoyens n'avaient pour toute occupation qu'à faire des commentaires sur la marche des choses publiques en se peignant la barbe, ou à flâner héroïquement sous les portiques du Forum en attendant le journal du soir, qui paraissait *non timbré*, ainsi que nous l'a prouvé le profond archéologue M. Jules Janin, l'auteur de *Debureau*, et du livret de Versailles.

Les ignorants qui déclament contre la dépravation de nos mœurs et les procureurs du roi qui gémissent en mauvais français sur les *passions insensées qui sapent la société dans ses bases*, n'ont aucune connaissance de la façon dont les anciens entendaient la liberté d'opinions; un citoyen romain était nouvelliste par état et badaud par tempérament. Dieu sait les horreurs qu'on n'a pas débitées sur le compte de Néron! Pétrone qui faisait le *Charivari* de cette époque, Tacite, Salluste et Suétone ne nous paraissent autre chose, sinon des sténographes chargés de rassembler les canards du Forum pour l'instruction des races futures. A Athènes la nation mangeait à la gamelle de l'État, pour ne pas perdre une histoire. Les barbiers du Gynecée qui formaient l'opinion extrême-gauche de l'époque, servaient à leurs pratiques d'incroyables nouvelles qu'ils tenaient toujours d'une personne *bien informée*. On y racontait que Démosthène venait d'être nommé ministre de l'intérieur de Philippe de Macédoine, avec vingt talents d'appointements, que les édiles ne s'opposaient à l'éclairage Mangham que parce qu'ils avaient des actions dans une société industrielle rivale. A Rome on se gênait moins encore; les baigneurs y racontaient comment le grand César avait été surpris en *criminelle conversation* avec la sœur de Caton, et comment le grand Scipion, l'inventeur des pots-de-vin, en matière de fournitures militaires, avait volé au peuple-roi plusieurs millions, et l'on se moquait des députés de l'opposition qu'il conviait au capitole pour leur prouver l'exactitude des chiffres de son budget. Manière nouvelle et touchante de fermer la bouche aux épilogueurs de l'extrême-gauche et que nous ne désespérons pas de voir imiter un jour; on y attribuait la rareté des lions de Numidie à la guerre des Gaules et la mauvaise qualité des matelottes à l'expédition contre les Parthes.

La race des *politiques* de Forum, de Gynecée, de place publique, de café et

Digitized by Google

d'estaminet, a toujours et partout été la même; prenant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, réglant le sort du monde, la marche des batailles, torturant les événements et les actes contemporains avec un incroyable aplomb qui ne le cédait qu'à leur profonde niaiserie. Or, cette plaie des sociétés anciennes qui n'est plus qu'un ridicule aujourd'hui, a laissé en Belgique un type que nous ne pouvons passer sous silence.

Les nouvellistes politiques grecs et romains manquaient d'un grand et puissant auxiliaire dont leurs continuateurs actuels ont tiré un grand parti; nous voulons parler de la tabatière dont la télégraphie est si éloquente entre les mains de ces Nostradamus modernes; on pourrait y ajouter encore les journaux dans lesquels ils cherchent et ne trouvent que trop souvent les textes de leurs élucubrations sibyllines; mais il paraît prouvé d'après les recherches de M. Jules Janin, que Rome n'était pas dépourvue de ces *flambeaux civilisateurs*, que Juvénal faisait le feuilleton d'une feuille de l'opposition, Pétrone le rendu-compte du cirque, et que Pline le Jeune était rédacteur du *Moniteur* sous Trajan, ainsi qu'il appert de son fameux panégyrique.

Si nous avions la malheureuse infirmité de vouloir nous faire une réputation de savant, nous pourrions dire à ce sujet, une foule de jolies choses, mais nous aimons mieux entrer de plain-pied dans notre sujet comme Cromwell et Louis XIV dans leurs parlements, sans plus d'ambages ni de souvenirs historiques.

Le *Politique d'Estaminet* est un membre de cette intéressante classe de gobe-mouches qui a si souvent défrayé le crayon de la caricature. En Belgique il atteint un luxe de végétation incroyable et parvient rapidement à l'état de fossile, dernière transformation qu'il subit infailliblement.

L'entrée d'un *Politique* dans l'Estaminet qu'il a choisi a toujours quelque chose de grave et de digne. A peine a-t-il franchi le seuil de la porte, que deux servantes s'empressent de le débarrasser de son parapluie et de son chapeau. Il salue d'un air protecteur et souriant les habitués et prend l'hiver la meilleure place auprès du poêle. Sa pipe tirée du ratelier commun est déposée auprès de lui avec son verre de bière qu'il entame et savoure longuement. Ces préliminaires accomplis, il charge lentement sa chibouque hollandaise et s'enveloppe d'un nuage de fumée comme une pythie antique. La gravité de son caractère, la haute estime dont jouissent ses moindres paroles ne permettent pas au politique de prendre l'initiative dans la conversation: il attend pour rendre ses oracles et lâcher le torrent de son éloquence que quelqu'un l'interroge; au bout de quelques minutes d'un majestueux et solennel silence, l'un des membres du cénacle prend enfin la parole, et lance, en manière de ballon d'essai, ces paroles invariablement stéréotypées sur le même mode et accompagnées du même mouvement de tête.

— Eh bien! Monsieur Trullemans, qu'est-ce que vous pensez donc bien avec les affaires politiques?

A une interpellation aussi directe, le politique ne peut rester muet, sa figure se dilate, il aspire quelques volumineuses bouffées de fumée qu'il chasse devant lui d'un air solennel, il va parler, les habitués s'approchent, le *Baes* se hâte de remplir un litre qu'il tient à la main pour profiter des communications officielles qu'il

Digitized by Google

pressent, le silence s'établit, le narrateur se recueille, saisit son verre de la main gauche, le vide à moitié et dit :

— Och ! Monsieur Van Overbeeke, qu'est-ce que vous voulez que je dise avec tout ça, moi ! Je viens là de voir dans la gazette, le discours de M. Gendebien. Je ne sais pas moi ça ! mais du temps de Marie-Christine on n'avait pas toutes ces bêtises-là de chambres, ousqu'y bradont pour plus de trois couronnes de papier et de plumes par jour. Quand je pense qu'avec les Autrichiens on payait soixante escalins de contributions et qu'aujourd'hui on n'a jamais fini avec. On va encore une fois faire un emprunt pour l'armée, nous sommes gras avec tout çà, on paie toujours et on se bat pas. Du temps des patriotes on faisait pas tous ces emprunts-là, et on avait des régiments tout ce qui était de beau ; si vous aviez vu les dragons de la Tour, Môsieur ! Och ! quels *gaillllards* ça faisait ! et les chasseurs Leloups et le régiment de Walkiers, avec des habits verts et des parements jaunes, c'était ça des soldats qui étions propres ! — Du drap à 8 escalins l'aune, Môsieur ! On parle de patriotisme aujourd'hui, mais en 1789 les cuisinières de Bruxelles ont donné à Hentje Vandernoot quatre pièces de canon, tout ce que tu peux voir de beau ! des canons, Môsieur, qui reluisions comme tout ! on s'a jamais battu avec, savez-vous ! Tenez, le *Baes* peut vous dire ça, il était dans les volontaires de Vandermersch, hein *Baes?*

— Oui, Monsieur Trullemans, et que je m'en fais-t-honneur encore !

En disant ces paroles le *Baes* se redresse avec orgueil et va prendre sur le comptoir son verre qu'il présente à l'orateur pour qu'il lui *fasse raison*, celui-ci reprend bientôt.

— Au jour d'aujourd'hui quand c'est pas une chose, c'est l'autre. On est jamais tranquille ! Voilà les *charpistes* qui commencent leur train, je connais un Môsieur qui vient de venir de Londres, on ne peut pas ça croire, tous les bêtises qu'y font. Ils courent les rues avec des drapeaux, y font des processions au lieu d'aller travailler, comme des bourgeois doivent faire. Och ! tenez Môsieur, depuis que les Français ont fait une révolution, tout le monde n'a plus été tranquille. — Et puis qu'est-ce qu'on a gagné avec tout ça, voyez les pauvres Polonais comme y sont bien arrangés ! J'ai vu dans la Gazette que tous les nobles de Varsovie ont été amenés à Saint-Petersbrouk, et savez-vous ce qu'on fait faire à ces gens là?... Y balayont les rues, Môsieur ! des gens très-bien, des barons, des bons bourgeois !

— Aussi Môsieur Trullemans, je m'ai jamais gêné pour dire mon opinion sur l'empereur de Russie, oui ! je l'ai dit en plein *staminet*, c'est un intrigant ! Tenez, parlons d'autre chose, je peux pas penser à tout ça. *Buvez votre verre dehors*, nous allons jouer un *smoze-jas*.

— Merci, M. Van Overbecke je ne fais pas avec, j'attends la Gazette, l'*Éclair*, je veux *une fois* voir comment ça va tourner avec les Égyptiens et la flotte turque. C'est encore une fois les Anglais qui ont fait ça, je suis sûr. Je vous demande une fois ! le Grand Turc envoie sa flotte pour se battre contre Méhémet, et voilà celui-ci qui veut pas la laisser aller. — Ça n'est pas juste ça ! Une flotte superbe et qui a coûté ferme de l'argent !

Digitized by Google

— Tout ça c'est les Anglais! Môsieur, du temps de *Napoion*, ils ne faisions pas tant de leur nez!

Tout-à-coup le politique qui vient de jeter un coup d'œil sur le journal qu'on vient de lui remettre encore tout humide, pose brusquement sa pipe sur la table, avec un geste d'impatience. A ce signe précurseur ordinaire de grandes nouvelles, chacun se rapproche, les oreilles se dressent, les yeux s'écarquillent, on pourrait entendre une souris trotter, comme dit Shakespeare.

— Voilà encore une fois les Français qui viennent de *sanger* de ministère, le maréchal Soult est remplacé par le duc de Dalmatie, je suis sûr que c'est encore une fois un intrigant ça qui a des protections, voilà la première fois que j'entends parler de ce duc de Dalmatie-là, moi! mais aujourd'hui les nobles ont tout ce qu'ils veulent. C'est comme ici, je connais un baron que son fils a 2,000 francs d'appointements pour *travailler sur un bureau*, six heures par jour seulement! tenez quand je pense à tous ces révolutions-là, je dois rire avec tout ça, c'est toujours la même chanson : c'est les bons bourgeois qui paient et qui doivent *touker* (piocher) pour leurs contributions.

— Oui, oui, Môsieur Trullemans, ça c'est la vérité! je suis encore une fois augmenté de 4 francs cette année, moi. Je sais pas ce qu'y font avec l'argent! avez-vous vu tout ça à la place des Martyrs, tous les réparations qu'on fait. On a mis là une posture en marbre qui écrit des chiffres sur une ardoise, je vous laisse à deviner combien ça coûte! quinze mille francs, Môsieur! quinze mille francs pour une *posture* (statue). Voilà comme on brade l'argent du pays. On a une maison avec ça! — Hé, Wantje! donnez-moi une fois du feu, *ma pipe est dehors!* (éteinte.)



PRÈS cette variété du politique fossile et crétin, il y a la race sinistre et renfrognée des politiques initiés à tous les événements désastreux et funestes. Ils prédisent à jour fixe les émeutes et les révolutions. Ils vous abordent d'un air mystérieusement significatif et répondent aux questions sur leur santé par un. — Eh bien, vous savez ce qu'il y a de neuf ?

— Non! je ne sais rien!

Le politique regarde autour de lui d'un air circonspect, tire sa tabatière, prend une large prise et vous murmure à l'oreille.

— Je viens là de voir un môsieu, un homme comme il faut, qui *vit sur ses rentes* enfin, un gaillard qui sait ce qui se passe. ... le prince d'Orange sera ici avant huit jours, on nettoie déjà tout à son palais; ce môsieu a été pour voir les tableaux et on lui a fait mettre des grandes pantoufles pour ne pas salir le plancher. Si on l'attendait pas, on ferait

Digitized by Google

pas tout ça. On fait remettre les carreaux cassés à Tervueren aussi..... vous verrez ce que je vous dis..... le roi Léopold est dans de beaux draps !

Le politique juste-milieu, exerce une grande influence sur son cénacle : son despotisme est le plus tyrannique de tous. Mobile comme les événements, à chaque changement de ministère, il fait peau neuve d'opinions. C'est l'optimiste le plus intrépide, le pourfendeur le plus terrible des mécontents. Vivant d'une modique pension, récompense de trente années de détention dans les chiourmes administratives, il se révolte à la moindre critique des actes du pouvoir. L'*Indépendant* est pour lui un journal d'opposition, l'*Observateur* un second père Duchêne. Un journal réclame-t-il en faveur d'un principe constitutionnel qu'un ministre aura franchi à pieds joints, le politique juste-milieu se hérisse de dévouement et d'indignation, et lance un formidable anathème sur ces va-nu-pieds de journalistes qui ne sont jamais contents et dont les doctrines n'ont pour résultat final que d'amener le retour du maximum, de la guillotine et des assignats. Ce seul souvenir lui fend le cœur, car il songe avec douleur qu'il possède encore dans un vieux porte-feuille crasseux trois assignats de vingt-cinq livres dont il n'a jamais pu se défaire, pas même contre des actions de la Banque de Belgique. Il aurait pardonné à la république ses erreurs, ses fautes, ses crimes même ! mais ce *pouf* de 75 livres, l'a converti à jamais à la monarchie et aux espèces métalliques et ayant cours.

La question des vingt-quatre articles a vu notre politique maintes fois sur la brèche, l'argument à la bouche et le demi-litre au poing, confondre et terrasser ses adversaires effarés de son éloquence. Il a quitté à cette époque son bottier parce qu'il l'avait vu chanter la *Brabançonne*. Vous l'écharperiez plutôt que de lui faire ôter son chapeau au couplet final. Parlez-lui honneur national, dignité du pays, il vous toise d'un froid regard, vous répond qu'il n'aime pas à se trouver avec des *buveurs de sang* et transporte son demi-litre à une autre table avec l'air digne d'un ministre qui vient de se voir refuser un crédit supplémentaire.

La toilette du politique ultrà-ministériel est le reflet le plus fidèle de tout son être moral et intellectuel. Sa longue redingote bleue est toujours brossée avec un soin minutieux, il otera votre chapeau d'un patère pour y accrocher le sien. Un gilet de piqué blanc, jauni et constellé de taches de tabac, un pantalon de nankin l'été et des socques l'hiver, prouvent qu'il s'abonne fort peu aux journaux de modes. Il fume du Varinas, mais il a toujours en poche un paquet de mauvais tabac pour ses amis. Il brûlera deux bottes d'allumettes pour chercher un cent sous la table. Si un aveugle ou un manchot lui présente sa sebile en implorant sa générosité, il le traite de *fainéant, de républicain* et l'envoie se promener. Au piquet, il a une manière toute particulière de se servir de la craie pour marquer ses points : d'un trait il fait deux lignes, et en comptant son jeu il murmure entre ses dents : treize et neuf font quarante-trois !...

La religion politique du nouvelliste ministériel d'estaminet consiste dans un grand respect pour les *faits accomplis* et pour la hiérarchie des appointements ; il se permettra rarement de contredire le chef de bureau ; il tient pour choses sacramentelles les moindres paroles de son chef de division. On a vu quelquefois,

Digitized by Google

mais rarement des exemples d'une métamorphose complète dans les sympathies politiques du nouvelliste ministériel, c'est lorsqu'un changement de cabinet entraîne avec lui un remaniement du personnel administratif. Alors une transformation complète s'opère dans les mœurs de ce pourfendeur des ennemis du pouvoir. Il regarde avec un air d'incisive moquerie les idoles aux pieds desquelles il se courbait la veille; il parle d'un ministre comme d'un simple mortel et se fait demander deux fois le journal qu'il tient, par le chef de division dont le sourcil



olympien le fit tant de fois trembler. A partir de ce jour, le malheureux fait partie de l'opposition, ses ex-collègues le fuient comme un lépreux, il est condamné à

Digitized by Google

n'avoir plus de partner au piquet que ceux qu'il vouait, il y a quelques jours, aux dieux infernaux et au procureur du roi. Alors, n'ayant plus rien à ménager, l'infortuné ose médire de l'*Indépendant*, et s'étonne qu'il se trouve des citoyens assez corrompus pour se nourrir de semblables doctrines; il compare d'un air goguenard la cote des contributions de 1829 avec celle d'aujourd'hui, et en tire des conséquences malsonnantes et sentant la cour d'assises; il sait toutes les chansons patriotiques depuis la *Brabançonne* jusqu'à la *Limbourgeoise;* toutes les muses démocratiques lui sont chères : le dernier couplet de l'hymne de Van Campenhout lui a valu plusieurs enrouements, sans compter une foule de rhumes de cerveau qu'il a gagnés en accompagnant les victimes de septembre au champ du repos. Quoique vous fassiez, quoique vous disiez, il trouve moyen de vous ramener à la politique par toutes sortes de voies détournées. Parlez-lui chemins de fer, Daguerréotype, spectacle, étoffes imperméables, salon; il vous répond élections, budget, injustices, favoritisme; au théâtre il demande la *Brabançonne,* et entretient ses voisins du malheureux sort de *ses frères* du Limbourg et du Luxembourg, vendus par les Siméon et les Ruben du ministère aux Égyptiens d'outre-Moerdyk. Au milieu d'un air de Mad. Casimir, il tirera de sa poche un journal d'opposition et vous proposera de vous lire un superbe article qui éreinte la conférence de Londres. Tout-à-coup, il s'arrête, son regard s'allume, sa figure s'épanouit : il a saisi une allusion formidable contre le ministère dans un couplet d'opéra-comique, il crie *bis* à faire trembler la salle et ne s'apaise que lorsque le commissaire vient le prier de sortir.

La fièvre d'opposition de notre politique, qui commence par une destitution, tombe ordinairement avec le premier changement de ministère, qui lui donne l'espoir de se voir réintégré dans ses fonctions. Presque toujours ces féroces ennemis de la tyrannie du pouvoir abdiquent leur colère devant un modeste emploi de commis d'octroi, de douanier ou de garde du parc; dans ce dernier cas, il se vengent de leur longue oppression et de leurs souffrances, en faisant peser un sceptre de fer sur les bonnes d'enfant et les moutards. Ils se montrent surtout sans pitié pour le cheval fondu, la paume et autres exercices gymnastiques attentatoires aux us et coutumes du royaume dont il forment le pouvoir exécutif.

Parmi cette foule d'originaux qui se presse sous les yeux de l'observateur dans cette galerie enfumée et bruyante qu'on appelle l'*Estaminet,* gardons-nous d'oublier les politiques stratégistes, indiquant sur le sable du bout de leur canne les opérations des armées : Dieu sait les monstruosités topographiques que la guerre d'Espagne n'a pas enfantées, et les digressions à propos des parties de barres de Cabrera et d'Espartero, et du colin-maillard de Don Carlos.

Le politique stratégiste est ordinairement un homme d'un âge mûr, à vol d'oiseau il accuse cinquante ou cinquante-cinq ans. Professant un profond mépris pour les les hommes et choses contemporaines, il garde toutes ses admirations pour l'ère impériale dont il partagea la gloire et les revers. Il débouche sa pipe avec l'effigie du grand homme, sa tabatière est ornée des *adieux de Fontainebleau,* ou du songe du général Bertrand. A chaque question que vous lui faites, quelque matière que vous traitiez, il répond Austerlitz et Marengo; à peu près comme un auguste

Digitized by Google

monarque bourgeois répond aujourd'hui Jemmapes et Valmy à toutes les harangues auxquelles l'expose une liste civile d'un milliard.

Austerlitz, Tarragone, Leipsick, sont les trois phares qui dominent l'existence du vieux soldat de l'empire ; c'est dans ces triomphales et sanglantes promenades à travers l'Europe soumise que s'est passée sa jeunesse : ses bals, ses fêtes à lui, c'étaient les fanfares victorieuses de son régiment à l'entrée de quelque ville prise en passant ; c'étaient les ardentes redoutes enlevées à l'arme blanche, et les champs de bataille avec leur horrible drame de sang et de boulets labourant les rangs comme un long serpent noir ; c'étaient enfin toutes ces grandes mais uniques choses auprès desquelles il n'est pas étonnant de voir notre époque pâlir et s'éclipser.

Aussi malheur à l'infortuné qui ne connaît pas M. Gaspard, ancien sergent au 63me léger ; malheur à qui dans une discussion, ose douter d'une date ou d'un fait relatif aux choses de l'empire ; il lui faut subir deux volumes de *victoires et conquêtes* en guise de rectifications et de commentaires à faire pâlir ceux de César. Parlez-vous Allemagne, Espagne ou Italie, vous êtes exposé à vous heurter contre quelque localité qui rappelle M. Gaspard à ses souvenirs militaires ; il vous sourit d'un air bienveillant et vous présente sa tabatière ; sensible à cette politesse, vous hasardez un mot de conversation soudé au bout d'un remercîment. Infortuné! dès ce moment vous appartenez corps et âme au Minotaure de l'empire, aux *tarasques* du chauvinisme. Vous n'avez plus qu'à vous résigner, car M. Gaspard, en homme prudent, vient d'accrocher votre chapeau à une patère et fait remplir votre verre de bière, démonstrations qui font frémir les victimes heureusement échappées à l'Austerlitz de M. Gaspard.

Fait-il froid, l'impitoyable narrateur vous narre la campagne de Russie, les glaçons de la Bérésina, l'incendie de Moscou ; il vous décrit la pelisse fourrée du petit caporal, la toque de Murat, la tactique des Cosaques, les beefsteaks de chevaux et les côtelettes de caniches, qui formaient l'ordinaire du 63me léger. A défaut de craie, il indique les positions des deux armées avec des bouts d'allumettes brisées et des queues de pipes (*). Ici, auprès de ce ravin représenté par sa tabatière, le maréchal Ney fit cette brillante charge, dans laquelle l'ennemi fut culbuté jusqu'au delà de cet étui à lunettes simulant un ruisseau. Puis vient l'éloge du 63me léger, le plus brave régiment parmi tant de braves, celui auquel l'Autre portait une affection si vive ; puis les faits et gestes des crânes du régiment, et les épisodes de garnison, et les contes saugrenus des veillées du corps-de-garde, et les bonnes fortunes des Jocondes du 63me, mangeur de cœurs par excellence, et dont le souvenir n'est pas éteint aujourd'hui encore en Allemagne, si l'on en juge par les registres de l'état-civil des cantonnements de ce scélérat de 63me léger.

Quelques degrés de chaleur de plus au thermomètre lui rapellent l'Espagne, et les batailles de Talavera et de Sarragosse ; il vous faut subir alors des histoires horripilantes d'empoisonnements entremêlées d'amours et de soupes aux choux ; des épisodes où l'action commence par un chaud regard andalou et se dénoue par un coup de *navaja*. Le souvenir de l'Espagne ne se sépare pas dans l'esprit du soldat

(*) Voyez la vignette.

Digitized by Google

Digitized by Google



Voir p. 42.

Digitized by Google

de l'empire des Andalouses à l'œil noir, des ragoûts à l'ail, des guérillas de Mina et des niches faites aux Capucins par les farceurs du 63me.

Mais tous ces souvenirs, quelques doux qu'ils soient à M. Gaspard, s'effacent devant le récit de sa bataille d'Austerlitz. Il vous dira sans trop de morgue que le petit caporal lui a parlé *comme il vous parle,* en lui disant : bon jour, mon brave! discours éloquent qui arracha des larmes à la 4me du 63me léger. Il vous ouvrira le trésor de ses souvenirs blaguo-St-Hilairiens, et vous racontera avec l'effronterie d'un page impérial les monologues de *l'autre* dans sa chambre à coucher, mais tout cela n'est qu'un hors-d'œuvre pour arriver dignement à la chose principale, la bataille d'Austerlitz.

Si nous ne craignions de faire partager à nos lecteurs le supplice des auditeurs de M. Gaspard, nous leur ferions de cette triomphante bataille un récit fidèle, en indiquant avec le doigt sur la table couverte de rigoles de bière, les détails topographiques, les ruisseaux et les moulins qui accidentaient le terrain lors de cette sanglante affaire, où le 63me se couvrit de gloire dans la personne de M. Gaspard.

— C'était ça une bataille! dit notre narrateur, en redressant la tête et en attirant vers le nombril son gilet qui tend à se porter vers sa cravate. Quand j'entends parler de vos batailles aujourd'hui, ça fait suer! Figurez-vous, Monsieur, les Russes étaient là! dit-il en plaçant deux demi-litres côte à côte, nous autres, nous étions de l'autre côté, c'est bien. Voilà le soir qui arrive, on allume les feux des bivouacs, on arrange sa capote et son azor pour faire son lit. On met des pierres neuves à son fusil, voilà tout-à-coup, pendant que nous étions *empêchés* à manger la soupe, l'Empereur passe, à pied, les mains dans les poches, il avait l'air d'avoir froid. Moi j'étais auprès du feu; je me lève pour lui offrir ma place, comme c'était mon devoir; il vient, il chauffe ses bottes au feu, puis tout-à-coup il demande :

— Dites-donc, mes enfants, il y a beaucoup de Belges dans le 63me, n'est-ce pas?

— Oui, Majesté! qu'il y en a un qui répond, et des fameux lapins encore!

— Eh bien, mes enfants, distinguez-vous demain, et je dirai à votre *coronel* de me faire souvenir de vous. Ça chauffera demain, on se peignera dur, car le Roi de Prusse commence joliment à m'embêter! — puis voilà tout-à-coup qu'y change de conversation.

— Qui est-ce qui prend du tabac ici? qu'y dit.

Voilà tout d'un coup un grand imbécille de *Brusselair* qui va offrir à l'Empereur un rouleau de tabac à chiquer! je vous demande un peu!... nous étions tous si honteux que c'est pas pour dire.

— Grenadier, c'est pas ça, dit l'Empereur, c'est du celui à priser que j'ai besoin, Duroc a encore une fois oublié d'en mettre dans ma tabatière.

Là-dessus, moi je me lève, j'avais justement du tabac de Paris que j'avais acheté à une cantinière du 72e, un fameux régiment encore celui-là! le *coronel* était un *Brusselair* aussi. Je m'approche de l'Empereur, voilà tout-à-coup qu'y me regard'

Digitized by Google

si droldement que je ne savais plus quoisque je faisais. Enfin je reste bien deux minutes là avec ma tabatière ouverte ; lui il avait les mains dans ses poches et il



avait l'air de plus penser à moi; nous étions tous là à le regarder sans bouger comme dans une comédie que j'ai vue où tout le monde dort ; comment est-ce qu'on appelle cette pièce-là donc?... Ah! la *La belle au bois dormant*. — Voilà tout-à-coup qu'y se reveille comme, et y me demande ce que j'attends, ce que je veux.

— Sire, je lui dis, Votre Majesté a demandé du tabac, et si vous vouliez bien me faire l'honneur...

— Avec plaisir, sergent, qu'y me répond, et y prend une prise et met ma tabatière dans sa poche, puis il continue à se chauffer ; tout-à-coup il me dit :

— Sergent, comment vous nommez-vous.

— Gaspard, sergent au 63^{me}.

— Eh bien je garde ta tabatière qu'y me répond, je t'en ferai remettre une autre demain avec quelque chose dedans, si tu fais bien ton devoir.

Là-dessus, il part comme une flèche et va faire sa tournée d'avant-garde; c'est cette nuit-là qu'il a fait une heure de faction pour un troupier qui dormait. Quant à moi, j'ai été quitte en bas de ma tabatière; je suis sûr qu'un de ces intrigants de généraux en aura reçu une pour moi avec des diamants autour, qu'il aura gardée.

Cette amère pensée du détournement de la tabatière de l'Empereur est une idée fixe chez M. Gaspard, et l'histoire de cet événement forme le pendant inévitable de la bataille d'Austerlitz, qui dure invariablement deux heures et demie, et se

Digitized by Google

termine par l'apologie du 63e léger et de son *Coronel*, parfois véhémentement soupçonné par M. Gaspard de s'être approprié la tabatière impériale.

L'extérieur du soldat de l'empire est sévère et se ressent encore des traditions de l'école de bataillon ; sa mise est propre, sa redingote est plus rapée par la brosse que par de longs services; sa parole est de quelque poids dans les discussions politiques. S'agit-il d'éclaircir un point de géographie douteux, on réclame son intervention qui n'a pas peu contribué à propager d'étranges erreurs. Ainsi il est tel endroit où l'on tient comme article de foi, qu'en Espagne les maris vont fumer un cigare au Prado, quand ils trouvent les sandales d'un moine à la porte de la chambre de leur femme; qu'en Allemagne l'Empereur mange chaque jour un plat de chou-croûte à son dîner, et que le Czar de Russie rosse quotidiennement son épouse pour raviver une affection qui, sans ce stimulant, menacerait de s'éteindre. C'est encore aux impressions de voyage des pérégrinants impériaux, que l'on doit ces hérésies qui font couler le Volga en Portugal, le Douro en Pologne; qui mettent un poignard à toutes les jarretières de Castille, et des yeux de diamants à toutes les madones; erreurs dangereuses qui causèrent tant de désappointements et de sacriléges !

Une des variétés les plus curieuses des politiques d'estaminets que nous ne pouvons passer sous silence, sous peine de laisser une lacune importante dans notre nomenclature, est celle des puritains, prophètes de l'avenir, pionniers de l'humanité, qui fraient à la société actuelle sa route vers le but providentiel ou fatal qui lui est assigné. Martyrs de bonne foi, au milieu d'un siècle où toutes les croyances croulent les unes après les autres dans l'abyme de l'égoïsme, apôtres ardents d'idées généreuses, et par cela même ardues à traduire en faits, propagateurs enthousiastes d'une foi nouvelle, à laquelle il ne manquerait pour faire le bonheur des hommes, que des prêtres de conscience, des croyants désintéressés et des législateurs comme Confucius ou Christ; il s'est glissé au milieu de ces hommes d'avenir et de croyance, quelques-uns de ces plats et serviles imitateurs, échos stupides, répétant mécaniquement les piaillements de la sottise et les accents du génie : ceux-là donc appartiennent de droit à notre galerie d'originaux, et à ce titre nous allons les esquisser rapidement.

Le politique démocrate, tel que nous venons d'en tracer les linéaments principaux, commence sa mission de rénovation humanitaire par s'exercer au noble jeu de billard, où il est toujours d'une jolie force. C'est en méditant les *effets de côté* et en culottant des pipes à masque de Bédouin, qu'il se prépare à l'apostolat social. Son costume tient le milieu entre le jeune premier de province sans emploi et le *rapin* anversois qui, à force de se poser en Van Dyk, finit par se persuader qu'il égalera bientôt l'artiste dont il possède déjà la moustache et la chevelure. Riche, il déplore le sort du prolétaire qui s'abreuve de ses larmes et se nourrit de sa douleur, et porte des toasts avec du Champagne à la prochaine délivrance des peuples opprimés. Un chien à la chaîne fait bondir son cœur de colère, il s'écrie que la liberté, sainte fille du Ciel, est l'apanage de toutes les créatures sorties de la main de Dieu; à propos d'un ivrogne arrêté par un pompier, il lance des foudres

Digitized by Google

d'éloquence à faire pâlir Vergniaud et Danton. Il tient toujours de bonne part que le pouvoir médite quelque coup fourré contre les libertés publiques. Il connaît intimement tous les ministres, il leur a prêté, il y a peu d'années, des bottes et de l'argent que ceux-ci, oublieux du passé comme des rois populaires, n'ont jamais songé à lui rendre. Toujours prêt à témoigner de sa foi politique, il a gagné trois poules au *profit des Polonais*, et bu une foule de petits verres à l'abaissement du *Colosse du Nord*, qu'il intitule ainsi depuis l'heureux mot du *Constitutionnel*. Il professe le plus profond mépris pour les exercices de la garde civique, dont le but lui paraît être de renforcer le nombre des séïdes de la tyrannie. Il connaît tous les chefs de l'opinion démocratique, il a offert deux fois du tabac à M. Bartels, ramassé le parapluie de M. Gendebien, et fait le voyage de Tournay à Bruxelles avec M. Dumortier. Son entrée dans un lieu public a quelque chose de triomphant et de fatidique; au milieu de la tranquillité la plus complète, il a toujours quelque complot à annoncer dont l'explosion se fera sous peu. Cependant rendons-lui cette justice qu'il en dissimule perfidement le jour et l'heure. Ses préoccupations sociales et humanitaires ont une telle puissance, qu'il oublie de cirer ses bottes pour rédiger un plan de constitution, dont le besoin se fait vivement sentir à la Nouvelle-Galles du Sud. L'humanité est tout pour lui, l'homme rien. La fraction s'abîme dans le chiffre. Il prêterait son habit au genre humain et refusera un cigare à son meilleur ami. Désolé, brisé d'une perte qui vient de vous frapper dans les parties les plus vitales de votre cœur, vous l'abordez l'air morne, la figure abattue; ne croyez pas qu'il ait un mot de sympathie pour vos peines, une larme pour votre douleur: il est occupé en ce moment à se fondre en élégies sur les enfants lithuaniens, croqués chaque matin par le *Barbe-Bleue* de toutes les Russies. Vous avez perdu votre femme, votre ami; votre maîtresse a trahi une affection profonde et sacrée, vous avez le cœur navré, l'âme assombrie par les heures noires qui pèsent sur vous comme la dalle d'une tombe; vous cherchez quelque part une main qui étreigne la vôtre, un œil qui se lubréfie au récit de vos maux! espoir vain et décevant, vos paroles ont glissé sur ce cœur bronzé à tout ce qui fait battre le cœur du vulgaire; qu'importent vos chagrins, tandis que l'Orient gronde, que Cabrera acculé dans l'Arragon, se défend comme un sanglier, que les chartistes tombent sous les balles des police-men anglais, qu'Otahiti rêve une insurrection, et que la jeune Allemagne évoque les souvenirs de Sainte-Vehmé dans les salles sonores des vieux donjons westphaliens : cherchez ailleurs qui vous comprenne; cet homme a un feuillet détaché des lois de Minos à la place du cœur !

On juge Barbès, il demande le journal à haute voix afin de savoir le sort de ce *pauvre Barbès* qu'il a *beaucoup connu* — le politique démocrate a couché avec toutes les célébrités républicaines — la sentence connue, il tire un mouchoir de sa poche et essuie une larme absente; que l'insurrection gronde au Nord ou au Midi, elle trouve un écho en lui; écho faible et rapetissé il est vrai, comme tout ce qui est calque, comme le rauquement du lion imité par le plagiaire Aliboron, cachant sous les armes d'Achille le cœur de Thersite.

Digitized by Google

Trompettes criardes des partis, les politiques dont nous *chiquons* ici la silhouette, rendent inutiles toutes les précautions des gouvernants. Tel jour, à telle heure, la tyrannie aura cessé de vivre, et le bonnet phrygien, noble coiffure, dont le XIX^me^ siècle a extrait le bonnet de coton, remplacera l'insolent diadème de la royauté. La chose est sûre. Il commande une cohorte qui partira de tel point pour opérer tel mouvement; si vous vous permettez d'en douter il vous l'affirmera devant le commissaire de police du quartier, et vous indiquera le nom et le domicile de l'imprimeur, chargé des proclamations qui doivent appeler le peuple à la conquête de ses droits, trop longtemps méprisés et méconnus.

Le costume de notre héros est une personnification assez fidèle de son être intelligent et moral. Chapeau napolitain, barbe inculte comme une forêt vierge du Brésil, chevelure mérovingienne luxuriante et grasse, *bottes à crévés* comme un pourpoint espagnol, cravate rouge assez ample pour servir au besoin de drapeau et de ceinture, gilet inouï, qui se ressent des traditions de la fête de l'*Être Suprême;* tout en lui accuse un rénovateur, en guerre à la fois avec la constitution et le Journal des Modes. Sa canne, taillée dans le tronc d'un érable, rappelle la massue d'Alcide, et lui sert dans les grandes occasions à se chauffer tout un jour d'hiver.

Enfin arrive le jour marqué pour la rénovation sociale; chacun s'arme, les regards brillent comme la lame des poignards libérateurs, on attend Spartacus, on compte sur son dévouement, son énergie; mais Spartacus ne peut se rendre au rendez-vous assigné : son bottier lui a fait faute, et la patrie est sauvée parce que Catilina ne peut décemment se rendre en pantoufles au Mont-Sacré.

Du reste, notre héros a fait ses preuves comme le général Wellington qui, à Talavera, eut trois chevaux tués sous... son aide-de-camp; il a, lui, reçu deux balles... dans le mur qui lui servait d'abri en 1830. S'il n'est décoré d'aucune espèce d'ordre, c'est qu'il méprise profondément les récompenses contemporaines, et qu'il s'en remet à la postérité du soin de buriner son nom sur ses tablettes d'airain.

Mais les ans se sont écoulés depuis ce jour qui eût pu devenir si mémorable, et jeter une si belle auréole au front de notre vengeur populaire; il a gardé une haine profonde à l'industriel perfide qui fit traîtreusement avorter un aussi beau mouvement. Des renseignements, sur l'exactitude desquels il ne lui est pas permis d'élever le moindre doute, l'ont convaincu que les menées du pouvoir ne sont pas étrangères à ce retard qu'on apporta à la confection de sa chaussure. Aussi depuis ce jour fatal il a désespéré des destinées de l'humanité, et accepte une place de receveur de contributions dans une commune des Flandres. Il a conservé toutes ses sympathies populaires, et il ne se passe pas de trimestre qu'il ne fasse exproprier un pauvre diable, trop gueux pour se suffire à lui-même, mais que notre admirable société force à contribuer à l'entretien du landau armorié du ministre, et aux cachemires Ternaux de sa maîtresse.

A quarante ans, Catilina devient député et fait mettre à la porte par ses gens les malotrus qui lui rappellent ses prouesses passées; il vote avec le ministère, et

Digitized by Google

s'écrie qu'on devrait museler une bonne fois tous ces chacals de la presse, qui ne servent qu'à fomenter le désordre, et à ébranler la société dans ses fondements les plus reculés. Plus tard il prend du ventre, passe à l'état de sénateur et s'endort quotidiennement sur la deuxième colonne du *Moniteur*, en bénissant le *roi de son choix !...* .

VICTOR JOLY.



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES ACADÉMIQUES.

L'ÉTUDIANT DE LOUVAIN.



L'université de Louvain fut longtemps la seule université de notre pays; il n'est guère de familles, en Belgique, qui ne lui aient payé leur tribut en hommes et en argent, et qui ne se glorifient de compter parmi leurs membres quelques docteurs louvanistes. De là vient l'immense popularité dont cette université a joui durant des siècles, et qu'elle n'a pas encore perdue aujourd'hui. Quoiqu'elle ait subi récemment une transformation complète, nous espérons qu'on ne trouvera pas inopportun que nous essayions d'esquisser les mœurs de l'étudiant de Louvain, en nous reportant à une époque antérieure à la révolution de 1830. Si elles manquent d'actualité, ces quelques pages auront du moins le mérite de réveiller d'agréables souvenirs chez ceux de nos lecteurs qui ont fait leurs études à Louvain; car, si l'on aime à se rappeler le temps de sa jeunesse, c'est principalement

Digitized by Google

lorsqu'on en a passé une partie à l'université. Une autre plume se chargera sans doute de nous initier aux mœurs de l'*Université catholique*. Le portrait de l'étudiant d'aujourd'hui fera le pendant de celui-ci. Il y aura des comparaisons curieuses à établir, et qui peut-être seront fécondes en résultats. Sous ce rapport encore, cet article n'aura pas été tout-à-fait dépourvu d'intérêt.

La ville de Louvain s'est embellie depuis quelques années. Sa belle Place du Peuple, ses jolis boulevards, son Théâtre-Frascati n'étaient pas, il y a quinze ans, ce qu'ils sont aujourd'hui.

A défaut d'une salle convenable, le spectacle y était presque nul. Louvain avait une physionomie morne, on eût dit d'un grand village; surtout lorsqu'on s'éloignait un peu du centre de la ville. Des rues longues et désertes, des maisons rustiques avec leurs basses-cours, leurs tas de fumier et tout l'attirail champêtre d'une ferme; des terres à perte de vue, quoique renfermées dans l'enceinte des murs, d'immenses potagers couverts de choux et de cerisiers-nains; partout des colléges abandonnés, partout d'anciens couvents montrant leurs orgueilleuses façades dégradées par le temps; une tour au sommet écroulé s'élevant auprès de la sombre masse de l'église Saint-Pierre, auprès du gothique monument de l'hôtel-de-ville, magnifique, quand on l'examine de près, semblable à un tombeau flanqué de ses candelabres, quand on le voit à distance; nulle part de ces fashionables estaminets, de ces brillants cafés, que l'on rencontre dans toutes les villes de Belgique; mais, à chaque pas, de noirs cabarets, des tavernes flamandes dans le goût de Téniers, sentant le tabac et la *peeterman:* tel était Louvain, il y a quelques années; et tel est-il encore aujourd'hui, à peu de changements près.

Cet aspect demi-ville, demi-campagne, n'était guère propre à donner une idée favorable de Louvain au jeune étudiant qui y entrait pour la première fois; mais cette première impression durait peu. A peine arrivé sur la grand'place, des figures de connaissance lui étaient déjà apparues à travers les vasistas de la diligence; son cœur avait bondi en apercevant des amis de collége, leurs livres sous le bras; un joyeux salut de bienvenue avait été acclamé sur son passage, et une troupe folâtre courait l'attendre sur le seuil de l'hôtel de l'Impératrice.

Donc, on se trouvait tout de suite en pays de connaissance, et l'on improvisait de nouvelles camaraderies auxquelles le temps devait imprimer le caractère d'une bonne et solide amitié.

O mes vieux amis! ô mes camarades de collége et d'université! vous tous qui étiez de si gais compagnons, avant que le bonnet doctoral n'eût assombri vos fronts candides; dites-moi, vous souvient-il de ces jours filés d'or et de soie que nous passâmes fraternellement ensemble, au sein de cette chère ville de Louvain? — Oh oui! certes, il vous en souvient: on n'oublie pas ainsi la plus belle page du roman de la vie!

Comme nous voguions, alors, à pleines voiles, sans boussole et sans but, sur un océan de doux loisirs! comme, devançant le progrès social, nous mettions largement en pratique le principe encore méconnu de la liberté en tout et pour tous! Comme nous nous amusions de tout! comme nous jouissions de tout, excepté pourtant de la lecture des Pandectes et des Aphorismes d'Hippocrate!

Digitized by Google

Comme nous vivions insoucieux de l'avenir!... Quel souci d'ailleurs notre avenir pouvait-il nous inspirer? Un bon diplôme de parchemin n'était-il pas le prix placé au bout du stade universitaire? Nos professeurs étaient si bonnes personnes, nos études si légères, nos examens si faciles! — Et une fois conquis par nous, ce parchemin ne devait-il pas être le magique rameau qui ouvre toutes les portes, le talisman redouté qui ferme les yeux du client sur les talents de l'homme de loi et l'habileté du médecin.

A son arrivée à l'université, le jeune étudiant a la tête remplie d'excellentes résolutions, fruit des conseils et des avertissements paternels : il étudiera avec ardeur, il suivra les cours avec assiduité, il préférera ses devoirs à ses plaisirs; sa conduite, en un mot, sera parfaite. Vain projet! la force de l'exemple l'entraîne, et un mois s'est à peine écoulé, que déjà le jeune sage est aussi mauvais sujet que ses compagnons. L'homme est ainsi fait : à chaque époque solennelle de la vie, faisant un retour sur lui-même, il se livre à des projets de réforme morale qu'il oublie aussitôt la crise passée. Mais ne faisons point de sermons inutiles : il faut que le jeune cheval jette sa gourme, il faut que l'étudiant s'amuse, sauf à réfléchir plus tard, sauf à récupérer le temps perdu, alors que l'inflexible nécessité sera là.

Mais le moyen de s'amuser à Louvain? c'est une ville si triste, si monotone! et puis, les habitants, qui ont peut-être de bonnes raisons pour se défier des étudiants, sont si peu disposés à les admettre au foyer domestique! Comment donc faire pour passer le temps plus ou moins agréablement? — Comment faire? Et d'abord, on faisait la grasse matinée. J'en ai connu qui restaient au lit jusqu'à midi, un peu moins que le tour de l'horloge; mais c'est être par trop paresseux : neuf heures, voilà l'heure raisonnable, l'heure de la première leçon. Il fallait, dans les commencements surtout, faire acte de présence, une fois par jour, *aux halles* (local de l'université). Plus tard on ne se gênait plus autant, une ou deux fois par semaine suffisaient. Les professeurs, bonne pâte germanique, étaient indulgents sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres.

A dix heures, le verre de faro, les deux *couques* au beurre et la longue pipe de terre blanche vous attendent au *Café Belge*, à l'*Amitié*, aux *Quatre Nations*. Vous ne lisiez pas les journaux; c'est le moyen de savoir tout ce qui se passe, au dire de Sir William Savage. A défaut de journaux, la partie de billard vous appelle: les billards pleuvent à Louvain, il y en a deux dans chaque estaminet. On jouait donc une, deux, trois parties de billard; on jouait le déjeûner, on jouait le dîner, on jouait la demi-tasse, on jouait le flacon de champagne, que ne jouait-on pas? car l'argent ne manquait point, Dieu merci. Les amis sont toujours là. N'a-t-on pas d'ailleurs cent moyens *d'emungere patrem pecuniâ*, selon la plaisante expression d'un comique latin? On peut tomber malade à propos, avoir à payer de nouvelles inscriptions, avoir besoin de nouveaux livres. A propos de livres, on raconte l'anecdote que voici :

Un *philosophe* (style académique) était *à sec* (idem) pour avoir trop bu. Il écrivit à son père, villageois de la bonne espèce, la lettre suivante :

— J'ai employé l'argent de votre dernier envoi à l'achat du *Cicero*, du *Terentius*

Digitized by Google

Afer et des autres livres énumérés dans ma lettre précédente. Mais il m'en manque encore un, le plus essentiel et le plus coûteux de tous. Veuillez bien, mon cher père, m'envoyer un louis pour le GUTTUR. C'est le titre de l'ouvrage en question.

Un louis pour le *Guttur!* s'écria le père, à la lecture de cette lettre; — mieux vaudrait entretenir un ratelier de cinquante chevaux de labour que la bibliothèque de ce garçon-là... Allons en causer avec M. le curé.....

La conclusion de la lettre fit beaucoup rire le curé. — Votre fils est un drôle, dit-il au fermier. Ce n'est pas pour un livre, c'est pour son *gosier* qu'il vous demande de l'argent. Laissez-moi faire, nous allons lui jouer un bon tour!

Quelques jours après, le philosophe altéré reçut un ample panier contenant une douzaine de bouteilles pleines, mais d'argent point. — Voilà, dit-il, un singulier *quiproquo!* Mon père m'envoie du vin au lieu de QUIBUS (style académique). Le pauvre homme est sans doute gêné dans ses finances; à défaut d'écus, il m'aura fait présent, en guise de consolation, de ce *vinum bonum quod lætificat cor hominis.* Faisons-en part à nos amis..... — Les amis ne se firent pas prier. Il y eut nombreuse réunion et grande liesse. Douze gros flacons! les bouchons recouverts de cire et attachés par un fil de fer : c'est tout au moins du champagne mousseux. Versons!.... c'était de l'eau claire! — Je vous laisse à penser la mystification de l'amphitryon et les huées des convives. Le *Guttur* demeura sec encore longtemps, bien qu'il eût de quoi se désaltérer.

N'allez pas croire d'après cela que les jouissances *gutturales* fussent les seules récréations de la jeunesse studieuse de Louvain. Il y en avait pour tous les goûts. Par exemple, aimait-on la chasse? on pouvait, sans sortir de la ville, tirer des grives, des ortolans et des canards sauvages, et aller ensuite faire parade de son gibier à la *Maison des Chasseurs*, estaminet toujours rempli de barbets et de chiens courants, toujours émerveillé aux récits tant soit peu gascons des Nemrod de la ville et de l'université. Préférait-on la pêche? les chapeliers louvanistes sont les plus fameux pêcheurs du Brabant; on faisait bande avec eux, et l'on avait force carpes et goujons à faire frire le soir, à l'estaminet du *Cygne*, près la porte de Diest, rendez-vous gastronomique, bachique et fumigatoire (passez-moi le mot) de ces messieurs. — Dédaignait-on ces réunions plébéiennes? la fashionable *Société de Lecture* vous tendait les bras. On y trouvait la fleur de l'aristocratie bourgeoise, les notabilités industrielles de la *peeterman* et de la tannerie, le dandysme des trois facultés. On y avait des bals splendides, où l'on faisait connaissance avec l'élite du beau sexe de Louvain, qui vaut bien le beau sexe de la capitale, croyez-moi. Du reste, il n'entrait pas dans les mœurs académiques de faire de grands frais de toilette pour plaire aux dames. Une casquette verte coûtant deux francs 50 centimes; un léger habit de chasse serré à la taille; un large pantalon à la cosaque, ayant une poche béante sur la cuisse, et d'où sortait un bout de pipe allemande orné de ses deux *floches* : tel était le costume le plus en vogue.

On ne se permettait guère l'habit noir et la cravate blanche qu'à l'époque solennelle du doctorat, et les gants beurre frais, cet article si coûteux du budget

Digitized by Google

de nos jeunes gens, étaient exclusivement réservés pour les mains féminines. A cette simplicité du vestiaire, répondait celle de l'appartement garni qu'on louait au prix de quatorze à dix-huits francs par mois, à moins qu'on n'eût sa pension entière dans un hôtel ou dans une maison bourgeoise. Qu'importe à l'étudiant un beau mobilier? C'est une jouissance de vanité qui ne vaut pas un petit souper de madame Joseph, à l'hôtel de la *Clef*, ou de madame Sn....., au *Café de l'Amitié*. Qu'il me soit permis de rendre ici un éclatant hommage au talent culinaire et à la charmante bonhomie de ces deux excellentes *baesines*. Quel Vatel eût disputé la palme à madame Joseph dans l'art de préparer des ragoûts, dont la matière première avait couru sur quatre pattes dans la giboyeuse réserve de Monseigneur le duc d'Aremberg? Quel Lucullus eût désiré des sarcelles plus appétissantes que celles des étangs de Parc, quand elles avaient passé par les habiles mains de madame Sn.....? — Et puis, quel tact, quelle merveilleuse sagacité chez l'une comme chez l'autre, pour apprécier les exigences gastronomiques de leurs divers hôtes et pour s'y conformer! Aux Wallons, les sauces piquantes, la gibelotte vinaigrée, la matelote aux oignons: aux enfants de la Flandre, les sauces sucrées, le riz au lait, et des pyramides de pommes de terre.

Malheureusement, madame Joseph, retirée dans quelque jolie campagne des environs, se repose maintenant sur ses *lauriers*. Quant à madame Sn....., elle est toujours à Louvain avec ses chers étudiants. Un ancien reparaît-il après quinze ans d'absence, sa première visite est pour elle, et je puis certifier qu'elle le reconnaît au premier coup d'œil.

Vous comprenez déjà le train de vie des étudiants, et comment chacun trouvait à se caser selon ses goûts. Je n'ai pas encore parlé cependant de ces joyeuses excursions dans les kermesses flamandes des environs, ni de ces cavalcades d'étudiants qui ne laissent pas une seule rossinante de louage dans toute la ville, ni de ses équipées à Bruxelles, de ces promenades nautiques sur le canal de Malines, et quelquefois jusqu'à la tête de Flandre, au delà d'Anvers; je n'ai pas dit un mot de ces formidables levées de boucliers contre le corps des pompiers, ennemis nés de tout ce qui porte un diplôme de citoyen académique; ni de ces délirantes orgies, vulgairement appelées *bamboches*, conséquences obligées de toute réception doctorale à l'université, bacchanales sans frein, où l'étudiant qui s'en va, noie dans des torrents de champagne les longs et douloureux adieux de ses camarades qui restent...

A propos de *bamboche*, je n'oublierai jamais celle du docteur J. G..., aujourd'hui l'une des célébrités chirurgicales de Paris. Une querelle s'étant allumée, il se fit, séance tenante, une légère distribution de coups de poings. L'un des camarades en attrapa sa part de la main même du docteur; si bien que le lendemain matin, il nous prit un accès de rire homérique en voyant apparaître un nez poché d'une façon vraiment comique. Il venait demander une prompte *réparation* au docteur, car il était à la veille de retourner en vacances chez ses parents. Le docteur se garda bien de lui refuser cette petite satisfaction: il connaissait un peu le maniement du pinceau; avec un peu de blanc de céruse et de vermillon il *répara* en un instant le dommage qu'il avait causé; de sorte, que le nez poché, repeint à neuf, put

Digitized by Google

retourner le jour même dans ses foyers, sans appréhender que la sévérité paternelle lui administrât un supplément de taloches. C'est toujours ainsi que se vident les querelles de nos étudiants : une poignée de main, un déjeûner et un fou rire; puis tout est oublié. Le duel, ce fléau des universités allemandes, n'est pas dans les mœurs des nôtres. C'est une plante vénéneuse, importée de l'étranger, et qui croît difficilement sur le sol belge.

Après avoir envisagé les mœurs universitaires du côté des plaisirs, il nous reste à parler un peu des études. Les études se faisaient, vous avez déjà pu en juger, sans grand souci. On assistait rarement aux leçons. A quoi bon d'ailleurs, suivre assidument les leçons?... Le professeur parle seul, il pérore, il s'agite dans sa chaire comme la Sibylle sur son trépied. Pendant ce temps-là, l'auditoire lit Balzac et Paul de Kock, et il se bouche hermétiquement les oreilles, pour être sûr de ne rien entendre.

Il faut dire cependant que tous les élèves n'étaient pas doués au même degré de cette paresse exemplaire. On distinguait un petit nombre de *piocheurs*. Les *philologues* (on appelait ainsi ceux qui se destinaient à l'enseignement, et qui jouissaient ordinairement d'une bourse d'études) étaient généralement studieux : la faculté de médecine comptait aussi plusieurs *bons sujets*. C'était principalement dans la classe des *philosophes* et dans celle des *juristes* que pullulaient les amis du *far niente*. Le terrible jury d'examen, cauchemar de la jeunesse studieuse d'aujourd'hui, n'existait pas encore dans cet âge d'or des universités belges; mais, à parler franchement, je ne sais s'il y a lieu d'en féliciter nos plaideurs et nos malades. Quand le moment des examens approchait, la matière en était limitée, excessivement limitée par les professeurs bénévoles. Puis le candidat travaillait, ou pour parler plus exactement, il apprenait un cahier par cœur pendant une quinzaine de jours. Ce facile exercice mnémonique suffisait pour obtenir la GRANDE, voire la TRÈS-GRANDE *distinction*. Les examens se payaient argent comptant, voilà l'essentiel. Après l'examen du doctorat venait la thèse.

Les thèses sont tombées en désuétude aujourd'hui. Si l'on doit ajouter foi au témoignage de nos aïeux qui étudiaient à Louvain quand la révolution brabançonne éclata, la thèse, à cette époque était encore une véritable arène, où les athlètes des quatre facultés aimaient à déployer leur forces en présence d'un public nombreux.

Là, se dépensaient des trésors d'érudition. Là, Cicéron avait un trône et Aristote avait des autels. Là, le premier venu vous jetait son gant, et, sous peine de déshonneur, il fallait le relever. Là, enfin, on se lançait à la tête des *argumentabor* aussi sérieusement que plus tard des boulets de canon. Mais les choses ont bien changé dans la période de notre réunion à la Hollande, et si les thèses sont tombées en désuétude dans les universités du gouvernement depuis la révolution de 1830, on peut affirmer qu'en les perdant la science n'a rien perdu. Rien de plus comique que la manière de confectionner et de soutenir publiquement une thèse. Souvent on l'achetait toute faite, mais quelquefois on la fabriquait en commun. Quant à la discussion, le plan en était concerté d'avance entre amis. C'était une petite guerre plutôt qu'un combat réel, une affaire de mémoire, et

Digitized by Google

rien de plus. — La mémoire est la seule faculté de l'esprit qu'il soit nécessaire de posséder, pour parvenir aux plus hautes dignités académiques.

Vers la fin de l'année scolaire 1829-30, il y avait dans une université que je ne nommerai pas, une fabrique-modèle de thèses, qui occupait tous les jours, pendant une couple d'heures, une demi-douzaine d'ouvriers officieux. Ma parenté avec le chef d'atelier de cette usine littéraire m'ayant valu l'honneur d'y être admis, j'ai eu le plaisir d'assister à la fabrication de la thèse de l'un de nos amis communs, et même de mettre la main à la pâte avec les autres. Le métier n'est pas difficile, il ne faut qu'un peu d'habitude, et, dieu merci, les compagnons n'en manquaient pas. La seule difficulté est de tourner les phrases en latin; mais il suffit d'un latin *de cuisine*. L'ouvrage d'ailleurs est singulièrement facilité par le dictionnaire, qui est la cheville ouvrière de ce genre de manipulation.

Rien de plus facile à trouver que le sujet de la thèse. Ne peut-on pas toujours soutenir le *pour* et le *contre* de toute proposition, donner une solution affirmative ou négative à toute question? Prenez, par exemple, celle-ci : « L'invention de la poudre à canon est-elle avantageuse ou nuisible à l'humanité? » Les vieux bouquins fourmillent de dissertations de cette nature; avec un peu de savoir-faire, on y trouve toujours la matière première de la thèse, souvent la thèse toute faite. Il ne s'agit que de savoir découper et rajuster les pièces, affaire de ciseaux. Pendant que l'on griffonnait sa thèse à tour de bras, le futur docteur dont il est parlé plus haut, fumait sa pipe et s'amusait à dessiner des ânes. Le dessin des animaux était sa monomanie, et il faut avouer qu'il y excellait. Ses bestiaux improvisés sur le revers d'une carte se vendaient un guillaume par tête. Ce jeune homme est devenu un second Verboeckhoven, ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent avocat.

C'était assez d'une séance pour produire la thèse brute. Le lendemain, on la polissait, et l'on y accolait une dédicace : *Ad charum patrem*, *Ad dilectam matrem*, *Ad manes parentûm;* ou bien : *A mon cher et honoré oncle*, *A mon bien-aimé cousin*, voire même : *A ma bien-aimée cousine,* laquelle n'y voyait que du noir sur du blanc. Puis on livrait le manuscrit à l'impression, et bientôt après, la thèse bien habillée, bien satinée, bien coquette, bien luxueuse au dehors, et bien pauvre au dedans, se distribuait avec profusion aux professeurs, aux parents, aux amis, et aux amis des amis.

Cependant la leçon était faite au candidat par le comité-fabricant : « Voici nos arguments, voilà la réplique. Tiens-toi ferme dans cette position; nous aurons l'air de te disputer le terrain pied à pied; mais à toi la victoire. Après la victoire la *bamboche* et vive la joie! »

La difficulté était d'apprendre de mémoire l'attaque et la défense. C'était pour le docteur un jour ou deux d'ennui à dévorer; mais on s'exécute avec courage, quand on approche du terme et qu'il y va de tout son avenir.

La thèse étant le dernier acte de la vie universitaire, notre rapide examen se termine assez naturellement ici. Disons, avec le nouveau docteur, un long adieu à la bonne ville de Louvain. Plus tard, nous y reviendrons de temps en temps. Nous reviendrons avec un camarade, vieilli comme nous, contempler ces lieux où notre jeunesse s'est écoulée si légère et si gaie; nous reviendrons mêler nos

Digitized by Google

cheveux gris aux têtes blondes des nouveaux étudiants, leur raconter nos plaisirs passés et nos études manquées, leur montrer du doigt de l'expérience la route à suivre et les écueils à éviter; nous reviendrons enfin constater sur les lieux, les progrès de la science et les améliorations espérées du nouveau système d'enseignement universitaire.

FIRMIN LEBRUN.



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



L'AMATEUR DE TULIPES

ET

L'AMATEUR DE DAHLIAS.



VANT de tracer le portrait de l'amateur de *Dahlias*, il faut remonter aux sources dont il procède, et établir sa généalogie morale. Ce n'est là, en effet, qu'un membre de la grande famille des maniaques, c'est l'horticulteur qui a passé tour à tour, par une loi palingénétique que Charles Bonnet a oublié de mentionner, de la tulipe aux œillets, des roses aux *Dahlias*. L'amateur de tulipes, dont autrefois Haarlem était la métropole, est le père de l'amateur de *Dahlias*, qui a aujourd'hui ses expositions comme les peintres, et son charlatanisme d'annonces, comme les Robert-Macaires des sociétés anonymes.

Digitized by Google

C'est donc par le portrait de l'amateur de tulipes que nous commencerons celui de l'amateur de *Dahlias*. Aujourd'hui la capricieuse souveraine qui régit toutes nos fantaisies, a relégué la tulipe parmi les vieilleries, avec les ifs en pain de sucre, les bois taillés en obélisques, et les brebis en terre cuite qui paissaient les pelouses veloutées des jardins de nos grand'mères, sous la conduite d'une bergère de plâtre. Le règne de la tulipe est passé, et si, de loin en loin, quelque vieil amateur, fidèle à son culte traditionnel, a conservé religieusement quelqu'un de ces beaux parcs, qui faisaient la gloire de nos ancêtres; soyez sûr que c'est dans un jardin dessiné sur le patron bâtard d'un disciple de Le Nôtre, avec ses allées au cordeau, ses compartiments en losanges, en étoiles ou en cœur, ses massifs en quinconces et ses parterres bordés d'une rangée de buis nain. Au bout de la grande allée, ou bien dans l'un des angles du mur d'enceinte, un épais berceau de charmilles, en forme de dôme, percé de fenêtres rondes, s'ombrage d'un tilleul ou d'un acacia, taillé en parasol. Une douzaine de pommiers rabougris, écourtés en fuseau, s'alignent dans les plates-bandes, et au fond d'une perspective de vingt pieds de profondeur, quelque grotesque figure flamande, chef-d'œuvre d'un potier en belle humeur, remplace l'Apollon classique ou l'inévitable Diane chasseresse. C'est au milieu de cet encadrement suranné, à l'endroit le mieux exposé au soleil levant, que le parc de tulipes étale ses précieuses magnificences. A coup sûr, le propriétaire de ces merveilles, dont le goût remonte à Louis XV, offre lui-même un reflet de cette époque, à laquelle se reportent ses plus frais souvenirs. C'est souvent un vieux gentilhomme, dont la jeunesse s'est passée à la chasse ou à la guerre, et qui a fait de son jardin son occupation unique, parce qu'il tient de son père que l'horticulture ne déroge pas. Souvent aussi, c'est quelque célibataire, directeur d'un établissement de bienfaisance, ou quelque vieux moine de Parc ou de Tongerloo; et ces paisibles occupations lui retracent, avec des soupirs de regret, les loisirs de ses plantureuses retraites monacales, comme les saules de l'Euphrate rappelaient aux Hébreux exilés les térébinthes et les oliviers du Jourdain. Quelquefois aussi, c'est un négociant enrichi, un parvenu retiré du commerce, qui, dans un besoin de travail dont l'habitude a passé dans sa nature, s'est ingénié à tuer le temps de la façon la plus inoffensive et la plus inutile.

Mais presque toujours l'amateur de tulipes est un vieillard, et cela est si vrai, que dans l'étude spéciale que nous avons faite, pour la plus grande satisfaction des lecteurs des *Belges peints par eux-mêmes*, de ces fleuristes passionnés, nous n'en avons pas trouvé un seul qui n'ait, depuis longtemps, dépassé la cinquantaine.

S'il fallait trouver une raison aux caprices de la mode, autre que ces caprices eux-mêmes, nous trouverions la raison de la décadence du goût des tulipes, dans les changements survenus depuis vingt-cinq ans dans la forme des jardins, par l'introduction de la mode des parcs anglais, que le plus mince propriétaire adapte aujourd'hui, dans les proportions les plus ridicules, à la distribution des vingt pieds carrés qu'il appelle son jardin. La tulipe appartient au système de Le Nôtre. Elle demande à être alignée au cordeau, sur quatre ou cinq rangs, comme un régiment en bataille. Or, comment voulez-vous qu'un parc géométriquement dessiné, puisse s'harmonier avec ces chemins contournés, ces parterres aux formes

Digitized by Google

bizarres, d'où la ligne droite est exclue, mais qui se meuvent, comme dans un cercle vicieux, entre la forme d'un rognon, d'une poire ou d'un violon, et ne varient jamais, que de l'un à l'autre de ces trois types! Tandis que les *Dahlias*, avec leur haute et abondante végétation, leur luxe de feuilles et de fleurs, leurs tiges robustes et touffues, semblent créés exprès pour orner les massifs d'un parc anglais. Il est des fleurs inféodées à de certaines formes de jardins, et qui ne sauraient se plier aux changements, comme certaines étoffes, qui ne survivent pas à la forme d'habits pour laquelle elles furent inventées. Figurez-vous l'habit vert-pomme et la culotte serin de Werther, transformés en paletot et en pantalon à sous-pieds. Les jacinthes, les renoncules, toutes les plantes qui demandent, pour être classées, le secours de l'équerre et de la règle, ont suivi ou suivront la même destinée que les tulipes. Ce sont des fleurs classiques, amantes de la symétrie, et qui dépareraient la désinvolture romantique d'un parc anglais, comme ferait une tirade de Boileau, au milieu d'un poëme d'Hugo ou d'Alfred de Musset.

Parmi les localités de la Belgique, où la culture des tulipes avait atteint son plus haut degré de prospérité, Anvers, Gand et Louvain se distinguèrent principalement. Louvain surtout citait parmi ses amateurs illustres le savant Juste-Lipse, qui a jeté tant d'éclat sur son université, et qui était presque aussi fier de ses tulipes, qui rivalisaient avec les plus riches collections de Haarlem ou d'Utrecht, que de son fameux traité: *De Militia Romana*. Les amateurs un peu érudits racontaient avec orgueil que Juste-Lipse avait rapporté de Liége ce goût charmant, lors du séjour qu'il fit dans cette ville, en 1568, auprès du chanoine Charles Langius, quand il fuyait les troubles qui agitaient le Brabant. Ils ajoutaient que le bon savant partageait tous ses loisirs, dans son jardin de la rue de Paris, entre ses chères tulipes et ses trois chiens: Mopse, Zopyre et Mopsule, et que Rubens lui-même a peint son portrait, entouré de ses fleurs favorites.

De nos jours, le successeur de Juste-Lipse dans la culture de la tulipe, est un homme d'environ soixante ans, rentier et propriétaire; car la force d'une manie aussi absorbante n'admet ni les distractions causées par les affaires, ni les changements de domicile. Au physique, il offre les indices d'un caractère bienveillant et de facile composition pour tout ce qui ne rentre pas dans le cercle de ses préoccupations habituelles. A part une certaine réserve un peu sournoise dont il ne se départit jamais, comme sous-entendant toujours quelque chose dans toutes ses paroles, et qui trahit, même au milieu des conversations les plus divergentes, l'idée fixe qui ne fait que sommeiller, son abord est généralement ouvert et franc, et sa physionomie porte l'empreinte d'un naturel heureusement doué. L'amateur de tulipes a cela de commun avec le pêcheur à la ligne et l'amateur de papillons. Comment voulez-vous qu'un homme qui a concentré toutes ses facultés dans ces passions aussi simples, aussi parfaitement inoffensives, puisse conserver dans le caractère la moindre férocité, si ce n'est pourtant à l'endroit de sa manie? Aussi, tous ceux que nous connaissons, une fois sortis de leurs oignons, ne sont-ils nullement féroces.

D'ordinaire, la toilette de l'amateur de tulipes est fort peu au courant des modes

Digitized by Google

progressives. S'il a renoncé aux culottes courtes et aux souliers à boucles d'argent, c'est que la goutte ou les rhumatismes lui ont démontré péremptoirement l'utilité des bottes à hautes tiges et des pantalons; mais pour rien au monde vous ne lui feriez porter des sous-pieds. S'il a coupé la queue qui dessinait dans ses mouvements un hémicycle crasseux sur le collet de sa redingote marron, c'est qu'il a de grandes demoiselles malicieuses qui l'obsédaient de leurs plaisanteries, ou quelque bambin de neveu qui s'obstinait à la prendre pour un cordon de sonnette. Mais sa perruque fauve, trop courte laisse échapper par instants des mèches de cheveux blancs qui rendent toute illusion impossible. Au demeurant, n'était la poudre de tabac dont il fait un usage immodéré, et qui ternit fréquemment la blancheur de son jabot de batiste, toute sa personne respire la propreté minutieuse et les habitudes d'ordre que présuppose la passion des tulipes.

Cette indifférence pour les progrès sociaux qui se manifeste dans sa toilette, l'amateur de tulipes la professe également pour toutes les inventions des temps modernes, qui tendent à l'éloigner davantage de la grande époque de Louis XV, l'âge d'or de la culture des tulipes, où un seul oignon se vendit à Haarlem, pour l'incroyable somme de 75,000 florins de Hollande! Notre amateur de tulipes se rengorge et relève la tête en citant ce fait, qu'il a lu dans un Ana, et ce n'est pas en plaisantant, mais avec une larme dans les yeux, qu'il ajoute que l'acquéreur du précieux tubercule, en rentrant chez lui, le déposa sur sa cheminée, où sa cuisinière, l'ayant trouvé, le prit pour un oignon ordinaire, le pela fort proprement, et le jeta dans le pot-au-feu! C'est là une perte bien autrement irréparable que celle de la bibliothèque d'Alexandrie, qui n'a pas été brûlée par Omar.

Comme tous les hommes vivant sous l'empire d'une manie, il apporte sa préoccupation dans tous les actes de sa vie, et n'accorde qu'une attention médiocre ou distraite à tout ce qui s'écarte du cercle habituel de ses pensées. De toutes les banalités de la conversation, les seules qui lui inspirent quelque intérêt, sont les dissertations sur la pluie ou le beau temps, car elles le ramènent, par la plus simple des transitions, à parler de ses tulipes. Une gelée intempestive, un ouragan, une pluie ou une sécheresse trop prolongée, lui causent des insomnies. Sa vie n'est guères accidentée par des événements plus importants, et rarement il joint à la culture des tulipes une autre occupation sérieuse.— Celle-là remplit son existence tout entière, et il y a vraiment de quoi! Tout l'espace de temps compris entre son déjeuner et son dîner, est employé aux soins presque continuels qu'exigent ses fleurs, leur classement, ou la rédaction de son catalogue. Si le plus rigoureux examen lui a démontré qu'il n'a plus rien à faire, il croise les mains derrière le dos, et passe de longues heures en contemplation devant ses chères plantes, qu'il regarde germer, et son œil les couve avec plus d'amour que celui de l'avare qui s'est enfermé pour contempler son or. Ne souriez pas! Vous pouvez bien lui envier son bonheur, car il est donné à bien peu de nous, d'en éprouver un plus complet.

Après son dîner, une douce promenade, presque toujours faite aux mêmes lieux, le mène jusqu'à l'heure où l'estaminet, ou la *Société* dont il fait partie, le réclame. Après avoir fait à la politique le sacrifice d'un regard rapide et distrait, jeté en

Digitized by Google

passant un coup d'œil sur les journaux, dont il ne lit que la partie consacrée aux mercuriales des marchés aux grains et aux huiles, la cote de l'Emprunt Belge, et les annonces, il va assister à une partie de cartes commencée, ou se mêler à quelque groupe, où il est sûr que sa présence fera tomber la conversation sur son sujet favori. La politique de l'amateur de tulipes est essentiellement pacifique. Il finit toujours par se rallier à l'ordre existant, mais tardivement, et comme s'il faisait une concession au droit du plus fort. Sous le régime néerlandais, il a protesté pendant dix ans contre la séparation d'avec la France. Après 1830, il a été orangiste pendant quatre ans. Les pillages d'avril l'ont rendu excessivement circonspect dans l'expression de ses regrets, et depuis, on peut le croire franchement rallié au gouvernement actuel. Il ne professe pourtant qu'un médiocre amour pour les gouvernements à bon marché : il les trouve trop chers.

Le seul passe-temps pour lequel l'amateur de tulipes a conservé quelque chaleur, au point d'en faire même une passion capable de le distraire des soirées entières de son idée fixe, ce sont les cartes. Mais là encore, ce n'est qu'avec la plus extrême répugnance qu'il voit l'esprit mareheur du siècle impatroniser des modes nouvelles. Il a longtemps, et pied à pied défendu le vieux Boston contre l'introduction du Boston de Fontainebleau, et à peine avait-il adopté celui-ci, qu'il s'est mis à protester contre les empiétements du Whist. Mais il préfère à tous ces jeux, d'importation anglaise, une partie de piquet ou de *smoze-jas* national.

Nous avons vu plus haut quel intérêt l'amateur de tulipes prenait aux variations atmosphériques. Dès le mois d'octobre, époque où se replantent les tulipes, il commence à observer le temps avec une sollicitude incessante et inquiète, dont n'approche pas celle des marins. Les pluies de l'automne sont-elles trop abondantes, les oignons sont menacés de pourrir en terre : il faut aviser à les abriter. Les gelées viennent-elles trop tôt, elles ne lèveront pas avant l'hiver, et leur floraison sera retardée. Les jours tièdes se prolongent-ils au contraire trop avant dans l'année, le bouton peut se former avant la gelée, et alors il va se trouver exposé à toutes les vicissitudes de la mauvaise saison. Il sème entre les jeunes plantes des feuilles sèches, (celles de hêtre sont les meilleures, comme résistant le plus longtemps à l'humidité) et Dieu sait que de soins, que d'attention délicates, que de minutieuses précautions, fruit des prévisions les plus lointaines, des expériences les plus ingénieuses, il met en œuvre, jusqu'au moment où les giboulées d'avril venant à cesser, les plantes peuvent déployer librement leur luxuriante végétation, sous l'haleine fécondante du printemps ! Mais la plante grandit, les feuilles montent, s'évasent et s'enroulent autour du bouton naissant, qui repose au fond de cet entonnoir comme le pistil de l'Arum blanc au milieu de son monopétale, ou comme une pistache au fond d'un cornet de bonbons. S'il pleut, l'eau prisonnière dans ce gobelet végétal, y séjourne, et menacerait encore une fois de faire avorter les fleurs, sans les vigilantes précautions de leur propriétaire. C'est alors qu'il faut voir notre intrépide amateur, accroupi sur le bord de la plate-bande, pompant toutes ces gouttes d'eau avec la bouche, à l'aide d'un fétu de paille ou d'un tuyau de pipe !

Nous en connaissons un, père de plusieurs demoiselles charmantes, et qui avait

Digitized by Google

dressé l'une d'elles à ce singulier exercice, au point, qu'elle en a conservé des lèvres gonflées, et dans l'attitude d'une succion perpétuelle!

Enfin, le moment si impatiemment attendu de la floraison des tulipes est arrivé. Mai, le mois des roses et des amours, comme disent les bucoliques, (les bucoliques n'ont pas été faites pour la Belgique, où les roses ne fleurissent en mai que dans les serres chaudes, et les amours qu'au coin du feu); mai est aussi le mois des tulipes. Notre amateur est radieux, et pour peu que le ciel clément ait accordé à ses prières cinq ou six jours de soleil, sa jubilation est poussée jusqu'à l'extase. Sa figure s'est épanouie, son œil rayonne; il a rajeuni de vingt ans; il a retrouvé une activité, une loquacité dont on ne le croyait plus capable. Il a toute l'importance affairée d'un rapin qui expose pour la première fois au salon, ou d'un débutant littéraire qui se voit pour la première fois imprimé tout vif. Il ne vous aborde plus qu'avec ces mots: — « Avez-vous vu mes tulipes? venez voir mes tulipes! » — En ce moment Saint-Pierre de Rome ou l'hôtel de ville de Louvain pourraient s'écrouler, qu'il ne détournerait pas la tête pourvu que les pierres n'en tombent pas dans son jardin. Annoncez lui qu'Abdul-Medjid, pour mettre le comble aux fléaux qui désolent la Turquie, vient de lui infliger le régime constitutionnel; apprenez-lui que sa ferme de la Campine est incendiée, que son ami le plus intime s'est brûlé la cervelle, il vous répondra: « Avez-vous vu mes tulipes? » dites-lui que son neveu vient d'être tué en duel, et il ajoutera: « Venez voir mes tulipes! »

C'est en effet un magnifique spectacle que ce parterre immense, où resplendissent, alignées par rang de taille sur cinq lignes de profondeur, dix ou douze mille tulipes, étalant sur leurs robes diaprées toutes les plus riches couleurs du règne végétal! Une longue tente peinte en vert et en blanc, les met à l'abri du vent et de la pluie, ou du soleil qui les fanerait trop tôt. Les allées du jardin sont couvertes de sable blanc, la maison est ouverte à tout venant, et, tant que dure cette exhibition des trésors de la nature, chaque jour, depuis le coucher du soleil, est un jour de fête et de grande réception. Tout ce qu'il y a en ville des gens qui se piquent d'un peu de goût, doit aller voir ses tulipes. L'heureux propriétaire de ces merveilles déploie dans ces moments une urbanité et une hospitalité tout à fait en dehors de ses habitudes. Il a cinquante connaissances qu'il ne voit qu'une fois par an, qu'il accable de prévenances quand elles viennent voir ses tulipes, et qu'il oublie de saluer le reste de l'année. Lui cependant, son catalogue et son crayon à la main, parcourt incessamment le front de bataille de son parc, discutant avec d'autres amateurs sur la venue plus ou moins satisfaisante d'un oignon de grand prix, ou faisant remarquer aux profanes des beautés qu'ils ne saisissent pas du premier coup d'œil. — Voyez-vous cette *feu*, jaspée de flammes sanguinolentes? c'est *Flamme et Feu*, elle ne s'ouvre jamais toute entière. Voyez cette *Violette?* c'est la *Comtesse d'Artois;* elle a trois pétales repliés autour de sa corolle, qui lui donnent l'aspect d'un chapeau à trois cornes. Celle-là, dont le cœur est blanc comme la neige et dont les bords sont festonnés de pourpre et de noir, c'est *Louis XVI.* C'est moi qui l'ai gagnée! »

Hélas! toute cette joie est de courte durée! Les tulipes ne vivent pas même

Digitized by Google

aussi longtemps que les roses, qui ne vivent pourtant que *l'espace d'un matin*, s'il faut en croire Malherbe. (Heureusement pour les roses et pour nous, Malherbe est un poëte, c'est-à-dire, un menteur.) Avec toutes les conditions atmosphériques les plus favorables, la durée de cette brillante exposition ne dépasse pas cinq ou six jours. Au bout d'une semaine, il ne reste de toutes ces merveilles, que des pétales décolorés qui jonchent le sol, comme des feuilles mortes en automne. Alors, commencent les marchés, les échanges et les brocantages. L'esprit de commerce et d'affaires se réveille. L'amateur de tulipes d'ordinaire si candide, retrouve alors dans son esprit mille ruses, mille tours, mille roueries, qui feraient honneur à un maquignon ou à un brocanteur de tableaux, pour se défaire d'un oignon qu'il a en double, ou se procurer une fleur qui lui manque, et qu'il a remarquée dans la collection de son voisin. S'il vend ou troque une de ses fleurs, il devient tenace comme un vieux juif. Vous l'amèneriez plutôt à lui faire diminuer le loyer de ses terres, qu'à lui faire rabattre une seule de ses prétentions, à l'endroit de ses tulipes.

Vers la fin du mois de juillet, ses plantes se sont desséchées, et il faut les enlever de terre. C'est là une des plus longues et des plus minutieuses besognes de l'amateur de tulipes. Pas une main profane ne peut s'en mêler, crainte de confusion. Lui-même, accroupi dans la terre qu'il remue à l'aide d'une petite truelle, retire les oignons un à un, les nettoie, et les dépose dans de longs casiers numérotés, où chacun a sa place particulière. Et que de détails encore que nous omettons ou que nous oublions ! que de labeurs patients dans lesquels nous ne le suivrons pas! Car, jusqu'à présent, nous ne l'avons vu occupé que de son grand parc, de son parc d'élite. Nous ne l'avons suivi ni dans la culture de ses *baguettes* (1), ni dans ses semis qui ne fleurissent qu'au bout de sept ans, ni dans le grimoire de son catalogue, œuvre polyglotte, hérissée de noms étranges et de mots cabalistiques qui eussent dérouté la science de Gabriel de Collange lui-même! — Mais notre intention n'est pas de faire un cours d'horticulture à l'usage d'une future génération d'amateurs de tulipes.

Aux traits naïfs de cette placide physionomie, il est facile de reconnaître que c'est là une figure qui n'est plus de notre siècle. Aussi, le type de l'amateur de tulipes, tel que nous venons de l'esquisser, s'efface-t-il de jour en jour; c'est une race qui se perd, et qu'il faudra ranger bientôt parmi les espèces fossiles. Le siècle a marché; ce type paisible, empreint d'une bonhomie si bien flamande, s'est fondu en une foule d'individualités remuantes, qui n'ont d'autre trait commun que l'esprit de spéculation qui envahit tout, jusqu'à l'inoffensive manie des fleurs! Les tulipes étaient de belles femmes qu'on aimait pour elles-mêmes; les dahlias sont de riches héritières qu'on cultive pour les beaux yeux de leur dot. La magnifique collection du jardin botanique de Bruxelles est exploitée par une société anonyme!

Aussi, disons-le franchement, l'amateur de dahlias n'est pas un type. C'est une figure née d'hier, qui n'a pas eu le temps de contracter ce galbe indélébile,

(1) On appelle ainsi les tulipes dont la couleur n'a pas encore marqué.

Digitized by Google

universel, où l'individualité vient se perdre, mais où toutes les individualités se retrouvent, et qui constitue un type. Si ce n'est pas là une physionomie passagère, qu'une révolution de la mode doit changer demain, elle atteindra bientôt ce caractère d'immuabilité, et nos neveux pourront vous la peindre mieux que nous.

Alors, dira-t-on, pourquoi ne pas avoir intitulé cet article simplement : *l'amateur de tulipes?*

Parce que l'amateur de tulipes est un type usé, devenu fort rare, et dont l'annonce n'eût excité l'intérêt que d'un petit nombre de lecteurs, tandis que les amateurs de dahlias sont nombreux, et de plus à la mode.

EUGÈNE GENS.

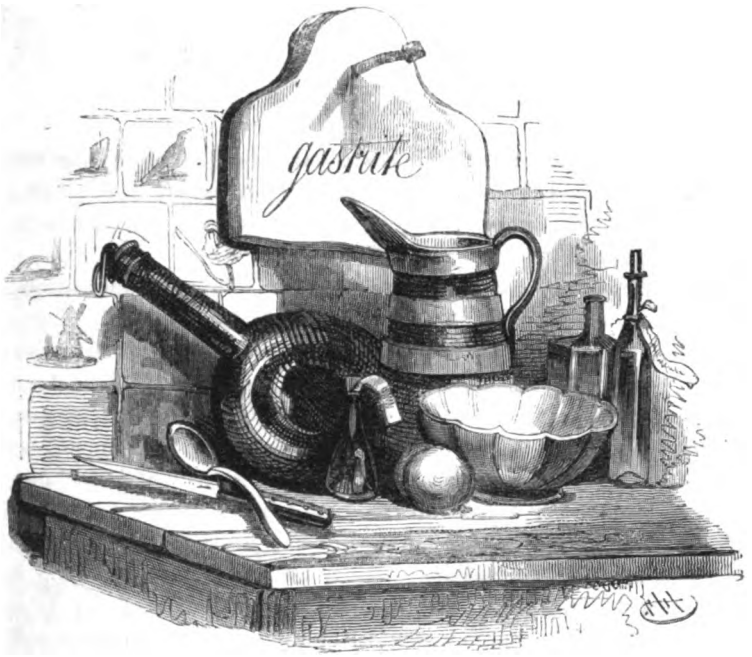


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES RELIGIEUX.

LA SŒUR-NOIRE.

« L'homme, né de la femme, vit très-peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères; il naît comme une fleur, qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre, et il ne demeure jamais dans un même état. » JOB.



Le scepticisme étant une affaire de mode, nos pyrrhoniens en gants jaunes doutent des choses les plus respectables et les plus saintes. Parlez-leur probité, vertu : ces Don Juan, encore imberbes pour la plupart, haussent les épaules de pitié. Je vous le dis, en vérité, Cincinnatus vivrait de nos jours qu'ils tourneraient en dérision son immortel désintéressement; Lucrèce se poignarderait à leurs yeux qu'ils vous affirmeraient, en chantonnant un air d'opéra, que c'est là une comédie qu'elle joue. Les malheureux ! ils n'ont rien épargné, ni l'honneur des familles, ni la morale sévère de l'honnête homme, ni la sainteté de l'habit monastique. Ils ont

Digitized by Google

poussé leur rage jusqu'à médire de ces pauvres religieuses, qui se sont volontairement enchaînées, par des vœux éternels, les unes, au lit funèbre du riche, les autres au grabat du pauvre. Voyons donc si ces anges de mansuétude et de charité sont dignes de mépris.

La Sœur-Noire, de même que la Béguine, est une des personnifications les plus originales de nos mœurs religieuses. Pour trouver l'origine de la Sœur-Noire, il faut remonter jusqu'au quatorzième siècle : en effet, c'est en 1350, sous le règne de Jean III, que les Sœurs-Noires furent reçues dans la capitale du duché de Brabant pour l'assistance des malades; en 1458, le pape Pie II leur donna la règle de S^t^ Augustin. Mais ces doctes recherches ne sont-elles pas superflues? Disons simplement (et que ce soit un crève-cœur pour nos petits voltairiens) que les gens sages, tenant à conserver dans toute sa pureté le simulacre de notre physionomie flamande autrefois si pittoresque, ont respecté jusqu'ici ces saintes filles qui faisaient la consolation de nos bons aïeux. Le gouvernement à bon marché a été intronisé sur les ruines de l'absolutisme, les haut-fourneaux ont remplacé les tours féodales, les fabriques empiètent chaque jour sur les antiques abbayes, et au milieu de toutes ces grandes transformations, on craint de toucher... à quoi? — A la Sœur-Noire. Du reste, qui pourrait ne pas aimer, révérer, préconiser, cette bonne et digne femme? Ce n'est pas une mercenaire (1) comme la garde-malade des Français ou la *monthly nurse* des Anglais; c'est une amie dont toute la vie consiste, pour employer les expressions d'un écrivain célèbre, à distiller le miel et le baume sur nos souffrances. A vous, mesdames, les bals, les assemblées, les spectacles; à elle, pauvre ange, les infirmes et les valétudinaires; à vous, l'amour; à elle, la charité. Quand on approche de la froide vieillesse, il n'y a point grand mérite, d'accord, à *renoncer à Satan et à ses pompes*. Mais quand on a tous les dons en partage, quand on est dans la primeur de la vie, quelle vocation irrésistible, quelle ardente volonté, quelle force surhumaine ne faut-il pas avoir pour s'isoler ainsi du monde, pour se vouer à la plus pénible de toutes les carrières, pour s'asservir, hélas! à mille soins dégoûtants!

Sœur Marthe est assurément le modèle des gardes-malades. Dans toutes les familles brabançonnes, à dix lieues à la ronde, on vante son expérience consommée, sa vigilance exemplaire, sa probité à toute épreuve. On s'extasie également sur sa douceur et sur sa franchise. Aussi cette excellente femme compte-t-elle beaucoup d'amis, qui ne sont, après tout, que ses obligés. N'a-t-elle pas soigné les uns avec la tendresse d'une mère? N'a-t-elle pas été pour les autres la perle des gouvernantes? Ce siècle avait deux ans, Bonaparte venait de restaurer le culte, lorsque M^lle^ Joséphine Gros-Jean, dégoûtée de la ferme paternelle et de la vie monotone qu'elle menait au village de T***, entra dans la communauté des Sœurs-Noires : bien des hivers se sont donc accumulés sur sa tête. Cependant on dirait, qu'en

(1) Quand on a besoin d'une Sœur-Noire, on passe, il est vrai, avec la supérieure du couvent une espèce de contrat, par lequel il est stipulé que la Sœur sera hébergée et nourrie dans la maison, qu'elle recevra un *escalin* (65 centimes) par jour, et de plus des *épingles*, *ad libitum*, à la guérison du malade. Mais ces faibles émoluments constituent-ils un salaire? Les journées d'une garde en France sont habituellement payées six francs. A la bonne heure!

Digitized by Google

récompense de sa chaste jeunesse, une divinité bienfaisante a daigné préserver sœur Marthe des outrages irréparables du temps. La guimpe d'une blancheur éclatante qui surmonte sa robe de serge noire, moule des épaules robustes; le voile plié dont elle est coiffée, encadre à merveille des joues roses et rebondies; ses petits yeux gris brillent d'un feu tout juvénile sous des sourcils pâles et veloutés; sa bouche est embellie par un éternel sourire; enfin, il faudrait quasi une loupe pour trouver les rides qui sillonnent son front. Au résumé, sa physionomie ouverte et sereine dénote toute la bonhomie de son caractère.

Mais à quoi bon ce portrait? La plupart de ceux qui me lisent connaissent certainement mon héroïne. Cette bonne créature, qu'ils ont aperçue, dans une allée écartée du Parc, soutenant les pas chancelants d'un vieillard goutteux ou paralytique, c'était sœur Marthe; cette religieuse, qu'ils ont rencontrée dans un cercle, lisant gravement le *Journal de la Belgique* à quelque vieille douairière, c'était encore sœur Marthe; cette femme enfin, qui se glissait furtivement dans les affreuses ruelles de la ville haute, pour aller consoler les parias de la civilisation jusque dans leurs tanières, c'était toujours sœur Marthe. Je le proclame hautement, mon héroïne est tout aussi populaire que la plus célèbre de nos actrices ou de nos femmes à la mode.



Bien que sœur Marthe soit entrée fort jeune au couvent de la rue des Brigittines, elle n'a pas, de compte fait, passé douze nuits dans son humble cellule. Tous les mois, toutes les semaines, ou tous les ans, suivant l'état plus ou moins grave des malades qu'on lui confie, elle change de domicile : il y a quinze jours, nous l'avons vue dans un hôtel de la rue royale, aujourd'hui nous la retrouvons dans une arrière-boutique de la rue de Flandre, le mois prochain elle sera installée dans une

Digitized by Google

maison de campagne des environs. Certes, il n'y a pas à Bruxelles d'existence plus mobile que la sienne. Si sœur Marthe sait mesurer son ton et ses manières sur le rang et la fortune des personnes avec lesquelles elle vit; si elle est respectueuse avec la femme titrée, importante avec le financier, familière avec la bourgeoise, elle n'a point, il faut lui rendre cette justice, de préférence marquée pour aucune de ses pratiques. Lorsqu'il s'agit de remplir les devoirs de sa profession, les rangs s'effacent, les distinctions de castes disparaissent, sœur Marthe est imbue des principes les plus démocratiques. Tous les malades sont égaux devant Dieu! dit-elle. Ainsi vous la voyez tout aussi dévouée à la bourgeoise, de qui elle n'a rien à espérer, qu'à la grande dame, de qui elle attend soit un bénitier en argent, soit un missel enluminé ou quelque autre cadeau de ce genre. On célèbre dans la rude carrière de notre héroïne deux époques solennelles, où elle donna surtout des preuves admirables de son fervent amour de l'égalité : en septembre 1830, lorsque nos intrépides volontaires, plébéiens pour la plupart, tombaient en foule sous la mitraille hollandaise, sœur Marthe quitta volontairement l'hôtel où elle vivait alors, pour aller soigner les blessés et les mourants; plus tard, lorsque le choléra, bondissant de Paris à Bruxelles, moissonnait avec une fureur implacable nos malheureux artisans, sœur Marthe délaissa encore une de ses meilleures pratiques pour aller s'enfermer au Muséum d'Industrie avec les victimes du fléau.

Dans l'exercice de ses fonctions, sœur Marthe montre un zèle ardent. Examinons-la dans la chambre d'un de ses malades : assise constamment au pied du lit, elle ne quitte jamais le patient des yeux, alors même qu'elle épèle dévotement ses heures, ou qu'elle s'applique à quelque ouvrage à l'aiguille. S'il s'agite, elle s'inquiète; s'il a soif, elle est là pour lui tendre la potion prescrite par le docteur; s'il s'assoupit, elle le veille avec une maternelle vigilance; si la douleur lui arrache des cris, elle trouve toujours de douces paroles qui l'apaisent et le consolent. Excellente créature! ses nuits même, elle les sacrifie au malade : couchée toute habillée, sur un matelas, dans un coin de la chambre, au moindre signe, au moindre bruit, elle est debout. Ce dévouement continuel ne laisse pas que de produire son effet : les gens de la maison, maîtres aussi bien que valets, tiennent sœur Marthe en haute vénération. Non seulement on l'invite aux repas de la famille, mais encore on lui réserve à table la place d'honneur. Comme on n'ignore pas que la religieuse a *beaucoup vu*, on s'efforce à la faire parler : mais sœur Marthe n'est point bavarde, c'est là une de ses moindres qualités. A toutes les sollicitations, elle oppose un mutisme complet : vous aurez beau faire, vous ne parviendrez jamais à lui arracher les secrets des nombreuses familles qui l'ont honorée de leur confiance. Si pourtant elle voulait parler, que d'aventures étranges, que de scènes bizarres, dont elle a été le témoin! Si elle voulait... ma foi, l'auteur des *Mémoires du diable* pourrait ajouter plusieurs volumes à ce délicieux ouvrage. Au surplus, les ennemis du scandale sauront gré à sœur Marthe de cette conduite prudente et circonspecte. Quant au médecin, il a pour la nonnette la plus haute estime : lorsqu'il entre doctoralement dans la chambre du malade, son premier salut est toujours pour la garde. — Eh bien, ma sœur, s'écrie-t-il, il y a du mieux, n'est ce pas? — Oui, docteur, votre ordonnance d'hier a opéré des miracles. — Le médecin sourit, se consulte, s'entretient successivement avec le patient et

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

avec la religieuse, puis enfin confie à celle-ci les nouvelles ordonnances qu'il vient de prescrire. Il arrive aussi que le docteur, se dépouillant de tout pédantisme, daigne consulter les connaissances médicales de la garde. Sœur Marthe donne souvent d'excellents avis, car vivant continuellement avec des malades, elle en sait plus long sur la thérapeutique que bon nombre de nos Hippocrates à barbe jeune-Belgique.

La plupart des dévotes et des femmes cloîtrées passent leur vie à gémir sur la perversité du siècle : il ne faut qu'un mot, un regard même, pour les effaroucher. Hâtons-nous de le dire, notre héroïne ne ressemble nullement à ces dragons de vertu : sa piété est douce, éclairée, tolérante. Aucuns même vous assureront que sœur Marthe est bonne fille : mais honnis soient qui mal y pensent! Il fut un temps néanmoins où l'excessive indulgence de la religieuse fut mise à une singulière épreuve. Un ex-colonel de l'armée de Vandermersch, riche célibataire, que nous nommerons M. Blommaert, venait d'être affligé d'une pleurésie chronique. Sœur Marthe fut installée dans la maison par les héritiers du bonhomme, malgré ses violentes réclamations. Il faut vous dire que ce M. Blommaert était non-seulement un voltairien enragé, mais encore un vieillard passablement jovial. Il aimait à chanter de gais refrains, à batifoler avec les chambrières, à raconter de licencieuses histoires de garnison. Or, le moyen de continuer ces agréables passe-temps sous les yeux d'une austère religieuse? Le digne colonel, ne sachant plus comment charmer ses loisirs, se donnait à tous les diables. Après avoir refréné son humeur rabelaisienne pendant quelque temps, il se lassa enfin de cette contrainte. Un beau jour, le voilà en verve. Il saisit le moment où sœur Marthe lisait ses *offices*, pour chanter d'une voix chevrotante :

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit...

Grand fut d'abord l'étonnement de la bonne femme. Elle crut que M. Blommaert devenait fou. Le lendemain, nouvelle escapade. Le malicieux vieillard *(horresco referens)* ordonna à un de ses neveux de prendre dans la bibliothèque les Contes de La Fontaine.

— Allons, jeune homme, dit-il, vous êtes d'âge à nous lire *Comment l'esprit vient aux filles*, les *Lunettes* et même l'*Abbesse malade*. Tout cela doit nous désopiler la rate.

— Mais..., fit le neveu, en montrant la religieuse.

— Lisez, vous dis-je. Par la sambleu! je n'aime pas les raisonneurs.

Le neveu, qui avait intérêt à ménager son oncle et qui ne voulait pas non plus scandaliser la religieuse, prit un biais pour sortir de ce mauvais pas. Il alla chercher les chansons du poëte populaire et s'arrêta aux deux *Sœurs de Charité*.

— Vous avez toujours aimé ces couplets, dit-il au colonel.

— Au fait, vous avez raison; écoutez donc, ma sœur : ceci vous concerne.

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.

Digitized by Google

Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient, après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amours.

— Je voudrais bien savoir, s'écria sœur Marthe émerveillée, si saint Pierre fit le même accueil aux deux suppliantes.

— Un peu de patience, répondit le colonel.

Dans les palais et sous le chaume
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjugais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois,
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.

— Voici, interrompit le lecteur, ce que répondit saint Pierre :

Entrez, entrez, ô tendres femmes
Répond le portier des élus ;
La charité remplit vos âmes,
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs
Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.

— Eh bien! que vous en semble, ma sœur? demanda M. Blommaert, avec un satanique sourire.

— Je dis que saint Pierre avait raison de parler ainsi, répondit sœur Marthe en essuyant une larme.

— Comment! s'écria le vieux colonel au comble de la surprise, comment! vous approuvez Béranger? Vous n'êtes donc pas une bégueule, vous!

— Qu'est-ce que c'est qu'une bégueule? demanda naïvement la religieuse.

— A la bonne heure! que ne le disiez-vous donc! Je vous avais mal jugée, ma sœur. Mais, tope, dès ce jour nous sommes les meilleurs amis.

En effet, dès ce jour, sœur Marthe vécut en fort bonne intelligence avec cet original. Mais si elle s'abstint de combattre les doctrines parfois étranges de M. Blommaert, ce n'était qu'innocente supercherie de sa part. Elle voulait convertir le vieux pécheur; or, il n'y avait qu'un moyen d'opérer ce miracle, c'était de montrer une tolérance exagérée. Que vous dirai-je? le digne colonel mourut avec tous les signes d'un éclatant repentir.

Les plaisirs, dont jouit sœur Marthe, pour ne pas être bruyants, n'en sont que d'autant plus vifs. Une première messe à Saint-Nicolas lui procure des joies séraphiques, inconnues à nos Sybarites; un pompeux salut de Sainte-Gudule lui tient lieu des plus magnifiques représentations théâtrales; une collation avec le vieux curé de la paroisse vaut pour elle les plus splendides festins de Dubos; enfin, vous lui donneriez à choisir entre une villégiature à Spa et un pèlerinage à la madone de Hal, qu'elle préférerait le pélerinage. Le ciel a voulu récompenser

Digitized by Google

tant de modestie et de dévouement : sœur Marthe est aujourd'hui à l'apogée de sa gloire. Elle vient d'entrer, plutôt comme dame de compagnie que comme garde, au service de M^me^ la duchesse de C***. Qu'on dise encore que la vertu est toujours dupe dans ce monde !

Prenons maintenant notre courage à deux mains : nous allons pénétrer dans ce vaste réceptacle de misères humaines qu'on appelle un hôpital. C'est là le théâtre où la rivale de la Sœur-Noire exerce continuellement sa sublime hospitalité ; c'est là que cette sainte femme règne sans partage sur l'artisan malade, sur le mendiant infirme, sur l'aliéné, sur le malheureux poëte qui n'a pu trouver place au banquet de la vie, sur le soldat mutilé, enfin sur tous les parias souffreteux de la classe ouvrière.

Il est à peine cinq heures du matin ; les rues sont encore désertes, les maisons fermées. Entrons cependant : les sons retentissants de la cloche annoncent une fête solennelle. Après avoir traversé plusieurs sombres couloirs, nous voici dans la grande salle. A la lueur blafarde de quelques lampes appendues aux colonnes, nous distinguons un spectacle étrange : là, devant nous, le prêtre à l'autel recommande à l'Être Suprême tous ces agonisants qui râlent à ses pieds ; les malades, soutenus par les religieuses, sont agenouillés sur leurs lits et mêlent leurs prières à celles de leurs bienfaitrices. Un silence majestueux règne sur cette scène vraiment imposante. Cependant le prêtre quitte l'autel, et les sœurs commencent leur rude journée. Les unes s'installent à la pharmacie, les autres visitent les lits numérotés et reçoivent les instructions des médecins ; les plus jeunes apportent les médicaments, les plus expérimentées vont recevoir les nouveaux pensionnaires ; celles-ci s'empressent d'aller chercher le viatique pour un moribond, celles-là transportent les morts dans la salle d'attente. Toutes s'acquittent de leur tâche avec une patience angélique, une simplicité touchante, un pieux recueillement. La vie de ces bonnes religieuses est un sacrifice perpétuel : elles immolent à leurs malades, jeunesse, beauté, plaisirs, bien-être. Jamais leur zèle ne se fatigue, jamais le découragement ne vient les surprendre au milieu de leur sainte mission. Si parfois quittant les salles infectes de l'hôpital, elles vont respirer l'air pur du jardin, ce n'est que pour s'humilier et puiser de nouvelles forces devant les images adorées de la Mère du Sauveur !

En vérité, je ne connais pas de plus admirable institution que celle des Sœurs de la Charité. Dans quelque pays que vous voyagiez, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la Vistule, vous rencontrerez ces femmes héroïques, soit comme infirmières dans les hôpitaux, soit comme institutrices dans les salles d'asile, soit comme surveillantes dans les prisons. Sorties du peuple, elles vivent constamment avec le peuple. Le travailleur est ignorant, elles lui apprennent qu'il est un Dieu, protecteur des faibles ; il a faim, elles partagent avec lui les mets de leur table ; il souffre, elles le soignent ; il est coupable, elles tâchent de le ramener à de meilleurs sentiments. Aussi les classes ouvrières, loin d'être ingrates, ont-elles voué un culte fanatique à la Sœur de Charité : l'artisan, quel qu'il soit, donnerait vingt fois sa vie pour sauver celle de sa bienfaitrice, si elle était en péril. C'est en Belgique surtout que l'institution des Sœurs de la Charité a pris une grande extension : sans parler des écoles gardiennes et des hôpitaux qu'elles gouvernent

Digitized by Google

depuis longtemps, on leur a confié d'autres établissements plus importants encore (1); nous citerons particulièrement la Maison des Folles, à Gand, et le Pénitencier-modèle qui vient d'être créé à Namur. Du reste, ces intrépides propagandistes du plus sublime des préceptes évangéliques se trouvent déjà à l'étroit dans notre vieille Europe. N'y a-t-il pas des pauvres, des affligés, des malades, sous tous les climats? Pourquoi ne pas consoler l'univers entier? Donc, les journaux nous ont appris dernièrement que les Sœurs de Charité avaient débarqué à Constantinople. Bizarrerie inconcevable! La Turquie régénérée, en même temps qu'elle introniserait la *machine rouge* sur ses places publiques, voyait les hospitalières s'avancer timidement sur le rivage de Péra. Nul doute que les Turcs, convertis à la politesse française, n'accueillent avec honneur ces anges de dévouement. Ils n'oublieront point, malgré leurs préoccupations constitutionnelles, que la charité a été prêchée par le Coran, et que Mahomet a dit : « Celui qui couvre de son manteau le musulman, son frère, verra aussi, au jour du jugement, sa femme couverte du manteau de la miséricorde céleste. »

Lamartine, après avoir publié *Jocelyn*, nous avait promis, comme complément de ce magnifique poëme, une autre épopée sous le titre de la *Sœur de Charité*. Certes, il est à déplorer que le noble auteur des *Méditations* n'ait pu tenir sa promesse. Il nous aurait montré tout ce qu'il y a de grandeur réelle, de foi ardente, de sublime abnégation, de piété sincère, dans la noble mission qu'ont entreprise les hospitalières; il nous aurait prouvé que, lorsqu'il s'agit de soulager les infortunes humaines, il faut avant tout *croire à quelque chose*.

Ah! ne ricanez pas, messieurs les esprits forts. Votre philanthropie est de fort bon aloi, sans doute; vos utilitaires sont dignes de tout notre respect, d'accord; vos buveurs d'eau, vos négrophiles, vos faiseurs de théories humanitaires, et vos clubistes pour l'extinction du paupérisme sont des hommes-modèles, nous ne le nions point : mais la charité, entendez-vous, la charité, cette vertu chrétienne par excellence, est plus féconde mille fois en bonnes œuvres que toutes vos mirifiques institutions. Quand vous avez organisé des concerts-monstres *au bénéfice des indigents*, quand vous avez dressé nonchalamment de désolantes tables de statistique, et crié par dessus les toits : « Voilà, ô concitoyens, ce que j'ai vu; voici ce qu'il faut faire » ; vous pensez avoir rempli votre mission, et vous vous attendez bellement à recevoir, en récompense de vos services, le prix Monthyon si non la croix Léopold! Pauvres héros, en vérité! Vous aurez beau faire, vous ne serez jamais que de pâles imitateurs, des plagiaires obscurs des Vincent de Paul, des Gérard de Provence, des Triest. Philanthropes brevetés, fourriéristes, affiliés des sociétés humanitaires, vous tous enfin qui vous targuez de dévouement, respect donc aux apôtres et aux martyrs de la charité chrétienne! Gloire éternelle aux chevaliers de Saint-Jean, du Mont-Carmel et du Sépulcre, aux pères de Saint-Lazare et de la Miséricorde, aux Hospitalières et aux Sœurs-Noires!

THÉODORE JUSTE.

(1) Les Sœurs de la Providence, les Sœurs Grises, etc., doivent être considérées comme des Sœurs de Charité. Leur mission est la même.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TYPES POPULAIRES.

LA FILLE DE FABRIQUE.

Il est six heures du matin, le brouillard règne dans toute sa densité, les rues se peuplent du monde artisan, les cheminées lancent dans les cieux une fumée compacte, premier jet d'une flamme ardente, les sonnettes retentissent sous la main des laitiers et les servantes accourent pour recevoir l'inséparable compagnon du café; la plus grande activité règne dans la cité; le charpentier, tenant sous son

Digitized by Google

bras le petit sac qui renferme son déjeuner et fumant gaiement sa première pipe, se dirige d'un pas ferme vers l'atelier; le gagne-petit roule joyeusement sa machine à repasser et s'arrête partout où a sonné le laitier, parce que c'est l'heure la plus favorable à son commerce : d'abord les maîtres dorment, ce qui procure à la cuisinière le plaisir ineffable de causer impunément, ensuite on a toujours quelques petites choses à faire raccommoder à l'insu des maîtres, par le gagne-petit qui se prête volontiers à la chose, d'autant plus que son amour-propre et sa bourse y gagnent considérablement; le marchand de légumes conduit avec l'auxiliaire d'un gros chien, bien portant, attelé devant la roue, sa marchandise fraîchement coupée et que bientôt vont s'arracher les cuisinières qui le favorisent de leur pratique; ces femmes à formes herculéennes qui achètent aux servantes les vieux habits et les bouteilles cassées, commencent leur ronde habituelle, parce que c'est l'heure des innocents larcins domestiques et des licences hardies en fait d'estimations : un habit et un pantalon passables seront jugés hors d'œuvre, par conséquent susceptibles d'être vendus; pour ce qui regarde les bouteilles, je me rappellerai toute ma vie, d'avoir vu des servantes qui les cassaient tout exprès pour les vendre après, parce que les bouteilles intactes servent encore dans le ménage.

O admirable industrie! ô génie commercial que Robert-Macaire n'eût pas désavoué!

Au milieu de cette population active qui se croise dans toutes les directions, voyez sortir de cette petite rue noire et enfumée, une jeune fille leste et bien portante, chaussée d'élégants petits sabots noirs, imitant le plus possible la forme des souliers, coiffée d'un petit bonnet, blanc le lundi et excessivement douteux de couleur le samedi, enveloppée d'un mantelet de cotonnette qui atteint rarement la longueur voulue, et portant à la main, soit une cafetière, soit un petit coquemar de cuivre bien propre, bien luisant, qui contient la boisson nécessaire pour le déjeuner; voyez-la, dis-je, se diriger joyeuse et svelte vers la fabrique où elle travaille, sourire en passant aux malins propos de quelque gai menuisier qui la suit autant, que la direction de sa course s'harmonise avec celle de la jeune ouvrière, et tout à coup précipiter sa marche comme si l'heure avait déjà sonné. Détrompez-vous, la cloche n'a pas encore retenti, la fille de fabrique vient d'apercevoir au coin de quelque rue un jeune garçon qui, comme elle, se dirige à son ouvrage, et qui n'est pas indifférent aux premières émotions qui se font sentir en elle. Les quelques minutes, encore disponibles, sont employées à faire un bout de chemin ensemble; on se demande des nouvelles de la santé, on cause un peu des projets pour le lundi, on se regarde avec joie, et après avoir ainsi puisé du bonheur et du courage pour toute la journée, on se quitte avec un joli signe de tête, et la cloche sonne.

Or, vous avez facilement deviné que le jeune ouvrier est l'amoureux; et pourquoi pas, s'il vous plaît? la pauvre fille de fabrique, dont la jeunesse est si esclave, qui porte la lourde chaîne du travail du matin jusqu'au soir, qui se meurtrit parfois les mains pour nourrir son père, sa mère et ses petites sœurs, pourquoi à cette triste vie d'amertume ôteriez-vous la seule pensée qui ranime

Digitized by Google

et vivifie tout, l'amour? Oh! parcourez avec moi les différentes époques de cette existence, et, après avoir tout bien vu, bien senti, vous direz qu'il fallait quelque chose de doux, pour supporter cette triste et sérieuse monotonie.

Le plus souvent, le père de la jeune fille est un manœuvre, un maçon, ou bien lui-même un ouvrier de fabrique; sa mère est une lavandière qui outre son état, vend encore des oignons et des pommes devant sa fenêtre, lesquelles marchandises sont ordinairement confiées à la garde de quelque vieille grand'mère. Ses frères ont acquis cet esprit d'ambition qui gagne tout le monde aujourd'hui; ils travaillent avec ardeur pour être menuisiers et devenir par la suite des *baes;* c'est leur but, c'est l'unique, et le plus souvent ils y parviennent à la longue, parce que les gens qui suivent avec persévérance une seule voie, parviennent.

La petite, dès l'âge de six ans est confiée à des voisines qui travaillent aux fabriques, et va acquérir les principes de son état futur; on conçoit qu'à cet âge on ne peut guère être propre à la besogne, mais on se familiarise avec le travail, on sent en soi l'activité animale qui demande de l'occupation, on se forme petit à petit. Alors il vient un temps où ces efforts sont récompensés, où l'on vient toute joyeuse et toute fière, montrer aux parents une petite main bien salie par le travail, au milieu de laquelle le contre-maître a déposé le salaire mérité. Dès lors la petite fille est quelque chose : elle a le droit de parler, de crier même, ses parents passent sur beaucoup d'espièglerie, ses frères la brutalisent moins, les grand'mères la caressent davantage et dans le quartier on commence à la trouver gentille. C'est au milieu de ces occupations que quatorze ans sonnent au cadran de sa jeunesse; les capacités augmentent son salaire; elle prend place au milieu de ses compagnes et travaille sur la même ligne, l'esprit grandit et le cœur s'aperçoit de quelque chose de neuf, qui vient jeter du trouble sur son existence jusqu'alors si insouciante; les jeunes garçons la regardent, et ce regard fait que les siens cèdent et ne peuvent soutenir le combat; en sortant de la fabrique on la lutine, elle ne sait que faire parce qu'elle comprend, sans savoir pourquoi, que répondre à cela serait mal, elle continue son chemin, elle rougit et elle s'étonne de ce qu'elle réfléchit. Le moment le plus pénible de son existence est-arrivé. Son père veille sur elle, plus de cette liberté qui venait après les heures du travail charmer son repos, plus de cette franchise folle, de ces courses sur le rempart voisin, de ces chutes sur le gazon qui faisaient rire jusqu'aux larmes, plus rien! parce qu'elle est devenue grande, et que ses cheveux noirs sont lissés sur son front, plus rien, parce qu'elle est devenue coquette!

Si la jeune fille ne se soumet pas à l'autorité paternelle, malheur à elle! sa destinée sera maudite, parce que son père la chassera et que le démon du mal s'emparera d'elle; malheur! parce qu'avant dix-huit ans son mauvais génie la conduira dans quelque mauvais lieu, dans quelque mauvais cabaret, où elle sera servante; malheur! parce que, si elle est jolie, il se trouvera dans ce monde des spéculateurs, qui la retireront de la misère et qui feront un trafic infâme de sa beauté. Telle est sa destinée si elle écoute les mauvais conseils, et si l'esprit d'indépendance ne domine point ses actions.

Digitized by Google

Mais l'heure du déjeuner sonne; l'obéissance alors est si grande dans l'atelier que la main s'arrête au premier coup de cloche, quand bien même il n'y aurait qu'une seconde de temps à employer pour terminer la fraction de besogne commencée, la conversation se généralise, on se verse mutuellement la bienheureuse et réconfortable jatte de café, on y plonge sa tartine de pain noir, et on mange avec appétit parce qu'on a travaillé avec ardeur. Le contre-maître va et vient, gronde ou loue, punit ou récompense d'une mauvaise ou bonne parole, jette un regard scrutateur sur l'atelier et voit avec plaisir que l'ordre règne partout; alors toutes les faces s'épanouissent parce qu'on a vu que le contre-maître était content, et cela fait du bien à la conscience; on lève sur lui des regards pleins de confiance et on se hasarde parfois à lui adresser la parole, qu'il réponde ce qu'il veuille, on sera content.

Les jeunes filles ne disent rien, mais soyez sûr que le contre-maître va venir auprès d'elles. C'est un homme dans la force de l'âge, d'une humeur gaillarde et sur les lèvres duquel plus d'une plaisanterie bouffonne s'est promenée: il caressera le menton de la plus jolie et lui dira qu'il faut travailler; naturellement cette apostrophe vaut une réponse, laquelle réponse est suivie d'une réplique et d'un petit soufflet, vulgairement appelé tappe; ainsi de suite, jusqu'à ce que l'heure du travail résonne, ce qui ne se fait pas attendre, vu que le déjeuner ne dure que vingt minutes au plus.



De tout temps les femmes ont été employées dans les fabriques; au temps des Romains, époque à laquelle les manufactures belges étaient déjà connues, on les faisait travailler, de préférence aux hommes. Au règne de Charlemagne les Francs offrirent à leur roi un manteau de laine, tissé dans les provinces belgiques par des jeunes filles; ce fut surtout à l'époque des croisades que les ateliers de manufactures manquèrent de bras, les grands motifs de religion et les promesses pompeuses des nobles arrachèrent une foule d'artisans à leurs foyers. De retour de leurs expéditions, les guerriers belges rapportèrent avec eux le goût des arts et du luxe: on envia les richesses de l'Italie et les magnificences du Levant; nos vaisseaux sillonnèrent la Méditerrannée; les Italiens peuplèrent les routes de Flandre, et le commerce prit cet élan qui le conduisit à ce point de prospérité où il brilla depuis. Les premières branches du commerce dans notre pays furent les fabriques de laine, la draperie et la teinture en écarlate. Pour prouver à nos lecteurs combien était récherchée cette importante branche de notre prospérité, il suffira de citer le fait suivant: pour récompenser le zèle de Thierry, comte de Clèves, l'empereur Henri III, lui donna le burgraviat de Nimègue, le château impérial nommé le *Valken-hof*, et le droit de péage, à condition de lui envoyer

Digitized by Google

annuellement, trois pièces de drap fabriqué avec de la laine d'Angleterre (1). Louvain était renommée pour ses draps : en 1350, il y avait quatre mille tisserands. Une loi ordonnait aux fabricants de faire au moins une pièce de drap par an. Bruxelles, parmi ses manufactures de laine, comptait avec orgueil celle des frères du tiers ordre de Saint-Augustin, située rue Fossé aux loups. La ville d'Ypres, irritée de ce que ceux de Poperingue avaient contrefait ses draps, leur livra la guerre; il y eut une mêlée sanglante, dans laquelle le capitaine des Poperingeois fut tué et les siens défaits. Anvers fut en retard et ne compte ses fabriques que vers le quatorzième siècle. Lierre comptait, en 1390, pour le moins trois cents métiers. Gand possédait quarante mille métiers! ce nombre incroyable est attesté par Van Lom dans son *Beschryving van Lier*, page 30 à 46. Lorsque la ville de Gand devait marcher contre l'ennemi, ce corps de métiers armait parfois dix-huit mille hommes. Bruges fournit les tapisseries qui parèrent les rues de Londres, le jour où Edouard III y fit son entrée triomphale après la victoire de Poitiers en 1357; et Malines comptait, en 1370, trente deux mille métiers. Les villes du Hainaut tiraient aussi leurs richesses de leurs fabriques.

Que le lecteur nous pardonne d'avoir jeté ce rapide regard sur notre passé et d'être par là, sorti de notre sujet, mais nous avons cru nécessaire de lui rappeler, en peu de mots, les efforts naissants d'une industrie si large et si étendue aujourd'hui.

Qui que vous soyez, si vous rencontrez la fille de fabrique, sortant de l'atelier et se dirigeant en hâte vers la maison paternelle, où l'attendent la soupe et les pommes de terre, prenez garde que votre sourire soit moqueur ou goguenard. La fille de fabrique a cela dans son caractère, c'est qu'il est rare qu'une seule personne passe devant elle sans que cette dernière la tourne en ridicule avec ses compagnes : un chapeau à bords plus larges que les autres, des gants blancs, une grosse canne, un gilet rouge, suffisent pour exciter sa verve caustique qui est, je vous assure, dans son langage pour le moins aussi mordante que bien d'autres. Les sarcasmes pleuvent sur le passage de l'infortuné porteur de l'objet critiqué! Croyez-moi, si vous avez quelque chose de fashionable dans la tournure, remettez votre course à un autre moment, à moins que vous n'ayez l'héroïque courage de traverser cette mer orageuse, et d'essuyer ces flots de plaisanteries qui surgiront à vos côtés. Ce que la fille de fabrique aura dit de spirituel, se communiquera à tous les caractères expansifs de ces compagnes, tout aussi vite que ces cartes que vous avez pliées en deux et que dans votre toute jeunesse, vous vous êtes amusé à faire choir sur la table; c'est un brouhaha général, un charivari indéfinissable; heureux! sept fois, sept fois heureux s'il se trouve auprès de vous une rue, une toute petite rue, et dites que la providence a eu pitié de vous.

Le repas terminé, on apporte sur la table la bouilloire où se trouve le café. Le café! jouissances et voluptés de ce monde, qu'êtes-vous auprès de cela; admirable découverte pour le peuple, incomparable remède et consolateur de toutes les

(1) *Pont. histoire Geldr.*, p. 83, (Mémoires de l'Académie, 1778. Bruxelles. — Analyse du mémoire du sieur Verhoeven).

Digitized by Google

misères qui assiègent l'humanité des carrefours! Le café peut être appelé à juste titre le *dulcissime rerum* du peuple artisan. Le plus souvent, il y a des voisins qui viennent prendre la tasse et cela réciproquement; le dimanche il y aura du sucre candi en pièces sur une soucoupe ébréchée, les jours de la semaine il n'y aura que du café; le chef de la famille se sert le premier, ensuite vient la mère, puis celui ou celle qui procure le plus d'argent par son labeur; il est rare que l'on cause de ce qui s'est passé dans l'atelier, parce qu'il est juste qu'on se débarrasse un moment de tout ce qui pourrait rappeler la peine; on parle de la noce qui doit se faire le mercredi chez quelque habitant du quartier, les garçons écoutent avec intérêt; la jeune fille écoute avec trouble : si elle est méchante, elle sera fortement jalouse de la fiancée, si elle est bonne, elle sera peinée. Mais, si par exemple elle est courtisée, c'est bonheur et joie, c'est avenir; elle établira sur sa rivale une supériorité qui sera toujours en sa faveur, elle trouvera n'importe quoi à redire au mari, vous pouvez être sûr qu'elle décidera cette union mal assortie, et tout cela parce qu'on se marie avant elle! voyez donc!

Une heure sonne, tout le monde se lève, excepté la mère qui reste à la table pour laver la vaisselle employée pour le repas. Chacun va à sa besogne, la jeune fille beaucoup plus vite que les autres, parce que le jeune ouvrier en question la guette au coin d'une rue. On se parle, on se donne mutuellement un pas de conduite, ce manège bien innocent conduit jusqu'à la fin du quart d'heure de grâce. La jeune fille entre dans l'atelier, se débarrasse de son petit mantelet, ôte ses sabots pour être plus à l'aise et travaille en chantant le couplet à la mode, lequel couplet consiste toujours en un air d'opéra, dont les paroles ont été parodiées par le récit de quelque aventure récemment arrivée dans la ville.

Le travail de la fille de fabrique est d'une monotonie désespérante, aussi ses yeux sont parfois occupés de tout autre chose que de la besogne qu'elle exécute, à peu près comme ces aveugles qui marchent sans indécision dans des localités à eux connues. Son regard se reporte tantôt à gauche, tantôt à droite. L'été, elle considère le ciel, le feuillage, les oiseaux, tout ce qui lui parle d'amour, d'espérance et de bonheur. L'hiver toute sa tendresse retombe sur la bienfaisante chaufferette qui ranime ses doigts engourdis, à moins cependant, que la générosité du contre-maître ne lui ait accordé une de ces bonnes places, tant enviées auprès du calorifère.

Arrive le goûter, de tous les repas le plus triste, peut-être parce qu'il est le plus court, peut-être aussi parce qu'il n'y a plus rien dans le coquemar. Oh! mais que cela ne vous inquiète pas, les filles de fabrique sont bonnes entre elles, le café se prête sans usure; il y a dans l'âme de ces jeunes ouvrières, le germe de cette sociabilité tendre et intime qui les rend égales en sentiments généreux.

Mais cette vie ne peut pas toujours durer, aussi vient-il un jour où, en rentrant de la besogne, la jeune fille voit sur la porte son père qui l'attend d'une mine grave et sévère; d'un signe de tête il se fera suivre et la pauvre enfant tout émue, de ce qui va arriver, marche d'un pas indécis et cherche à deviner ce dont il va être question.

Digitized by Google

— Mitje (en Belgique la fille de fabrique s'appelle le plus souvent *Mitje* ou *Zisca*), votre amoureux m'a parlé ce matin.

Ici l'horizon de la jeune fille s'élargit, il y a de l'air dans la nature et un beau soleil sur la campagne.

— C'est un garçon qui travaille bien l'acajou, le voulez-vous pour mari?

Qu'est-ce que vous voulez que la pauvre enfant réponde?

Le père, qui comprend ce que cette position a de doux et de pénible, termine le colloque par une phrase sacramentelle, mais qui acquiert alors une portée toute nouvelle : — Travaillez bien et soyez sage!



Gare! qu'elle passe la jeune fiancée, petits enfants retirez-vous, compagnes, au large! Soyez envieuses, car son bonheur est grand et sa joie est immense; jeunes garçons, riez et plaisantez si vous le voulez, mais tâchez de refouler au fond du cœur la rage qui vous prend, de ne pouvoir être le mari de cette jeune fille, à laquelle toutes les félicités du monde sourient depuis ce matin : la maison paternelle est riante et gaie, le futur chante le refrain du *Maçon, du courage, en ménage, etc.*, la mère compte sur ses doigts l'argent qu'il faudra pour la noce, et le père va s'enquérir chez le commissaire de l'endroit, des formalités à remplir pour le mariage.

Ici la destinée de la jeune ouvrière prend un caractère sérieux, c'est maintenant elle qui reste à la maison, tandis que son époux va gagner le salaire de la journée, c'est maintenant elle qui va avoir la direction de son jeune ménage;

Digitized by Google

voyez-la, rêveuse et pleine d'avenir, sourire à tous ces petits enfants qu'elle espère que Dieu lui accordera. Voyez-la tressaillir d'allégresse à la vue d'une grosse petite boule, bien ronde, bien grasse, qui sort de la fabrique où a travaillé la mère, et revient au logis, couverte des pieds à la tête de coton et de poussière; voyez cette heureuse femme, tenant ses enfants sur son sein et remplir ce devoir maternel si doux au cœur aimant, et sur la porte un homme jeune encore, bien dispos, le rabot à la main, la pipe en bouche, et des larmes de joie dans ses yeux!...

Heureuse femme! heureux époux! le bonheur pénètre partout où réside la vertu.

ADOLPHE SIRET.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



LE FERMIER.



ɛ fait le plus incontestable, le plus caractéristique et le plus permanent de l'époque contemporaine, après les progrès de la civilisation en Algérie, la parfaite intelligence qui ne cesse d'exister entre toutes les

Digitized by Google

puissances européennes (voyez tous les discours d'ouverture de toutes les chambres possibles) et les cures merveilleuses opérées par le *mou de veau*, c'est l'influence du *titre* par la littérature qui court. Ce n'est plus le style, comme le disait Buffon, c'est le titre qui est tout l'homme : ou si vous l'aimez mieux, le titre est le corps, le style n'est que l'habit. Cette observation s'applique surtout au drame et à son coquin de neveu le vaudeville, au roman et à sa petite cousine la *nouvelle*. Avisez-vous un peu, pour voir, de donner à l'une de ces œuvres un simple et modeste intitulé, n'ayant d'autre prétention que celle d'une enseigne destinée à faire connaître au chaland ce qui se trouve dans la boutique : vous ne produirez pas plus d'effet qu'une *réclame* sans hyperbole ou un prospectus dénué d'enthousiasme. Je connais un monsieur, et des plus fins gourmets en fait de primeurs littéraires, qui à l'heure qu'il est n'a encore lu ni *Jacques*, ni *André*, ni *Simon* (1), à cause de la vulgarité de ces noms propres, dont il conclut que des ouvrages si bourgeoisement étiquetés ne peuvent appartenir qu'à l'école de Paul de Kock. Parlez-moi d'écriteaux tels que ceux-ci : *La Fille aux yeux d'or — Ne touchez pas à la Reine — Une larme du Diable*, etc., etc. Voilà qui affriande le lecteur, voilà qui le retient collé au vitrage d'une librairie ou d'un cabinet de lecture. Ces dénominations pailletées produisent sur lui je ne sais quelle titillation nerveuse, analogue à celle qu'éprouve une jeune femme en présence des fins tissus et des étoffes soyeuses, artistement drapées sur la devanture (*sic*) d'un magasin de nouveautés. Le titre, c'est la *devanture* du livre. Et pour compléter l'exactitude du rapprochement, il arrive parfois que cette pompeuse façade contient tout ce qu'il y a de bon dans le magasin.

Tout ceci n'a pour objet que de vous disposer à l'indulgence, en vous mettant à même d'apprécier le désavantage de la position d'un écrivain engagé dans une entreprise de la nature de celle-ci, où cette espèce de *puff* est absolument impraticable. Il s'agit ici de types dont chacun doit être désigné par une appellation bien nette et bien précise, laquelle recouvre hermétiquement une idée distincte, une physionomie particulière : le *Baes* ou la *Botteresse*, le *Houilleur*, ou l'*Expéditionnaire*, le *Sénateur* ou le *Marguillier*, n'importe. Là rien de vague, de vaporeux, d'élastique, rien qui puisse chatouiller l'imagination du lecteur et laisser libre carrière à ses conjectures. Le titre dit ce qu'il doit dire, rien de moins, rien de plus. Tout ce qu'il reste à faire à l'écrivain frustré de cette ressource, c'est de remplir de son mieux les modestes promesses de ce titre, lequel, dans l'espèce, ne saurait guère être qu'un honnête substantif.

Le choix que j'ai fait du *fermier* pour sujet de cette esquisse m'a été inspiré plutôt par un penchant naturel que par un intérêt bien entendu. Parmi les bonnes figures indigènes dont se compose cette galerie, il en est quelques-unes qui sont, si je l'ose dire, fondamentalement empreintes d'une légère couche de ridicule, on ne peut plus avantageuse au malin peintre de genre qui les fait poser devant lui. Leurs manières, leur langage, leurs habitudes, leurs tics professionnels ou

(1) Romans de George Sand.

Digitized by Google

individuels, sont autant de bonnes fortunes pour l'auteur du texte, autant d'éléments précieux pour le crayon du lithographe. Je ne conçois pas comment, à une époque aussi éminemment philanthropique, on peut trouver du plaisir à se moquer de son prochain, et je comprends moins encore comment, en agissant de la sorte, on réussit presque toujours auprès du public, c'est-à-dire auprès des majorités, qui sont essentiellement justes et intelligentes. Quant à moi, je n'ambitionne point ces succès qui ne s'obtiennent qu'aux dépens de la confraternité humaine. Le fermier belge, tel que je l'ai vu souvent, est une grave et simple figure, qui ne mérite pas d'être reproduite d'après l'homicide procédé de Charlet ou de Dantan. Cet article en sera moins amusant sans doute; eh bien, qu'il ennuie et qu'il soit moral!

Dans ce caractère comme dans quelques autres, des différences essentielles, bien que peu sensibles aux yeux de l'étranger, distinguent entre elles les deux races principales dont se compose la population belge. Toutefois certaines qualités sont communes au fermier wallon et au fermier flamand, telles que l'activité incessante, l'esprit de suite, l'emploi bien entendu et bien réglé du temps et des capitaux. Mais sous plusieurs autres rapports, il existe entre eux des nuances fortement tranchées. Le *Pachter* des Flandres et d'une partie du Brabant est en général sérieux et concentré, parfois même d'une insociabilité qui va jusqu'à la rudesse. Il se montre peu communicatif et peu parleur, si ce n'est lorsqu'il a beaucoup bu, ce qui lui arrive assez fréquemment le soir dans son cabaret héréditaire, source habituelle des démêlés qu'il a de temps à autre avec le tribunal correctionnel pour invectives, sévices et blessures : car je ne parlerai point de délits plus graves qui apparaissent presque exclusivement dans un très-petit nombre de localités fatalement privilégiées, où l'instruction est presque nulle, et où des mœurs sauvages, impuissantes pour prévenir le mal, laissent tout à faire aux lois, qui n'ont pour objet que de le réprimer. Plus que simple dans ses vêtements, ménager et même chiche dans sa nourriture, il passe sa vie à fouir, à retourner, à fatiguer les vingt bonniers qui doivent lui fournir de quoi payer son *rendage* et alimenter sa famille : car le champ qu'il tient à ferme a communément peu d'étendue, et c'est encore en quoi il diffère des *Carabas* du pays wallon, qui étendent quelquefois leur juridiction sur plusieurs centaines d'arpents, dont une bonne part leur appartient en toute propriété. Ses fils, qui feront après lui ce qu'il fait maintenant (à l'exception d'un seul, plus intelligent que robuste, lequel étudie le latin pour pouvoir devenir vicaire) sont ses seuls garçons de ferme : l'ouvrage s'en fait mieux, et pas de gages à payer. Le *Pachter* a en horreur les innovations géorgiques, et ne donnerait pas un centime de toutes les publications des sociétés d'agriculture. En toute chose, il est peu progressif de sa nature, et ne s'occupe que médiocrement de la perfectibilité humaine. Il ne s'inquiète pas beaucoup non plus du mouvement littéraire, et je suis à peu près certain qu'il n'achètera pas même ce recueil où j'esquisse sa monographie, à moins que ce ne soit à cause des *images* dont il est enjolivé. Quant aux beaux-arts, il ne connaissait naguères que l'orgue de la paroisse et la statuette ou le vieux tableau représentant le patron de son village : mais grâce à la multiplication des Sociétés d'harmonie,

Digitized by Google

les choses sont bien changées à cet égard. Son aîné est clarinette dans l'association musicale du chef-lieu d'arrondissement, et le plus jeune, qui a vu et admiré chez monsieur le percepteur un paysage gagné à la loterie, veut apprendre le dessin linéaire. Revenons au père. S'il fait peu de compte des lettres que l'on continue d'appeler *belles*, quoique de nos jours elles soient parfois assez vilaines, il n'a guères plus de souci des sciences sociales. Néanmoins il participe indirectement à l'action politique, en payant ses contributions directes; il lui arrive même, si tout va bien dans la maison, de se rendre à la réunion électorale, où il vote de confiance et en conscience, d'après l'avis également consciencieux de telle personne qu'il considère particulièrement, et dont il reconnaît soit la supériorité, soit la suprématie. Du reste attaché à son pays, par instinct et par tradition; bon mari, quoique peu affectueux; bon père, quoique passablement bourru; débiteur loyal et exact, malgré les contractions musculaires qu'il éprouve en voyant ces florins, si péniblement gagnés, passer de son sac de cuir dans le tiroir en acajou que vient d'ouvrir le propriétaire; fort rarement libéral de ses deniers, mais prêt à exposer, avec une abnégation froidement intrépide, sa santé, sa vie même et ses bras qui le font vivre, pour sauver les victimes d'un éboulement, d'une inondation ou d'un incendie : tel est, d'après des observations assez fréquemment renouvelées, et sauf des exceptions qui, comme on sait, ne détruisent pas la règle, le caractère distinctif du fermier ou du métayer flamand.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, malgré les traits généraux qui tiennent à la spécialité, le *Censier* du Hainaut, de la province de Namur ou de l'arrondissement de Nivelles s'offre à l'observateur sous un tout autre aspect. Le terrain qu'il exploite, tant pour le compte du possesseur que pour le sien, est communément vaste, et il est rare qu'il n'en accroisse pas annuellement l'étendue par quelque acquisition nouvelle. Plus riche que son confrère des Flandres, et d'une richesse qui s'élève quelquefois jusqu'à l'opulence, il aime le plaisir, le comfort, les aisances de la vie à l'égal d'un citadin qui a de bonnes rentes : il en diffère seulement en ce point, qu'il continue de travailler comme s'il avait encore sa fortune à faire. Entrez dans son écurie, et à côté de ses chevaux de labour, à la croupe énorme et au large poitrail, vous verrez une jolie bête, remarquable par ses jambes sèches et sa fine encolure : c'est celle qu'il monte pour parcourir ses domaines et visiter ses amis, et que, dans les grands jours, il fait atteler au charaban (à propos, pourquoi n'écrit-on pas char-à-bancs?) qui doit transporter à la *ducasse* sa femme et ses *demoiselles*. Il subit toutefois les inconvénients qui s'attachent à l'administration d'un grand empire : ses champs, malgré le nombreux personnel qu'il emploie, ne sont pas cultivés avec la perfection que l'on admire sur le côteau ou dans le potager flamand, où la moindre herbe parasite ne se montrerait pas avec impunité; vous ne trouverez pas toujours non plus, dans sa vaste cuisine, ces vases et ces ustensiles brillant chez celui-ci, d'une propreté minutieuse et rigide, luxe d'une pauvreté qui n'est pas l'indigence : en revanche, les chaises sont commodes et bien rembourrées, les tables sont en bois de chêne ou en mahony (*sic*), tandis que là-bas c'est du sapin soigneusement lavé; enfin les armoires regorgent de linge, orgueil de la censière. En résumé, le Flamand

Digitized by Google

s'occupe plus des détails de la culture, et le Wallon de l'ensemble; le premier améliore, le second aime mieux acquérir; l'un est le peuple colonisateur, qui tire de ses domaines le meilleur parti possible, l'autre le peuple conquérant, qui cherche surtout à les étendre.

De cette différence quant au but et aux moyens, il en résulte d'autres dans les mœurs et les habitudes. Le gros fermier de Wavre, de Frasnes ou de Seneffe est ordinairement sociable, jovial, un peu goguenard, parfois aussi un peu bavard, si je l'ose dire. Il est en outre quelque peu chicaneur, en quoi je lui préfère le Flamand, qui hait les procès et les évite tant qu'il peut, parce qu'il faut y mettre de l'argent sans savoir ce qu'il rapportera. L'autre connaît, comme un conseiller à la cour d'appel, les lois qui règlent la propriété; il sait par cœur le code de procédure civile, et cultive le code forestier. Aussi, dans sa nombreuse lignée, rencontre-t-on toujours un avoué en herbe ou un avocat portant sa première culotte. « Ce garçon-là sera fameux pour plaider : il vous fait déjà un tas d'histoires » sur une queue de cerise, et il a une langue de cinq cent mille *guiabes.* » (Historique).

A cela près, bien que Gantois, j'aime fort le fermier wallon. Il est civil sans beaucoup de compliments, fin sans duplicité, ami cordial et excellent convive. Cette dernière qualité me ramène à une circonstance dont j'ai fait mention tout à l'heure. Nous voici arrivés à l'époque de la *ducasse* (contraction de *dédicace* ou fête patronale). Demain quarante personnes dîneront à la cense, et la moitié de ce nombre y couchera. Nappes et serviettes sortent en masse du fond des armoires pour s'étaler le long ou à l'entour d'une table cyclopéenne. L'eau bout dans les marmites, le beurre frémit dans la poêle, et ces bruits se confondent avec le cliquetis des lonrds couverts d'argent et le pétillement de la vieille bière qui jaillissant du tonneau, mousse dans les carafes de cristal.

Depuis un mois vous êtes invité. Vous arrivez à une heure : il était temps. Déjà votre cheval, comme celui dont parle La Fontaine, est *jusqu'au ventre en la litière* (1), à moins que vous ne soyez venu à pied, ce qui, pour un moraliste observateur, est la méthode la plus convenable et aussi la plus usitée. Vous entrez, vous saluez, on vous salue. « Bonjour, bonjour : ça va-t-il comme vous « voulez? Bien venu, savez. » Et là-dessus deux douzaines de poignées de mains, comme si vous étiez un roi populaire. Mais l'assemblée est au complet. Il y a deux grand' mères, trois tantes, cinq oncles, une dixaine de beaux-frères et belles-sœurs. Le reste se compose d'un nombre indéterminé de cousins et de cousines, hormis le curé, quelques *bons* voisins, et deux messieurs de la ville.

« A table! » crie le maître d'une voix retentissante. Les convives se pressent, se froissent, font et reçoivent des excuses. « Asseyez-vous, Fifine. » — « Après vous, « ma tante. — « Allons donc, *habile :* à table, » répète l'amphitryon. Enfin chacun s'est casé de son mieux, et se tient, pour cause, aussi vertical que possible. Le pourtour de la table ne peut raisonnablement convenir que pour trente personnes : mais elle porte de quoi en rassasier deux cents.

(1) Livre IV, fable 15.

Digitized by Google

Voyons comment le sort vous a servi. A votre gauche est le greffier de la justice-de-paix, lequel voudrait bien ne pas y être, car à votre droite se trouve l'une des filles de la maison, blonde et rieuse enfant, comme dit la poésie intime. Après avoir ainsi fait la reconnaissance des environs, vous promenez devant vous un long regard d'admiration presque craintive. Quelle pièce de bœuf! quel jambon! quelle pyramide de saucisses! quels plats, et que de plats! Si pourtant vous saviez qu'il vous faudra manger de tout cela, en manger beaucoup, ou dire pourquoi!...

Après le *benedicite,* qui est écouté avec recueillement, le silence est unanimement rompu par quarante cuillers à potage, auxquelles quarante voix ne viendront s'unir qu'un peu plus tard. La soupe expédiée, on attaque le bouilli. Prenez garde à vous! La censière vous regarde. « Monsieur, vous n'avez donc pas d'ap'tit? » — « Pardonnez-moi, madame »; et tandis que vous luttez contre l'énorme tranche de bœuf qui vous a été imposée, un second morceau de même taille, accompagné d'un « ceci vaut mieux », vient s'y joindre en guise d'encouragement. Pour ne pas désobliger des hôtes si prévenants, vous rassemblez toute votre puissance maxillaire: mais leurs exigences cruellement bienveillantes semblent augmenter en raison de votre obéissance. Le second service apparaît, et déjà vous n'en pouvez plus. En vain vous espérez trouver quelque moyen de répit dans la conversation devenue plus animée et plus bruyante : le patron et sa femme sont doués de la faculté de voir, d'écouter et de découper simultanément. « Monsieur ne mange pas. — Monsieur ne boit rien » : et pendant que vous réclamez contre ces assertions calomnieuses, le jeune voisin de gauche vous arrache votre assiette pour y faire mettre *un peu de sauce,* en même temps que votre verre, pour la vingtième fois, est rempli à l'improviste par la jolie voisine de droite. Bientôt le vin, le bruit, la chaleur produisent dans votre cerveau l'une de ces hallucinations vertigineuses si bien décrites par certains coryphées du roman moderne. Les puddings gigantesques, les tartes fabuleuses, les crêmes incommensurables, les obélisques de nougat, les babas à dimensions alpines, semblent tourbillonner autour de vous, pêle-mêle avec les flacons qui recèlent les meilleurs vins du Bordelais, de la Bourgogne et des bords du Rhin. Cependant les femmes médisent à demi-voix des *connaissances* qui n'ont pas été invitées; les hommes parlent agriculture, industrie, finances et surtout politique. Lorsqu'ils ont réglé les affaires d'Orient et tué Cabrera, le patron frappe un grand coup sur la table avec le manche de son couteau. A ce signal, chacun se tait. « Allons, une petite chanson. » Ces mots s'adressent à sa fille aînée, mademoiselle Malvina (on ne trouve plus, dans les grosses censes, de *Jeannettes* ni de *Françoises :* car le siècle marche, et rien ne le fera rétrograder, comme l'a très bien dit Mr De Pradt). — « Mais, papa. » — « Allons donc, mamselle », dit la mère, « vous pouvez bien chanter, votre éducation a coûté assez pour ça; un franc cinquante par cachet», ajoute-t-elle en s'adressant à sa nièce émerveillée. En effet, la jeune personne a passé dix mois dans un pensionnat de Mons ou de Bruxelles, et a vu, les jours de congé, jouer *Zampa, Fra-Diavolo,* et même *Robert le Diable.* Malvina obéit, rougit, tousse, et chante un peu faux, mais d'une voix pure et fraîche, tous les couplets d'une romance de Clapisson, laquelle romance, quoique d'un âge trop mûr pour nos

Digitized by Google

salons blasés, est accueillie avec transport. Les compliments et les toasts pleuvent sur la chanteuse. « A votre santé, ma cousine. » — « Merci, cousin Joseph. » — « Santé, ma nièce. » — « Santé, mon oncle,... ma sœur,... grand' maman,... tante Dorothée. » — « Et vous autres, donc? » dit quelqu'un en se tournant vers une demi-douzaine de jeunes filles, enhardies par le succès de leur compagne. Nouveaux chants, nouvelles acclamations, nouvelles rasades, auxquelles vous êtes tenu de prendre part, sans quoi vous passeriez pour un de ces *blagueurs* et de ces *faiseurs d'embarras* qui ne trouvent rien de bon qu'à Paris. Mais l'une de ces demoiselles, virtuose célèbre dans tout le canton, ne peut chanter qu'en s'accompagnant. On se lève en tumulte, on passe dans la pièce adjacente, où se trouve un clavecin, espèce d'instrument antédiluvien dont il existe encore de précieux échantillons sur quelques points de l'Europe civilisée. Vous avez profité du mouvement général pour aller respirer l'air extérieur : mais un quart d'heure est à peine écoulé qu'on vous rattrape dans le jardin. Il s'agit de se rendre sur la Place, où l'on danse. Vous partez avec les autres, un peu moins leste et moins dispos que vous ne l'étiez avant d'être resté, quatre heures durant, incrusté sur une chaise; et après avoir longé des plantations bien entretenues et traversé une *drève* verdoyante, vous arrivez au centre du village, où huit à dix échoppes, qu'on appelle la foire, étalent leurs richesses aux regards des curieux et des amateurs. Pendant que l'heureuse et joyeuse jeunesse se précipite sous la tente où l'appelle un violon *sui generis*, vous vous êtes laissé tomber sur un banc, à l'ombre du vieux tilleul, afin d'y essayer un commencement de digestion. Bah! quatre ou cinq de vos convives viennent s'établir à vos côtés, entament la conversation en vous demandant *si vous ne prendrez pas quelque chose*, et sans attendre votre réponse, on vous apporte de la bière, des gaufres, des galettes, et onze variétés de pain d'épices. Alors, semblable au généreux coursier (1) « qui se livre sans réserve, ne se refuse à rien, s'excède et même meurt pour mieux obéir », vous commandez de nouveaux efforts à vos muscles abdominaux : et la nature physique cède à la volonté intelligente. Vous mangez, vous buvez avec dévouement; deux heures s'écoulent dans ces loisirs champêtres. Mais la nuit approche, il est temps de retourner à la cense. Vous vous disposez à prendre congé de vos hôtes, en les remerciant des bons traitements dont ils vous ont *comblé*. Là-dessus un cri général s'élève : « Vous ne partirez pas sans avoir soupé! » Et tandis que vous protestez intérieurement contre ce monstrueux attentat à la liberté individuelle, on vous entraîne par les deux bras jusqu'à la salle à manger, où la desserte du dîner vous apparaît flanquée d'un nombre imposant de mets nouveaux. L'épreuve du matin se renouvelle, à peu près avec les mêmes circonstances ; puis, vers dix heures, quand le bowl de punch qui clot la cérémonie est absolument vide, on vous offre un lit que vous acceptez judicieusement : car si pendant la nuit qui commence l'apoplexie vous visite, il vaut mieux qu'elle vous trouve entre deux draps que sur la grande route. On vous conduit ou on vous porte à la *chambre bleue*, où lesté de six kilogrammes d'aliments et de dix-neuf couplets de chanson, vous vous endormez en murmurant d'une voix oppressée : « Ouf! les braves gens! »

(1) Buffon, *description du cheval.*

Digitized by Google

Je me suis étendu sur ces détails, non-seulement parce que j'ai subi, dans toutes ses conséquences, cette formidable hospitalité, mais parce qu'elle forme un des traits dominants du caractère que j'ai voulu peindre. Une affection sincère, un puissant instinct de bienveillance, produisent cette exagération involontaire de cordialité : léger travers, dont le principe est digne de louange, et qui disparaîtra trop tôt peut-être devant les progrès de la civilisation et de la civilité. Ce qui survivra sans doute à ces petits abus, restes d'anciens et vénérables usages, ce sont des traits plus importants et plus marqués de la physionomie d'une classe entière; ce sont ces qualités fondamentales qui, répandues dans les masses, fournissent seules les moyens de juger sainement une nation. Qu'importe, aux yeux de l'observateur équitable et sérieux, l'excessif empressement du Wallon ou la réserve parfois outrée du Flamand? Ce qu'il faut reconnaître et ce qu'on doit estimer, ce sont ces habitudes de travail, d'ordre et d'économie si générales dans la population intermédiaire de nos campagnes; cet esprit de réflexion et de prévoyance; ce sentiment inné de justice et de droiture, que les passions mêmes, politiques ou personnelles, n'altèrent que rarement. Dans ses rapports avec la famille, concorde et bon exemple : avec le culte, attachement sans fanatisme aux saintes et antiques croyances : avec l'État, ou plutôt le pouvoir qui le régit, soumission sans servilité, esprit d'indépendance énergique et tenace sans humeur inquiète et sans agitation fébrile, voilà ce que nous offre, à bien peu d'exceptions près, le type dont nous avons tenté l'esquisse. Et si la patrie menacée appelle ses enfants, vous savez sous quel jour nouveau se montre alors cet homme simple, ce cultivateur paisible. Sans évoquer à ce sujet d'anciens et glorieux souvenirs, n'est-ce pas des fermes et des censes que partirent ces volontaires qui vinrent, il y a dix ans, s'associer aux ouvriers de Bruxelles, pour défendre et sauver la capitale du Brabant, que la plupart d'entre eux virent alors pour la première fois? Vous, élégants touristes, voyageurs à impressions, philosophes de feuilleton, si forts dans l'observation de surface et dans l'examen au pas accéléré; et vous aussi, Belges nominaux, qui faites, dans l'occasion, si bon marché de l'honneur de votre pays, connaissez-vous ailleurs beaucoup d'actes semblables à celui de ce vieil agriculteur belge, qui, au jour du péril, donne à la fois ses sept fils à la patrie, les amène lui-même au lieu désigné, les embrasse, les bénit et repart, content de les avoir vus tous couverts du même uniforme, alignés côte à côte dans le même régiment? Il existe pourtant, je le sais, un autre exemple de ce dévouement simple et sublime, un seul peut-être dans les temps modernes; et comme il se rattache naturellement à mon sujet, en manifestant les vertus de cette race agricole, qui partout et toujours est la force et la substance des nations, qu'il me soit permis, en terminant, de rappeler ici quelques-uns des beaux vers où ce fait historique est si dignement retracé (1). Il s'agit du petit-fils de Louis XIV, le duc d'Anjou, qui, après avoir été chassé de Madrid par les Anglais dans la guerre *de la succession*, régna en Espagne sous le nom de Philippe V :

(1) Florian, *le laboureur de Castille*.

Digitized by Google

Il fuyait presque seul, déplorant son malheur.
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie :
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup ;
Riche, et pourtant aimé. . . . . .
. . . . . .
Douze fils le suivaient, tous beaux, grands, vigoureux ;
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : « Où vas-tu ?
« Un revers t'a-t-il abattu ?
. . . . . .
« Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles :
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
« Le hasard gagne des batailles,
« Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur,
« Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
« Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
« De travail et d'économie,
« Je puis t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
« Voilà douze soldats : et la guerre finie,
« Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
« Viendront te demander, pour prix de leur service,
« Des biens, des honneurs, des rubans,
« Nous ne demanderons que repos et justice :
« C'est tout ce qu'il nous faut..... »

Cette citation et les réflexions qui la précèdent sembleront peut-être bien sérieuses dans un recueil du genre de celui-ci. Mais en retraçant des habitudes bizarres ou triviales, en dessinant des silhouettes plus ou moins grotesques, comme je ne tarderai pas à le faire moi-même, devons-nous donc nous interdire de mettre en relief les traits heureux de ces figures indigènes, d'accuser fortement quelques beautés morales? Peintres de nous-mêmes devant l'étranger qui attend notre œuvre en souriant, ne flattons pas, mais ne chargeons pas le modèle. Que cette galerie nationale soit l'expression fidèle du bien et du mal, c'est-à-dire du vrai : tout bien pesé, la balance ne sera peut-être pas à notre désavantage.

PH. LESBROUSSART.

Digitized by Google



LES COMÉDIENS DE SOCIÉTÉ.



La sagesse des nations, qui n'est pas plus sotte que celle des professeurs de morale universitaire, a dit avec raison : Défiez-vous des dîners *sans façon*, des sonates de Hummel exécutées par des prodiges de onze ans, des concerts d'amateurs, des tête-à-tête avec des anges de quarante ans, des discours de M. Fallon, des séances du sénat, des bottes à douze francs, des rasoirs magnétiques, des rentes espagnoles et des spectacles de société!...

Après les dîners à la fortune du pot, ce qui peut arriver de plus terrible à un homme, c'est d'être conduit à un spectacle de société.

D'où l'on pourrait déduire cet aphorisme :

La comédie de société est à la véritable comédie (pas celle de la place de la Monnaie), ce qu'est le brouet conjugal aux succulents dîners de Dubos et de l'hôtel de Belle-Vue.

L'origine des *comédiens de société*, sur lesquels nous avons fait de consciencieuses

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

et profondes recherches, *se perd dans la nuit des temps*, comme dirait M. de Gerlache. L'histoire profane et sacrée ne nous laisse guère d'autres traces de cette intéressante corporation, que le pas de bourrée dansé par David devant l'arche, à la grande joie des premiers sujets du théâtre royal de Jérusalem.

Plus près de nous, nous trouvons Néron, le type le plus parfait du comédien amateur qui ait occupé le trône: ceci soit dit sans porter atteinte aux talents de ses successeurs, dont quelques-uns jouent aujourd'hui encore avec succès les grandes livrées, les Mascarilles et les Scapins, bernant sans pitié ce bon Géronte de peuple, le claquemurant dans le sac d'une charte et le mystifiant de mille manières, toutes plus royales les unes que les autres.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cet écart sur le sol volcanique de la politique, où l'on se heurte à chaque pas contre une allusion. Grâce à Dieu, depuis Néron, l'éducation royale a fait des progrès, la liberté civile n'est pas restée en arrière, et le royal musicien qui faisait égorger les malheureux qui ne se pâmaient pas assez tôt aux sons de sa flûte d'Ionie, trouverait aujourd'hui dix sifflets pour répondre à chaque poignard de ses prétoriens.

Les conciles de Trente, de Nicée, où l'on discuta de si plaisantes choses avec tant de gravité; le proverbe : *Je vous prends sans vert*, joué à Péronne entre Louis XI et Charles de Bourgogne; Cromwell cherchant le *Seigneur* sous la forme d'un tire-bouchon; Charles-Quint s'empiégeant comme un étourneau au milieu de la cour de François Ier; Sixte-Quint jetant ses béquilles au nez du conclave étonné; Bonaparte roucoulant des bucoliques avec Bernardin de Saint-Pierre et Ducis, et vantant son amour pour le fromage à la crème, les ruisseaux bordés de pâquerettes et de liserons, les levers de l'aurore et les chiffres gravés sur l'écorce des hêtres; un ministère chancelant offrant sa démission en masse et disant à l'opposition, avec des larmes dans la voix : prenez nos têtes ! tous ces faits, ces épisodes, que nous pourrions multiplier à l'infini, sont autant de charmantes comédies de société, jouées par des acteurs pleins de mérite, et dont quelques-uns ne seront pas remplacés de si tôt dans leurs emplois respectifs.

Mais ce n'est pas dans une région aussi élevée que nous trouverons le comédien de société qui nous occupe. Dans les scènes que nous venons d'indiquer, les jeunes premiers se nommaient François de Valois et Charles de Bourgogne; les premiers rôles Cromwell, Sixte-Quint, Napoléon; les financiers Charles-Quint, Louis XI; et les Gérontes, les pères ganaches de toutes ces actions dramatiques si diverses, s'appelaient Allemagne, France, Italie et Angleterre!

C'est ordinairement d'une modeste étude de notaire, d'un sordide et froid chenil d'huissier ou du sein des magasins d'indiennes, que s'élance la partie masculine de nos comédiens de société. Les jeunes premières, les soubrettes et les ingénuités, se recrutent parmi d'autres professions auxquelles l'art dramatique doit quelques beaux talents; la jeune première est quelquefois une riche et belle organisation de femme fourvoyée, à moins qu'elle ne soit une modiste *moyen âge* ou une blanchisseuse *renaissance*. Presque toujours les piquantes soubrettes sont tailleuses. Dorine a son dé dans sa poche, Clotilde a gâché deux aunes de pou-de-soie en répétant sa grande scène, et Christian a porté à l'*avoir* deux cents francs qui devaient se trouver au *doit*.

Digitized by Google

Explique qui pourra cet attrait irésistible du théâtre sur tant d'imaginations jeunes et presque toujours douées de quelques rares qualités ; que d'autres cherchent les causes de cette attraction occulte qui attire vers les écueils dramatiques tant de jeunes courages que rien n'arrête, ni les études arides, ni la prodigieuse difficulté des succès, ni les débris qu'ils voient surnager autour d'eux, ni l'espèce d'ostracisme dont un monde stupide frappe encore aujourd'hui les comédiens, malgré les deux grandes leçons d'égalité de 93 et de 1830! Quelles séductions si triomphantes le théâtre a-t-il donc pour qu'on foule ainsi aux pieds pour lui fortune, avenir, considération selon le monde; et tout cela, pour l'*exquise* volupté de se faire siffler un beau jour comme un taureau andalou qui ne sait pas mourir avec grâce, ou qui fuit devant les *banderilles* des châles!

Parmi les comédiens de société, on doit avant tout distinguer deux classes fort différentes dans leurs mœurs et leurs tendances. Les premiers sont de jeunes gens appartenant à d'honnêtes familles, qui, séduits un jour par les chausses mi-parties de Buridan, ou la toque herminée d'Ethelwood, se réveillent un beau matin tout bouillants de passion frénétique et sulfureuse. Ils ne trouvent sous la main si mauvais couteau de cuisine qu'ils ne l'enfoncent dans quelque table en s'écriant d'un air sombre et fatal : Elle est bonne, la lame de ce poignard!... Ils deviennent rêveurs et lycanthropes, achètent une *bonne dague* de M. Lucor, coutelier à Namur, et vont répéter Antony sous les ombrages du Parc, avec une télégraphie de gestes tellement exorbitants et sataniques, que peu s'en faut qu'ils ne se fassent mettre à la porte pour atteinte aux bonnes mœurs. Rentrés chez eux, ils désespèrent leurs parents, honnêtes marchands de lingerie ou de nouveautés, qui s'inquiètent de la pâleur maladive de l'héritier présomptif de la maison ***Durand et C^ie^***, du Marché aux Herbes. Toute la littérature atroce ne peut suffire à rassasier leur goût pour l'horrible et le fatal. Pour peu que cette malheureuse infirmité continue, ils passent à l'état de *poëte incompris*, la dernière phase de cette effrayante affection dramatico-littéraire, que nous traiterons plus amplement ailleurs.

Le *jeune premier* de société et un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, aux cheveux lisses et luisants comme l'aile d'une corneille, il se boutonne hermétiquement et promène sur tout ce qui l'entoure un regard empreint d'une amère et sauvage ironie. Fouillez ses poches, vous y trouverez sa dague, *Antony, Henri III, les Sept Infants de Lara, Don Juan de Marana,* quelques lettres de femmes qui l'appellent mon *chairy et mon hanche*! ce dont il maugrée comme un reître. Quinze jours avant la représentation de la pièce dans laquelle il joue le rôle principal, il ne laisse ni merci ni trêve à ses malheureux voisins, effrayés parfois de ses râles de passion et de ses transports convulsifs. Les cheveux au vent, sans habit, un foulard à sa ceinture et supportant sa dague, il mugira Hernani, Rodolfo ou Didier. Sa gesticulation passionnée fait tomber le plâtre des planches qu'il foule et effraye ses voisins. Puis parfois sa voix s'éteint dans une douce prière, alors il se fait langoureux et ruisseau murmurant à faire pâmer toutes les Catarina et les Dona Sol qui seront soumises à son flamboyant regard. Enfin le tailleur lui apporte son costume moyen âge, le pourpoint lui va à ravir, mais la trousse et les chausses ne sont pas assez étroites. Comme M. de Bois-Sec, s'il y entre, il n'en veut pas. Enfin toutes les parties de son costume s'y trouvent, le bicoquet, l'escarcelle, les

Digitized by Google

souliers à la poulaine, la rapière, la bonne dague. Pendant les huit jours qui précèdent la représentation, il s'habille en raffiné du temps de Charles XI, et loue tous les romans moyen-âge de Jacob pour se faire aux triomphantes façons du parler des Comminge, des Buridan surtout, qu'il va jouer enfin après tant d'angoisses. Il se promène lentement dans sa chambre, se mire dans toutes les glaces, et s'épouvante lui-même à ce passage :

« C'était une blanche et sainte tête de vieillard, et que l'assassin a bien souvent revu depuis dans ses rêves, car il l'assassina, l'infâme !.. »

En ce moment, la servante qui vient avertir M. Edmond que le souper l'attend, recule épouvantée de voir sa chambre occupée par un personnage mystérieux et pâle, vêtu de rouge et de noir, et qui apostrophe son fauteuil, dont il serre un des bras, en criant avec une rage convulsive :

Car il l'as-sas-si-na, l'in-fâà-me !!!...

Enfin arrive le jour où le théâtre des Alexiens va retentir de la prose de M. Gaillardet. La répétition générale laisse beaucoup à désirer; Marguerite de Bourgogne, qui n'a pas les moyens pécuniaires de M. Edmond, est furieuse de n'avoir pour simuler l'hermine de son surcot que des flocons d'ouate étirés et faufilés sur un corsage de lustrine. Gaultier d'Aulnay est un gentil garçon qui se destine au théâtre, et qui a toute l'insouciance nécessaire pour la profession un peu nomade qu'il va exercer. Il a emprunté le *pantalon-chair* d'une dame du ballet, qui assiste dans la coulisse au spectacle, et surveille d'un œil vigilant les chances orageuses auxquelles elle a exposé son seul *vêtement indispensable*, qui donne à l'amant de Marguerite de Bourgogne tout l'air d'un baigneur qui a mis sa chaussure de peur des orties et qui livre le reste aux baisers du zéphyr. Buridan est prêt depuis trois heures, il est vrai qu'on commence à sept; il demande à Marguerite de bien soigner ses *effets*, et recommande à la souffleuse les passages marqués d'une *croix* fatale.

La pièce marche sans trop d'encombre, si ce n'est quelques *lapsus liguæ*, commis par les seigneurs de la cour de Louis *le Hutin*, dont la prononciation est empreinte d'une haute saveur bruxelloise. Edmond se fait applaudir dans la scène de la prison, lorsque Marguerite vient jouir de son triomphe et savourer sa vengeance; seulement Buridan craint pour son pourpoint l'huile de la lampe que son ennemie agite au-dessus de sa tête. Entre deux phrases passionnées il lui jette ces mots :

— Prenez donc garde à l'huile !

Celle-ci, sans prendre souci de la recommandation continue :

« Car ces murs étouffent les sanglots, éteignent l'agonie ! et demain l'on dira : Un prisonnier s'est suicidé dans sa prison ! — preuve qu'il était coupable ! »

Avec les derniers mots de cette phrase trois larges gouttes d'huile tombent sur l'infortuné Buridan qui se lève brusquement, en disant avec humeur :

— Me voilà propre pour continuer, Marguerite !

— Ce n'est pas là ma réplique, murmure l'épouse infidèle.

En vain la souffleuse vient en aide à l'infortuné capitaine; l'avarie commise à son tricot, le préoccupe tellement, qu'il mêle tout, son rôle et son pantalon, Marguerite et l'huile, et finit par patauger tellement que l'acte se termine au milieu des rires et des sifflets.

Digitized by Google

Mais une catastrophe plus terrible attend la pièce. Arrivé au tableau où Marguerite, couchée sur un lit de repos, écoute les douces paroles d'amour de Gaultier d'Aulnay, la crise s'annonce et se précipite violemment. La position de l'amant de Marguerite à genoux, en trois quarts, auprès de sa maîtresse, tend outre mesure le pantalon-chair de Mlle Rose qui observe, avec anxiété, le degré d'élasticité de son *indispensable;* tout à coup, au milieu d'une tirade toute parfumée d'amour moyen âge, tandis que Marguerite passe ses doigts effilés à travers la blonde chevelure de Gaultier, un cri part de la coulisse, et une femme, enveloppée d'un châle tartan, s'élance en scène.

— Sapristi, Auguste! si tu crois que je vas te prêter mes effets pour les abîmer comme ça! Tu as fait partir trois mailles à mon mollet gauche! tu crois sans doute que c'est du caoutchouc, mon maillot! Me voilà propre pour demain, avec ça qu'on donne *la Sylphide!*

Cet intermède imprévu fait rugir Buridan; il blasphème comme un truand contre la malencontreuse danseuse que Marguerite a foudroyée d'un coup d'œil royal, en s'indignant qu'on permette l'entrée des coulisses à des gens de cette espèce.

Enfin le silence se rétablit un peu, et le régisseur vient annoncer au public que M. Auguste continuera son rôle en pantalon garance, Mlle Rose ayant impérieusement exigé la prompte remise du sien.

Les haines, les rivalités, les fausses amitiés, sont aussi communes parmi les acteurs de société que chez les artistes grassement rétribués. La jeune première y méprise souverainement tout ce qui n'est pas drame; le premier rôle daigne quelquefois prendre une prise dans la boîte du financier, et lui apprendre qu'il n'a pas été bon dans l'*École des Femmes* ou sous les traits de Bonnard, de l'*École des Vieillards*. Le premier rôle est grave, passionné, abonné aux publications de Jamar et au *Magasin Théâtral*. Il porte la barbe de bouc, possède un bahut détraqué, deux chaises *renaissance* ayant appartenu à un maître d'école, des grès de Delft fabriqués à Tournay, et un vieux morceau de lampas rouge, avec lequel il s'est fait une *portière*. Il fréquente les hommes de lettres, les artistes auxquels il offre des cigares, et pousse le fanatisme jusqu'à assister trois fois de suite à *Mlle de Belle-Isle*. A trente ans, le premier rôle de société se rase la moustache, vend ses antiquités, ses pots de Delft, sa portière et ses costumes moyen âge, et se marie le plus souvent à quelque sensible et honnête fille de marchand que les rugissements d'Antony et les soupirs pulmoniques de Chatterton ont séduite et entraînée. Un an après, Antony est père d'un gros garçon, Chatterton escompte le papier à trois mois moyennant *trois bonnes* signatures, fait partie d'une société de tir à la perche, culotte des têtes de turc dans ses loisirs d'estaminet, où il vend sa mise à la poule aussitôt qu'il croit courir quelque danger.

En regard de ce portrait rapidement et incomplétement esquissé, qu'on nous permette maintenant de poser la silhouette du *comédien amateur*, qui débute devant ce facile public d'amis, de cousins, de cousines et de créanciers qui tous, ces derniers surtout, portent un si vif intérêt aux succès du jeune artiste. Si l'on savait les mortelles luttes, les atroces privations et les souffrances sans nombre auxquelles se résignent ces pauvres jeunes gens qui, chaque année, viennent tenter la fortune dramatique, sous le nom de MM. Saint-Ernest, Saint-Firmin, et qui gémissent

Digitized by Google

pendant trois années sur les planches enfumées d'un théâtre de dernier ordre, moyennant cinquante francs par mois, avec lesquels il leur faut au besoin jouer Richelieu, Saint-Mégrin, le duc d'Elmar! Pauvres enfants, victimes d'une fausse éducation qui développe les impressions du cœur et les fantômes trompeurs de l'imagination, aux dépens de cette raison froide et mercantile, seul moyen de se creuser sa tanière, dans un siècle où la majorité des hommes porte sous la mamelle gauche une pièce d'or en guise de cœur!

C'est aux comédies de société que l'on doit tant d'existences détournées de leur but véritable, tant de désertions d'occupations sérieuses, tant de faux pas chez ces aventureuses jeunes femmes qui ne se doutent pas des dangers de vivre dans une atmosphère fiévreuse, où tous les sentiments et les passions sont exaltés outre mesure. Adèle d'Hervey, à force de reposer sa tête sur l'épaule d'Antony, Angèle, Catarina, Kitty Bell, à force d'entendre médire de l'art. 321 du Code civil, finiront peut-être un jour par se jeter aveuglément dans l'abîme d'une passion sans issue, où elles laisseront cette fraîche et sainte auréole de la femme, la pudeur et l'amour vrai, qui peut se passer de toutes ces nerveuses frénésies littéraires des héros de la nouvelle école, fils du hasard, à l'œil cave, la parole ardente et l'âme souvent aussi aride que celle d'un agent de change.

C'est dans les productions littéraires de nos romanciers modernes, que presque toutes ces pauvres dupes d'une nature de convention vont chercher les principes et les goûts qui leur font prendre bientôt en pitié les réalités d'un monde, qui ne peut être que vulgaire et prosaïque, par la morale sociale qui court. Se roidir contre ces impossibilités est folie, vouloir les détruire démence. Nos Don Quichotte romantiques, nos rêveurs incompris, attendent un Cervantes qui, nous l'espérons, ne se fera plus attendre longtemps.

Une fois atteint de cette fatale manie, une fois livré à la fièvre de gloire et de renommée qui dévore tous ces jeunes gens, auxquels l'avenir paraît si splendide et si facile, adieu aux occupations tranquilles et probes. Le malheureux, possédé de la fièvre dramatique, ne connaît plus d'occupation digne de son attention. Adieu au compas, à la *marmotte*, au grand livre, à la tenue des livres en partie double. Il laisse croître sa barbe et ses cheveux, et intitule *bourgeois et épiciers* tout ce qui ne râle pas de la prose volcanique ou des alexandrins sulfureux. Son lit jonché de brochures, de drames, de comédies, lui donne un sommeil agité dans lequel il rêve couronnes de lauriers, bonnes fortunes et gros appointements. Le réveil le rappelle à la réalité des redingotes râpées, des ratatouilles économiques, des bottes à soupape et des simulacres de chemises. Quelques viriles et énergiques vocations surmontent toutes ces misères, plusieurs y trouvent une poésie de malheurs qui leur sourit, et à travers mille combats, autant de dégoûts, le but atteint se trouve être mille écus d'appointements, soumis quotidiennement aux caprices de ce sultan blasé et difficile qu'on appelle *public*, ou de ces quelques venimeuses couleuvres, vulgairement connues sous le nom de feuilletonistes.

La femme qui se livre au jeu dangereux des *comédies de société*, se rattache également aux deux classes que nous venons d'indiquer. Pour elle, les difficultés sont bien plus grandes encore, si elle se destine au minotaure dramatique. Le premier indice de cette fatale maladie est un grand mépris pour ce qui jadis

Digitized by Google

faisait son occupation principale. La coquetterie est incompatible avec le génie. Corinne peut avoir des papillotes, la fille d'un banquier, non! Aussi, dès ce jour, Valérie ne met plus de corset, lisse ses cheveux en bandeaux, et descend graduellement à cette mise sans nom, qui fait deviner la jeune première de Dinant ou de Namur, ou la prima-donna future de Gand ou de Tournay. Les matinées se passent au conservatoire à étudier des gammes, de retour chez elle, elle continue ses gammes à faire déserter tous les matous du quartier. Au bout de deux années de cet agréable exercice, elle trouve un directeur qui lui offre quatre-vingts francs par mois pour chanter dans les chœurs.

Les comédiens de société qui se destinent au théâtre, tranchent d'une manière très-marquée sur les simples amateurs. Au bout de quelques succès dans *Moiroud et compagnie*, *Michel et Christine*, *Kelly*, ces derniers trouvent enfin un ami qui leur prouve combien ils sont détestables. Quant aux autres, mieux vaudrait affronter les orages du cap Nord que de hasarder auprès d'eux une parole qui ne fût pas un éloge. Quelques-unes de ces natures hardies s'appelleront un jour Nourrit ou Lemaître; le plus grand nombre fait les délices des chefs-lieux de province, où ils gagnent quotidiennement leur demi-tasse au domino avec les élégants de l'endroit, qui les ont pris sous leur protection.

Quant aux femmes!... heureuses celles qui n'ont rien conservé de leur douce et tranquille existence passée. Un souvenir les tuerait!...

VICTOR JOLY.



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



LE BOUQUINISTE.



ouquin est un vocable d'origine belge, j'en appelle à M. Willems, cet heureux autocrate du flamand, ainsi qu'aux philologues un peu trop irascibles de Ghyverinckhove et de Droogenbroodhoeck. De plus la Belgique est un pays où les bouquins, malgré l'assertion discourtoise de M. Gustave Haenel, ont toujours été en honneur, un pays où l'on en a fabriqué une prodigieuse quantité, et où, par la permission divine, on en fabriquera encore davantage; de sorte que le sujet où je vais entrer est un sujet éminemment national, comme on parle à la chambre et dans nos journaux patriotes rédigés par des étrangers qui, au fond, se moquent de nous.

Le mot *bouquin* s'applique principalement aux vieux livres. Le *Dictionnaire de l'Académie* affirme que c'est à ceux dont on fait peu de cas: hérésie exorbitante, que n'a point relevée cependant le bibliophile Charles Nodier, dans ses vives

Digitized by Google

attaques contre ce dictionnaire; mais il s'en est constitué, il est vrai, l'apologiste depuis qu'il occupe un fauteuil au collége des Quatre-Nations.

Les *Bouquins*, au contraire, sont les bons livres; ceux qui ont reçu la consécration du temps. Il y a entre eux et les in-octavo illustrés que desserre chaque jour la presse, autant de distance qu'entre un gentilhomme de vieille roche et un financier dont la face vaniteuse est encore humide de la savonnette à vilain.

C'est par la plus criante des confusions qu'on a rangé, parmi les bouquins, le rebut de la littérature.

Toutefois je l'avoue avec douleur, la faute en est, en grande partie, à ceux qui se parent audacieusement du beau nom de bouquiniste.

Un bouquiniste devrait être à la fois bibliophile et bibliognoste : aimer les livres et les connaître.

Un bouquiniste, si chaque chose était à sa place, réunirait toutes les qualités que prétendait posséder le docteur Pancrace : il serait homme de lettres, homme d'érudition, homme de suffisance, homme de capacité, homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques, homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*. Sachant, *superlative*, fable, mythologie, histoire, grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique; mathématiques, onirocritique, physique et métaphysique, cosmométrie, géométrie, architecture spéculoire et spéculatoire; médecine, astronomie, astrologie, physiognomonie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, etc. En outre, et le docteur Pancrace, dans sa modestie, l'avait complétement oublié, il devrait être homme d'un goût fin et délicat. Observation d'une futilité extrême aux yeux de nos hommes de génie qui ont pris le goût en horreur.

Quant à moi, je n'ai trouvé encore que deux individus qui remplissent ces conditions à la lettre.

Et pourtant l'on se pose en bouquiniste, on affiche les prétentions les plus orgueilleuses. Ah! le bouquinisme a donc aussi son usurpation comme les autres gloires et les autres grandeurs!

Mais attendu qu'il y aurait de l'absurdité à donner ce que je connais pour la mesure de ce qui est, il serait juste, pour avoir une statistique exacte des bouquinistes, de parcourir attentivement les différentes classes dans lesquelles ils se partagent.

Et d'abord, s'offrent à nous le bouquiniste amateur et le bouquiniste spéculateur et industriel; celui qui achète et celui qui vend.

Les amateurs se divisent à l'infini, il y en a presque autant d'espèces ou de nuances que de caractères individuels : *tot capita tot census*.

L'un ne recherche qu'un genre de livres; il est absorbé par une spécialité; il n'estime que l'histoire ou n'a de vénération que pour les mathématiques.

L'autre s'attache aux livres singuliers, bizarres; plusieurs n'estiment que les Elzeviers ou les Aldes, un petit nombre ne se passionne que pour les exemplaires imprimés sur peau de vélin; j'en sais qui, ne prisant que les manuscrits, ne pardonneront jamais à Guttenberg ni à Faust. Si vous n'adorez que les *incunables*, si vous croyez que l'imprimerie et l'esprit humain ont dégénéré à partir du seizième siècle, votre voisin, au contraire, bibliophile essentiellement progressif, méprise tout ce qui n'appartient pas à la typographie moderne, à la typographie pittoresque.

Digitized by Google

Celui-ci, moins exclusif, aspire à tout absorber; comme Van Bavière, il voudrait avoir tous les livres sans exception et les avoir même plusieurs fois, afin de réaliser ses rêves de pasibibliothèque et de dispositions systématiques. Chez lui, la reliure à fermoir ou celle à la jésuite y coudoie les reliures de Bozerian et le cartonnage à la Bradel; les manuscrits font bon accueil aux imprimés, le passé et le présent y vivent en frères, toutes les facultés s'y rassemblent dans une concorde admirable.

La mode, cette grande loi sociale, si capricieuse et si tyrannique, n'a pas moins influé sur le *bouquinisme* que sur le reste des choses de ce monde. Tel livre, vendu au poids de l'or dans un temps, a été vilipendé dans un autre, tandis que, au contraire, des volumes jadis sans valeur ne s'acquièrent aujourd'hui qu'à des prix fabuleux, pour retomber ensuite à la cote la plus basse, à peu près comme ces papiers publics et ces coupons d'actions industrielles qui conduisent tour à tour les spéculateurs de la misère à la fortune, de la fortune à la misère.

Au dix-huitième siècle, quand régnaient l'esprit philosophique et le scepticisme voltairien, on recherchait avec avidité tout ce qui était de nature à compromettre l'Église; les satires religieuses, les attaques contre la papauté, les facéties sur les moines se payaient très-chèrement. C'est alors que le livre imaginaire des *Trois Imposteurs* causait de pénibles insomnies aux amateurs désappointés et que le recueil de Pasquilles, pour lequel Daniel Hensius avait offert jusqu'à cent ducats, était considéré comme la plus délicieuse des plaisanteries par des hommes qui ne plaisantaient guères.

En Belgique néanmoins, pays généralement orthodoxe, ces sortes d'ouvrages n'entraient que dans les collections d'un petit nombre de curieux. Il y avait alors des bibliophiles qui s'attachaient à compléter tout ce qui a été écrit sur le Jansénisme ou sur les jésuites. Les éditions *variorum* et *ad usum Delphini*, les traités sur la magie, les gaîtés fescennines étaient, vers cette époque, à l'apogée de leur gloire.

Lambinet, La Serna fixèrent l'attention sur les éditions du seizième siècle, dont la valeur augmente chaque jour quand elles appartiennent à la Belgique. Ermens, Verdussen et beaucoup d'autres, recueillirent des matériaux pour l'histoire du pays.

Quand ils se livraient à leurs investigations, la concurrence n'était pas aussi active que de nos jours. Mais d'un autre côté la suppression des monastères, en donnant lieu à un déplorable gaspillage, n'avait pas encore jeté dans la circulation une foule d'ouvrages peu connus.

Une classe de livres à laquelle naguère on ne pensait pas, ce sont les anciennes poésies, les vieilles légendes, les contes populaires. Quelques volumes de cette espèce coûtent plus maintenant qu'une nombreuse bibliothèque autrefois. Et qu'on ne se hâte pas de blâmer cette tendance du bouquinisme; je sais bien que, dans tout cela, il y a souvent plus d'affectation que de zèle sincère, que la bibliophilie a aussi ses faux enthousiastes et ses tartufes, que le *cant* des Anglais y domine comme ailleurs, que le goût est souvent sacrifié à la singularité; mais le zèle simulé conserve; c'est beaucoup d'arracher à la destruction les monuments du génie primitif de nos pères, les titres fondamentaux de notre littérature, et s'ils sont loin d'avoir le même intérêt, on ne saurait affirmer qu'aucun soit parfaitement inutile, en vertu de cette maxime énoncée par Pline l'Ancien, et qui

Digitized by Google

devrait servir de devise à tout bibliognoste : Il n'est pas de si méchant livre dont on ne puisse profiter par quelque endroit.

L'histoire nationale trône en souveraine dans nos bibliothèques. Rien de ce qui la regarde n'est réputé indifférent. Le bouquiniste le plus ignare ne lâchera qu'à bonne enseigne la moindre paperasse relative au pays. Voyez ce brocanteur, dans son échoppe ; il sait à peine lire la lettre moulée, mais il lit parfaitement dans les yeux de l'amateur le prix du bouquin qu'il marchande, et le nom de l'amateur n'est pas pour lui moins significatif. Quand M. S. touche un livre, on devine, sans crainte de se tromper, qu'il s'agit des annales de la Flandre, de la langue flamande, de quelque chose de flamand, n'importe quoi. Le volume se vend en conséquence.

Les bibliothèques locales, telles que celles de M. Bloemaert pour Audenarde, et de M. Verachter pour Anvers, donnent de l'importance à des chiffons qui n'en auraient aucune en restant isolés, mais qui en acquièrent une très-grande par juxta-position.

On l'a souvent remarqué : dans aucun temps l'histoire n'a excité une sympathie aussi universelle ; c'est peut-être que jamais époque n'a éprouvé plus vivement le besoin des enseignements du passé, et que chacun se sent appelé à intervenir dans les événements historiques.

Nous pourrions former une liste assez longue des Belges qui ont dû quelque réputation à leur goût pour les livres, et dont les noms sont encore prononcés dans les ventes avec une sorte de respect, lorsqu'on rencontre leur devise ou leur vignette. Pour moi, je laisse rarement échapper l'occasion de m'enrichir des volumes qui portent le *meer is in u* de la Gruuthuyse, la bande d'or en champ de gueules du cardinal d'Alsace, le *museum* des pères Bosch et Smits, et de François Mols, la cigogne de Foppens, les deux coqs de Nelis, le navire du capitaine Michiels et l'Érasme de Van Hulthem.

Nelis, quand il n'était encore qu'un petit abbé sans bénéfice, avait fait sa cour aux ministres et s'était mis à l'unisson des philosophes qui envahissaient la politique. Bibliothécaire de l'université de Louvain, il se plaignait de la *barbarie* des docteurs de l'*Alma mater*. Il s'était procuré pour son usage particulier une imprimerie, qu'il faut ranger dans la liste des typographies privées, avec celle du prince de Ligne à Belœil, et la chose avait été considérée comme une infraction aux règlements de police. Dans la suite, quand sa fortune s'accrut et que ses idées se modifièrent, sa passion pour les bouquins survécut à ses anciennes adorations et ne fit que s'accroître. Lorsqu'il s'exila de la Belgique, il alla se fixer à Rome, où il fit la connaissance du chevalier Azarra et de la plupart des savants de cette capitale de la chrétienté. Ses livres le consolèrent de la perte de sa patrie ; il en rassembla de tous côtés et quand MM. Lammens et Bayens, l'un professeur d'histoire, l'autre de législation à l'école centrale, allèrent le visiter, ils eurent quelque peine à le découvrir sous un monceau d'in-folio.

Une grande jouissance du bouquiniste consiste à se procurer à peu de frais une rareté véritable : le sentiment de joie qu'il éprouve en faisant cette conquête, ne procède pas de l'avarice, mais de la conscience de son habileté. Le triomphe du génie est d'exécuter de grandes choses avec de faibles moyens. Parlez-moi de soumettre un vaste empire avec une petite armée, à la bonne heure ; mais quel miracle y a-t-il à se procurer la victoire en mettant sur pied un million d'hommes?

Digitized by Google

M. Lecandele n'admettait sur ses rayons que des livres à bon marché, et, à force de chercher, il dénichait les *articles* les plus précieux presque sans bourse délier. M. Leclercqs, moins parcimonieux, avait à lutter contre l'économie de sa femme que le bouquinisme n'avait pas séduite, quoiqu'il eût pris à ses yeux les traits respectables de son mari. Pour échapper aux tracasseries domestiques, le pauvre homme avait donc été obligé de louer en tapinois une maison où il portait clandestinement ses emplettes. C'est là, qu'à sa mort, on a trouvé le procès original du comte d'Egmont.

Qui n'a connu le spirituel Delmotte, pour qui les exemplaires sur papier de couleur avaient un charme tout puissant?

Qui n'a pas admiré l'adresse prodigieuse de Paelinck, devenu, vers la fin de sa vie, meilleur restaurateur de livres que peintre et qui d'un volume dévoré par les mites en faisait un presque neuf? Cette industrie, qu'il n'appliquait qu'aux ouvrages ornés de gravures sur bois, passait tout ce qu'on peut imaginer. Je la mets, pour mon compte, bien au-dessus de ce talent trompeur de nos typographes, qui ne trompent pourtant personne, quand ils ont la prétention de fabriquer du vieux. Reproduisez, ainsi que le font nos sociétés de bibliophiles, reproduisez de vieilles impressions qui sans cela s'anéantiraient, mais ne multipliez pas les maladroits *fac simile* qui rappellent ces vers de Delille :

> Artifice à la fois impuissant et grossier :
> Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
> Qui jouant la vieillesse et ridant son visage,
> Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.

Je n'ose vous parler du comte Pichault de Fortsas et de sa fantastique bibliothèque, parce que des hommes graves ont été pris à cette délicieuse mystification. O! pourquoi Van Hulthem n'a-t-il point assez vécu pour être trompé comme tant d'autres plus fins que lui?

Je n'oublierai jamais Van Hulthem. Enfant, je m'étais attiré son affection, je l'ai conservée jusqu'à la fin de sa vie. Van Hulthem possédait des connaissances étendues en bibliologie, mais, dans ses dernières années, il avait fermé hermétiquement l'in-folio de son érudition, il ne répondait plus, et, changeant complétement les rôles, il adressait des questions à son interrogateur. Le commandeur de Nieuport prétendait qu'il m'embouquinait. Il se faisait, au reste, une très-mince idée du mérite de son confrère à l'académie, et le traitait souvent avec une dureté fort déplacée, ailleurs que sur les galères de Malte.

Il est manifeste que Van Hulthem avait reçu de la nature un esprit médiocre, et qu'il était souvent d'un ridicule achevé : mais son amour sincère pour les sciences et les arts, les encouragements qu'il leur donnait, les services qu'il ne cessait de leur rendre, sa loyauté, son indépendance, méritaient certainement des égards et même de l'estime.

Ceux qui l'ont pratiqué se souviendront longtemps de sa tournure empesée, et aussi gauche que les in-octavo mal bâtis à la hollandaise, de son regard vitreux, de ses gestes pointus, de sa prononciation gantoise et de son cri de guerre : *je l'ai!* Le peintre Odevaere qui ne pouvait lui pardonner sa prédilection pour Paelinck,

Digitized by Google

excellait à rendre sa charge; il le copiait de la manière la plus bouffonne. Les livres, et après eux à une distance respectueuse, le punch et le vin de Bourgogne, les livres belges, composés par des Belges et imprimés en Belgique, étaient les seules passions de Van Hulthem; j'allais omettre les belles images. S'il eut quelquefois du penchant pour les réalités, il était trop timide et trop maladroit pour pousser sa pointe. Jeune encore, il se crut amoureux d'une madame Rapp, qui n'était rien moins que cruelle. On avait beau l'encourager; Van Hulthem, qui se croyait traité avec rigueur, répétait chaque jour en soupirant : Hélas! Madame, il y a entre nous deux une planche bien épaisse! La dame, qui aurait à moins franchi des montagnes, se tuait à lui faire comprendre qu'il se désolait d'une bagatelle. Enfin la planche disparut, le mari partit pour l'autre monde, mais Van Hulthem, effrayé de sa position critique et convaincu qu'il serait plus mal mené que jamais, s'enfuit loin de sa tigresse... Ce fut son premier et son dernier amour.

Les mêmes goûts auraient dû l'engager à se déclarer le chevalier d'une bibliomane contemporaine. Anne-Thérèse-Philippine, comtesse d'Yve, était née à Bruxelles, le 28 juillet 1758; sa fantaisie pour les livres, en l'éloignant du mariage, ne l'avait pas empêchée de se mêler d'intrigues politiques; elle avait pris part, autant qu'une femme le pouvait, à la révolution brabançonne et le maussade pamphlet intitulé : *Voyage de Sainte Dymphne*, a cherché à lui faire expier, par de mauvaises plaisanteries, sa sympathie pour les adversaires de l'Autriche.

Elle se moqua de ce méchant livre et pour mieux se venger elle s'en procura une multitude de bons et de précieux. Van Hulthem, qui avait négligé d'être son galant pendant sa vie, lui fit la cour après sa mort, en achetant beaucoup de ses curiosités bibliographiques quand sa bibliothèque fut vendue, au mois de novembre 1820.

On dira de Van Hulthem tout ce qu'on voudra, mais on ne l'accusera jamais pertinemment d'avoir mis la lumière sous le boisseau, ni d'avoir été un bibliotaphe. En effet, il prêtait volontiers ses livres à ceux qui savaient en faire usage, et quand un volume difficile à trouver venait au-devant de lui, il en achetait plusieurs exemplaires pour les offrir généreusement à des gens de lettres de ses amis.

Lammens, lui, était plus mercantile; bibliomane consommé, il envisageait principalement la bibliographie dans ses rapports avec le commerce. Au demeurant, semblable aux personnes de sa sorte, quoiqu'il fût excellent compagnon, il mettait au-dessus de toutes les connaissances celle de la forme extérieure des livres. Il avait du moins l'avantage de ne point soutenir cette opinion saugrenue avec l'orgueil chagrin et hargneux de beaucoup de bibliophiles qui se moquent, et pour cause, de l'esprit et du goût, taxant d'ignorance et de lèse-majesté littéraire quiconque se rend coupable de la plus légère inadvertance dans tout ce qui tient au matériel des arts graphiques, bien qu'eux-mêmes ils tombent à tout bout de champ dans des bévues énormes.

Les bouquinistes marchands en voulaient beaucoup à Lammens qui allait sur leurs brisées sans payer patente, et qui, dans les ventes publiques, leur faisait essuyer de rudes échecs.

Ses ennemis les plus implacables se trouvaient parmi les bouquinistes classiques; car il en est qu'on peut appeler ainsi, pour les distinguer des bouquinistes romantiques qui marchent avec leur siècle et en affectent les allures.

Le bouquiniste classique est ordinairement contrefait; sa taille est déjetée, ses

Digitized by Google

jambes cagneuses, son dos arrondi, ses bras mal attachés, son cou tors, sa face ridée, le cuir tanné, éraillé, rabougri comme une vieille reliure; mais son regard a conservé une vivacité malicieuse, une expression pleine d'astuce, tour à tour calme et méprisante; quant à son costume, c'est une friperie incomparable, la plus ridiculement dépenaillée, et dont la poussière et la crasse rendent les couleurs problématiques. J'ai connu un de ces originaux qui se vantait de porter depuis quatre ans le même habit; on ne le renouvelait que par pièce, comme le couteau de Jeannot.

Il y a à Paris et ailleurs de pareilles caricatures, mais chez nous leur bizarrerie est plus tranchée, plus brusque, plus franchement brutale. Un trait qui caractérise ici les bouquinistes de cette classe, c'est qu'à l'avidité du gain, ils joignent quelquefois le regret de vendre, et semblent ne se dégarnir de tel volume que par une condescendance toute particulière pour l'acheteur. En outre, ils se servent d'un jargon ou d'un argot qui les distingue. A force d'épeler des titres d'ouvrages, ils ont retenu des mots de toutes les langues, qu'ils estropient avec un sérieux à faire envie à un doctrinaire, et en désapprenant le flamand, ils sont arrivés à un patois hybride, qui est bien loin de ressembler au français, le *thiois-wallon*.

Ce baragouin était devenu presque incompréhensible dans la bouche d'un de nos bouquinistes les mieux connus. Bernard De Bruyn, de Malines, après avoir été apothicaire, s'était fait libraire-antiquaire, comme on dit en Allemagne. Représentez-vous ces lettres majuscules historiées des imprimeurs du seizième siècle, lesquels forment des espèces de magots d'une laideur fantastique et mysticoquentieuse. Il y a là des nez qui auraient pris cent fois Strasbourg et des mentons en promontoires où Lilliput aurait pu tenir. Eh bien! ces grotesques vous donneront une idée du sieur De Bruyn; une tête en pain de sucre dont l'extrémité soulevait une courte perruque, une physionomie grimaçante, rissolante, pantelante; une peau safranée pareille à du papier moisi, et dont les rides formaient les pontuseaux; des oreilles rouges et déroulées, des yeux de satyre toujours chassieux et égarés, une bouche fendue jusqu'à l'occiput, un sourire d'une bêtise à souhait pour égayer les mélancoliques; enfin, l'encolure d'un orang-outang sur les épaules duquel on aurait jeté une redingote étriquée, sale et râpée : voilà le portrait de ce drôle de corps, que l'on rencontrait à toutes les ventes, et qui avait constamment quelques huissiers à ses trousses, attendu qu'en encombrant sa maison de bouquins, il ne se piquait pas d'une grande régularité commerciale.

Ce magasin de livres n'avait rien de bien particulier: il y régnait un laid désordre, et puis c'est tout; il n'approchait pas de l'indéchiffrable édifice qui s'élève à Bruxelles, non loin de la porte de Hal : grange spacieuse, percée de quelques lucarnes et divisée en plusieurs étages, où l'on se guinde, à ses risques et périls, au moyen d'une corde et d'une échelle de meunier; là règne, sur des tas de volumes, le roi des bouquinistes de Belgique: j'ai préparé tout à l'heure la palette qui pourra servir plus tard à sa peinture.

A ces industriels stationnaires j'opposerai le bouquiniste du mouvement; celui-ci est coiffé à la façon des personnages de Leys ou de Keyser, il a nécessairement des moustaches et une barbe *jeune Belgique*, sa mise est à la mode et soignée ; il parle avec solennité, et vous salue, dès que vous pénétrez dans sa boutique, de considérations humanitaires, accompagnées de trois ou quatre synthèses dé-

Digitized by Google

robées aux cours de l'université libre. Tenez-vous pour averti, ce monsieur se constitue libraire par excellence des sciences morales et politiques.

Et où les cuisinières iront-elles, s'il vous plaît, acheter le *Secrétaire des amants*, *le petit Albert*, ou *l'Interprétation des songes*, les écoliers des volumes dépareillés de Voltaire ou les chansons de Béranger? Chez le bouquiniste en plein vent, qui étale sa marchandise sur des escabeaux aux portes de la ville, ou promène son bazar nomade sur une charrette attelée d'un cheval étique, dont la patience et l'abstinence sont un modèle touchant, quoiqu'inaperçu, de philosophie et de résignation. Ce bouquiniste-ci tient des deux autres; il en procède en vertu de l'éclectisme préconisé par M. Cousin, ce sage enfin parvenu de chaire en chaire jusqu'au fauteuil ministériel. Moins burlesque que le classique, il n'a point les prétentions du romantisme : une chose lui appartient en propre, il est, au fond, esprit fort et même un peu républicain. Ordinairement c'est un ancien militaire, qui joint à la littérature du règlement la métaphysique du corps de garde.

Il est temps de m'arrêter; je finis de peur qu'on ne me renvoie à mes bouquins, et qu'on ne me dise comme le cardinal d'Este à l'Arioste : *Ove diavolo, messer, avete pigliato tante coglionerie;* où diable, mon cher, avez-vous pris toutes ces folies?

Le baron DE REIFFENBERG.



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



ASSOCIATIONS

ET

CORPORATIONS BELGES.



celui qui étudie la physionomie nationale belge et qui ne se tient pas à l'épiderme des choses, nos provinces présentent réellement deux populations bien différentes de mœurs, d'habitudes, de traditions, et dont Bruxelles est un des points de soudure. L'une, d'origine saxonne, compose la partie flamande de la Belgique; l'autre, d'origine franke, en forme la partie wallonne. Chacune a son caractère à elle, son cachet à elle.

La première a pour trait principal une sage lenteur toute germanique, un singulier mélange de réserve et de cordialité, une franchise qui touche presque à la brusquerie, un amour inné et profond de ce qui a été, un inébranlable

Digitized by Google

attachement à ses vieilles institutions, à ses vieilles franchises, à ses vieilles libertés; l'esprit provincial et communal y est développé au plus haut degré.

La seconde a toute la vivacité romane, toute la mobilité romane. Aussi cordiale, aussi franche que l'autre, elle n'en a point la retenue un peu froide en apparence au premier abord. Elle est plus vive, plus enjouée, plus spirituelle, tandis que l'autre est plus méditative, plus sérieuse à force de creuser les choses.

Celle-là est germanique au fond.

Celle-ci est française au fond.

Les provinces belges se présentent ainsi sous une double face. Elles ont deux têtes comme Janus: une tête flamande, rebondie, exubérante, peau blanche et rose, yeux bleus, cheveux blonds; et une tête wallonne, expressive, charnue, carnation brune, yeux noirs, cheveux noirs. Vous reconnaîtrez sans peine chacune de ces races, non seulement à leur physionomie et à leur langage, mais encore à toute leur manière d'être et de vivre.

Mais c'est surtout dans leurs institutions locales et dans leurs fêtes que ce caractère différent se révèle de la façon la plus tranchée. Au Wallon il faut des banquets, il faut des chansons, il faut de la musique avant tout. Roland de Lattre, Gossec et Grétry ne furent pas Wallons pour rien. Tout chante dans les provinces wallonnes. La musique sort des mines d'où l'on tire la houille, des ateliers où l'on forge et martelle le fer, des usines où gronde le bruit des machines et des hauts-fourneaux, des forêts où l'on traque les loups et les sangliers, des carrières d'où s'extrait le marbre ou l'ardoise. Elle vous accoste le matin dans les rues; elle vous poursuit tout le long du jour en sortant par bouffées de chaque maison; elle vous enlace, les soirs d'été, avec les joyeuses farandoles qui serpentent et se déroulent autour de vous au clair de la lune.

Aussi, ce sont généralement les sociétés musicales qui dominent dans les villes de nos provinces wallonnes. Le trombone et la grosse caisse y sont en aussi grand honneur, que le sont l'arbalète et l'arc, que le sont saint Georges et Guillaume Tell dans nos provinces flamandes.

Ce n'est pas à dire pourtant que dans celles-ci la musique soit frappée de proscription et déclarée hors la loi. Au contraire, elle y jouit de l'hospitalité la plus large et y est cultivée avec ardeur aussi, témoin les nombreuses sociétés d'harmonie et de chœurs, qu'on y rencontre jusque dans le moindre bourg et souvent jusque dans les villages.

Toutefois, dans nos provinces flamandes, on trouve, à côté de ces sociétés, un nombre infiniment plus grand d'associations d'un autre genre, dont on chercherait vainement les analogues dans nos provinces wallonnes. Elles ont pour objet toutes choses, tout ce qui amuse, tout ce qui occupe, tout ce qui distrait.

Selon la nature même de leur but, on peut les diviser en trois classes bien distinctes.

La première comprend les sociétés littéraires, poétiques et musicales.

La seconde, celles du tir à la carabine, à l'arbalète, à l'arc, celles des joueurs de paume ou de quilles, celles des mangeurs ou des grimaciers, celles des éleveurs

Digitized by Google

de pigeons, de coqs ou de pinsons, celles des amateurs de fleurs, de dahlias ou de tulipes, d'anémones ou de géraniums.

La troisième se compose des confréries religieuses proprement dites et de celles qui pratiquent la philanthropie.

Ces trois divisions générales ainsi établies, nous allons rapidement passer en revue chacune de ces classifications.



Les sociétés littéraires mentent communément à l'enseigne qu'elles placent au-dessus de leur porte. La littérature n'y entre le plus souvent que sous la forme de journaux quotidiens, c'est-à-dire pour raconter aux sociétaires mille nouvelles vraies ou fausses d'Orient, d'Alger, d'Espagne ou de Russie. Elle se borne à leur décrire les mouvements qu'opère le général Cabrera et ceux que le duc de la Victoire n'opère pas; à leur ouvrir tantôt les portes de fer de l'Atlas, tantôt les gorges périlleuses du Caucase; à leur montrer les fils astucieux que tisse sans relache Méhémet d'Égypte, la plus rusée araignée politique de nos jours, à l'exception de M. Talleyrand qui est mort et de M. de Metternich qui vit encore; à leur détailler une à une les mailles de ce vaste et puissant réseau de la ligue douanière, dans lequel la Prusse finira par pêcher le sceptre et la couronne impériale de l'Allemagne : littérature perfidement ennuyeuse pour la plupart des membres de ces clubs littéraires, qui ne sont heureux que six mois par an, c'est-à-dire quand il y a un commencement de révolution à Paris ou que les chambres belges font de la rhétorique. Ces six mois-là, l'inévitable billard est abandonné comme une femme qu'on néglige, et les tables d'écarté restent désertes. On s'assemble en groupes, on suit des yeux le pointage de la machine infernale de Fieschi ou du pistolet d'Alibaud, on écoute le canon du cloître Saint-Méry, on compte les pavés que les rues de Paris perdent à chaque barricade. Et, quand enfin la Cour des pairs a fait la contre-partie de ce drame, on se tourne d'un autre côté; on interroge les flancs de ce nuage sombre qui grossit de plus en plus à l'Orient, et d'où l'on ne sait si l'on verra sortir la paix ou la guerre; on écoute le bruit que fait l'Europe, craquant de toutes parts et prête à se dissoudre; on regarde à tous les coins de l'horizon ce qui va venir, et l'on se prépare lentement à l'inévitable catastrophe qu'un avenir prochain doit faire éclater. Les autres avantages et commodités qu'elles offrent, sont tout simplement ceux de l'estaminet, c'est-à-dire six ou huit sortes de bières, une épaisse fumée de cigares, une tasse de café bien pâle depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures sonnées, un poêle bien chaud l'hiver, et deux fenêtres garnies de cadres de cavenas gris, pour préserver des mouches la chambrée pendant les ardeurs de la canicule.

A côté de ces sociétés littéraires, ou plutôt de ces estaminets particuliers, il y a une autre sorte de sociétés littéraires, qui n'ont ni billard, ni tables d'écarté, qui ne fument pas de cigares et ne boivent ni faro, ni lambic, ni peeterman, ni half-en-half. Celles-ci ne reçoivent leurs membres qu'une fois tous les huit jours ou tous les mois en séance à huis-clos, et ordinairement tous les ans en séance publique, pour juger les concours de poésie et de déclamation qu'elles ouvrent. Elles portent le nom de Sociétés de rhétorique, ou de littérature.

Digitized by Google



Les confréries du tir à la carabine ou à l'arquebuse et celles du tir à l'arc et à l'arbalète ont un but commun. Elles s'assemblent tous les huit jours dans un local qui est ordinairement un grand jardin d'estaminet. Ces jardins, vous les reconnaîtrez de loin à une énorme perche plantée en terre et peinte en vert, ou à la cible qui étale ses cercles blancs et noirs. La carabine et l'arquebuse sont fort modernes, mais l'arbalète et l'arc remontent à un époque très-reculée. Aussi, nos archers et nos arbalétriers se rattachent-ils à ces corporations militaires flamandes, milices locales, connues sous le nom de Corps de métiers, ou de Serments (*gildens*), qui jouèrent un si grand rôle dans nos annales au moyen âge. Sortis de cette population des communes, si puissante par son industrie, si riche par son activité, si opulente par son commerce, si jalouse de ses droits et de ses priviléges, toujours prêts à prendre les armes pour leurs libertés et pour leurs franchises, ils furent surtout les défenseurs de ces franchises et de ces libertés, de ces priviléges et de ces droits. Bras de fer, cœurs de fer, têtes de fer, race d'hommes éteinte aujourd'hui, infatigables natures, crinières de lions, prunelles de lions.



Faire l'histoire de ces corporations si fières, si énergiques, si ardentes, ce serait faire l'histoire de toutes nos guerres, de toutes nos batailles, de tous nos

Digitized by Google

soulèvements, de toutes nos émeutes. Ce furent leurs arcs et leurs arbalètes qui conservèrent l'indépendance de nos provinces, qui maintinrent toujours nos ducs et nos comtes dans le respect de nos institutions, et l'étranger dans le respect de notre territoire. Qui oserait entreprendre de raconter tous les glorieux faits d'armes de la milice de Saint-Lambert de Liége, dans toutes les luttes mémorables qu'elle eut à soutenir sous ses évêques, depuis le siége de Bouillon, en 1141, jusqu'au sac de la cité liégeoise par Charles-le-Téméraire, en 1467? Une grande part de la journée de Woeringen appartient aux arbalétriers Bruxellois qui, en souvenir de cette victoire, bâtirent la chapelle de Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles, et instituèrent cette fameuse procession annuelle de l'Ommegang, qui fit, pendant de si longs siècles, la joie de la vieille cité brabançonne. A la bataille des Éperons d'or, gagnée sur Robert d'Artois et sur toute la chevalerie française, comme plus tard aux batailles de Cassel et d'Ypres, gagnées sur le duc de Normandie, les archers flamands montrèrent de quoi ils étaient capables. Aux champs funèbres de Rosebeeke ils lancèrent, en 1382, leurs dernières flèches sans pouvoir atteindre la France au cœur, comme ils avaient fait en 1302 sous les murs de Courtrai. Une ère nouvelle commence pour eux sous la domination de la maison de Valois. La Flandre a perdu son indépendance. Soumise à ces ducs de Bourgogne, dont l'épée souvent balança celle des rois de France, la Flandre ne reconnaît plus ses archers terribles dans les séditions et dans les mouvements populaires qu'elle tente parfois contre ses ducs, mais que le gantelet de fer de ses ducs étouffe presque aussitôt.

Au seizième siècle, c'est-à-dire après l'établissement des armées permanentes et la chute de la splendeur de nos communes, nos compagnies d'archers et d'arbalétriers ne sont plus, en quelque sorte, que des confréries d'amusement. Elles ne s'occupent plus qu'à tirer au blanc, à abattre un oiseau de bois du haut d'une perche. Ce n'est plus qu'aux solennités publiques qu'elles se montrent avec ces armes dont elles s'étaient si bien servies jusqu'alors dans les guerres qui ensanglantèrent toute notre histoire au moyen âge. L'invention des mousquets a fait naître à côté d'elles des corporations d'arquebusiers. Et toutes ensemble continuent, dans le cercle pacifique où elles sont enfermées désormais, le simulacre d'une vie guerrière, pendant deux ou trois heures, les dimanches et les jours de fête. Charles-Quint et le comte d'Egmont leur font parfois l'honneur de venir tirer, dans leurs réunions, un coup d'arc, d'arbalète ou de mousquet, au grand applaudissement du populaire.

Mais voici venir nos terribles guerres religieuses, allumées par Philippe II. Aux armes, arbalétriers flamands! Aux armes, archers brabançons! Aux armes, arquebusiers wallons! Il y a des poitrines espagnoles à frapper. Il y a des étrangers à chasser de votre sol, à enterrer dans vos champs. Aux armes! Frappez! Tuez! Que chacune de vos flèches, que chacune de vos balles vous fasse compter un ennemi de moins!

Cet appel fut entendu. Les descendants de nos glorieuses milices communales reprirent quelque chose de l'antique énergie de leurs pères. Mais la trahison des traîtres, la lâcheté des lâches, la servilité des serviles, dévoués à l'étranger et à des doctrines usées jusqu'à la corde, plutôt qu'à l'indépendance de la patrie et aux idées généreuses qui venaient d'entrer comme un sang nouveau dans les

Digitized by Google

artères des nations, rendirent cette énergie impuissante. Elles aidèrent le duc d'Albe, cet égorgeur dont l'aveugle esprit de faction essayera vainement de faire un héros et dont l'histoire impartiale ne fera jamais qu'un bourreau, à briser dans les mains de ces intrépides bourgeois leurs arcs, leurs arbalètes et leurs arquebuses.

Le règne de Philippe II fut ainsi témoin des derniers faits d'armes de ces courageuses corporations.

Elles ont pourtant survécu à ce grand désastre du seizième siècle, et continuent à tirer au blanc et à l'oiseau de bois.

Tous les ans, aux fêtes de septembre, Bruxelles les voit accourir de toutes parts, avec leurs drapeaux à demi déteints et ornés des médailles gagnées aux concours où elles ont remporté la victoire. Leur tambour en tête, elles viennent se disputer, dans la capitale brabançonne, les prix que la munificence gouvernementale institue pour la plus belle balle et pour la flèche la mieux lancée. Pendant deux jours, c'est un tapage continuel de mousquets et de carabines, un sifflement continuel de flèches qui déchirent l'air. Le deuxième soir venu, quand toutes les trousses sont épuisées et toutes les poires à poudre vidées, le prix est adjugé; c'est une cafetière d'argent ou une médaille, c'est une médaille ou une demi-douzaine de cuillers ou de fourchettes. Puis tout le monde s'en va avec son drapeau de Saint-Georges ou de Saint-Michel, les vainqueurs en faisant résonner à grand bruit leurs tambours, les vaincus en s'échappant en silence par la porte de Flandre ou par celle d'Anderlecht. Et tout est fini jusqu'aux fêtes nationales de l'année suivante.

Pauvres archers! pauvres arbalétriers! pauvres arquebusiers vaincus! La nation a été témoin de leur défaite. Aussi les voilà s'exerçant avec plus d'ardeur que jamais afin de réparer cet échec dans l'un ou l'autre concours provincial, ce qui leur arrive souvent dans quelque coin de la Flandre, et toujours dans quelque forêt ou chasse privée, où beaucoup d'entre eux cultivent avec un merveilleux succès le braconnage, longtemps avant que la chasse est ouverte et longtemps après qu'elle est close.

De même que les confréries d'arbalétriers, d'archers, d'arquebusiers ou de carabiniers, ont toujours pour local un jardin d'estaminet dans les faubourgs et dans les petites villes, ou de cabaret dans les villages; les sociétés de joueurs de paume ou de quilles s'établissent toujours à l'ombre de quelque boutique de faro et de lambic; car l'exercice qu'ils se donnent est rude et fatigant. De bien loin, vous entendez les quilles qui tombent renversées par la bombe de bois qu'on lance à tour de bras contre elles, ou la balle que les raquettes ou les battoirs se renvoient avec une énergie tout homérique. Entrez dans ce jardin qui n'est plus un jardin. Voici une lutte acharnée, voici un champ de bataille toujours plein d'agitation et de bruit, sans parler des gestes et des mouvements les plus bizarres, des contorsions les plus variées et les plus drôles; vous y voyez à tout moment des poses que Teniers lui-même n'a pas imaginé de donner à ses grotesques joueurs en jaquettes grises.

Ces confréries-là n'ont point de concours publics. Elles pratiquent à huis-clos, de même que les mangeurs et les grimaciers.

Digitized by Google

L'histoire des mangeurs remonte à la plus haute antiquité. Elle embrasse l'his-



toire du monde depuis les siècles les plus fabuleux jusqu'à nos jours. Quelle plume oserait tenter de l'écrire, de l'esquisser même? Ce serait autre chose, je vous assure, que les Annales de Tournai, en cent quatre volumes, par M. le chevalier d'Hoverlandt. Aussi, nous laisserons à d'autres le soin de la retracer, et nous nous bornerons à dire que les sociétés de mangeurs belges se portent, pendant tout l'hiver, des défis qui consistent à dépêcher soixante œufs durs, sans boire une goutte de faro ou de bière de Louvain. Cela s'appelle : manger pour la dent, *voor den tand eten;* car le prix de ces concours gastronomiques consiste en une dent d'or ou d'argent.

Nous ne connaissons en Belgique que quatre sociétés de grimaciers proprement dites; car nous ne prétendons parler ici ni des grimaciers politiques, ni des grimaciers scientifiques ou autres. Pour tracer la monographie de ceux-ci, il faudrait un volume tout entier. Ceux-là ont conservé les vieilles traditions de la grimace et s'appliquent à reproduire un jour celles de Clopin-Trouillefou et de Quasimodo, au Palais de justice à Paris. Ils descendent en ligne directe de ces Fous que nos anciennes Chambres de rhétorique tenaient pour un ornement indispensable à leurs fêtes. Ils se rattachent glorieusement à ces illustres grimaciers que maître Jean Colyns convoqua, au milieu du seizième siècle, sur la Grande Place de Bruxelles, pour faire assaut de laids visages et de reparties spirituelles et drôlatiques. Ils ont, tous les ans, une joute à laquelle on se prépare douze mois d'avance devant un éclat de vieux miroir. Dieu sait les mille manières dont ils tiraillent les nerfs de leur visage. C'est un renversement complet de la structure anatomique, c'est un bouleversement général des traits, de la bouche, du menton, du front, des joues.

Digitized by Google

Ce sont des têtes humaines, et ce ne sont plus des têtes humaines, un moment après. Ce n'est plus rien qui ait nom. M. Jules Cloquet lui-même y perdrait toute sa science, et dirait, en voyant cela :

— Je n'y comprends rien, en vérité.

Et M. Jules Cloquet aurait raison, ma foi.

Ces sociétés sont en grand honneur dans la rue Haute, à Bruxelles, et dans un ou deux faubourgs de Gand et d'Anvers.

Les associations d'éleveurs de pigeons, de coqs ou de pinsons, ont un but moins égoïste. Ils s'amusent dans d'autres que dans eux-mêmes, mais souvent d'une manière plus inhumaine.

Les pigeons, on les dresse à faire des voyages de deux cents lieues.

Les coqs, on les irrite l'un contre l'autre, après leur avoir armé les ergots d'éperons d'acier, et on les laisse se battre jusqu'à ce que la mort s'en suive, ni plus ni moins que des gladiateurs romains.

Les pinsons, on les aveugle au moyen d'un fer rougi au feu et on les excite entre eux à un duel de chant jusqu'à ce qu'ils tombent et meurent.

Les éleveurs de pigeons, de coqs et de pinsons n'appartiennent pas spécialement à telle ou telle ville de Belgique. Ils appartiennent à toutes. Ils refont de chacune la Rome des Césars en petit, et attendent encore leur Tacite et leur Suétone.

Les sociétés d'horticulture sont un peu plus pacifiques. C'est généralement la déesse Flore qu'elles choisissent pour leur patronne. Sous l'Empire, elles professaient une admiration profonde pour l'hortensia, qu'elles produisaient tantôt du plus beau rose, tantôt du bleu de Berlin le plus pur au moyen de solutions ferrugineuses. L'hortensia tombé en défaveur, elles s'agenouillèrent devant le géranium et l'œillet. Mais ce culte fut bientôt remplacé par celui de l'anémone et de l'oreille-d'ours, qui bientôt à leur tour cédèrent la place au dahlia, cette orgueilleuse et inodore rivale de la rose. La tulipe seule, à travers toutes ces révolutions survenues depuis vingt-cinq ans dans le goût des amateurs de fleurs, s'est maintenue au rang qu'elle occupa dès le dix-septième siècle à Haarlem, et a conservé un grand nombre de fidèles. Pour ceux-ci, Haarlem est toujours la capitale du monde. Quant aux autres, ils professent à l'endroit des fleurs le cosmopolitisme le plus large et le plus mobile ; ils admirent, ils embrassent tout ce que l'empire de Linnée, de Tournefort et de Jussieu présente de beau et de splendide ; mais, amants peu stables, ils ont toujours une prédilection particulière pour telle ou telle d'entre les filles des quatre saisons, et laissent flotter de l'une à l'autre cette affection spéciale qui ne dure guère que cinq ans. Aujourd'hui, le dahlia est la sultane favorite de leur harem.

Deux fois tous les ans, ils ouvrent, dans chacune de nos villes principales, une exposition publique avec concours et prix, médailles et mentions honorables. Longtemps d'avance, on se prépare au grand jour de ces expositions. On chauffe les serres, on triture le terreau, on souffle les poêles, on est invisible à tout le monde. Voici un jet à hâter, voici une graine inconnue à faire pousser. Et on chauffe de plus belle, et on presse ces pauvres fleurs de venir et d'éclore sans le secours du soleil, pauvres petites qui viennent mal le plus souvent parce qu'on les force de venir avant le temps, frêles toujours, et avec un germe de mort précoce comme ces jeunes filles anglaises qui agonisent dans les keepseake de Londres.

Digitized by Google

Aussi, les expositions ne durent que peu de jours. Mais qu'importe aux barbares amateurs de n'avoir produit que des fleurs non viables, pourvu que le journal du chef-lieu de la province annonce à ses deux cents abonnés que M. A. ou M. B. a remporté une médaille ou une mention honorable pour la plus riche collection, pour la fleur la plus rare, pour l'individu d'une variété nouvelle obtenue dans telle ou telle espèce ?



Les confréries pieuses sont de deux sortes. Les unes sont publiques, les autres sont secrètes.

Les premières s'établissent sous le patronage de quelque saint ou de quelque sainte dont elles portent l'image peinte sur leur bannière dans les solennités paroissiales. Elles ont à l'église un banc réservé au fond duquel est toujours pendu un cadre contenant les noms de tous les membres de la dévote association. Tous les ans, à la fête de leur patron, elles ont le matin une grand' messe avec musique, et le soir un souper de corps avec du vin de Bordeaux à un franc cinquante centimes la bouteille. Le confrère a un air de famille très-prononcé avec le marguillier, mais il y a toutefois cette différence entre eux, que la dignité de celui-là est le noviciat qui mène à la dignité de celui-ci. Le marguillier est vieux ; il a les cheveux poudrés, il prise et se mouche à grand bruit dans les nefs sonores de son église ; en culottes courtes et en souliers à boucles d'argent, il se traîne le long des piliers

Digitized by Google

et des chaises, appuyé sur sa canne de jonc à pommeau d'ivoire; il est dans son banc longtemps avant que l'office commence et il n'en sort que longtemps après que l'office est fini; il voit s'allumer les cierges, il les voit s'éteindre. Le confrère est plus jeune; il se mouche avec plus de modestie et ne prise pas toujours. Il n'a que trente-cinq ou quarante ans, porte les cheveux collés aux tempes et ne se montre jamais qu'en pantalon; il a horreur des sous-pieds et des bretelles en caout-chouc; son unique ambition est d'être marguillier un jour, et il ne passe jamais devant le banc de l'œuvre sans y jeter un œil d'envie; c'est lui qui fait la quête le dimanche, et Dieu sait quelle peine il se donne pour la faire grasse et abondante. Son zèle est d'une activité infatigable; rien ne lui coûte; il affronte le froid de l'hiver et les rhumes les plus obstinés, comme les chaleurs de l'été et les courants d'air les plus perfides, jusqu'à ce qu'il obtienne, au bout de quinze ou de vingt ans, son bâton de maréchal et que la porte de l'œuvre s'ouvre devant lui, avec ses siéges bourrés et recouverts de velours d'Utrecht.

Les associations pieuses secrètes n'ont pour objet que les pratiques de charité. Elles exercent la philanthropie en silence et se déguisent sous toutes les formes, sous tous les dehors, pour découvrir la pauvreté qui souffre, qui a faim, qui a froid. Tantôt c'est un bon vieillard, grave et pieux, qui s'empresse sur le seuil de quelque famille indigente; tantôt c'est une fraîche et riante jeune fille, qui se glisse sous le toit de quelque veuve éplorée, ou de quelque mère à qui son enfant demande un morceau de pain qu'elle ne peut lui donner. Elles sont d'une prodigieuse fécondité d'esprit, inépuisables en moyens toujours nouveaux de dépister toutes les misères, toutes les souffrances. Leurs membres sont les limiers de la philanthropie et de la charité. La police de M. Hody n'a pas l'œil plus perçant, plus actif, plus sûr. A l'entrée de l'hiver ils sont partout, ils vont partout. Ici, c'est un foyer où le feu manque. Là, c'est une demeure où tout manque. Eh bien! ils allumeront ce foyer, ils ramèneront dans cette demeure l'espérance et la vie. Ordinairement, c'est sous la forme de petites médailles de plomb, connues des boulangers et des marchands de houille, que cette charité se fait chair et corps, qu'elle va soutenir ce qui chancelle, relever ce qui tombe, ranimer ce qui expire. Ces petits ronds de plomb ont séché bien des larmes et en sécheront beaucoup encore. Ils ont réveillé bien des cœurs à l'existence, rendu bien des âmes à l'avenir. Il n'y a pas de rue si cachée, pas de ruelle si obscure, pas de coin si retiré, où ils ne pénètrent, où ils ne circulent, où ils ne voyagent comme dans un pays connu et visité souvent. C'est que la mystérieuse boussole des confréries les y guide et leur y montre la route.

Les sociétés musicales se subdivisent en profanes et sacrées. Celles-ci ont ordinairement pour patron saint Grégoire ou sainte Cécile. Elles jouent dans les églises, aux jours de grandes fêtes, quelque messe tronquée de Chérubini ou de Lesueur; elles savent dix mesures du Requiem de Mozart et souvent deux ou trois du Stabat de Pergolèse. Celles-là, placées sous l'invocation d'Euterpe ou d'Apollon, ne tourmentent que la musique mondaine, les quadrilles de Tolbecq, les contredanses de Musard, les valses de Strauss, souvent quelque ouverture d'Auber ou d'Hérold. Malheur à Weber, malheur à Beethoven, malheur à Haydn, s'ils leur

Digitized by Google

tombent entre les mains ! Ils sont sûrs d'être mis à l'estrapade et disloqués, ni plus ni moins qu'un juif l'eût été en Espagne, il y a trois siècles, par le saint-office.

Il est entendu que nous exceptons de cette double catégorie trois ou quatre sociétés musicales qui doivent être placées entièrement hors de ligne.

Les sociétés littéraires et poétiques se rattachent aux chambres de rhétorique qui abondèrent, depuis le moyen âge jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle, dans nos provinces flamandes, tandis que notre histoire littéraire n'en pourrait citer que deux ou trois qui fleurirent dans nos provinces wallonnes. Elles sont essentiellement flamandes, et c'est d'elles que nous nous occuperons ici.

Ce fut par Sibylle d'Anjou que l'idée de ces confréries poétiques, connues plus tard, sous les noms divers de chambres de rhétorique, de puys, de cours d'amour, de puys verds, de jeux sous l'ormel, s'introduisit en Flandre. Cette princesse y tint, au XII^e^ siècle, une cour d'amour et initia nos pères aux joutes du gai savoir. Dès la première moitié du siècle suivant, Valenciennes eut son puy où les poëtes venaient se disputer le prix de la poésie, et Tournai sa réunion d'ouvriers de rhétorique, au nombre de douze, en souvenir des douze apôtres, comme leur règlement s'exprime. La ville de Diest, passe pour avoir possédé la première chambre flamande. Elle datait de l'an 1302 et se nommait *Christus-Ooghen* (*les Yeux du Christ.*) Ces confréries se multiplièrent à l'infini dans presque toutes nos villes et jusque dans nos villages. Elles n'étaient généralement composées, dans le principe, que de gens d'église, et ce ne fut guère qu'au milieu du XV^e^ siècle qu'elles s'ouvrirent aux hommes de tous les rangs et de toutes les conditions. Les membres étaient appelés caméristes et divisés en deux catégories, en chefs et en frères caméristes ordinaires. Aux premiers appartenaient toutes les dignités de la confrérie : c'étaient l'empereur, le grand doyen, le capitaine, le prince, le facteur, le trouvère. Outre ces dignitaires, il y avait un fiscal chargé de maintenir le bon ordre, le porte-drapeau qui tenait l'enseigne blasonnée de la compagnie, et le bouffon qui égayait le peuple dans les solennités publiques. Il y avait deux espèces de sociétés, des sociétés libres et des sociétés non libres. Les premières étaient celles que l'autorité avait reconnues ; les autres, celles qui n'avaient pas obtenu la sanction gouvernementale. Celles-là étaient régies par des lois communes à toutes, et chacune d'elles avait le droit de se présenter aux concours ouverts par les autres.

Le but de ces institutions était de cultiver la poésie et surtout de s'exercer dans la représentation théâtrale. Les compositions dramatiques qu'elles représentaient pouvaient se diviser en trois genres ; savoir, les *esbattements* ou comédies, les moralités et les facéties ou soties. Ces représentations avaient ordinairement lieu à des époques déterminées. Mais c'était principalement dans les fêtes publiques et aux autres solennités, que les rhétoriciens étalaient leur luxe et leur talent. Outre les réunions ordinaires que tenaient les chambres à huis clos, les confréries représentaient souvent quelque pièce devant les habitants des villes où elles étaient établies. A des jours déterminés, elles ouvraient, chaque année, des fêtes poétiques auxquelles les autres chambres du pays étaient invitées par une carte, laquelle indiquait les sujets portés au concours et les prix destinés aux vainqueurs. Outre ces

Digitized by Google

prix, il y en avait pour la société qui faisait son entrée avec le plus de magnificence, pour celle qui venait de la ville la plus éloignée, pour celle qui faisait la plus belle illumination ou le plus beau feu de joie, enfin pour celle qui représentait la meilleure farce, ou le meilleur mystère. Au jour marqué, la fête commençait. Les rhétoriciens mettaient leurs vêtements de velours et de soie bordés de galons d'argent et leurs toques de velours bordées de galons d'or; et ils partaient. C'était



quelque chose de comparable aux fêtes olympiques de la Grèce. Voyez, par un beau soleil d'été, la ville, où ils sont attendus, ouvrant ses portes toutes larges à la poésie qui entre assise à cheval ou traînée dans des chars antiques, la ville s'émerveillant à la vue de cette riche bigarrure de figures et de costumes, et tendant

Digitized by Google

toutes ses oreilles aux accords des musiques dont les sons retentissent de toutes parts, la ville s'épanouissant de rire aux sotties qu'on lui récite ou pleurant aux lamentables mystères qu'on lui déclame, la ville pleine de bruit et de joie; puis les églises qui carillonnent, et les cloches qui sonnent à pleines volées, et les canons qui tonnent, et toute une population qui applaudit et bat des mains; puis, quand la nuit est venue, les torches qui s'allument, les places publiques qu'on prendrait pour des fournaises ardentes, les fusées qui jettent dans l'air des gerbes de feu de mille couleurs, les vastes tonneaux de poix qui brûlent en dardant des flammes allongées et vibrantes comme des langues de serpents, et tout cela, le jour comme la nuit, accompagné des acclamations de la foule, et des orchestres qui chantent, mais dont la voix se perd dans la voix de cet autre immense et formidable orchestre, la foule.

Si le *quantùm mutatus ab illo* est applicable à quelque chose, c'est, sans contredit, à ces vieilles et vénérables confréries. Composées d'abord uniquement de gens d'église associés dans la vue de répandre la connaissance de l'évangile et d'exalter le sentiment religieux par le moyen des représentations théâtrales, elles ne comptèrent bientôt plus dans leur sein que des laïcs et se mirent dès lors au service de toutes les opinions qui, dès l'entrée du XV^e^ siècle, commencèrent à se heurter dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux. Les factions des Hoecks et des Kabbeljaauws s'en servirent tour à tour pour se combattre. Vers le milieu du XV^e^ siècle, les chambres parurent si dangereuses à Philippe le Bon, membre lui-même d'une des associations bruxelloises, que ce prince, effrayé de leur esprit d'opposition, leur défendit, en 1445, de déclamer ou de réciter des poésies factieuses. Charles le Téméraire leur accorda sa protection et leur permit de chanter à leur aise comme devant, pourvu qu'il pût batailler à sa fantaisie et dépenser dans ses folles guerres les deniers de nos provinces. Son petit-fils, Philippe le Beau, sous prétexte de promouvoir l'art de rhétorique, convoqua à Malines, en 1492, des députés de toutes les chambres de ses villes et pays flamands, et organisa ces confréries auxquelles il donna pour chef suprême son chapelain maître Pierre Altuers, avec le titre de prince souverain de rhétorique. Il crut ainsi parvenir à en dominer l'esprit, à en diriger les tendances. Mais la presse était née et la réforme frappait à nos portes. Les nouvelles doctrines s'ouvrirent les chambres, où elles trouvèrent le plus puissant écho. En 1539, la société des Fontainistes de Gand, mit au concours une question de morale qui fut résolue dans le sens des nouveaux principes. Le soupçonneux Philippe II fulmina contre les rhétoriciens un édit sévère en 1559. Le duc d'Albe les acheva en 1571 par la censure, après les avoir frappés par la main du bourreau dans un de leurs chefs, le bourgmestre Van Straelen, décapité à Vilvorde en 1568. Ils étaient dignes, en effet, de cette persécution. Ils avaient abordé avec une incroyable audace toutes les questions sociales et philosophiques qui s'étaient posées dans le grand conflit de nos guerres religieuses de ce siècle. Ils avaient traduit à l'usage des protestants belges les psaumes, et flétri dans leurs chants les tortionnaires étrangers qui saignaient la patrie à toutes ses veines les plus chères. Ils avaient attaqué les Espagnols avec la parole, comme d'autres les attaquaient avec l'épée, et leur parole valait une épée.

Digitized by Google

On sait quelle fut l'issue de cette longue et mémorable lutte pour nos provinces. Celles du nord en sortirent triomphantes avec la liberté, celles du midi, vaincues et plus esclaves que jamais. Nos chambres de rhétorique y reçurent le coup de mort et toutes ces belles fêtes poétiques désertèrent les bords de la Lys et de l'Escaut, pour aller s'établir sur ceux de la Meuse et de l'Amstel, où elles sont mortes aussi à l'heure qu'il est.

Nos chambres de rhétorique d'aujourd'hui n'étalent plus le luxe ni la magnificence que leurs devancières déployaient si largement dans leurs solennités. Elles ne sont plus organisées comme celles du XVI[e] siècle. Elles n'ont plus même le but qu'avaient celles-là. Elles ne sont plus que de simples sociétés littéraires qui, à certaines époques, ouvrent des concours, où l'on présente des odes ou des poëmes écrits sur des sujets proposés, où l'on déclame des monologues tragiques ou comiques, de la poésie lourde ou légère, où l'on improvise quelquefois. Il n'y a presque pas de poëte en Flandre qui n'ait une ou deux palmes cueillies dans ces champs clos poétiques.

Dans quelques villes écartées des centres littéraires, on représentait encore, il y a peu d'années, des mystères, comme si l'on se fût trouvé au cœur du moyen âge. Je me souviendrai toujours d'avoir assisté, dans une de nos petites villes, à une représentation de la Passion de Jésus-Christ. Un pauvre forgeron de l'endroit jouait le rôle de Judas; car il avait, en vérité, la plus belle chevelure rousse qu'il fût possible de trouver. Ce rôle et ces cheveux roux coûtèrent à la chambre des rhétoriciens treize sous et trois pots de bierre, prix convenu. Le forgeron vida les pots de bierre d'abord : il fallait du courage au brave homme pour commencer l'œuvre de perfidie. Mais il les vida malheureusement si vite qu'au moment où le personnage du Christ, lui reprochant avec douceur sa trahison, dans le jardin des Oliviers, lui dit :

— Frère, comment as-tu pu livrer ton frère pour trente misérables pièces d'argent?

Iscariote lui répondit :

— Vous vous trompez. Ils m'ont donné treize sous et trois pots de bierre seulement.

Cependant on n'en est plus tout à fait aux mystères aujourd'hui. Depuis tantôt vingt ans on traduit les vaudevilles de monsieur Scribe, on fouille dans le répertoire du Gymnase et des Variétés, on s'élève quelquefois jusqu'aux atrocités de l'Ambigu-Comique et de la Porte Saint-Martin, on a même été jusqu'à aborder trois ou quatre fois des motifs nationaux.

Le menu des rhétoriciens est de son métier excellent bourgeois et par principe excellent patriote, bien que l'espèce de régime français, sous lequel nous vivons depuis dix ans, le soupçonne tant soit peu d'orangisme à cause de la langue flamande qui sent le roussi. Il a l'air grave et sérieux. Il aime à poser quelquefois, et rougit de modestie, mais avec une jubilation intérieure, quand vous l'appelez :

— Monsieur le poëte.

Il tient toujours perfidement une rime prête, qu'il vous lance à bout portant à la première occasion favorable. Que Dieu vous sauve de cette rime! Il forme réellement une espèce à part dans nos bourgs et dans nos villages flamands. Vous

Digitized by Google

le reconnaîtrez d'abord à la mine grave et sérieuse que je viens de dire; puis, à ses favoris blonds ou roux, soigneusement taillés en forme de couenne et conduits le long des joues comme un sous-pied cassé, à sa cravate de mousseline, souvent d'un blanc un peu douteux et toujours nouée en cocarde sous le menton, à son habit noir qui ne sort du bahut qu'aux jours de très-grande fête, c'est-à-dire à Pâques, à la Pentecôte, à l'Ascension, à Noël, et surtout aux solennités de la chambre de rhétorique. Il est généralement un peu pâle, parce qu'il veille souvent, bien que sa vigoureuse nature lutte avec assez d'avantage contre les nuits blanches. Préoccupé de choses idéales, il est de sa nature assez peu soucieux des choses de ce monde. Bien qu'il croie aux avantages un peu équivoques de l'alliance allemande, parce qu'il aime l'Allemagne par admiration pour Jacques Grimm et par affection pour Hoffmann von Fallersleben et Wolff, il laisse les cuisiniers politiques arranger leur bouillon comme ils l'entendent, et se contente d'aimer sa patrie et de vanter sa liberté qu'il s'amuse à chanter quelquefois. Il cultive de préférence la pastorale et sait par cœur toute la mythologie qui fait les frais principaux de sa poésie. Il ne hait pas le sonnet, et il fournit des chronogrammes à l'église de l'endroit, à l'inauguration du bourgmestre, aux mariages, aux naissances, aux jubilés, aux décès même. Le roman du Renard lui est aussi familier que son livre de prières, et il a toujours à la bouche un texte à vous citer. Parlez-lui du savant Willems, il dressera la tête en disant avec un juste orgueil :

— Ah ! monsieur Willems !

Ce qui signifie :

— Voilà notre homme à nous.

Presque entièrement livré à ses occupations, souvent fort modestes, pendant une grande partie du jour, il s'illumine subitement le soir quand les heures paresseuses du travail sont finies. Alors il commence à respirer, il commence à vivre, doublement fortuné si la pensée et la rime ne lui font pas défaut. La première dent de son fils, la mort de son chien ou de son serin, la première ou la dernière fleur de ses trois pots de réséda, tout l'inspire. Dites-lui un seul mot, et il va léguer votre nom à la postérité. Pour le sien, il compte avec assurance sur l'avenir. Il verse du vin de Jésus à sa famille le jour où une lettre de Rens ou de Blieck, de Van Duyse ou de Vervier, de Conscience ou de Ledeganck lui arrive. Les autographes de Willems et de mademoiselle Doolaeghe, il les fait mettre sous verre dans de beaux cadres de cerisier confectionnés par le meilleur ébéniste du lieu.

L'économie la plus sévère règne dans sa maison, dont l'intérieur seul vous apprendrait à connaître à la fois le citoyen, le père, l'industriel et l'homme de lettres. Le rez-de-chaussée appartient au commerce; c'est l'empire de Mercure. Sur le devant, un magasin où se vendent toutes choses, depuis la toile et le calicot jusqu'au cirage de bottes, depuis la bijouterie fausse jusqu'au sucre de betteraves. Entrez, mais marchez avec précaution, car vous pourriez vous cogner ici à quelque cercle de cordes d'aloès, vous heurter là à quelque balle de café ou à quelque baril d'amidon blanc. C'est là que le rhétoricien est homme d'affaires et de négoce. Passez, après avoir regardé sa femme ou sa fille, joviales et

Digitized by Google

insouciantes figures, roses et blondes, cachées à demi derrière un treillis de bois ou derrière un énorme moulin à café, dont l'entonnoir de cuivre est toujours d'un



poli irréprochable. Vous voici dans l'arrière-boutique, c'est-à-dire dans une petite pièce carrée, froide, éclairée d'un jour douteux, garnie d'une table ronde qui réclame vainement un tapis absent. Le plancher est parsemé de sable fin, les murs sont revêtus d'un papier de tenture vert à ramages, sur lequel se découpent quatre ou six mauvaises gravures représentant l'histoire de Geneviève de Brabant ou de Daphnis et Chloé. Six chaises de paille font sentinelle le long des murs, et un simple fauteuil à bras est posté à côté du poêle à colonne que la mine de plomb rend toujours luisant comme une cuirasse de fer noir. Entre deux scènes de l'histoire de Daphnis et Chloé ou de Geneviève de Brabant, vous voyez un petit miroir garni d'un cadre d'acajou et attaché, au moyen d'un ruban de soie fané, à un gros clou empanaché d'un petit rameau de buis bénit, dont on brûle quelques feuilles, quand il tonne, pour conjurer l'orage. C'est là que le rhétoricien déjeune, dîne, goûte et soupe, qu'il fait ses quatre repas comme le roi d'Yvetot, qu'il choie la bête.

Plus loin, voilà une petite cour qui sert en même temps de jardin. Elle est bordée d'un côté par une étroite bande de terre herbue d'où s'élance au printemps un rosier maigre et rachitique et à l'automne une ligne de capucines aux cloches d'or. De l'autre côté, grimpe un escalier fantastiquement construit et qui, au palier, devient une galerie couverte par où l'on tombe dans les deux pièces dont se compose le premier étage. Celle de devant est le grand salon de la maison, bien qu'il n'ait que douze pieds de long sur douze de large. Un plancher de chêne qu'on lave tous les huit jours; un plafond blanchi à la chaux tous les ans; douze chaises

Digitized by Google

de crin noir; une façon de guéridon couvert d'un tapis bleu à fleurs jaunes; une cheminée de bois peint en marbre, surmontée d'une petite pendule allégorique et de quatre chandeliers modèle de 1812; deux grands rideaux de toile de Jouy, qui vous permettent de distinguer une demi-douzaine de médiocres épreuves du Méléagre de Picard. C'est là que le rhétoricien accueille et fête ses confrères.

Découvrez-vous en entrant dans la chambre de derrière. N'avancez le pied qu'avec respect; car c'est le temple ici. En face de vous, voilà un cadre avec le portrait de quelque célébrité rhétoricienne. En voilà un autre avec le réglement de la confrérie dont notre hôte fait partie. Voici éparses sur la cheminée une douzaine de cartes de concours (pryskaerten). Plus loin, voici que se pavane le long du mur un rayon de livres dont le délabrement et la teinte un peu grasse prouvent que les pages en sont feuilletées sans relâche; car le rhétoricien entend citer souvent ce vers d'Horace :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Si vous jetiez un œil indiscret sur la table, vous y verriez pêle-mêle un chaos de papiers, des feuillets de toutes les formes, des cahiers piqués avec un bout de filoselle, tous griffonnés, barbouillés, raturés, présentant à chaque page l'image d'une dentelle noire. Toute la vie, toute la pensée du rhétoricien est dans ces papiers, dans ces feuillets, dans ces cahiers fripés à tous leurs coins. Car cette



table est l'enclume où ce forgeron martelle ses rimes, elle est l'établi où ce tailleur coud ses phrases en prose et en vers, elle est le banc de torture où ce bourreau tenaille, déchiquète, martyrise, disloque, pour en faire des quatrains, des couplets, des chansons, des iliades, des tragédies, des drames, des comédies et jusqu'à des vaudevilles, cette magnifique histoire de Flandre dont chaque épisode est tout un poëme. Du reste, forgeron qui ne trouble pas votre sommeil avant

Digitized by Google

huit heures du matin, tailleur qui ne vous gâte pas un habit sur lequel vous comptez pour le bal du soir, bourreau à qui vous pouvez serrer la main sans avoir mis vos gants d'abord.

Prenez un de ces feuillets et lisez. Voici une ballade pieuse.



HET VOGELTJE UIT HET BOSCH.

Van eenen vromen kluizenaar
Wil 'k u een liedje zingen.
Hij had de moeder Gods zoo lief,
Zoo lief voor alle dingen,
Dat, wat hij zei al immervoort,
Zoo was doch steeds zijn eerste woord :
« Ave, Maria! »

Hij had een vogeltje in zijn cel,
Met bonten hals en veêren,
Dat met hem in zijn kluisje zong
De moeder Gods ter eeren.
En, hoe hij zong, 't zij vroeg of spâ,
Zoo zong hem steeds het seisje na :
« Ave, Maria! »

Het seisje zag rondom de kluis
De blijde lente naad'ren,
En ieder boom frisch uitgedost,
Met bloemen en met blaad'ren.
Daar vloog het eilings uit de cel,
En zong in 't vrije luid en schel :
« Ave, Maria! »

En treurig ging de broeder uit
Om 't vogeltje te vangen.
Maar 't vlugte weg door haag en struik,
Door takken en door stangen.
Daar schoot het op in volle vlugt
En zong weer schaatrend in de lucht :
« Ave, Maria! »

Maar eilengs (zie!) daar kwam een gier
Op 't seisje neêrgeschooten,
En greep het aan met bek en klaauw,
En sleurde 't met zjin poten.
En, in die bange en naauwe klem,
Riep 't vogeltje uit met luider stem :
« Ave, Maria! »

De gier verschrikte en vloog terug,
En liet het seisje ontvlugten.
Zoo werd het door Gods hulp gered,
En 't had niets meer te duchten.
En tot Maria 's lof en eer
Herhaalde 't dankbaar keer op keer :
« Ave, Maria! »

L'OISEAU DES BOIS.

Je veux vous dire une petite chanson d'un pieux solitaire. Il aimait tant la mère de Dieu par-dessus toutes choses, que, quoiqu'il dît, son premier mot était toujours : « Ave, Maria! »

Il avait un petit oiseau dans sa cellule, un petit oiseau au col et aux plumes bigarées, qui chantait avec lui dans son ermitage les louanges de la mère de Dieu. Quand l'ermite chantait soir ou matin, le petit oiseau disait toujours avec lui : « Ave, Maria! »

L'oiseau vit autour de l'ermitage renaître le joyeux printemps, et tous les arbres gaîment revêtus de fleurs et de feuillages. Aussitôt il s'échappa de la cellule, et se mit à chanter d'une voix claire et retentissante : « Ave, Maria! »

Et le frère le suivit tristement pour le rattraper; mais l'oiseau s'enfuit à travers les haies et les buissons, à travers les taillis et les fourrés. Puis il s'éleva dans l'air à tire-d'ailes, et répéta d'une voix plus retentissante encore : « Ave, Maria! »

Mais voilà qu'aussitôt un vautour plongea du haut des airs sur le petit tarin et le saisit du bec et des ongles, et le secoua avec ses serres acerées. Et, dans cette inquiète et pressante détresse, le petit oiseau cria plus haut encore : « Ave, Maria! »

Le vautour recula saisi d'épouvante en laissant échapper sa proie. Ainsi le petit oiseau fut sauvé par l'assistance de Dieu, et en l'honneur et à la gloire de Marie; il répéta avec reconnaissance : « Ave, Maria! »

Digitized by Google

De kluizenaar stond in den tuin,
Vol droefheid en verlangen.
Het seisje schoot neer op zijn hand,
En liet van zelf zich vangen.
En beiden keerden naar de cel,
En zongen zamen luid en schel :
« Ave, Maria ! »

O moeder Gods! o moeder Gods!
O reine bloem der vrouwen!
Zoo van den klaauw des giers door t'
Het seisje werd behoûden,
Zoo red den zondaar ook die viel
En smeekend roept met mond en ziel :
« Ave, Maria ! »

L'ermite était dans le jardin, le cœur plein de tristesse et de désir. Le petit tarin descendit sur sa main et se laissa prendre de lui-même. Et tous deux entrèrent dans la cellule et chantèrent gaîment ensemble : « Ave, Maria ! »

O mère de Dieu ! ô mère de Dieu ! ô pure fleur des femmes ! si, grâce à vous, le petit tarin fut sauvé des serres du vautour, sauvez aussi le pécheur qui tombe, mais qui vous crie de la bouche et du cœur : « Ave, Maria ! »

En voici une autre, où règne une pensée plus profane.



DE DRIE WENSCHEN.

Drie dingen, zoo maar 't wenschen hielp,
Drie dingen waren mijn,
Een meisjen wit, een paapjen zwart,
En ook een bootjen fijn.

— Ei zeg, waarom dat meisjen wit ?
— Ik ging naar 't meisjen heen.
Want zuchten toch en bidden ook
Dat kon ik wel alleen.

— Ei zeg, waarom dat paapjen zwart ?
— Ik bichte me ieder dag,
Men weet niet wat gebeuren kon
Zoo 'k 't meisje alleen maar zag.

— Ei zeg, waarom dat bootjen fijn ?
— Ik roeide keer op keer
Van t' paepjen naer het meisjen toe
En dan naar 't paapjen weêr

LES TROIS SOUHAITS.

Si souhaiter c'était avoir, trois choses, trois choses seraient à moi : une fillette toute blanche, un petit prêtre tout noir, et une charmante petite barquette.

— Et pourquoi cette fillette toute blanche ?—J'irais la voir tous les jours, car soupirer et prier, je le pourrais bien seul.

— Et pourquoi ce petit prêtre tout noir ? — Je me confesserais tous les jours, car on ne sait ce qui pourrait arriver, si je ne voyais que fillette seule.

— Et pourquoi cette charmante petite barquette ? — A force de rames j'irais tour à tour du petit prêtre à la fillette, et de la fillette au petit prêtre.

Vous ne finiriez pas s'il vous fallait lire tout ce qu'il y a de prose et de vers étalés sur cette table. Vous passeriez par toutes les mystérieuses horreurs de la ballade romantique, par toutes les pompeuses apostrophes de l'ode classique, par tout ce que la mythologie offre de figures profanes et la légende d'images saintes et pieuses. Ce serait à vous guérir de la poésie pour dix ans au moins.

Son ambition littéraire ne se borne pas aux poétiques succès du *Jaerboekje*, où il parvient quelquefois à glisser frauduleusement sept ou huit vers qui prennent place sous la rubrique des anonymes. Il donnerait volontiers dix années de sa vie pour être une seule fois couronné à Deinze ou à Menin, à Thielt ou à Saint-Nicolas.

Digitized by Google

Le rhétoricien ne voyage jamais que deux fois dans sa vie pour voyager; d'abord il va voir la mer à Ostende, ensuite il vient s'assurer à Bruxelles de ce que c'est que le Parc. Une fois connaissance faite avec la mer ostendoise et avec le Parc brabançon, il n'y a plus de géographie au monde pour lui, si ce n'est celle des bourgs et des villes qui possèdent des confréries de rhétorique. Presque tous les ans, il arpente le chemin d'une de ces villes, d'un de ces bourgs, avec son habit noir et sa cravate de mousseline, pour assister aux joutes littéraires que l'art du gai savoir y ouvre, aux jours de ses tournois. Jamais, ses favoris ne sont mieux taillés que ces jours-là. Il brise quelquefois une lance dans ces arènes poétiques, mais il en revient toujours devant ou derrière le char du vainqueur.

Il meurt ordinairement à un âge assez avancé, ce qui ne lui plaît guère; car il ne rêve pour sa tombe que le *sicut flos* de Job. Avant de fermer les yeux, il compose son épitaphe, qui est un chronogramme le plus souvent. Il expire avec la douce conviction que le *Jaerboekje* lui consacrera un article nécrologique, et, qui sait? peut-être quelques vers de M. Van Duyse.

Au-dessus de la masse des rhétoriciens vulgaires, bourgeois de la probité la plus intacte, époux et pères selon l'église et le code civil, gardes civiques qui ont la bonhomie de prendre au sérieux le fusil et le briquet national, heureux à force de nullité, bien qu'animés des meilleures intentions, se groupent les vrais rhétoriciens, les maîtres, gens du monde, hommes d'art et de pensée, pleins de mérite, de talent, de génie quelquefois, poëtes sur lesquels repose l'avenir littéraire flamand et peut-être celui de la nationalité belge.

ANDRÉ VAN HASSELT.

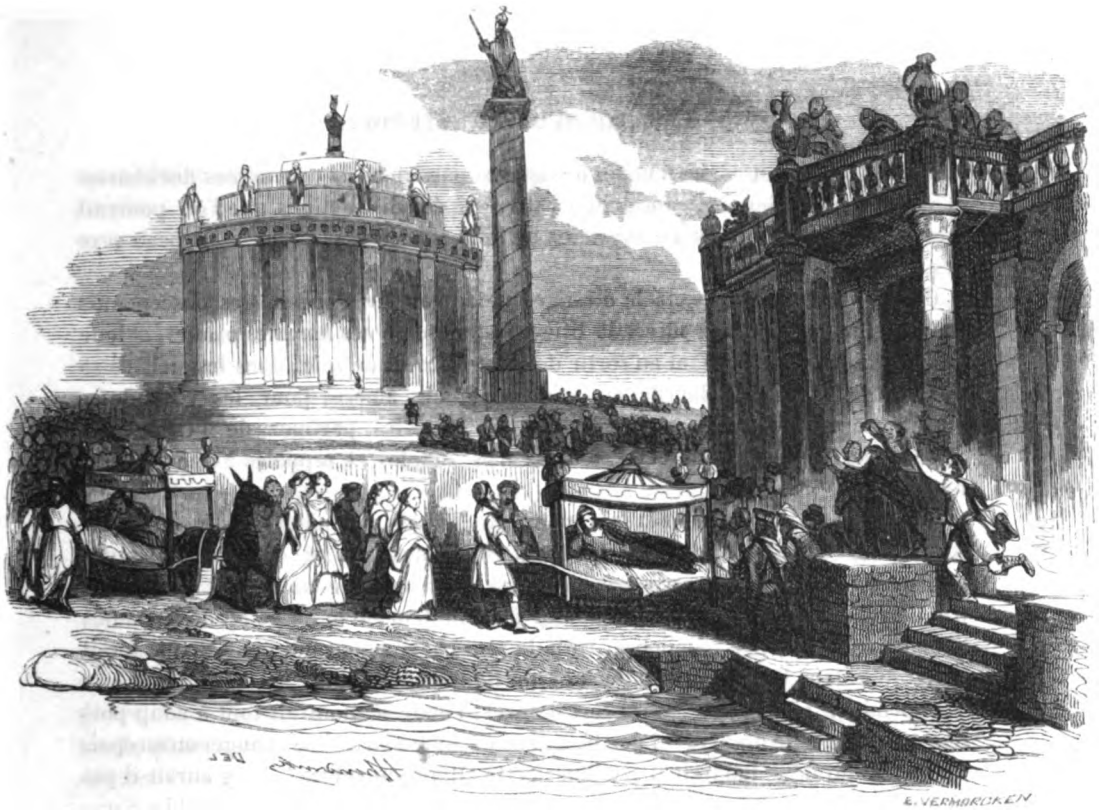


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



LES BAIGNEURS D'OSTENDE.



QUAND un proconsul romain avait bien pressuré une province, il allait à Baies prendre les bains et y chercher une nouvelle énergie pour arracher le dernier talent, que dis-je, le dernier sesterce, à l'heureux pays que le bénin sénat avait mis sous son loyal gouvernement. Bathylle et Roscius y trouvaient aussi la réparation de leurs forces affaiblies par le jeu de la scène, et les

Digitized by Google

matrones voluptueuses, les femmes des graves patriciens, si dégénérées des chastes et vertueuses Fabiennes, couraient s'y livrer à des distractions que l'on pourrait bien assimiler aux orgies des mystères de la bonne déesse, si chère au beau sexe des bords du Tibre.

C'était vraiment un spectacle étrange que de voir les épouses des descendants des Métellus et des Caton suivre la litière fastueuse de ces *hommes publics*, et leur faire cortége en les prenant au sortir des filets d'or et de soie, dans lesquels ils se faisaient mollement balancer au sein de l'onde amère, pour les reconduire ensuite sous des portiques de marbre, où tous les parfums de l'Orient les attendaient et devaient oindre leurs corps souples et rappelés à une jeunesse nouvelle!....

La Belgique heureusement n'a point de Verrès qui aient besoin de venir se purifier dans les flots qui baignent ses côtes, et si quelque puissance ministérielle ou administrative croyait devoir s'y laver, les eaux n'en deviendraient pas noires et bourbeuses, comme autour d'un préteur de la Sicile ou de la Gaule; quelque teinte un peu nébuleuse, voilà le seul changement qui peut-être se ferait remarquer dans l'émeraude ou dans l'azur liquides.

Cependant, si, par un hasard fort naturel, l'onde se montrait tout à coup plus fangeuse que celle du Styx; si par hasard son écume venait à se changer en un épais limon, à qui donc faudrait-il attribuer cette altération subite?... N'y aurait-il pas là quelque étranger, quelque nain grandi sur la scène du monde, coupable d'une de ces rapacités historiques dont la tache ne saurait disparaître sous le contact officieux de toutes les eaux de l'Océan?... Eh! qu'importe à la Belgique, puisqu'il verse sur son sol un or qu'il ne lui a pas ravi!... Puissent tous les Hasting, les Mazarin de nos jours y accourir de même, et y laisser une partie de leurs trésors si légitimement acquis!... Les bains de mer purifient tout!...

Les femmes de nos temps modernes ont aussi moins d'engouement pour les disciples de Thalie et de Melpomène; les plus capricieuses, du reste, se contentent, pour aller au bain, d'une simple enveloppe de mérinos au lieu de filets de soie, et l'huile essentielle, souvent un peu rance que vendent nos parfumeurs, remplace la myrrhe et l'encens de l'Arabie.

Décidément le monde dégénère!...

Pas au point de se désespérer, pourtant; et il faudrait être misanthrope, ou avoir le spleen au dernier degré, pour ne pas trouver *aux bains d'Ostende* de quoi se dérider le front, se raffermir l'économie, et se réjouir la vue.

Déjà, l'Angleterre y verse ses ladies vaporeuses, ses touristes enquêteurs, ses spéculateurs hardis et ses marchands fallacieux; l'Allemagne ses commis voyageurs ses conseillers auliques et ses baronnes si légères; la France ses lions, ses artistes chevelus et ses femmes incomprises. Tous s'empressent d'accourir à ces réunions où le dieu du plaisir vient lutter avec le dieu d'Épidaure.

D'après les tableaux publiés par la direction du Casino, le nombre d'étrangers qui ont séjourné aux eaux pendant la dernière saison s'élève à TRENTE-SIX MILLE!.. Et pourquoi cette affluence n'augmenterait-elle pas encore?... La ville, quoique petite, est bien bâtie, et la régence paraît disposée à faire tous les sacrifices pour

Digitized by Google

en rendre le séjour de plus en plus agréable aux baigneurs. Le projet d'en faire le Brighton de la Belgique est une conception d'un patriotisme éclairé; félicitons en ses auteurs; car bientôt de tous les coins du globe on y portera ses écus et son aimable *far niente*.

Déjà dans ce moment, on parle de la construction d'un nouveau Casino, l'ancien ne suffisant plus. On parle encore, mais vaguement et à l'oreille, d'y ouvrir une maison de jeu.

— Le jeu!... diront les uns, *monstrum horrendum !...*

— Le jeu!... diront les autres, bravo! c'est le bien suprême!...

En effet, l'on ne saurait trop multiplier les moyens d'épurer les mœurs d'une nation!!!... Si Spa possède le *trente et quarante* aristocratique et sa *roulette* populaire, autour desquels les banquistes de l'établissement et leurs honnêtes croupiers donnent tant d'exemples de probité, pourquoi la ville d'Ostende, qui brûle du désir de partager un si beau sort, ne verrait-elle pas s'installer dans ses murs la calculatrice et pâle cohorte des courtisans du hasard?.. Car, on doit en convenir, l'agiotage et les chances de la bourse ne saturent point assez de sensations violentes l'âme avide et altérée d'émotions de tant d'hommes, qui ne peuvent exister qu'au milieu du brusque contraste des joies inopinées et fugitives, et du choc déchirant des rêves et des catastrophes!... et il faut bien que chacun vive!...

En attendant que ces projets enchanteurs se réalisent, nous dirons que la vie que l'on y mène est charmante, parce que chacun est libre de régler ses plaisirs et son temps d'après son humeur et sa fantaisie.

Des familles entières s'y établissent comme dans leur ménage: père, mère, enfants, domestiques, tous émigrent de chaque coin de la Belgique et des pays circonvoisins, et y apportent leurs habitudes, leur régime ordinaire, de manière qu'ils ne croient pas avoir changé de domicile.

Le baigneur peu nanti d'espèces y trouve tous les éléments nécessaires pour concilier le confortable avec l'économie. Mais il faut qu'il prenne ses mesures de bonne heure, c'est-à-dire avant l'ouverture des bains, autrement il serait très-désappointé. Car dès que le temps permet d'espérer des eaux l'efficacité promise par la faculté, ou que la mode et le grand ton appellent la multitude des visiteurs, tous les hôtels sont aussitôt envahis et comblés.

Malheur donc à celui qui n'a pas retenu, par anticipation, le logement qui lui convient. Remarquez que je ne parle pas de logement *garni*, attendu que souvent celui qui s'adjoint pompeusement cette épithète, renferme à peine le nécessaire d'un étudiant en médecine!.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, toutes ces contrariétés ont leur charme: n'attestent-elles pas que ces bains ont la vogue? et d'ailleurs, quel champ à exploiter pour le coureur d'aventures..... pour le véritable baigneur?... Le voisinage pressé produit souvent les rencontres les plus inattendues, les plus délicieuses!...

Cependant, rien qui puisse froisser trop fortement; la politesse et les bons procédés ne sont jamais oubliés ni méconnus, et tel homme à qui le caractère

Digitized by Google

ou une mauvaise éducation pourraient faire commettre une de ces fautes que réprouve la bonne compagnie, sera retenu par le ton général de décence et de réserve qui règne chez les baigneurs. Aussi, tout y est toléré tant que les convenances ne sont pas blessées: le fashionable et le dandy peuvent y briller sans choquer personne par leur faste bizarre, leur désinvolture affectée, leurs manières tranchantes; le vieux guerrier peut s'y livrer à ses brusques boutades; le conteur fâcheux trouve toujours quelqu'un qui l'écoute, et la vieille coquette n'a qu'un léger sourire ironique à redouter.

Comme on se lie facilement aux eaux, il est rare qu'un baigneur n'y fasse bientôt quelque agréable connaissance. Cette règle n'a même pas d'exception, à moins qu'on ne veuille faire bande à part et exister dans l'isolement.

La physionomie du baigneur est aussi variée que ses goûts et ses habitudes sont différents. C'est un protée qu'on saurait reproduire individuellement sous mille aspects divers, mais qu'on doit renoncer de pouvoir peindre comme type général.

Voici, du reste, l'emploi de sa journée : le baigneur se lève ordinairement de grand matin, c'est-à-dire de sept à onze heures, suivant l'état de la marée, et ses premiers pas le portent sur la digue où tout le monde se rassemble. Si, *par extraordinaire,* il se décide à prendre un bain, (et cela arrive dans le cas où quelque jolie baigneuse lui fait venir l'eau à la bouche) il court se jeter dans une des petites charrettes qui stationnent au bord de la mer; et souvent l'affluence est telle qu'on se dispute les places, et qu'hommes et femmes sont sur le point de s'y entasser pêle-mêle pour s'envelopper de la ceinture de Téthys.

Voyez! deux cents personnes sont dans l'eau, qui jusqu'à la cheville des pieds, qui jusqu'aux genoux, qui jusqu'à la ceinture; et, chose plaisante, les gens les plus antipathiques se trouvent côte à côte: un militaire coudoie un robin; un philosophe, quelque vicaire de paroisse; un plaideur, le juge qui lui a fait perdre son procès; un radical, l'ami de la royauté; une femme galante, la vertueuse mère de famille; un petit-maître, quelque rustique propriétaire; un chanteur d'opéra, un sourd-muet, et *tutti quanti.*

Voyez! comme on tâtonne, comme on grelotte... Et cependant l'eau est excellente. Le fou rire est sur toutes les lèvres... et quelle joie de se voir un instant enseveli sous la vague!... Puis, voyez ces nageurs intrépides, plongeant dans les profondeurs, et qui mettent leur gloire à faire frémir les timides spectatrices, sauf à les rassurer ensuite en paraissant fièrement à la surface des flots...

Et ces deux belles Anglaises qu'on a admirées au dernier bal?... Les voilà toutes deux dans la mer. Elles se tiennent par la main. Ne vous en approchez pas! Car malgré l'agrafe pudibonde qui tient fermé le voile dont elles se couvrent, il serait vraiment extraordinaire, j'allais dire malheureux, que quelque mouvement maladroit ou quelque vague indiscrète ne vînt tout d'un coup vous dévoiler des trésors plus précieux que les plus fines perles de l'Océan. Arrière donc, profane!...

En sortant du bain, on se rend au Pavillon Royal :

— Garçon, des huîtres.

Digitized by Google

— Garçon, des côtelettes de mouton.

— Garçon, du chocolat.

— Garçon, du café. — Au surplus, on y trouve d'excellent vin du Rhin, à 2 fr. 50 la bouteille.

Après le déjeuner, ou l'on s'assied devant le pavillon avec un pur Havane, ou l'on se promène sur la digue en regardant toutes les femmes sous le nez, on bien on va lire les journaux à la société littéraire. Cela dépend des goûts.

Quelquefois aussi, c'est un délice que de se lancer dans de petits canots qui flottent à l'entrée du port, et l'on se donne toutes les jouissances de la navigation sans en courir les dangers; car rarement on s'éloigne de plus d'un mille de la côte. Il est vrai de dire que ces promenades sont fort agréables, quand on ne gagne pas le mal de mer, ce qui arrive presque toujours.

Cependant, au retour, chacun raconte tous les hasards périlleux que l'on a bravés:

— Peu s'en est fallu que la barquette ne sombrât!

— On a vu la mort de bien près!

— Mais on avait pris son parti!

Toutes ces bravades intéressent considérablement les vieilles mamans et les bonnes d'enfants.

Parmi les distractions principales de la matinée, n'oublions pas de mentionner la promenade au Sas de Slykens; il y a de la ville à ce lieu une distance de deux mille mètres environ. Dans ce trajet, peu pittoresque, une douce brise de mer vient légèrement vous rafraîchir, et le teint des promeneuses que l'on y rencontre souvent en assez grand nombre, en reçoit un éclat plus vif. Généralement, l'air salin colore à merveille les figures féminines, et sied, on ne peut mieux, à une carnation blanche. En voyant ce mélange heureux du carmin, du corail liquide, avec la blancheur du lis (style Balzac), on se rappelle cette charmante comparaison d'un aimable poëte, qui a dit que *la peau des jeunes femmes présente l'aspect gracieux des roses effeuillées dans du lait.* Sans contredit, nos belles Flamandes peuvent prendre ce compliment pour elles, lorsqu'elles viennent de parcourir le chemin du Sas de Slykens.

Cet endroit remarquable par ses écluses de mer, construites par Napoléon, est bien autrement célèbre par son *cabinet d'histoire naturelle* et sa *chambre obscure.* N'allez pas vous imaginer pourtant que ce cabinet renferme quelque chose d'insolite; on n'y voit que ce qui se montre dans tout musée de troisième et même de quatrième ordre. Mais il prête, on ne peut mieux, aux étonnements de plus d'un baigneur peu familiarisé avec les singularités qui couvrent le globe, ou peu au courant des phénomènes physiques. Quant à la chambre obscure, c'est différent; et comme cet appareil d'optique, ou plutôt de catoptrique, sert ici à tout autre usage que le *Daguerréotype*, il faut nécessairement en parler. Seulement, avant de décrire ce mystérieux et tout à la fois indiscret tabernacle, disons quelques mots du maître de ces lieux :

Si tout le monde n'est pas d'accord sur le chapitre des connaissances et de l'érudition du sieur Paret, du moins, chacun lui reconnaît une bonne dose

Digitized by Google

d'originalité et surtout de complaisance, et cette dernière qualité est un mérite que ne possèdent pas tous les gens que leurs professions ou leurs établissements mettent en perpétuel contact avec le public.

En sa qualité d'aubergiste, M. Paret ne manque jamais de vous accueillir le bonnet de poil de chèvre ou le chapeau à la main.

— Que puis-je vous servir, messieurs et mesdames?... désirez vous de la limonade, du vin, des huîtres, des....

— Nous désirons voir votre musée et votre chambre obscure.

— Très-volontiers. Donnez-vous la peine de monter. — Et il vous indique un escalier tournant situé au fond d'un corridor.

A peine entrés dans ce qu'on appelle le musée, M. Paret vous engage à regarder un petit oiseau à travers un tuyau qu'on suppose être un télescope. Cela fait, il sépare l'instrument en deux parties, et pose entre les deux bouts un corps opaque quelconque. Vous pensez, dès lors, que l'oiseau ne sera plus visible; erreur! on le voit à travers tout cela comme si de rien n'était. Premier étonnement. M. Paret sourit, il est content.

Puis, vous faites le tour de la salle, en vous arrêtant à mille objets plus ou moins curieux, tandis que M. Paret, sans se faire aucunement prier, vous explique à force de grands mots bizarrement accouplés, l'histoire, le mécanisme et le jeu phénoménal de tout ce qui vous entoure. Les noms de Buffon, de Cuvier, de Franklin, de Newton ne sont point omis dans sa narration historique, scientifique et descriptive; et hâtons-nous d'ajouter que ces citations, bien que multipliées à l'excès, sont loin d'être dépourvues de justesse, ce qui n'est pas toujours le côté fort de nos modernes savants.

Plus loin, se trouve une *machine électrique* et un *cabinet de magnétisme*, et pour peu que vous lui en témoigniez le désir, il vous soumet avec empressement à l'influence de ce double fluide impondérable. Et que d'émotions, de surprises et d'attaques de nerfs tout cela n'offre-t-il pas? C'est vraiment à en mourir... de plaisir.

Avant de quitter ce lieu d'enchantements, M. Paret vous montre un registre où sont inscrites des pensées, des observations d'un grand nombre de savants et d'illustres personnages, et il vous invite gracieusement à vouloir augmenter sa précieuse collection. Comme on le pense bien, chacun se rend volontiers, *mais avec modestie*, à un désir aussi naturel.

Ensuite M. Paret, vous prie de le suivre.

— Où donc nous conduisez-vous? il fait ici noir en diable!...

— Il est midi, Messieurs, c'est le moment de voir la chambre obscure.

Et vous entrez en tâtonnant dans un petit reduit situé au haut de la maison, où peuvent se tenir à peine une dizaine de personnes tout en étant serrées les unes contre les autres. Bref, on y est fort bien. Chacun se range immédiatement autour d'un plateau suspendu à hauteur de la taille, tandis que M. Paret s'empare de quelques ficelles et leur imprime un léger mouvement. Aussitôt, des rayons lumineux se reflétant sur le plateau, éclairent tous les visiteurs.

— Attention, Messieurs et Mesdames!... Voyez-vous ce troupeau de moutons?...

Digitized by Google

— Comme tout cela remue! C'est charmant!

— Et dans le lointain, là, à gauche, voyez-vous cette tour magnifique?... c'est le beffroi de Bruges! — Puis, il transmet tour à tour sur le plateau un grand nombre de sites dont l'aspect animé est souvent des plus pittoresques; tout à coup, il change de direction et s'écrie:

— Voici la mer!...

— Parbleu! comme on fait lestement du chemin dans une chambre obscure!..

— Et sans que ça paraisse...

A ces mots, prononcés évidemment avec intention, une légère commotion se fait sentir dans l'auditoire, deux personnes surtout... Mais passons, nous n'avons rien à y voir.

M. Paret continue:

— Voyez les ondulations des flots, leur écume légère qui n'a rien de redoutable dans cette saison bénigne. Voilà des bâtiments qui cinglent pour les cinq parties du monde...

— Ou qui en reviennent plutôt.

Et l'interlocuteur indiqua du doigt le mouvement des vaisseaux se dirigeant vers le port d'Ostende.

— Qui en reviennent, d'accord. Étrange destinée!... Aux uns le bonheur, la fortune et toutes les faveurs des filles de Nérée; aux autres, les tempêtes, les écueils, la ruine et la mort. Ce n'est pas sans raison que la mer s'appelle le perfide élément!... (*Mouvement des ficelles.*) Mais arrêtons nos regards sur un spectacle plus attrayant. Celui-là du moins ne fera pas couler des larmes! ..

A cette vue, c'était une série d'exclamations:

— Que c'est joli!...

— Quel coup d'œil ravissant!...

En effet, deux cents baigneurs et baigneuses se jouent dans l'onde, comme le poisson qu'elle recèle. La digue est remplie de fashionables et de *dandinnes*. Le beau sexe forme partout majorité, et il n'y a pas un de ses mouvements qui ne vienne se retracer sur le plateau officieux.

— O chambre obscure que tu es précieuse!... et que tu le serais cent fois davantage si l'art et la lumière avaient donné à M. Niepce ou Daguerre, la magique ressource de fixer sur un morceau de cuivre ou de platine un tableau si animé!... que de formes délicieuses resteraient empreintes sur cette page merveilleuse, qui tout à l'heure ne conservera plus aucune trace de ce qu'elle offre, en ce moment, aux yeux enchantés!...

Ici, M. Paret se redresse tout fier et d'un air triomphal, comme si c'était lui qui eût créé ces sites, ces ondes, ces femmes sur la digue, et ces naïades folâtrant au milieu des vagues. Mais quelle était son erreur en disant que ce spectacle n'aurait point fait couler les larmes. Il en fera couler de jalousie et de fureur; il soulèvera peut-être un orage plus violent, que le choc des vents impétueux! Car, tout à coup, un des spectateurs, Monsieur N..., qui prenait le plus de plaisir à contempler cet admirable panorama, se mit à pâlir d'une façon étrange. Sans mot dire, il descend les escaliers quatre à quatre, et s'adressant à un conducteur de

Digitized by Google

vigilante qui se trouvait devant l'auberge, on l'entendit distinctement crier :

— Cocher, au Pavillon Royal, et ventre à terre!...

Après ce départ si précipité il se fit un long silence, chacun regardait le plateau dans tous les sens, et n'apperçut rien d'effrayant, rien qui pût motiver ou expliquer cette brusque sortie. On faisait mille conjectures.

— Qu'aurait-il donc vu ?

— Sa femme peut-être. Vous savez qu'elle est fort jolie, et...

— C'est impossible. Madame N... avait ce matin une forte migraine; elle est restée à son hôtel.

— Mais on pourrait lui rendre visite ?

— C'est ce qu'on ne verrait pas d'ici. Au surplus cette dame ne reçoit, en l'absence de son mari, que les intimes de la maison, et vous savez, Messieurs, combien, *aux eaux surtout*, les lois de l'amitié sont sacrées et inviolables.

Un petit sourire d'incrédulité accueillit ces dernières paroles. C'était lui dire : vous pataugez, mon brave homme.

Cependant tous les yeux étaient fixés sur le Pavillon Royal. Monsieur N... était parti depuis dix minutes. Soudain, une vigilante passe sur le pont des remparts et s'y arrête. Un homme en sort : c'était lui. D'un bond il franchit la distance qui le sépare de la Colonne.....



Dans ce moment chacun des spectateurs avait deviné la cause du départ de Monsieur N... On avait reconnu sa femme, qui se trouvait dans la galerie du phare avec... un ami de la maison.

Digitized by Google

Quelle scène allait s'y passer? l'anxiété était peinte sur toutes les figures. Une catastrophe devenait imminente, inévitable.

Mme de B. s'adressant alors à son mari, lui dit d'une voix où l'émotion la plus forte se trahissait :

— Mon ami, je ne me trouve pas bien, sortons d'ici!...

Et chacun de s'écrier :

— De l'air! de l'air!

Au même instant, M. Paret imprimant un mouvement aux ficelles, le phare, les baigneurs et la mer, tout avait disparu.

Quelle était donc la cause de cette émotion subite de Madame de B. ?

— C'est que...

— Parce que...

— Mais n'en croyez rien ; c'est de la médisance.

Aussitôt on se remet en route; chacun avait hâte d'arriver au pavillon pour connaître le dénoûment tragique; car, sans nul doute, on allait apprendre qu'*une* et peut-être *deux* personnes avaient eu le malheur de tomber par dessus la galerie. Enfin, l'on arrive et, le croirait-on?... autant de morts que de blessés, personne n'avait péri!

Décidément, nous vivons dans un siècle de progrès!

Beaucoup d'aventures de ce genre sont le sujet de la conversation des tables d'hôte, des cafés et du Casino, et de tous ces incidents que de matière aux demi-mots, aux allusions, aux épigrammes qui circulent de bouche en bouche et qui, après avoir fait le tour de la ville, reviennent au point d'où ils sont partis!... Seulemet on ne les reconnaît plus, comme de juste.

Après le dîner, le baigneur retourne à la digue. C'est le plus beau moment de la journée pour la promenade. Il y aura foule.

— Garçon, une demi-tasse et du feu.

— Voilà, Monsieur.

Et il allume son deuxième Havane, qu'il savoure lentement, à longs traits. Puis, il se met à réfléchir, et à réfléchir profondément, car un millier de femmes charmantes défile devant lui, et il n'a pas un regard pour elles.

Quelqu'un en fit la remarque, car il nous dit :

— Connaissez-vous ce Monsieur?

— Je le connais.

— Il est bien distrait?

— C'est un souvenir qui le tourmente.

— Qu'est-ce donc?

— Écoutez. Une jeune personne a été l'objet de ses attentions les plus assidues. Après lui avoir fait comprendre par le langage des yeux, combien il la trouvait jolie; après lui avoir envoyé quelques baisers brûlants lancés du bout de ses lèvres et de ses doigts, notre Lovelace prit un parti décisif: il tira de sa poche une *carte de visite*, comme qui dirait un billet doux, et il la montra furtivement à *l'adorable créature, pétrie des mains de l'amour*, qui rougit considérablement. De ce moment, son plan était fait. Avec quelle impatience il attendait le *mercredi*,

Digitized by Google

jour de la semaine où elle a l'habitude d'aller au bal du Casino. Comme il lui tardait de valser avec son *ange céleste !* (style consacré.) Enfin elle a sonnée, cette heure si impatiemment attendue, et il a obtenu la valse désirée.

Voyez-les d'abord se promener en long et en large dans ces salles resplendissantes de lumières! à voir leurs physionomies si calmes, si froides, il est certain qu'ils parlent de la chaleur, des belles toilettes et de la foule qui ne permet pas de valser à son aise. Toutes les intrigues de bal commencent ainsi. Mais bientôt aux lieux communs a succédé un autre dialogue plus intéressant, ce qui arrive encore toujours quand un vrai baigneur tient sous son bras une femme aimée. Or, c'était ici le cas.

— Mademoiselle, j'ai une prière à vous faire...

— Une prière?

— Oui, je voudrais savoir si vous n'avez rien à répondre à ma lettre que vous avez eu la bonté d'accueillir, il y a quatre ou cinq jours?...

— Je ne vous comprends pas, Monsieur; je n'ai pas reçu de lettre.

— Votre gouvernante, à qui je l'ai confiée, m'a cependant assuré....

— Je le répète, je n'ai rien reçu. Et, pour répondre... il faudrait du moins que je sache... ce que vous aviez... à me dire.

— (*Prenant un air timide*). Ce que j'avais à vous dire?... Cette question est sans doute bien naturelle, bien simple et pourtant elle m'embarrasse excessivement.

— Pourquoi ?

— (*De plus en plus timide*) C'est que... c'est que cette lettre était un aveu de mon amour pour vous, et que je n'oserai jamais vous faire, de vive voix, une confidence de cette nature. (*La voyant beaucoup rougir*) Ah! votre gouvernante est bien coupable de m'avoir trompé de la sorte; elle a bien mal agi!... (*Portant la main au front et avec un accent légèrement dramatique*) Que je suis malheureux!...

—Sans doute, c'est mal, très-mal de sa part. Moi aussi, je croyais à son amitié!.. Mais rassurez-vous: dès ce soir, je le dirai à maman, *qui la renverra, j'en suis sûre.*

—Vous êtes un ange!!.

Et il l'enlace délicatement... pour faire quelques tours de valse. Notre amoureux est dans le ravissement. Il se promet de tirer parti d'une âme si candide, d'un esprit si ingénu. Au premier abord, oui, c'est ce qu'il pensait; mais quelques réflexions ont suffit pour calmer cette fièvre de conquêtes. Tant de naïveté et d'innocence l'avaient désarmé. Aussi, la valse terminée, il la reconduit, non sans émotion, auprès de sa mère, et ne l'a pas revue depuis.

— Où es-tu, monsieur Monthyon?

— Ne riez pas; car il aime sincèrement.

— Et c'est là, le souvenir qui le tourmente?

- Oui.

— Mais il est fou! Il me semble qu'à sa place, je ...

—Sachez que cette demoiselle appartient à une des premières familles de cette ville.

— Dans ce cas, j'irais voir ses parents et....

Digitized by Google

— Il est marié!

— Pauvre garçon!...

Le soir, tout baigneur va nécessairement au Casino. On y joue, on y danse, et l'on y entend parfois des amateurs virtuoses (et quels virtuoses!!!); en somme, on s'y amuse fort bien. Les femmes que l'on y rencontre sont généralement aimables, la plupart jeunes et jolies, quelques-unes fort élégantes; c'est une justice à leur rendre. Mais si, dans le nombre, on trouve parfois une Agnès, nous devons dire, pour l'acquit de notre conscience que, par compensation, l'on y remarque plus d'une beauté à qui l'on ne reproche que trop d'expérience.

— Vois-tu, mon cher Félix, cette gracieuse lady, à l'air modeste et innocent?

— Hé bien?

— Elle a mis à sec le portefeuille du lord qui cause avec elle.

— Cela prouve qu'elle sait vivre.

— Et cette belle dame, avec sa toque bleue?

— Miséricorde! elle a l'air d'un gendarme en jupons!

— Chut! C'est une de nos sommités sociales.

— Parbleu! Ça se voit de suite.

— Et cette piquante brune, au regard castillan?

— (*lorgnant de tous côtés*) où donc, où donc?...

— (*indiquant du doigt*) là... près de la croisée.

— Dieux! les blanches épaules! hé bien?

— Elle a su se faire donner l'anneau nuptial par cet énorme *paquet*, ce lourd financier qu'elle tient au bras et à qui elle fera payer cher les douceurs de l'hymen.

— Ce sera la seule chose qu'il n'aura pas volée. Adieu!

— Tu me quittes?

— Pour un instant.

Deux minutes après, on le vit inscrire sur son calepin le nom de Madame***, la piquante brune, au regard castillan, qu'il venait d'engager pour la prochaine valse.

— Félix, tu es un bien mauvais sujet.

— Que veux-tu, mon ami? *Trahit sua quemque natura!* Je suis baigneur..... et j'obéis à ma destinée.

— C'est-à-dire, qu'en venant prendre les bains à Ostende... ce n'est guère pour barboter dans l'eau?

— Tu l'as deviné, docteur.

— Encore un mot: tu me tiendras au courant, j'espère?

— Me prends-tu pour un écolier?... tu sauras tout... *peut-être davantage!...*

— J'y compte. Au revoir donc, et bonne chance!

Et les deux amis se quittèrent par un serrement de main qu'on aurait pu traduire par ces mots :

— A moi!.... les blanches épaules!....

— A moi!.... le sujet d'un drame intime, ou d'un opéra-comique!

Arrêtons-nous ici. Car vouloir se faire l'historiographe de tout ce qui se

Digitized by Google

passe aux eaux d'Ostende, ce serait entreprendre une œuvre de longue haleine, sinon au-dessus de nos forces; c'est au lecteur à y suppléer s'il a l'imagination *créatrice*, et l'épithète est ici infiniment plus honnête que tout ce qui lui passera nécessairement par le cerveau.

LE DOCTEUR VAN HECKE.



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



LE RAT D'AUDIENCE.

De par la loi, les audiences des tribunaux sont publiques. Est-ce un bien? Est-ce un mal? C'est ce que nous ne discuterons pas ici. Saint Louis rendait la justice sous un chêne, en plein vent. C'était une procédure sommaire par excellence, et dès longtemps perdue. Nos salles d'audience sont ouvertes à tout le populaire qu'elles peuvent contenir, ce qui, à l'endroit des bonnes odeurs, place lesdites salles à une grande distance d'un boudoir de comtesse. Ce que le populaire vient y chercher, vous le devinez sans peine : là où il y a un criminel à juger, vous verrez ses dignes acolytes se presser au pied du tribunal, et faire gémir la barre qui les contient comme une digue mal affermie.

Voici l'accusé, et tous les yeux le dévorent. C'est la commisération qu'il excite. On le considère, parmi la foule, comme une victime qui n'a fait que récupérer, à la façon de Jean Sbogar, et par le poignard, un faible contingent d'écus. On appelle

Digitized by Google

les témoins, race détestée du public des cours d'assises : ils sont là prêts à noircir l'innocent criminel. On interpelle, on jure, on répond, on discute, on contredit, on avoue, on nie, on se perd dans le dédale de la justification.

L'alibi, cette arme à deux tranchants, est mal établi. C'est alors que se déroule la narration du crime. Le public devient oreilles, de la tête aux pieds. Quel silence dans ce public! Il y a là toute la lie du peuple, des voleurs, des escrocs, des recéleurs, des mendiants, des coupe-jarrets, des filles : il s'y trouve aussi de jeunes adeptes dans l'art de débarrasser autrui de son superflu, voire de son nécessaire, suivant l'occasion. Tous ces gens-là viennent compléter leur éducation, ou puiser, à la source même, des notions nouvelles d'adresse et d'audace. La stratégie du crime se déploie à l'audience; elle s'y meut; elle y paraît à nu. Les ruses de guerre (et de quelle guerre) y sont révélées, expliquées, promulguées, commentées, et bientôt mises à profit. Les échappatoires, les subterfuges, les mensonges sont parfois employés avec succès. Parfois, moyennant d'adroites raisons, l'accusé parvient à se blanchir, et c'est alors que se manifeste, dans la foule qui grouille au delà de la barre, ce mouvement que les sténographes appellent : *sensation profonde dans l'auditoire*. Ce n'est que la joie de voir le crime impuni et la justice impuissante. Dans le cours des débats, les plus jeunes se communiquent les notions acquises, le bon ou le mauvais de chaque moyen, l'écueil à éviter, les précautions à prendre. On adopte tel système d'attaque contre le bien d'autrui; on se propose d'employer, en temps utile, tel système de défense contre le magistrat. Les plus vieux se raffermissent dans leur théorie, ou se promettent de modifier leur tactique usée. Les débats sont pour eux, à certains beaux jours, une révélation. — Les audiences, vous le voyez, sont assez souvent une école féconde en pernicieux enseignements.

Bientôt les débats sont clos. On condamne, et le public mal-odorant de plaindre la victime d'une loi trop rigoureuse. On absout, et le loyal voleur est reçu avec acclamation par ses généreux confrères et associés. On sort tumultueusement de la salle, et le flot populacier déborde dans les cabarets voisins, où l'on sacrifie à Bacchus couleur de bière ou couleur de genièvre.

A toute audience de tribunal criminel, le même intérêt s'agite, la même foule se presse. Toujours les mêmes hommes sales, les mêmes figures suspectes, la même attention passionnée, les mêmes leçons reçues. C'est plus souvent, il faut le dire, l'école du mal-faire que le salutaire exemple d'une répression redoutable. Le drame humain réside là dans d'odieuses réalités.

Et si, de la salle des crimes, vous passez à celle des procès privés, vous trouverez une solitude monotone. Quelques désœuvrés cherchant la chaleur du poêle et un abri pour une matinée, mais pas de public. Et en effet, le débat sur la propriété fondée en titre authentique, n'intéresse que médiocrement ceux qui font acte de propriété, sans autre titre que l'agilité de leurs doigts ou l'audace de leurs entreprises. La leçon est stérile, dans une discussion de droit pur, pour ceux qui ont le droit en horreur, et cela pour de très-plausibles motifs.

En Belgique, les dames ne fréquentent pas les audiences, et nous les en félicitons. Timon ne les percera pas de quelque satire mordante, comme il leur en

Digitized by Google

aiguisa à Paris il y a peu de mois. L'enceinte réservée ne reçoit donc point de chapeaux roses à plume; l'œil du juge n'est jamais récréé par la vue de quelques jolis minois préférables, pense-t-il, à l'art. 302 du code pénal; ce qu'il voit, outre la foule remuante, ce sont quelques plaideurs émérites, le barreau, des avoués, des gendarmes : l'enceinte réservée est pour eux.... L'enceinte réservée s'ouvre aussi, par une tolérance qui forme son titre, devant le *rat d'audience*.

Le rat d'audience a été jeune et fringant, lorsqu'il était bonnet à poil dans la garde de l'Empereur. C'était alors un intrépide soldat, un infatigable marcheur. Aussi devint-il adjudant sous-officier; et lorsqu'après trente-cinq ans de service et seize campagnes, il fut mis à la retraite, il obtint sa pension d'invalide. Ajoutons qu'on lui avait promis la croix, pour sa conduite ferme et généreuse en Russie : cette promesse resta une promesse. La large poitrine du vétéran ne porte pas le ruban rouge, couleur du sang qu'il a si souvent versé sur le champ de bataille. L'oubli dont il a été victime a profondément ulcéré son cœur, et son sommeil fut troublé par cette noire injustice. Il se résigna cependant. Après avoir vainement réclamé, il s'efforce aujourd'hui de se consoler en songeant qu'il n'est pas seul méconnu, et pour secouer des réflexions pénibles, il se mouche et prend du tabac : c'est la grande consolation des vieillards. Le rat d'audience n'est pas dénué de ressources. Son père n'avait rien, et n'avait rien pu lui laisser : mais un oncle, riche fermier dans le Hainaut, lui a légué une petite rente. Au total, il a neuf cents francs à dépenser par an; ses goûts sont modestes, ses habitudes régulières, ses besoins bornés; il est à son aise, et parfois il peut, le brave homme, soulager quelque infortune.

Le rat d'audience a aujourd'hui soixante-dix ans : c'est un rat émérite. Il n'est pas marié, ce qui lui donne toute liberté et tout loisir : en général, les vieux soldats affectionnent le célibat, et notre rat eut toujours en horreur le joug matrimonial : « J'ai, dit-il, assez longtemps porté le joug disciplinaire. » — Que faire cependant au milieu du tumulte, dans le tourbillon d'une grande ville? Flaner toujours, quel ennui. Lire les gazettes, quelle sottise. Boire des petits verres, quelle bassesse. Un ancien adjudant sous-officier de la garde impériale, à la tête de neuf cents francs de rente et après de longues fatigues, ne pouvait devenir que rat d'audience, et rat d'audience il fut.

Quelle belle vie, que d'émotions, que d'attraits! Voir la loi et ses organes, quel grand spectacle! Qu'il y a de charme dans cette noble situation! Et puis n'est-ce pas une occupation éminemment morale, de contempler le crime, et d'abhorrer sa hideuse tactique? C'est un bon emploi du temps de moraliser ses auditeurs en leur exposant les conséquences de la dépravation. Le temple de la justice est pour le rat d'audience d'une auguste solennité, et l'émotion des débats judiciaires est pour lui la source tantôt d'émotions poignantes, tantôt d'une ineffable somnolence.

Aussi, voyez-le dans sa permanente jubilation. Il est grand, fort, carré. Ses épaules sont un peu arrondies par l'âge, et sa démarche est lente et pesante, car il a eu des blessures et il est tourmenté par le rhumatisme : il s'appuie assez ordinairement sur une canne de jonc, à pomme d'ivoire jauni. En temps brumeux, il a en outre un parapluie de forme antique, en soie rouge déteinte et fréquemment

Digitized by Google

ressassée. Ses cheveux gris sont taillés très-courts, suivant l'ancienne ordonnance, et ils ressemblent à une brosse bien fournie; ses favoris sont blancs, longs et clair-semés; ses gros sourcils noirs se joignent et donnent à sa physionomie un caractère énergique. Cependant sa bouche un peu arrondie exprime la franchise et la bonté : le lion des champs de bataille se repose dans une pacifique bonhomie. Ses lèvres épaisses, dont l'inférieure un peu pendante, annoncent un léger penchant au bon faro; ses petits yeux gris sont vifs et ont quelque chose d'égrillard et de gai; il s'y joue parfois un grain de sel attique, lorsqu'il rumine une plaisanterie sentant de loin le bivouac. Visage large et plein, front bas, tempes saillantes, joues roses, élastiques, et se perdant dans un riche menton, dont une cravate étroite ne saurait réprimer la cascade triomphante : sur ce menton, se dresse une barbe rude comme un chardon, blanche, et faite seulement deux fois la semaine. Cette figure, opaque et peu animée, annonce un certain affaissement de l'âge : cependant elle s'anime lorsque le drame judiciaire éveille de fortes émotions. Souvent aussi, amené sur le chapitre des guerres de l'Empire, le preux vieillard se sent rajeunir: il n'a pas trente ans alors. Son geste est rapide, sa parole précipitée, ses yeux lancent des étincelles. Il parle de son capitaine, de son colonel, de son général, et du caporal en chef dont il avait protégé les veilles ardentes. Il décrit les pays qu'il a visités; les Alpes qu'il a surmontées; les déserts brûlants qu'il a traversés; les neiges dans lesquelles il a lutté contre un sommeil mortel. Il explique ses faits d'armes, ses aventures amoureuses et ses dangers toujours nouveaux. Dans ces moments, il n'est plus rat d'audience : il est redevenu soldat, il est bercé, au physique comme au moral, dans une passagère illusion. Bientôt il se tait, il halète quelque temps, puis il reprend sa peau de vieux rat. Le revoilà tel que je vous le décrivais tantôt. Poursuivons :

Le rat d'audience porte ordinairement une ample redingote de drap bleu, avec poches sur les hanches; un pantalon couleur ardoise, très-large, et aussi large du bas que du haut, un peu court; son gilet, qui descend jusqu'au milieu d'un ventre proéminent, est de piqué gris ou de poil de chèvre verdâtre à fleurs bleues; sa cravate, toujours blanche, se laisse deviner sous le menton. Il est chaussé de bas uniformément gris, en fil pendant l'été, en laine pendant l'hiver, et de souliers à rosettes, à grosses semelles et à talons cloutés en fer. Une longue chaînette en acier, à laquelle pendent de petites breloques de toutes les façons, indique une montre : c'est la montre qui fit tant d'évolutions en Europe; meuble indispensable pour le rat d'audience aussi bien que pour l'adjudant de la garde, car de même qu'il fut toujours exact à l'appel du tambour, de même il est là, lorsque la sonnette du président tinte l'heure de l'audience. Ce qui signale de loin la venue du brave homme, c'est son chapeau : chapeau de feutre gris foncé, de forme basse et lourde, à larges bords, et profondément enfoncé sur les yeux. Cet auguste chapeau date de 1826, mais jamais il n'appartint à une mode quelconque; c'est un monstre dans la chapellerie; c'est le cauchemar fantastique de quelque artisan à imagination déréglée : pas de proportions, pas de contours, pas de règles, dans cette coiffure mirifique qui pèse sur le front du rat d'audience, comme une carapace de tortue. Ce chapeau cependant est l'objet d'un culte constant; brossé chaque jour, il a

Digitized by Google

perdu le duvet qui le couvrait, et grâce à la salive dont il est parfois saturé, il brille au soleil comme une plaque de fer-blanc. Lorsque ce chapeau circule dans les parages du Palais de Justice, lorsqu'il louvoie vers la salle des pas perdus, les avocats, les plaideurs et leurs avoués, les huissiers et les curieux pressent le pas, car l'heure est proche des bavardages judiciaires. J'ai même connu un avoué qui ne consultait jamais sa montre; chaque jour, le rat passait sous ses fenêtres, se rendant aux audiences, et le chapeau ci-dessus vanté servait de pendule à M. Chicaneau. C'est ainsi que les plus grandes choses produisent de petits effets; le vaste chapeau du rat d'audience met en mouvement la bile du souteneur de procès, car, dès l'ouverture du rôle, les sécrétions du procureur sont plus aigres que jamais.

Cependant le rat d'audience a pénétré dans les couloirs du Palais de Justice. Suivons-le dans ses évolutions compliquées. Disons ses démarches, ses perplexités, ses résolutions et ses joies. Que ne peut-il être dans toutes les salles à la fois? Comment savoir ce qui s'y passe? Laquelle choisir? D'où viendront les douces sensations de cette journée? O génie du rat d'audience, verse sur lui tes précieuses inspirations, et fais que ton rat bien-aimé n'éprouve ni déception ni regrets!!! Car voilà devant lui toutes les portes ouvertes : voilà la cour d'assises, Élysée du rat d'audience; voilà le tribunal correctionnel, voilà le tribunal de simple police; puis le tribunal civil, et la cour d'appel, et la cour de cassation, et le tribunal de commerce, et le conseil de guerre, et la haute cour militaire..... Grands dieux, que faire dans ce conflit tumultueux de débats judiciaires! Un assassinat, un vol à l'américaine, une querelle de marchandes de harengs, un vol de chambrée, une enquête sur adultère, une belle faillite, un rejet de pourvoi d'un condamné à mort, voilà les divers drames qui se disputent l'attention du rat d'audience. Et cependant, il ne peut être partout. Et cependant, il voudrait tout savoir; il voudrait compléter sa chronique du jour, et s'initier aux incidents de toutes les causes, pour en faire part, le soir, à ses amis. Comment faire? quel moyen?

Le rat d'audience est l'ami de tout le monde, mais surtout des huissiers; il les caresse, il les flatte, il les cajole; il leur parle de la campagne de Russie ou des belles Espagnoles de Madrid, il leur offre une prise de tabac; dans les grandes occasions, il leur paye la goutte; c'est en souriant, en minaudant, en louangeant qu'il les aborde, lorsqu'il veut obtenir des renseignements sur ce qui s'est passé. N'ayant pu voir, il veut savoir, et les huissiers, conquis dès longtemps par les manières distinguées du rat d'audience et aussi par ses petits verres d'absinthe, lui racontent les incidents des procès et des plaidoiries. C'est ainsi que s'il n'est pas partout quant au corps, il est partout quant à l'intention, et au moyen de ses relations solidement établies, son génie curieux et cancanier plane sur tous les compartiments du sanctuaire de Thémis.

Il faut pourtant que le rat d'audience se case quelque part. Quand la cour d'assises tient séance, il n'hésite pas : c'est là qu'il rencontre les jouissances les plus pures et les plus sanglantes; c'est là que le drame humain lui présente l'intérêt le plus doux et le plus poignant : le crime se dresse devant lui dans sa redoutable puissance; le crime, ce fait social indestructible, éternel, menaçant, et qu'aucune

Digitized by Google

force humaine n'a pu maîtriser... Le rat d'audience est donc aujourd'hui en cour d'assises : allons l'y trouver et voir ce qu'il y fait. Avant l'ouverture de l'audience, il approche de l'huissier qui lui ménage son entrée dans l'enceinte réservée ; il va serrer la main au chef de la gendarmerie de service, qui doit plus tard assurer la liberté des jurés en les tenant sous clef ; il donne quelques coups de son luisant chapeau aux jeunes avocats qui s'en amusent ; il examine attentivement le défenseur déjà revêtu de sa robe ; il rode quelques instants dans tous les coins de la salle ; il vérifie si chaque juré a devant lui sa demi-feuille de papier et sa plume ; puis il va s'asseoir : il se case le plus près possible du banc des accusés ; il dispose commodément son rayon visuel ; il se mouche par trois fois d'une manière triomphante, renifle une double prise de tabac, place son immortel couvre-chef sur sa canne, sa canne entre ses jambes, et ses jambes devant lui. Fixe et immobile, comme à la parade, il attend. Attention ! La cour entre ; l'accusé paraît. Analyse, diagnostic, réflexions, conclusions du rat d'audience. Ce criminel, dit-il, est un scélérat ; son regard fauve, ses oreilles rapprochées du front, ses dents de tigre, ses cheveux roux et plantés à rebours, la chique de tabac qu'il mâche, tout en lui dénote une profonde immoralité. Le rat d'audience est imbu de la férocité de son sujet. Il écoute la lecture de l'acte d'accusation avec une attention béante : « en conséquence, dit le greffier, Polydore Philogène est accusé d'avoir tué père, » mère, épouse et huit enfants. » Ce résumé magnifique imprime une commotion violente à l'auditoire ; le rat est impassible : *justum ac tenacem.... vox faucibus hæsit.* « J'en ai vu bien d'autres, dit-il malgré cela à son voisin, qui le » regarde avec de grands yeux et qui répond : — C'est pourtant déjà bien assez » comme cela. » On interroge l'accusé, qui nie, et qui affirme sur l'honneur être innocent comme un agneau blanc.—Accablante dénégation, se dit le rat d'audience. Les témoins sont entendus, le magistrat demande au jury la tête de Philogène, l'avocat la lui dispute, l'accusé est édifié, le public s'agite, on réplique, on duplique, la sueur inonde les visages, les têtes sont hors des gonds, on se dit des injures et le jury..... acquitte! — Morbleu, s'écrie le rat d'audience, quelle belle justice : un parricide, matricide, conjugicide, et octuple infanticide acquitté! — Comment parricide, matricide, conjugicide, et octuple infanticide? mais il a établi son alibi. — Son alibi ! quel alibi ? — Mais, réplique le voisin, il a prouvé que tandis que le crime se commettait à Cateauville, il était à dix lieues de là. — Je n'ai pas entendu cela, répond le rat d'audience en extase..... Le fait est que le pauvre rat d'audience, à l'heure de son dîner, s'était endormi sur sa canne, au moment où les témoins à décharge prêtaient leur témoignage, et qu'il ne s'était éveillé que pour entendre le verdict. — O lecteur! pardonnez au rat d'audience, car quand il est en cour d'assises, il ne dîne pas ; et quand il ne dîne pas, il dort ; et quand il dort, il n'écoute pas.

Le rat adore les audiences aux quinquets ; il idolâtre les verdicts de condamnation proclamés à minuit, et les arrêts prononcés à deux heures du matin. La nuit convient, dit-il, à ces résultats solennels et mémorables. La peine vient atteindre le condamné à l'heure même où il a commis son crime, et c'est là une justice digne du ciel. Il va quelquefois jusqu'à soutenir que la cour d'assises devrait

Digitized by Google

n'entrer en séance qu'après le soleil couché. Je ne sais si ce projet trouvera des approbateurs.

Le lendemain, le rat d'audience fait son entrée à la seconde chambre de la cour d'appel. Une enquête sur adultère doit y être instituée. Ceci est curieux. Le scandale éveille son envie. L'oubli des devoirs soulève son indignation. Mais, hélas! à peine est-il dans sa case, que le huis-clos est ordonné.

O rage, ô désespoir, ô fortune ennemie!
Le rat n'a-t-il vécu que pour cette infamie?

Oui, le rat d'audience est blessé dans sa dignité de rat; le huis-clos le frappe dans ses plus ardentes affections : voir les portes se fermer sur lui!... Cordieu, s'écrie-t-il, le diable emporte l'article 96 de la constitution! — Et en effet, le huis-clos est ici-bas une amère déception, et si notre homme l'eût connu, jamais il ne serait livré à sa carrière de rat. Le huis clos est l'enfer du rat, il le brûle, il le déchire, il le brise, il le tue. Le rat d'audience n'est plus rat, lorsqu'il est mis à la porte par les huissiers, ses amis. Il devient lion furieux. Il blasphème. Et ce pacifique et rond amateur d'audience, devient guerroyant et carré comme un Bédouin. Il pousse la porte qui résiste. Il applique l'oreille sur le trou de la serrure, mais hélas! la porte, matelassée à l'intérieur, assourdit tous les murmures, et le rat ne peut rien entendre. Oh! je le dis avec conviction, quiconque le verrait dans ces instants de complète désillusion, s'efforcerait de rappeler à la vie le rat agonisant, et de l'introduire, par une fente, dans l'auditoire du tribunal.

La cour d'assises, cette immense émotion judiciaire, ne siégeant qu'à de certaines époques, c'est le tribunal correctionnel que l'on peut considérer comme la source abondante des joies du rat d'audience. Depuis l'escroquerie la plus raffinée, jusqu'au plus simple soufflet; depuis le vol le plus impudent, jusqu'à l'enlèvement d'un simple fagot de bois mort; depuis la mendicité menaçante du vagabond, jusqu'à la timide supplication du pauvre honteux, tout lui passe devant les yeux et à travers les oreilles. Les vieillards, les femmes, les enfants; ceux qui outragent le tribunal et ceux qui, la tête basse, rougissent en s'en approchant; les délinquants invétérés qu'une sixième comparution n'effraie point, et les pauvres brebis égarées qui sont citées pour la première fois, tout cela l'intéresse infiniment et le fait monter au troisième ciel de la béatitude. Ferme au poste, il n'abandonne son banc que lorsque le président lève la séance; et en regagnant l'auberge où l'attend son fricot, il rumine et rumine encore les scènes attendrissantes, ou grotesques, ou odieuses, dont il a été témoin : l'émotion survit au drame, et le souvenir est un plaisir nouveau.

Le rat d'audience n'oublie rien. Sa mémoire est merveilleuse. Les noms, les visages, les faits, les incidents, les résultats, les récidives, les circonstances restent gravés dans sa puissante cervelle. Il est surtout expert en matière de circonstances aggravantes ou atténuantes, et il excelle dans l'appréciation de la moralité du fait. C'est là le sujet de ses réflexions avec ses amis, après qu'il leur a conté ses histoires; et ses commentaires là-dessus sont à perte de vue et à mourir

Digitized by Google

de rire. La tête du rat possède, depuis quinze ans qu'il s'est, selon son expression, livré à la pratique, le plus riche ameublement en fait de turpitudes sociales, et de 1824 à 1840 il en a vu, c'est le cas de le dire, de toutes les couleurs: aussi, profondément enfoncé dans sa routine de furet, il se croit un personnage important, et il se sent froissé lorsqu'un avocat-général passe près de lui sans tirer son chapeau. C'est surtout lorsqu'il pénètre dans la salle des audiences de la cour de cassation qu'il se sent grandir en dignité: il est alors gigantesque, le noble rat. Et en effet, il aime, lorsque d'ailleurs l'intérêt pâlit ailleurs, à s'avancer sous l'auguste plafond de la cour suprême. Il hume avec délices l'atmosphère calme et sérieuse qui flotte sur le front des savants magistrats. Il aime les discussions calmes, profondes et lumineuses auxquelles toutefois il n'entend rien. Le conseiller à la cour de cassation est pour le rat d'audience un être plastique, d'une nature supérieure et presque héroïque. Il le révère et ne le contemple que d'un œil timide et respectueux. Là point d'accusés, point de plaideurs intempérants et criards, point d'enquêtes ténébreuses, point de débats scandaleux: on y fait, dit le rat d'audience, le procès des arrêts; on y voit Thémis dans sa rayonnante virginité. Un huissier lui a expliqué cela en termes qu'il répète comme il les a entendus. C'est à la cour de cassation que le rat s'endort en toute conscience: lorsque l'avocat déclame sur un diapason un peu étourdissant, le rat s'éveille sans regrets parce qu'il n'a perdu qu'un murmure de paroles abstraites et d'arguments objectifs. Quelquefois son attention se soutient: c'est lorsque la cour prononce sur le pourvoi d'un condamné criminel; la cour rejette, et voilà la dernière branche de salut qui se brise entre les mains du malheureux!

Le conseil de guerre n'est pas complétement négligé du rat d'audience. La procédure soldatesque lui plaît assez, car il a quelquefois, sous la république, siégé dans les commissions militaires. On n'y met pas grande façon pour les citoyens engibernés; tout est expéditif; l'auditeur, avec son habit galonné, est à la fois accusateur, juge et greffier: et le rat, dans ces circonstances, fait acte d'abhorration contre les déserteurs, et applaudit à la sévérité du conseil.

Le rat d'audience ne néglige pas les exécutions, complément nécessaire des arrêts. Il n'est pas partisan de l'abolition de la peine capitale, qu'il déclare être la dernière raison de la société contre le genièvre à 50 centimes le pot, et contre la morale des meetings. Aussi a-t-il applaudi à l'exécution de Lafosse, et à cette occasion il s'est souvenu du concierge de l'hôtel de ville, avec lequel il est en très-bons termes, et qui lui a procuré une petite lucarne, qui servit de lunette à son rayon visuel. De même qu'il avait entendu sans sourciller prononcer l'arrêt, de même il déploya un stoïcisme sublime à la vue du dernier supplice. A cette occasion, il se souvint de Lacenaire, sans prévoir Peytel. Il a toujours vivement regretté de n'avoir pas vu tomber Fieschi. On le dit amoureux de Mme Laffarge!

Il n'y a pas jusqu'aux recours en grâce qui ne préoccupent le rat d'audience. Il sait, par un surveillant de la prison, son ami, que tel condamné, dont il a entendu rejetter le pourvoi en cassation, a adressé au Roi une requête en commutation de peine: et il est à l'affût de la décision, que lui communique un des expéditionnaires les plus discrets du ministère de la justice. Tout cela entre dans la vaste cervelle

Digitized by Google

du rat d'audience, et n'en sort plus : tout cela fait pâture à la réunion du soir.

Et ce n'est pas tout. Le bon, l'excellent, le babillard rat d'audience connaît les abeilles des journaux, autre type que nous recommandons à la sollicitude de monseigneur de Friedberg. Il leur communique tout ce qu'il sait, et même assez souvent tout ce qu'il ne sait pas. Le rat présente sa langue à la pompe infatigable de l'abeille qui en exprime jusqu'à la dernière sève. Et les deux intéressants animalcules sociaux se séparent satisfaits l'un d'avoir tout donné, l'autre d'avoir tout pris... Le soir, lorsque le rat d'audience lit *la Petite Bête,* en fumant sa pipe, il voit figurer les nouvelles qu'il a débitées à l'abeille curieuse, et il sent battre son cœur avec plus d'impétuosité. Si je n'ai pas rédigé cet entre-filets, du moins, pense-t-il, je l'ai dicté : je suis donc bon à quelque chose ici-bas?

On voit quelle vie active le rat d'audience mène chaque jour; on apprécie les turbulentes évolutions qu'il subit; on compte ses émotions si nombreuses et si variées. Jusqu'à trois heures il n'a pas de repos, et il promène, sans relâche comme sans fatigue, ses soixante-dix ans et ses cicatrices. Mais à trois heures, il dîne. Il prend ses repas dans une auberge du faubourg de Namur, où l'on prépare les carbonnades à bon marché. C'est alors qu'il se plonge dans le calme béat d'un ancien moine. Il dort pendant une heure après son café, et ce sommeil méridien est embelli des rêves azurés que Thémis verse sur lui. Il s'éveille, il secoue la roideur du repos, il reprend son chapeau, et descend chaque jour le boulevard jusqu'à la porte de Laeken. Il enfile à pas lents la rue de ce nom, prend à gauche, et vers la brune il apparaît au sein de son estaminet favori.

O rat! ô rat digne du meilleur sort! avec quel gracieux empressement le baes te reçoit. A peine te voit-il, qu'il va prendre ta pipe de Gouda noircie, dans sa petite armoire; puis il saisit un des bras de sa pompe, et il te verse un verre d'écumeux faro. Tu t'installes, et le baes te demande des nouvelles que tu lui diras plus tard, lorsque les amis seront là. — Les voilà, les vieux amis, avides d'entendre la chronique des tribunaux. On s'installe près du poêle ou sous la tente, selon la saison. Le rat occupe le centre; à sa droite siége le baes, grand chercheur de nouvelles par tempérament comme par position; à sa gauche, son ancien camarade de lit, ex-caporal dans l'infanterie légère, et aujourd'hui surveillant du parc et confident des bonnes d'enfants, des gardes de couches et des nourrices vierges. Trois autres personnages complètent le cercle ordinaire : d'abord, un vieil huissier de justice de paix, portant culottes, jambes arquées, boucles d'argent, lunettes de cuivre et vaste habit gris; c'est le plus original des bipèdes sans plumes qu'il soit possible d'imaginer : nez pincé et barbouillé de tabac, voix nasillarde et tremblottante, perruque jaunâtre, et pédantisme adorable. A côté de l'huissier, un concierge des écuries de la cour, ancien piqueur, roide comme un os de seiche, courbaturé, rhumatisé, cacochyme et asthmatique, mais curieux comme un rossignol, et le plus intrépide joueur de piquet de la contrée. Enfin, vous voyez briller de tout son éclat un chatoyant suisse de paroisse, doué d'une quarantaine de vertes années, surmonté d'une chevelure noire mirobolante (*nouveau style*), fort sur l'article des conquêtes amoureuses mais occultes, vu son état : c'est un consommateur insatiable de litres de bière, de petits verres de punch, de tartines

Digitized by Google

et de crabes. . Tel est le cercle du rat d'audience, lorsqu'il trône au cabaret. Là, il tient le dé de la conversation. Et lorsque la narration devient pathétique ou sanglante, les autres habitués font groupe; Mike, la fille du comptoir, s'approche en louvoyant du beau suisse qui la couve d'un œil oblique et lui serre la taille en tapinois. Alors le rat triomphe; alors il déploie tout son art, multiplie les incidents, excite la curiosité, redouble l'impatience, et c'est au milieu des applaudissements et des roulantes vapeurs du tabac que se découvre le dénoûment poignardant.

Tel est le rat d'audience. Que de choses nous pourrions dire encore, si l'espace ne nous manquait. Mais en voilà bien assez pour le faire connaître. Du train dont il mène la vie, il vivra sans fin. Nos neveux le verront encore dans ses allures monotones. Car, remarquez bien ceci, lecteur, le rat d'audience ne meurt pas; il se perpétue; le passé, le présent, l'avenir lui appartiennent; il est comme la justice, il ne s'interrompt pas... Et dans la molle félicité où il confit ses années, le rat d'audience dira toujours, en parlant de la justice, ce que Catulle disait de Lesbie :

Lux mea, quâ vivâ vivere dulce mihi est.

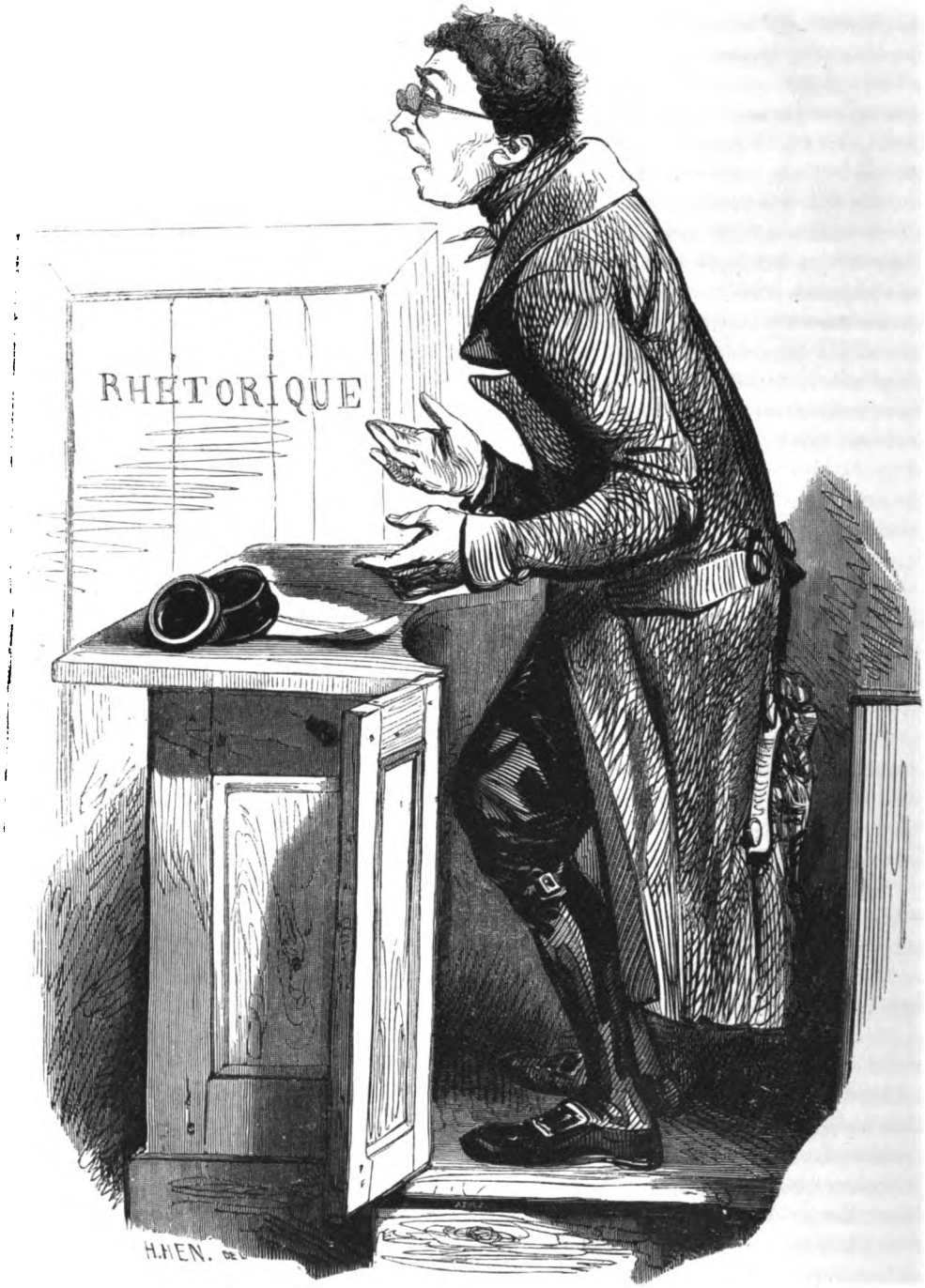
THÉOBALD CLÉONTE.

N. B. Le Rat d'audience n'a jamais lu Catulle, le profane et trop amoureux Catulle. Mais quelquefois les grands esprits se rencontrent. La citation est ici une improvisation.

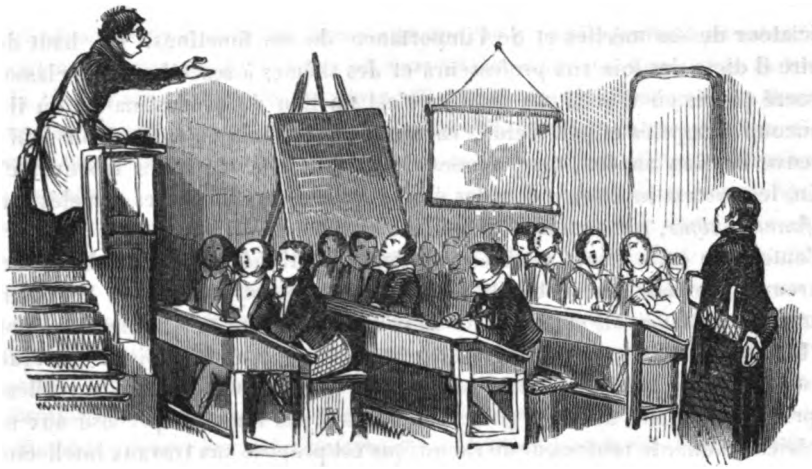


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



LE PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE.



Il y a de ces noms en *us* qui semblent ne pouvoir appartenir qu'à un savant, et qui, plus ils sont étranges et dissonants, plus ils donnent une haute idée du savoir de ceux qui les portent. Parmi ces noms providentiels, j'en connais un qui vaut mieux qu'un diplôme de docteur ès lettres, tant il est grave, imposant, solennel, tant ses deux syllabes retentissent comme une cloche de cathédrale sonnant le coup de deux heures... Écoutez:...

BIRMBAUM!

Ce beau nom est tout à fait digne de l'individu qu'il désigne, car cet individu n'est rien moins qu'un professeur de collége, et ce professeur de collége n'est rien moins qu'un professeur de rhétorique. Or, dans la hiérarchie collégienne, un professeur de rhétorique n'est pas un personnage de peu : il est autant au-dessus du professeur de sixième, que Démosthène et Cicéron sont au-dessus de Letellier et de Lhomond, autant au-dessus du professeur de seconde qu'Homère et Virgile sont au-dessus de Gail et de Le Chevalier. Sa dignité est encore rehaussée par le titre de préfet des études que lui attribua le gouvernement déchu, juste ap-

Digitized by Google

préciateur de ses mérites et de l'importance de ses fonctions. Du haut de sa chaire il dicte des lois aux professeurs et des thèmes à ses élèves. Sa classe est le sacré parvis où il rend ses oracles; c'est un lieu de prédestination où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, car on n'y est admis qu'après avoir subi une épreuve de cinq années, cinq années de privations et de rudes labeurs: c'est, enfin, le *sanctum sanctorum* dont les élèves des classes inférieures, appelés par lui *profanum vulgus*, n'approchent qu'en tremblant.

Content de cette haute position, content de lui-même, M. Birmbaum serait heureux si son pouvoir n'était légalement partagé, et quelquefois brutalement usurpé par le principal, cet autre roi du collége que, dans sa jalousie dédaigneuse, M. Birmbaum flétrit de l'épithète de marchand de soupe. Quoique ironique et offensante, cette qualification ne manque pas de justesse: la soupe est réellement la principale affaire de M. le principal. N'est-il pas l'homme préposé aux soins matériels, comme le professeur de rhétorique est préposé aux travaux intellectuels? Ne doit-il pas aux élèves une bonne et saine nourriture physique, comme son rival leur doit une bonne et saine nourriture morale?..

— *Ergo* (vous entendez bien que c'est M. Birmbaum qui parle), il y a entre moi et lui la même différence que celle qui existe entre la tête qui pense et l'estomac qui digère; entre la divine étincelle que le créateur insuffla (*insufflavit*) dans notre corps, et ce corps lui-même qu'il forma d'un peu de boue.

En dépit de ce raisonnement fort logique, M. Birmbaum, saisissant une occasion favorable, s'avilit un beau jour au point de consentir à cumuler le principalat avec sa chaire de rhétorique : tant est grande la soif du pouvoir! tant est dévorante la faim de l'or (*sacra fames*)! Cela dura pendant le premier trimestre de l'année scolaire. Mais alors sa position devint des plus équivoques et des plus difficiles. Partagé incessamment entre ses livres de compte et ses traités sur l'éloquence, il confondit l'économie domestique avec l'économie d'un discours, les offices de Cicéron, avec l'office contigu à la cuisine. Il devint sujet à de fréquentes distractions: un jour, par exemple, étant à pérorer dans sa chaire, sans toutefois détourner les yeux d'une fenêtre qui donnait sur le potager, il s'écria d'une voix tonnante :

Quousque tandem, Catilina.... Coquin de jardinier, qui laisse les poules ravager mon parc de pois!... *abutere patientiâ nostrâ!..* Voilà le porc maintenant, qui s'amuse à déraciner mes asperges!..

Bref, la tête aurait fini par lui tourner, si l'administration du collége, voyant clairement que le pensionnat boitait et que les études marchaient de travers, n'eût retiré les rênes du premier des mains savantes de M. Birmbaum. Ce brave homme se consola bientôt de cette légère humiliation, et maintenant il rougit d'avoir joué pendant trois mois le rôle indigne de marchand de soupe. Il garde, il est vrai, quelque rancune à l'ancien collègue qui lui a succédé dans le principalat; mais il n'accepte pas moins les dîners que ce dernier donne au corps professoral, il ne fait pas moins une cour assidue à madame la principale, et surtout à mademoiselle Virginie, jolie enfant qu'il a vue au berceau, il y a dix-sept ans, et qu'il plaint tout bas de n'être pas issue *loco nobiliori*. Quoiqu'il ait trois fois l'âge de cette Hébé du collége, les jeunes professeurs assurent qu'il regarde *torvis*

Digitized by Google

oculis ceux qui approchent la demoiselle de trop près; ils prétendent même qu'il lui envoie en cachette des poulets en vers latins, éclos des bucoliques de Virgile et de l'Art d'aimer d'Ovide. Du reste, M. Birmbaum n'adresse pas que des vers latins aux dames, il lui arriva de leur adresser aussi de la prose latine. Ce fut dans la péroraison d'un discours prononcé à l'occasion d'une « distribution » solennelle. » — Après avoir vanté les « *progrès* » des élèves couronnés, les « *moyens* » des autres, et les « *connaissances* » des professeurs; après avoir appelé Mécènes M. le bourgmestre et comparé au peuple d'Athènes la fraction mâle de l'auditoire, — il termina son discours par cette brillante apostrophe : « Vos QUOQUE, ILLUSTRISSIMÆ MATRONÆ! (Et vous, illustrissimes matrones, etc.) (1).

Je regrette d'autant plus de n'avoir retenu que quatre mots de ce mémorable discours, que j'eusse voulu vous offrir un échantillon du style oratoire de M. Birmbaum. Certes, ce n'est pas à lui que s'adressa le fameux réquisitoire lancé par M. Nisard contre les écrivains coupables de littérature facile. Dans ses périodes artistement compassées, il n'est pas un mot qui n'ait coûté sa goutte de sueur, pas une idée qu'il n'ait portée neuf jours dans le laboratoire de sa boîte osseuse, pas une figure qui soit venue au monde sans que son auteur se fût écrié, à l'instar des chastes héroïnes des comédies de Térence : « *Lucina Juno, fer opem!* »

Ne vous imaginez pas, néanmoins, que M. Birmbaum répugne aux figures, loin de là! il déteste le sens propre, s'incline devant la métaphore et adore la prosopopée. Au lieu de dire simplement : « Aujourd'hui la lune est couverte de nuages, » — il s'écriera :

« Tu te voiles, ô lune, aujourd'hui, de nuages! »

Autre exemple. — L'évêque du diocèse étant venu visiter l'établissement, M. Birmbaum, chargé de le complimenter, s'écria que les murs mêmes bondissaient et que la tour de la chapelle avait fait un mouvement au-dessus de la tête sacrée de Monseigneur. La voix de l'orateur avait en ce moment un tel accent de conviction, que Monseigneur ne put s'empêcher de regarder en haut d'un air inquiet.

Il va sans dire que les phrases de M. Birmbaum sont émaillées d'épithètes comme les prairies de marguerites. Ainsi, quand il donne le Télémaque à traduire en latin, il exige que l'on ajoute des ornements au texte pur : « La *triste* Calypso ne pouvait (*nullo modo*) se consoler du *douloureux* départ du *trop heureux* Ulysse... »

On appelle cela « faire des amplifications. » On ne fait guère autre chose au collége. Jamais il n'est venu à l'esprit d'un professeur qu'on puisse aussi apprendre à faire des précis et des analyses. C'est surtout en rhétorique, que l'on peut dire avec vérité : « Excusez la longueur de cette lettre, je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte. »

Que voulez-vous? L'article 17 de la constitution n'oblige pas les professeurs à avoir des idées, et ils ne sont pas payés pour inventer de nouvelles méthodes. Et puis, les autorités locales, dont ils dépendent, corps et âme, verraient de mauvais

(1) Historique. Le fait est arrivé dans un collége du Hainaut.

Digitized by Google

œil qu'ils cherchassent à innover : — Nos ancêtres ont fait comme cela ; donc cela est bien !...

Il est juste de reconnaître, cependant, que cet argument commence à perdre de son poids auprès de certaines administrations municipales. Déjà, grâce aux efforts de quelques-unes, plusieurs colléges ont subi une réforme presque complète. Dans ces colléges-là, le professeur de rhétorique a vu briser son piédestal par le dur marteau de l'Industrie, — cette jeune fée qui, elle aussi, veut monter en chaire, et avoir ses livres et ses docteurs. Dans ces colléges-là, les Grecs et les Romains, sans battre en retraite tout à fait, ont dû pourtant céder le pas à des intérêts plus positifs et plus réels, à la science du bien-être individuel et du bien-être social. De ces colléges-là se sont envolés à tire-d'ailes, comme des oiseaux nocturnes, surpris par une vive lumière, l'hexamètre et le pentamètre, l'ïambique et l'archiloquien, le glyconien, le saphique, l'adonique, le phérécratien et cent autres vampires qui depuis des siècles, suçaient le cerveau de nos pauvres enfants....

Mais gardons-nous de tenir un pareil langage en présence du docte M. Birmbaum. Pour lui, le progrès, en matière d'enseignement, consiste à marcher, non pas en avant, mais à reculons. Horace, Virgile et Cicéron; Cicéron, Virgile et Horace : voilà le cercle éternel dans lequel il tourne et au delà duquel il ne voit que vide et néant.

Quant à Homère et Démosthène il y a vingt ans qu'il les étudie, il y a vingt ans qu'il les admire, il y a vingt ans qu'il les explique en classe ; mais aussi (que ceci reste un secret entre nous deux) : il y a vingt ans qu'il ne les comprend pas... pas un seul vers, pas une seule phrase! — Et comment s'y prend-il pour les expliquer et pour les commenter? — Que vous êtes simple, ami lecteur! N'avons-nous pas, dans toutes les librairies classiques, d'excellentes traductions interlinéaires?... La traduction interlinéaire est la providence des professeurs qui ne savent pas le grec. Or, qui sait le grec?... L'enseigner, à la bonne heure; mais le comprendre, c'est différent. L'aoriste second est le pont aux ânes des hellénistes de collége, comme le carré de l'hypoténuse est le pont aux ânes des géomètres. M. Birmbaum n'a jamais pu passer ce pont. Ce qui n'empêche pas que ses élèves ne le croient très-versé et ne s'imaginent être très-versés eux-mêmes, dans la langue d'Homère et d'Anacréon.

A part le grec, comment les rhétoriciens n'auraient-ils pas une haute opinion du mérite de leur professeur et de leur propre importance? Un représentant qui parle de ses collègues, à la tribune, se contente de dire « l'honorable assemblée. » M. Birmbaum traite mieux ses rhétoriciens, il les apostrophe en ces termes : *Egregii juvenes, ornatissimi auditores! etc.* Le chapitre *pensum* est biffé de son code pénal, ou plutôt le code pénal entier est aboli de fait, sinon de droit, en rhétorique. Aux rhétoriciens sont exclusivement réservés certains priviléges, certaines franchises et immunités, qui excitent l'envie des syntaxiens et que les poëtes tentèrent en vain de s'arroger; par exemple, ils ont le droit de sortir pour aller ..... sans en demander la permission. M. Birmbaum ne leur parle que de grands orateurs, de grands généraux. Il les met en lieu et place d'Annibal, et il leur fait prononcer des discours à l'armée carthaginoise, au moment du passage

Digitized by Google

des Alpes. Tantôt il en fait des Alexandre et des César, tantôt des Artaxercès et des Pompée. Bref, le plus piètre des élèves de sa classe adresse plus de harangues à ses armées, que Bonaparte, avec tous ses maréchaux, n'en adressa jamais aux siennes.

Il est malheureux de devoir ajouter que les plus fameux orateurs de rhétorique, tombés tout à coup du faîte de leur éloquence, au sortir du collége, ne sont plus capables de composer l'oraison funèbre du magister de leur village, sans pécher, à chaque phrase, contre le style, l'orthographe et le bon sens.

Vers la fin de l'année scolaire, la manufacture littéraire de M. Birmbaum déploie une activité prodigieuse. La plume brûle le papier. On fait des vers latins et des amplifications à tour de bras, des tableaux et des portraits à grands coups de pinceau. Voici la figure de Cromwell, ce politique raffiné; celle de Bossuet qui a si bien saisi la ressemblance du tyran de l'Angleterre. Voilà de fidèles descriptions de plusieurs contrées que nous n'avons jamais vues. Voilà la bataille de Prêle, narrée en français, et celle de Waterloo en latin: voici encore des batailles navales dans la Grèce ancienne, et le combat de Navarin dans la Grèce moderne; — car si nous savons enflammer le courage de nos soldats par des harangues, nous ne sommes pas moins habiles à les conduire au fort de la mêlée, sur terre et sur mer... — Or, maintenant que vous avez tous nos chefs-d'œuvre sous les yeux, comparez et jugez. — A qui la palme ?...

Ici commence pour M. Birmbaum un travail de forçat. D'autres se contentent, dit-on, de jeter toute la pacotille des compositions au pied du mur; et c'est le plus ou moins de distance, alors, qui décide des prix et des *accessit*. Cette méthode est sans doute la plus facile. Mais M. Birmbaum est un juge équitable et consciencieux. Il préfère suer sang et eau pendant vingt jours et vingt nuits: il préfère déchiffrer des grimoires indéchiffrables, comparer entre elles des beautés de style littéralement « incomparables. »

Le voyez-vous sonder, avec la persévérance de l'ingénieur qui creuse un puits artésien, la profondeur d'une pensée à laquelle l'auteur n'avait pas songé? Le voyez-vous examiner à la loupe la délicatesse microscopique d'une expression invisible à l'œil nu? Le voyez-vous décomposer à l'aide du prisme de son imagination les brillantes couleurs d'une image trouvée toute faite dans un ancien cahier *de corrigés*?... Et quand il a fait la part des beautés, il faut qu'il mette de l'autre côté de la balance des solécismes, des barbarismes, des contre-sens, des fautes d'orthographe, des omissions de points et virgules, des hiatus, des galimatias..., que sais-je? — Mieux vaudrait cent fois dévider les écheveaux de fil de la fée Urgèle. — M. Birmbaum cependant vide son calice jusqu'à la lie, et quand il a si scrupuleusement rempli sa tâche, il se trouve des parents, des mères surtout, qui l'accusent hautement d'avoir montré une partialité révoltante!

Enfin arrive le jour des examens et de la distribution des prix. M. Birmbaum a mis son habit noir et sa perruque neuve; il a serré dans sa poche sa tabatière d'argent et une boîte de pastilles pectorales; il monte sur son théâtre, grave comme un sénateur romain, il prononce d'une voix ferme et solennelle le fameux discours dont j'ai parlé tantôt; puis il remplit l'office de souffleur dans la *Mort de César* et dans le *Médecin malgré lui;* puis il appelle à haute voix les lauréats de toutes les

Digitized by Google

classes; puis enfin, fatigué, harassé des travaux de ces dernières journées, des travaux de toute l'année scolaire, il va se reposer à table et fêter, avec ses collègues, la veille des grandes vacances. Le lendemain, il n'est pas encore libre. Il doit recevoir les visites d'adieu de ses rhétoriciens, il doit leur délivrer des certificats, passe-ports pour le séminaire et pour l'université, en attendant des armées à haranguer et des épées illustres à tirer du fourreau. Parmi ces jeunes gens, il est toujours un privilégié qu'il honore d'une affection particulière. Celui-là, il l'exhorte à revenir fréquemment à ses auteurs favoris, à ses *illustres morts*, comme il les appelle. Celui-là, il lui serre la main avec plus d'effusion qu'aux autres, et souvent au moment de la séparation, une larme brille dans les yeux du jeune homme. Augurez bien de l'élève qui pleure en quittant son vieux maître. S'il ne devient pas un grand général, il sera un honnête homme, un homme sensible et bon; ce que j'estime tout autant. Peut-être, d'ailleurs, se distinguera-t-il un jour à la tribune, au barreau, dans les arts, les lettres, les sciences: — car, eût-on été un piètre étudiant au collége, on peut toujours devenir quelque chose plus tard. Du reste, que ce soit un élève studieux ou un paresseux, pourvu qu'il parvienne, le bon M. Birmbaum s'attribuera toujours une grande part de son succès. Il dira: — Cet homme d'État, jeune encore, écrit comme Tite-Live et parle comme Cicéron. Eh bien! le jour où il quitta ma classe, je lui dis en lui tapant sur l'épaule: — Courage, mon garçon!

Magnus Alexander corpore parvus erat...

Et il m'a compris.

Il dira: — Vous voyez R*** et St***. Ils ne manient pas mal le burin de l'histoire et la plume de l'homme de lettres: — c'est moi qui les ai formés tous les deux.

Il dira: — M*** et V*** sont de charmants poëtes,

« Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo... »

Mais si le premier mérite la palme, c'est que j'ai été son guide au Parnasse.

De leur côté, les anciens élèves de M. Birmbaum n'oublieront pas leur professeur. S'il leur a trop parlé du Rubicon et trop peu des bords de l'Escaut, s'il leur a trop vanté Annibal et pas assez le dictionnaire de Boiste, s'il les a trop exercés dans le genre délibératif et pas assez dans le genre *positif*, s'il leur a donné une instruction plus convenable à des citoyens romains qu'à des habitants de la Gaule Belgique civilisée, — ils ne sont ni assez méchants ni assez injustes pour lui en faire un grief. Ils savent trop bien que c'est la faute de la routine, cette grande maîtresse des maîtres les plus habiles; et loin de garder rancune à leur vieux professeur, ils sont prêts à lui tendre la main à la première occasion. Puisse cette occasion ne pas arriver trop tôt! M. Birmbaum se fait vieux avant l'âge, sa poitrine s'use; il faut avoir des poumons de fer pour enseigner la rhétorique pendant vingt-cinq ans!

Le temps approche où il faudra le mettre *hors de service*. Que deviendra-t-il alors?... Pas de pension à espérer!... On pensionne un garde champêtre, mais un professeur de collége communal doit aller mourir à l'hospice... Que voulez-vous?

Digitized by Google

Toutes les communes ne sont pas riches; et puis, elles sont tenues par la loi d'entretenir leurs sourds-muets et leurs aveugles, ce qui est bien. Quant à ceux qui ont passé leur vie à vous empêcher de ressembler aux aveugles et aux sourds-muets, quand ils deviennent vieux et infirmes, vous les jetez brutalement à la porte sans leur donner un morceau de pain.

Très-bien, messeigneurs! faites des lois sur l'instruction publique!...

Et nous bonnes gens, nous nous cotiserons pour que notre vieux professeur de rhétorique ne meurt pas sur la rue; nous ferons même en sorte qu'il ne trouve pas une prise de moins dans sa tabatière d'argent.

FIRMIN LEBRUN.



Digitized by Google



LA TIREUSE DE CARTES.



Il faut convenir que notre civilisation dont nous nous montrons, je ne sais trop pourquoi, si fiers, a singulièrement rapetissé toutes les choses que nous avaient laissé les siècles passés. Grâces à elle, nous n'avons plus il est vrai tous les sombres drames qu'inspirait une terrible croyance au mauvais principe, mais adieu aussi à ces touchantes et naïves superstitions plus utiles au bonheur et à la moralité du genre humain que la morale géométrique du Code pénal, qui n'a fait que développer l'intelligence des fripons aux dépens des honnêtes gens. On ne noue plus l'aiguillette des chausses aux mariés, mais en revanche on dénoue les cordons de la bourse aux niais à l'aide de ce miraculeux rossignol appelé *commandite*. On ne croit plus à Satan, mais nous avons furieusement encensé Moloch ; quant aux pactes faits avec sa ténébreuse

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

majesté, par le temps qui court et par les consciences qui sont à vendre, il y aurait duperie à aller acheter bien cher ce qui se vend aujourd'hui pour un lopin du budget.

Ce ne serait pas un travail sans importance que celui qui rechercherait au milieu du dédale de nos mœurs, de nos usages et de nos préjugés les débris des civilisations passées. Le bilan de l'avenir social serait bientôt établi. Grâces à l'Encyclopédie de d'Alembert et au Dictionnaire philosophique, nous avons si largement déblayé le terrain des croyances et des préjugés, que nous avons arraché les uns et les autres comme ferait un jardinier ignorant. On a fauché Dieu et Satan du même coup. Les citadins ne croyent plus aux sorciers, mais ils croyent aux avocats, où est le progrès; les paysans ne croyent plus aux sorciers, mais ils ont une foi robuste au journal de leur province, aux sornettes de l'Esculape de l'endroit et aux promesses de leur député. Tout s'est rabougri, rapetissé, les formes ont changé, mais le fond de la sottise et de la duperie humaine est partout resté le même.

Mme de Staël, je crois, a dit qu'il était impossible de faire un roman dans un pays où il y a des gendarmes et des passeports. Mme de Staël a raison, et pour peu que la société continue à se matérialiser encore, il faudra se lancer bon gré, mal gré, vers ces époques de foi profonde et de croyances natives pour peu qu'on veuille faire une œuvre de fantaisie et d'imagination. A moins que les apôtres de Malthus et de Bentham ne nous donnent un jour la poétique de la *Mull-Jenny*, des odes sur le coton n° 140, et un poëme épique sur les *rail-way*, je ne vois plus rien dans notre manufacture sociale susceptible d'être exploité au profit du roman, si ce n'est la TIREUSE DE CARTES!

Et voyez un peu ce que notre progrès a fait de l'héritage social du moyen-âge; il a taillé le paladin, redresseur de torts, providence du faible, en une espèce de Don Quichotte en tricorne, de Thésée à deux francs par jour, dur et inflexible devant la pauvreté et la grelottante misère, mais souple et ouaté devant la richesse. Donc nous avons le gendarme mousquetaire du budget, comprenant admirablement que la loi n'est pas faite pour ceux qui la font.

Nous avions l'astrologue, espèce de sorcier greffé sur un alchimiste, grave et forte individualité, qui résumait la science d'une époque où l'on comprenait que la science est une arme dangereuse qu'il ne faut pas laisser aux mains des sots ni des méchants; aujourd'hui nous avons des chimistes philantropiques et des docteurs humanitaires; tout juste de la force de Gilblas en médecine et du roi Dagobert en fait de thérapeutique.

La sorcière et le magicien du moyen-âge, sont tombés également de leur sauvage et terrible piédestal devant la puissante ironie du dix-huitième siècle. On a traduit Satan devant le commissaire du quartier, et il a été défendu aux stryges de se rendre au sabbat sous peine d'encourir l'amende portée contre les auteurs de tapages nocturnes. C'est la marche ordinaire de l'esprit de l'homme de se moquer de ce qui le fit trembler. On jouait à la guillotine dans les cachots de la Conciergerie en attendant que le bourreau vînt chercher sa charretée de têtes pour l'échafaud.

Digitized by Google

Pendant les assassinats de l'inquisition, on parodiait ses infernales tortures dans les salons espagnols et portugais.

Ces idées, quelque peu de rapport qu'elles semblent avoir avec le portrait de *la Tireuse de cartes* que notre éditeur nous demande, ne s'y rattachent pas moins très-logiquement. *La Tireuse de cartes* est le *caput mortuum* de la démonologie et de la magie du moyen-âge. Seulement M^lle^ Lenormand succède à Flamel et à Paracelse, comme Augustule à César, et Charles X à Napoléon.

Traquée par les édits royaux, menacée du bûcher, du brodequin, de l'estrapade et des autres nécessités du Code pénal ecclésiastique du XVII^e^ siècle, la sorcière et la magicienne ont compris de bonne heure le besoin de marcher avec son siècle. Marchande de poison pour la noblesse pressée d'hériter, elle débitait en même temps des talismans et des philtres aux vilains, des sorts aux bergers, des balivernes à tous. Depuis la sorcière de Macbeth, le saluant roi sur la bruyère de Glamis, jusqu'à la sorcière en capote élégante et un schall palatin, il y a tout l'abyme d'une civilisation disparue. Le siècle a marché; on ne croit plus aux effigies transpercées d'épingles noires, on ne croit plus aux invocations mystérieuses sur les chemins en croix, aux miroirs magiques et aux formules occultes qui évoquaient le prince des ténèbres de son royaume de feu; on ne croit plus à l'*Abracadabra* des convives du Broken et du Hartz, aux nocturnes obsessions des vampires et à l'efficacité de la graisse de pendu pour trouver un trésor, fi donc! on a lu Voltaire! on croit à l'as de pique et à la dame de carreau! voilà le progrès!

Qu'on ne s'y trompe pas! *la Tireuse de cartes* est la confidente de tous les espoirs cachés, de toutes les vengeances souterraines, de toutes les passions à obstacles. C'est chez elle aujourd'hui que se dit tout ce qu'on n'avoue ni à son confesseur, ni à sa maîtresse, c'est là que se nouent et se dénouent de mystérieux drames dont elle seule a la clef; les plus tortueuses profondeurs du cœur humain et ses replis les plus fangeux sont pour elle choses connues.

Mais c'est assez nous occuper de considérations philosophiques à propos de *la Tireuse de cartes*, allons au fait.

Et d'abord soyez bien convaincu que tout homme, ou toute femme devant qui la foule tremble et qu'elle vient consulter pour scruter les ténèbres de l'avenir, est sans contredit une organisation supérieure et à qui il n'a manqué qu'un plus vaste théâtre et des circonstances plus favorables pour se produire mieux.

La Tireuse de cartes a presque toujours joui d'une position sociale aisée sinon honorable, quelques-unes même pourraient exhiber leur blason. De grands malheurs, d'incurables vices ou de monstrueuses passions sont toujours au fond de l'existence de ces sybilles. C'est après d'affreuses luttes, et lorsque tout espoir de bonheur social leur est ravi, qu'un jour, après une mystérieuse méditation sur la pyramidale sottise du genre humain, cette femme s'est dit avec un large rire méphistophilitique: Pardieu je tirerai les cartes! j'expliquerai les mauvaises passions du cœur humain, ses fallacieux espoirs et ses noires méchancetés; mine riche! mine inépuisable! terre vierge où chaque vice rapporte plus d'or que dix vertus!

Digitized by Google

Voyez cette femme assise dans cette chambre dont l'aspect a quelque chose de mystérieux et de bizarre. Elle a le front appuyé sur la main, son œil gris ou vert rayonne d'ironie et d'une joie amère. Devant elle est une tabatière à laquelle elle fait de fréquentes et plantureuses visites. L'ameublement se compose d'une commode en chêne noir dont les poignées de cuivre sont brisées. Six tasses dépareillées ornent la commode en compagnie de trois grands verres remplis d'eau et dans lesquels le blanc d'œuf nage capricieusement et forme des réseaux et des dédales mystérieux; chacun de ces verres contient une destinée, aussi sont-ils soigneusement étiquetés, de peur de confusion. Car ne vous y trompez pas, la grande dame et la chambrière sont là côte à côte, la comtesse et la grisette s'y touchent. Il faut donc de l'ordre de peur de servir au maître la destinée du valet et vice-versa. A côté de ces vases abracadabrants et fatidiques, sont rangés quelques bouquins gras, *la Clavicule de Salomon*, *le Grand Albert*, *le Dragon Rouge*, *la Poule noire*, le grand *Traité des songes*, le traité sur le *marc du café*, par Tamponelli, *les Songes* par Artémidore d'Ephèse, et autres ouvrages de cabale et de magie. Quelques branches de cyprès et de cèdre reposent sur des paquets de cartes grasses et souillées par un long usage. Quelques chaises, un fourneau auprès duquel un gros chat se lisse les moustaches d'un air grave et magistral. Sur un appentis, suspendu au mur, une cohue de fioles et de pots de toutes formes concourrent à donner à ce galetas je ne sais quel faux air de lupanar de bas-étage. Les rideaux sont amples et épais, précaution utile dans un tel lieu où l'on n'entre qu'en rougissant et dont on ne sort qu'en hésitant. Un papier jaune, gras, terni et déchiré, orne les murs auxquels sont suspendus quelques tableaux représentant Joseph expliquant les songes de Pharaon, une enluminure sur la mort de *M. Crédit*, et un grand portrait d'homme à moustaches et à décorations que la sybille ne regarde jamais sans pousser un profond soupir. La cheminée est ornée en outre de perroquets de plâtre, de petits lapins blancs et d'un buste de plâtre bronzé représentant Napoléon avec lequel le mari de *la Tireuse de cartes* était *intimement lié*. Au fond de ce capharnaüm est une autre porte qui conduit à la chambre à coucher de la devineresse; c'est dans ce sancto sanctorum, qu'elle reçoit l'élite de ses clients, à savoir les grandes dames qui se déguisent en grisettes pour venir consulter l'oracle sur l'explication d'un rêve, ou qui veulent interroger les hasards du *grand jeu* pour savoir à quoi s'en tenir sur la fidélité de leurs amants.

La Tireuse de cartes est âgée d'ordinaire de 45 à 60 ans; sa figure amaigrie, aux pommettes rouges comme des feuilles d'automne, accuse de fortes luttes, ou d'abrutissantes passions. Son extérieur tout entier tient le milieu entre la maîtresse d'un mauvais lieu et la cantinière retirée des affaires. Confiez à cette femme les plus dévorants chagrins, les plus épouvantables projets, son sourcil ne se plissera pas, son front restera calme. Elle a ouï de si étranges confidences cette femme! Elle a mis la main dans de si effroyables turpitudes! Sa toilette est simple, toujours négligée comme il convient à une pythie, un faux tour de cheveux noirs qui laisse apercevoir des mèches grises lui tient lieu de couronne d'ache et de verveine. Les pieds sont posés sur une chauffrette en terre rouge, dans laquelle elle plonge de

Digitized by Google

temps en temps ses ciseaux pour raviver la braise. Tout son extérieur sent la borne et le carrefour; mais regardez son œil, et une transfiguration complète va s'opérer.

Habituée à déchiffrer les hiéroglyphes des physionomies, bien autrement ardus que ceux du livre du destin, cette femme a acquis une puissance de pénétration inconcevable. Elle sait que chaque parole de ses clients est un mensonge, sous lequel elle doit deviner la vérité. Ne cherchez pas à la tromper, vous n'y réussiriez pas. Son regard vous dépouille de tous les déguisements sous lesquels vous cherchez à vous cacher, et vous rend votre individualité et votre rang social. Elle distingue du premier coup-d'œil la jeune fille qui vient la consulter pour savoir jusqu'où s'étend la fidélité de son *bon ami*, d'avec celle qui vient lui acheter secrètement des emménagogues pour cacher la suite d'une faute. Son regard inquisiteur et froid, comme celui d'un serpent, arrache tous les masques. Ne la raillez pas! elle saurait trop bien se venger, elle sait tant de choses, tient les fils de tant d'intrigues, que d'un mot elle vous dépouillerait de vos plus chères illusions. Vous, madame, qui semblez ne venir la consulter que par pure curiosité, elle sait qu'au pied de l'escalier vous trouverez un jeune homme avec lequel vous causerez longtemps. Vous, jeune homme, ne vous moquez pas trop d'elle, car vous êtes brun et votre belle se montre très-inquiète d'une lettre qu'elle attend d'un blond. Vous, monsieur, visitez les livres que votre femme prend au cabinet de lecture, car sous chaque couverture de roman se trouve un billet qui l'intéresse plus que l'œuvre de Gozlan, de Balzac ou de Soulié. Certes, madame, ce bonnet de grisette vous va fort bien et vous donne je ne sais quoi de spirituel et de piquant, mais vos mains sont trop blanches, votre regard est trop fier, votre démarche trop aristocratique pour que vous trompiez un œil exercé à lire dans les mystères de l'albumine et du marc de café. Votre chambrière Justine a fort bon air sous cette élégante capote de crêpe et cette riche mantille, mais Justine a je ne sais quelle pétulante et plébéienne tournure, son regard est trop vif, trop assuré, ses lèvres trop fraîches et trop moqueuses. L'amant pour lequel Justine se montre en peine, porte des gants glacés, ne fait pas son boudoir de l'office et n'entre pas chez vous par la porte de l'hôtel, madame. Cependant rassurez-vous, la pythie est discrète; elle consentira même à paraître votre dupe pour quelques instants, sauf à rire tout à son aise lorsque vous serez partie.

La Tireuse de cartes est fort respectée d'ordinaire dans son quartier où elle jouit de cette considération que nous accordons à tout ce qui peut nous nuire. Elle est la providence des femmes de chambre, le Mathieu Laensberg des cuisinières, l'avocat consultant de toutes les passions à l'étroit dans leurs allures. Ses oracles sont écoutés avec respect, le hasard est son grand collaborateur et l'a toujours bien servie. Vous vous plaignez de la chèreté de la volaille, sans vous douter que votre domestique porte à *la Tireuse de cartes*, le florin qu'elle vous fait payer de trop sur le prix de deux poulets. Votre femme se plaint d'une migraine; elle refuse d'aller à ce concert, à ce spectacle pour lequel elle montrait, il y a quelques jours, un si vif désir; comme un honnête mari vous plaignez votre femme, vous lui

Digitized by Google

prescrivez un bain de pieds et des lotions d'eau froide sur le front, vous sortez avec des remords d'aller vous amuser tout seul tandis qu'on souffre chez vous. Erreur! la servante vous a vu tourner l'angle de la rue, et vite on jette migraine et foulard, et l'on va interroger la sybille sur les fréquentes absences de l'époux.

Ce n'est pas sans trembler que la jeune femme monte l'escalier tortueux et sombre qui conduit au trépied de la devineresse, elle rougit même de sa crédulité, mais elle a tant de fois entendu vanter le mérite de *la Tireuse de cartes*, ouï tant de prodiges et de miracles opérés par sa science, que peu à peu le doute s'est glissé dans son esprit; or, du doute à l'incertitude, il n'y a qu'un pas. La jeune femme se décide donc à consulter l'oracle et, accompagnée d'une domestique dévouée, elle frappe à l'antre sybillin et se trouve en présence d'une femme qui la contemple d'un œil moqueur.

A partir de ce moment, ce que nous allons raconter sort du domaine de la fantaisie et est de la plus exacte vérité; nous pourrions au besoin citer la ville où s'est passée l'épouvantable aventure que nous allons narrer et qui peut montrer jusqu'à quel point les esprits faibles sont soumis à la tyrannique domination de ces sybilles.

Une jeune femme, mariée depuis peu, avait conçu des soupçons sur la fidélité de son mari. Triste et mélancolique, elle ne put cacher longtemps la cause de ses chagrins à sa femme de chambre, cette auxiliaire née de toutes les victimes conjugales. La soubrette propose à sa maîtresse de lui *faire les cartes*, et, après mûr examen, déclare que son maître est amoureux d'une dame brune qu'il voit presque tous les jours en secret. La femme se récrie sur l'impossibilité d'une pareille liaison; on consulte le destin plusieurs jours de suite et toujours la dame de pique se retrouve à la même place auprès du roi de cœur. Devant une pareille preuve il n'y avait plus à douter. Cependant le bon sens de la jeune femme se révolte de se laisser obséder et dominer par de pareilles balivernes. Alors la femme de chambre poussée à bout croit son honneur engagé à prouver la chose. Elle parle, mais vaguement d'abord, d'une devineresse qui demeure dans un quartier écarté et dans une maison assez mal famée. Après quelques observations, la jeune femme finit par céder et un soir l'on profite de l'absence de l'époux pour se rendre chez la devineresse.

Ce n'est pas sans de grandes hésitations, et surtout sans rougir beaucoup, qu'elle confie son inquiétude à *la Tireuse de cartes* qui l'écoute d'un air grave comme il convient à un ministre du destin. Après s'être recueillie un moment, elle va prendre un jeu de cartes gras et ignoble et se prépare à son œuvre de ténèbres.

— Si les cartes ne nous réussissent pas, nous avons d'autres moyens, madame, dit-elle d'un air mystérieux.

Les cartes sont étalées sur la table dans un ordre cabalistique; trois fois de suite la sybille les bat et toujours la dame de pique se trouve côte à côte avec le roi de cœur, auquel elle semble sourire.

— Eh bien, madame! murmure la chambrière à l'oreille de sa maîtresse, doutez-vous encore.

Digitized by Google

La jeune femme a pâli et son cœur se gonfle de sanglots et d'indignation, la sybille aspire une large prise, examine les cartes d'un air profond :

— Voilà trois fois de suite que la même combinaison se présente, dit-elle, il n'y a pas à douter! il y a trahison de la part de votre amant ou de votre mari, madame.

— Mais cette femme, ne pourriez-vous la connaître? dit la consultante avec angoisse!

— Ceci est plus grave! dit la sybille, et demande du temps, de l'argent et surtout de la discrétion.

— J'ai tout cela à votre service, dit la jeune femme en jetant une pièce d'or sur la table.

— Écoutez-moi bien alors. Voici une graisse, dit-elle en lui remettant un petit pot d'onguent, dont vous frotterez ce soir les quatre coins de votre glace ; pendant cette opération vous direz trois fois votre *Pater* à rebours ; votre glace, ainsi disposée, vous la tiendrez devant vous et entrerez dans votre chambre à reculons, sans regarder derrière vous sous aucun prétexte. N'enfreignez pas cet ordre surtout, car l'opération manquerait d'abord et puis il pourrait vous arriver des choses.... Enfin ne vous retournez pas. A minuit sonnant entrez dans votre appartement au milieu duquel vous aurez placé dans le jour une chaise, asseyez-vous y la figure tournée vers la porte, le dos au foyer. Essuyez la glace fortement avec un linge et regardez fixement sans détourner un moment les yeux. La moindre distraction peut tout faire manquer.

— Et puis que verrai-je ? dit la cliente qu'une secrète terreur semblait agiter.

— Vous verrez votre mari d'abord, n'importe le lieu où il sera et la société dans laquelle il se trouvera. Puis, si comme tout semble le présager il vous est réellement infidèle, vous connaîtrez votre rivale, vous la verrez comme je vous vois.

Munie de tous les accessoires magiques qui doivent concourir à l'évocation du fantôme de sa rivale, la jeune femme se rend chez elle et attend avec impatience le moment de les consulter. Elle prétexte une indisposition pour se dispenser de se rendre à une fête à laquelle son mari veut la conduire. Aidée de sa femme de chambre, elle a bientôt tout apprêté pour l'expérience magique. La pendule va sonner minuit, c'est l'heure indiquée, le moment propice, l'heure classique des fantômes, des loups-garous, des amants et des voleurs. Cependant au moment d'entrer dans sa chambre, le cœur bat à la jeune femme, un secret pressentiment ou une muette terreur l'obsède, elle hésite, mais bientôt les démons de la jalousie et de l'amour-propre l'emportent, elle entre dans cette chambre qui lui semble maintenant avoir, je ne sais quel aspect redoutable. Tout autour elle est silence et repos. Une chandelle à la main et la fatidique glace devant elle, elle arrive à la chaise placée au milieu de la chambre, s'y assied et attend, l'œil fixé sur la glace, le redoutable mystère qui doit s'accomplir.

Quelques minutes se passent dans cette muette contemplation, la jeune femme se fatigue, puis des craintes secrètes la préoccupent ; tous les préjugés, tous les

Digitized by Google

contes dont on berça son enfance se présentent à sa mémoire. Des principes religieux se réveillent et ajoutent à ses terreurs. Elle entend le battement de ses artères et celui de son cœur. Elle voudrait se lever, mais une puissance inconnue semble la clouer à sa place. Cependant peu à peu la mèche de la chandelle se couvre d'un noir champignon, la lumière est moins vive, son œil rivé sur la glace croit y voir flotter des ombres vagues. Son sang fouetté par la terreur porte à son cerveau des images étranges qui se reflétchissent pour elle dans la glace qu'elle tient. Les ombres du miroir deviennent plus nombreuses et semblent moins vagues, des contours humains paraissent s'y montrer, enfin, soit l'effet d'une haute surexcitation cérébrale, soit réalité ou prodige, elle voit ou croit voir distinctement son mari dans les bras d'une jeune femme brune dans laquelle elle reconnaît les traits de sa belle-sœur. A cette vue, elle pousse un cri horrible, laisse choir glace et flambeau, et tombe sans vie sur le parquet. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle était folle.

Ce ne fut pas là tout. Au retour de son mari, elle lui reprocha avec une parfaite lucidité d'idées sa conduite infâme, lui cita les circonstances de sa soirée passée chez M. T..., le terrifia de telle sorte que celui-ci se croyant découvert avoua tout. Ce ne fut qu'alors qu'il apprit la démence de sa femme, qui vit encore aujourd'hui et habite une ville que nous citerions si nous n'étions retenu par d'impérieuses considérations de famille.

Le *Miroir magique* est le dernier degré de la science occulte chez *la Tireuse de cartes ;* ce moyen n'est employé que dans les grandes occasions et lorsque les cartes et le blanc d'œuf délayé dans l'eau sont insuffisants pour connaître l'avenir et pour expliquer les mystères cachés d'un songe. Aujourd'hui cependant la devineresse emploie avec succès la pronostication des choses futures par le marc de café dont les courbes et les bizarres fantaisies sont de nature à souffrir toutes les interprétations possibles.

Ainsi :

Un rond bien net, dans lequel on trouve quatre points bien marqués, promet un enfant ; deux ronds en promettent deux, et ainsi de suite. Un cercle parfait est un garçon ; imparfait, une fille.

Des losanges annoncent des succès en amour. Une croix au milieu du marc annonce une mort douce et éloignée. Des figures carrées indiquent des désagréments. Un triangle promet honneur et fortune. Un carré environné de croix, un délit conjugal au premier chef.

La figure d'un quadrupède annonce des tribulations ; celle de petits poissons, une invitation à dîner. Les figures d'oiseaux sont heureuses. Les reptiles annoncent des ennemis. Les fenêtres présagent les voleurs ; et les voitures, les voyages.

La figure d'une rose promet la santé ; un saule, la mélancolie ; un buisson, des retards. Un chien à côté d'un cercle signifie une fidélité à toute épreuve de la part de la femme. Une maison promet un héritage ; une couronne, les faveurs du prince ; et ainsi de suite. On doit ces recherches ingénieuses à un mathématicien napolitain, nommé Tamponelli, lequel mourut à l'hôpital pour n'avoir pas eu le temps de s'occuper de sa destinée.

Digitized by Google

Rien de plus âpre au gain et de plus adroit que *la Tireuse de cartes* pour desserrer les cordons de la bourse des pauvres diables qui ont recours à sa science. S'agit-il de consulter l'avenir pour un mariage ou pour une succession, les frais augmentent en raison de l'importance de l'objet. Ne croyez pas que tout d'abord la pythie mette à l'œuvre toute sa science, point. Elle procède par degrés, et les frais de consultation montent à mesure que les expériences deviennent plus décisives. Si par hasard il lui tombe entre les mains quelqu'une de ces bonnes et naïves créatures que la nature a données comme fief aux fripons et aux aigrefins, il faut voir avec quelle adresse elle amorce sa proie, la promène de déception en déception; avec quelle délicatesse elle la plume, avec quels touchants procédés elle la tond. Le sort n'est pas favorable aujourd'hui, le deuxième jour de la lune est reconnu mauvais, ainsi que le vingt-unième. La victime cependant paye, vend graduellement: montres, bijoux, effets, et, lorsqu'il lui est impossible de payer plus long-temps les onéreux oracles du destin, un malencontreux sept de pique, accompagné d'un valet de pique et d'un huit de trefle, lui apprend que la fatalité est la plus forte et qu'il lui faut se résigner à renoncer à toutes ses espérances; ces mots, dits d'un air benoît accompagné d'une large prise de tabac, sont toutes les consolations qu'elle porte à ses dupes.

L'égoïsme et l'intérêt sont les deux mines les plus riches de *la Tireuse de cartes*, Il y a peu de temps une succession s'ouvrit, l'appât était plantureux et beau, mais les clauses du testament étaient inconnues. Une dixaine de collatéraux bien endettés, n'ayant pas moins de crédulité que d'envie de dépecer la succession, se rendirent chacun de leur côté chez la Lenormand du quartier, qui, occupée d'une expérience importante, les fit passer les uns après les autres dans un arrière-cabinet en attendant la fin de son œuvre fatidique. Peigne qui voudra l'étonnement de nos poursuivants d'écus lorsqu'ils se virent ainsi face à face, sachant bien tous quel motif pouvait les amener dans ce lieu. Cependant ils font bonne contenance, chacun cherchant à tromper l'autre, lorsque la sibylle se présente et fait passer l'un des consultants dans son cabinet. La cloison qui sépare la chambre d'attente est mince; la curiosité double les facultés auditives des autres. Ils écoutent: le collatéral parle bas d'abord, mais la pythie a l'oreille dure, il lui faut élever la voix et bientôt chacun sait le secret du sire; comme il paye grassement, le destin lui est favorable, et le dix de carreau, présage assuré des successions, se rencontre dans les circonstances les plus favorables. Il se retire joyeux, mais curieux aussi de connaître le secret des autres; il s'arrête à la porte de sortie et voit l'un de ses compagnons l'imiter complètement, son but, ses espérances sont les mêmes, le destin lui fait mille coquetteries et pour lui la fortune enraye sa roue. Notre homme congédié imite son prédécesseur, s'arrête sur le palier et regarde par le trou de la serrure: même jeu pour le suivant que pour lui. Ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent tous dans la rue qu'ils éclatèrent d'un large rire homérique et augural, et convinrent de garder secrète la mystification dont ils avaient été l'objet.

De tout cela que faut-il induire? que les cartes sont menteuses comme des chartes populaires et des promesses de roi-citoyen? nous n'oserions l'affirmer, mais nous croyons qu'il est plus sûr d'attendre tranquillement sa destinée que d'acheter

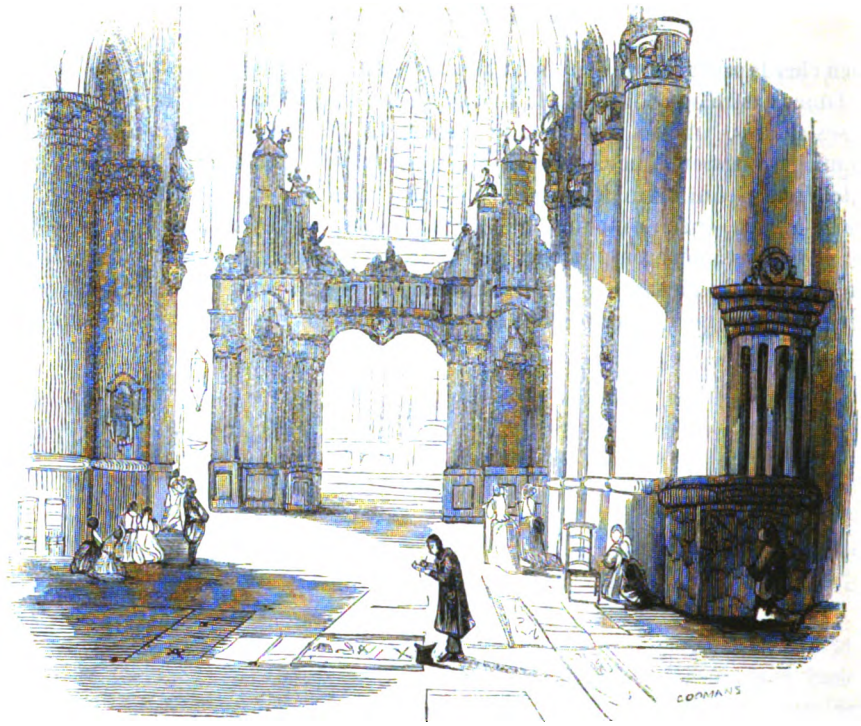
Digitized by Google

bien cher la prévision de son sort. John Walther, négociant anglais, ayant consulté le fameux astrologue Wright, le Laensberg anglais, fut invité par lui à mettre ordre à ses affaires, vu qu'il serait pendu avant la fin du mois. Il le fut en effet. Le bel avantage vraiment! nous connaissons pour notre part de hautes et vieilles intelligences qui tremblent sous l'obsession d'un rêve et qui ne dîneraient pas treize à table. Qu'en conclure? que les professions basées sur les infirmités morales ou physiques amèneront toujours une belle clientèle, et que nous avons eu raison de dire que *la Tireuse de cartes* est moins sotte que ceux qui tremblent devant un neuf de pique, et se pâment de joie devant un dix de carreau et un as de cœur.

VICTOR JOLY.



Digitized by Google



L'AMATEUR DE GÉNÉALOGIE.



Il y a quelque soixante ans, quand la littérature proprement dite n'avait pas un seul représentant dans les Pays-Bas autrichiens, ni poëtes, ni prosateurs ; quand la plume était méprisée comme une chose inutile, si non pernicieuse ; quand enfin, dans le langage des gens du monde, *poëte* signifiait un fou, et *avocat* un sage, la seule science qui fût encore demeurée en honneur était l'étude de la *Généalogie*. Aussi à la fin du XVIII^e^ siècle parut-il chez nous une foule d'opuscules sur cette science héraldique, dont tout homme comme il faut devait connaître les premiers principes au moins, s'il voulait faire bonne figure dans les cercles de l'excellent prince Charles de Lorraine.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Si nivcleuse que soit notre civilisation, la manie de la généalogie n'a pas encore entièrement passé de mode chez certaines personnes. Je pourrais même vous nommer des jeunes hommes, nobles d'hier, fort ignorants d'ailleurs, qui dérobent quelques heures à leur oisiveté habituelle, pour rechercher les ascendances plus au moins douteuses de leur famille, non dans un but scientifique, mais pour se faire valoir davantage (pauvres cervelles!) et plus souvent encore pour entretenir et raviver de vieux préjugés contre la roture, laquelle, au reste, le leur rend avec usure.

Malgré le discrédit où on la prétend tombée, la première n'en est pas moins encore aujourd'hui le point culminant de l'échelle sociale où cherche à atteindre le parvenu à qui sont échues en partage toutes les jouissances de ce monde. La seconde a pour assise des chiffres plus ou moins multipliés; elle est fille du commerce et de l'industrie, et n'est redevable de sa fortune qu'à sa propre activité. Aussi s'en vante-t-elle sans relâche. Quant à l'aristocratie de la vertu et de l'intelligence, trop rare pour avoir ici-bas une possession d'état reconnue, trop improductive pour être briguée à l'égal des deux autres, elle n'est le lot que de quelques individus privilégiés, et reste constamment reléguée au troisième rang. Car bien peu se sentent la force de lutter avec elle contre ses rivales. On parvient par des titres, des écussons, des honneurs; on parvient par l'or et les spéculations financières. Mais en compagnie de l'esprit, de la science, de la morale, qui se croira assuré de réussir? Ayez donc un peu d'ancêtres, héraldiquement parlant, ou, ce qui sera bien mieux encore, ayez beaucoup d'argent et des richesses. Mais nous nous laissons aller au sérieux, nous pataugeons en pleines abstractions philosophiques, et nous perdons de vue le but de cette esquisse.

En fait d'originaux, il en est peu qui le soient davantage que les généalogistes et amateurs d'héraldique, espèce d'hommes fossiles, débris poudrés et à culottes courtes d'un autre siècle; braves gens dont la vie reste constamment bornée aux quatre points cardinaux par des quartiers de famille et des insignes nobiliaires.

Champion tenace d'une science de signes et de mots, incompris aujourd'hui, le bipède que nous analysons est un véritable armorial ambulant, un traité héraldique vivant, qui connaît toutes les familles nobles dont le monde civilisé est émaillé; qui sait par cœur tous les défauts de cuirasse de certaines notabilités aristocratiques. Une joie indicible épanouit son cœur lorsqu'il découvre que son voisin, le baron B***, a, sans en obtenir l'octroi du dernier roi d'armes, enlevé de son écusson le lambel de bâtardise; que le prince D***, dont le blason est enveloppé d'un manteau ducal, a profité des commotions de la révolution française pour s'emparer de cet insigne réservé à si peu de maisons; que tel n'a été anobli qu'en 1770; que tel porte des armes pleines au lieu de les avoir écartelées, qu'enfin ce vicomte et ce marquis, dont le drouski disparaît sous un énorme placard héraldique, et dont les valets ont une livrée de grand d'Espagne, vendait, il y a trente ans, du tabac à la livre et de la toile à l'aune. A l'aspect de ces anomalies, qu'il appelle subversives de l'ordre public, le généalogiste ne manquera jamais de maudire les révolutions, de regretter le règne de Marie-Thérèse, et d'exprimer hautement le vœu que le gouvernement empêche une

Digitized by Google

roture insolente (c'est son expression familière) de se revêtir des plumes du paon. Une prise de prince-régent, reniflé avec bruit, sert ordinairement de point d'exclamation à l'épanchement de sa bile!

A chaque conversation apparaîtra quelque terme de blason dont il fait un usage fréquent. Ainsi le bleu sera toujours pour lui de l'azur; le vert, du sinople; le rouge, du gueule; il appellera une bande, cotice; une bordure, orle; si bien qu'aux ignorants son langage semblera une marqueterie ncompréhensible. Les investigations auxquelles il s'est livré sur les familles les plus renommées de la Belgique et de l'étranger, ont développé chez lui une manie des plus singulières. Il se proclame le parent de tout le monde, c'est-à-dire des familles les plus illustres! Parle-t-on du duc d'Aremberg ou du prince de Chimay? — « Mon grand-père, répond-il aussitôt, avait un cousin dont le neveu avait épousé une demoiselle issue de la première de ces maisons. » — Les noms de Mérode ou de Lalaing sont-ils prononcés, il en descend par les femmes; il est allié aux Trazegnies, il appartient aux Lannoy et aux Ligne. Les races royales ne sont pas même à l'abri de ses allégations de parenté : s'il l'osait, il porterait le deuil à la mort de telle ou telle princesse allemande. J'ai connu un fort brave homme, un peu timbré quand il s'agissait de généalogie, qui se formalisait sérieusement lorsqu'à la mort de certains grands personnages, on oubliait de lui envoyer une lettre de faire part, à lui qui avait trouvé sa parenté au vingt-deuxième degré avec le défunt!

En fait de livres, la bibliothèque de l'amateur de généalogie s'affaisse sous le poids d'ouvrages héraldiques de toute espèce, depuis le père Menestrier jusqu'à l'armorial de Jobard et Neufforge. Des manuscrits, des cartes, des blasons coloriés remplissent ses cartons et ses tiroirs. Nul ne peut toucher à ses collections sous peine d'encourir sa colère et de troubler sa paix intérieure. Car, en général, le généalogiste est minutieux, défiant, avare de communications!

Pénétrons maintenant dans son habitation pour l'examiner de plus près.

Les fenêtres de sa maison sont grillées, sur les chambranles de la grande porte, qui occupe le milieu de la façade, grimacent hideusement des monstres de fantaisie, sculptés dans la pierre. Entrons. Le vestibule est dallé de grandes pierres bleues, servant de baromètre infaillible pour les observations météorologiques de madame pendant les temps pluvieux. Les murailles sont blanchies et couvertes de distance en distance de blasons mortuaires, de vieux portraits soi-disant de famille, portant sur un des coins de la toile un écusson et une date, le tout hâlé par le temps et la poussière. N'oublions pas de dire qu'en mettant le pied dans cette maison, une odeur de cuisine, mal évaporée, vous saisira impitoyablement à la gorge. Vous monterez un escalier sombre, mais propre; ce sera du bonheur si dans votre ascension, vous ne voyez pas suspendu au mur l'arbre généalogique, où le propriétaire est parvenu à loger une respectable, mais un peu problématique collection d'ancêtres. Le cabinet de travail, le laboratoire héraldique du Généalogiste, est au premier. La porte en est matelassée, et les fenêtres calfeutrées été et hiver.

Un angle facial un peu rentrant, terminé en haut par un promontoire que des

Digitized by Google

cheveux rares et récalcitrants s'obstinent à exposer aux rhumes de cerveau, et en bas par un menton pointu où végète une barbe grisonnante et mal faite; au milieu de cet angle quelque chose de rond et d'inaccusé qu'on aurait de la peine à prendre pour un nez, si une goutte de tabac n'y appendait en guise de stalactite, formant ce que nous nommions sur les bancs de l'université *servitus stilicidii:* puis de petits yeux verts, clignotants sans cesse; sous de longs sourcils mal plantés, un grand collet de chemise montant jusqu'à la bouche, une cravate de coton rouge à ramages jaunes, nouée autour d'un cou apoplectique, une redingote bleue, crasse et percée à jour comme une réputation d'intrigant, des pantalons qui, par leur chute progressive sur des pantouffles coupées de vieilles tiges de bottes, accusent clairement l'absence de bretelles, un vieux parchemin tremblotant entre deux mains maigres et sales, tel est l'assemblage grotesque, enfoncé dans ce large fauteuil que nous voyons là, roulé près d'un bon feu de bois, et qui nous représente le type du Généalogiste, tel que vous avez pu le voir en détail avec des manies plus ou moins distinctes.

L'époque la plus brillante du Généalogiste est la soixantaine. Alors la science est vaste et complète; il connaît les taches nobiliaires de toutes les familles, la date d'anoblissement de cent noms obscurs. Sa tête est meublée de tout le bazar héraldique d'un héraut d'armes. Sa conversation retombe toujours sur ses occupations favorites.

S'il est pauvre, ses recherches ont souvent pour but la découverte de quelque succession que des héritiers cupides et plus malins lui ont soufflée. Alors, nuit et jour, il ne rêve que châteaux, forêts et domaine seigneurial. Il lève des extraits mortuaires et des actes notariés, harcèle sans pitié les conservateurs d'anciennes archives, et vit dans un état habituel d'irritation contre ceux qu'il nomme les spoliateurs de ses biens. S'il est riche, l'étude de la généalogie n'est pour lui qu'un délassement. Son fils, lauréat de quelque collége municipal, met au net ses crayons généalogiques. Ponctuel en toutes choses, il ne change jamais l'heure de son dîner, se couche régulièrement à dix heures, et boit à son déjeuner deux tasses de thé pecco. Il reste passionné pour le bon vieux temps; il a en horreur le gaz et le rail-way, se sert de diligences pour voyager (quand il voyage) et ne connaît pas de lumière supérieure à celle de la chandelle. Avant toutes choses, il est homme à habitudes. Ainsi chaque matin, en descendant, il s'arrêtera, pour se moucher, au palier de l'escalier où se trouve la pendule. En sortant de chez lui, il ne manquera pas de lancer au premier pauvre qui l'accoste la phrase sacramentelle, au reste moins stéréotypée dans son cœur que dans sa tête: *Je n'ai rien à donner!* il appellera toujours Napoléon, Buonaparte, ayant soin surtout d'appuyer sur l'*e* final. Quant à son costume, il offre, pendant toute l'année, quelque chose de patriarcal, comme la tabatière d'un aïeul. Il a un seul habillement complet pour chaque saison, je veux dire pour l'été et l'hiver. Le jour de Pâques, il substitue régulièrement des bas de fil à des chaussons de laine. A la Toussaint, il endosse sa capote verte à quatre collets. Jamais il ne permet qu'il y ait du feu dans le poêle de sa chambre à manger après le samedi saint. Je ne dirai qu'un mot de ses opinions politiques. Son attachement à la légitimité dynastique est inaltérable.

Digitized by Google

En 1789, il était *keyzerlik* au fond de l'âme, trouvant bon tout ce que bouleversait Joseph II, le grand révolutionnaire couronné, et enveloppait dans un même anathème les *Figues*, les *Vonckistes* et les partisans de *Vandernoot*. Après les événements de 1814, il signa une pétition pour demander le rétablissement des Pays-Bas autrichiens. Enfin en 1831, lorsqu'il fut parlé de l'archiduc Charles dans notre Congrès constituant, le brave homme ne se sentit plus d'aise, énuméra tous les droits de l'empereur sur la Belgique, et se promit d'offrir, le cas échéant, au nouveau monarque une généalogie de sa famille avec lettres rehaussées d'or. Par le temps et les revirements politiques qui courent, une semblable invariabilité d'opinion est un phénomène rare, pour lequel on a peut-être eu raison de ne pas établir de récompense nationale! A qui la décerner ? Quant à ses principes religieux, il est excellent catholique, observe quatre-temps et vigiles, porte le cierge aux processions de sa paroisse, fait partie de la fabrique de son église, et en est à son troisième Ange-Conducteur, livre de prières qui est son talmud à lui, et sur le compte duquel vous auriez mauvaise grâce de le plaisanter!

Ordinairement le généalogiste s'appelle Dieudonné, Auguste, César ou Hector. Son ascendance ne se perd pas dans la nuit des temps, au contraire! Il est de petit lieu, comme disait Molière. Il assure cependant que sa lignée est des plus illustres, et pour accroissement de preuves, il porte au doigt une bague dont l'écusson est écartelé de plusieurs armoiries. Son père était avocat au Conseil de Flandre ou sous-bailli d'une petite ville de Brabant, fonctions qui l'avaient rendu possesseur d'une certaine quantité d'arpents de terre, dont le cher homme dépensait bourgeoisement le revenu annuel, sans honneurs et sans dignité, le plus souvent à la campagne, comme un simple gentillâtre. Sa mère, bonne pâte de femme, s'il en fut onques, eût, fréquentant la cour, mis du rouge et des mouches, passé ses matinées à essayer des vertugadins et pointillé sur l'étiquette, comme une petite princesse allemande. On soupçonne déjà que le rejeton de ce couple n'a pas reçu une éducation très-soignée. D'ailleurs, il est fils unique, et il vivait à une époque où un homme *de qualite* ne devait rien faire pour rester digne de ses ancêtres. A dix ans, méchant et hargneux, véritable enfant de bonne famille, il bat les valets, commet maints ravages dans la basse-cour, étrangle le serin de sa nourrice, se moque des engageantes de sa mère, s'amuse à déchiqueter la perruque paternelle, et ne manque pas de se dire en proie à des vertiges, lorsqu'il s'agit de catéchisme, d'abécédaire ou de chiffres!

A vingt ans, il monte bien à cheval, manie passablement le fleuret et le fusil de chasse, et boit comme un Templier. Un seul livre lui est familier : *Sanderus ;* sa mère y a trouvé la description de son petit castel, et s'est servie de cette découverte pour développer la vanité du jeune homme, lui faisant croire, et finissant par le croire elle-même, que c'était le manoir de ses pères depuis des siècles et des siècles!

Rien n'a encore troublé cette vie d'oisiveté et d'inutilité parfaite qui était si bien le cachet de la société riche, il y a soixante ans. Alors notre héros perd celui à qui il ne doit rien, sinon l'existence. L'excellent vieillard meurt d'une indigestion à la suite d'un repas splendide où il mange et boit trop copieusement, si bien

Digitized by Google

qu'au moment de s'en aller à l'autre monde, la bénédiction qu'il veut octroyer à son fils, reste inarticulée au milieu d'un dernier hoquet! Quant à son épouse, veuve cette fois inconsolable dans la véritable acception du mot, et aussi dans celui du code civil, elle survit peu à son placide conjoint. Elle néglige la peinture de son visage, fait un testament pour assurer une heureuse vieillesse à son angora, et s'éteint un soir dans le grand fauteuil patrimonial de la famille.

Seul, maître exclusif de ses actions, possesseur d'une fortune claire et liquide en bien-fonds, notre gentilhomme ne donne d'abord à ses parents que ces regrets instinctifs, qui sont plus un devoir qu'un véritable élan du cœur. Mais, lorsque les funérailles sont terminées, lorsque toute la gent rapace et impitoyable de l'état civil et de la fabrique paroissiale a été balayée de la maison mortuaire, lorsqu'enfin il ne reste plus de l'événement qui l'a frappé que ce vide immense, indéfinissable, que l'on éprouve à la perte de personnes aimées, le jeune homme sent tout ce qui lui manque. Habitué à vivre à la campagne et à voir peu de monde en ville, timide par suite de l'absence de tout contact avec des gens de son rang, dénué de cette instruction qui donne tant de charmes à la solitude, sans affections qui l'attirent hors de chez lui, sans aucune de ces passions vives, ardentes, irrésistibles, où le cœur trouve toujours ample pâture, le futur amateur de généalogie se replie sur lui-même, devient morose et triste, passe ses journées à voir croître ses choux et fleurir ses espaliers. Mais, s'ennuyant bientôt de cette occupation peu récréative, il se met en tête de devenir agronome, bâtit des métairies, achète des chevaux de labour, ne sort plus qu'en blouse et la bêche à la main. Hélas! tout passe en ce monde, et surtout les goûts d'agronomie! Un beau matin il éprouve une aversion profonde pour ses vaches de Holstein, pour les instruments aratoires qu'il a fait venir d'Écosse, et finit par livrer toute sa culture à un fermier expérimenté du village, qui, au lieu de mauvais lin et de navets pygmées, obtient l'année d'après, dans le même terrain, d'excellent seigle et des colzas de la plus luxuriante végétation.

Plusieurs années de sa vie se sont passées dans ces divers tâtonnements de bonheur; la campagne l'ennuie prodigieusement. Il veut changer d'air, se décide à aller habiter la ville la plus prochaine, loue une maison dont la porte et les volets sont peints en vert, et finit par s'étonner qu'il ne s'amuse pas davantage! Alors il apprend la clarinette, fait sa partie dans les concerts d'amateurs et devient membre d'une société d'harmonie, ce qui ne l'empêche pas de commettre des canards de la plus stridente espèce, et de ne jamais jouer que de la musique empruntée. Mais le temps passe, et avec lui la jeunesse et le goût pour la clarinette, l'harmonica, le flageolet et autres instruments de célibataire.

Une patte d'oie vigoureusement accusée de chaque côté des tempes, une abondante poussée de cheveux gris, une légère sciatique qui a fait élection de domicile dans la jambe droite, viennent dans l'intervalle apprendre à notre fils unique qu'il y a déjà quarante-cinq ans qu'il a fait son apparition dans cette vallée de larmes et de misères!

S'apercevant donc un beau jour de ces irréparables ravages, il songe au mariage. Le mariage! à ce mot que le pudibond ci-devant jeune homme a prononcé tout

Digitized by Google

bas, il rougit d'abord et cherche à s'interroger sur ses propres intentions. Songer à une femme est une chose inouïe dans les fastes de cette vie froide, guindée, incolore, que les minces événements d'une existence de campagne et les habitudes bourgeoises de la petite ville ont seules nuancée. Aussi le pauvre garçon refléchit-il sérieusement à cette grande résolution. Mais cet état d'hésitation et d'incertitude le chagrinant fort, il se décide enfin, part pour Bruxelles, met le chapeau sur l'oreille pour se donner un air de roué, bien qu'il soit poltron comme un homme de lettres ou un propriétaire, se dirige hardiment vers la rue des Douze-Apôtres ou du Bord-du-Verre, et sonne, sans hésiter, chez sa tante Véronique, qui a en disponibilité cinq filles excessivement majeures. Bref, il demande l'aînée, Olympe ou Florida, chaste colombe, haute en couleurs, hanche bien découplée, regard des plus amoureux. La tante est enchantée, la cousine ravie, et le futur, étonné de son audace, se pose en conquérant lorsqu'il rentre au logis!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Notre héros est marié, il est casé et heureux, il a cinq enfants qu'il a fait vacciner en temps utile, et devient plus sédentaire que jamais. Il découpe des images pour sa progéniture, place des papiers blancs sur les confitures faites par sa femme, et met, dans la saison, des cornichons à la daube.

Mais voici qu'un jour, parcourant son grenier, où toutes ses vieilleries de jeune homme, voire même sa clarinette, sont entassées pêle-mêle, il découvre trois ou quatre vieux portraits, dormant dans un coin du sommeil de l'oubli! Il lui prend fantaisie de les faire nettoyer, et remarquant que sur l'un on voit une toge échevinale, sur l'autre une fraise espagnole, ou un uniforme du temps de Marie-Thérèse, qu'enfin les armoiries de la famille de sa mère se détachent du fond de la toile noire et crevassée, il se prend d'une belle passion pour ces respectables croûtes, consulte le *nobiliaire* sur les écussons qu'il a découverts, et entretient le même soir sa chère moitié de l'ancienneté de sa race. Le sort en est jeté; du jour de son ascension au grenier, il est devenu Généalogiste, amateur de science héraldique! Il ne rêve plus que noblesse, assomme sa femme, ses voisins, ses amis de détails généalogiques les plus fastidieux; il apprend à son fils aîné à blasonner un écusson. Il n'entre plus dans une église sans examiner attentivement les pierres tumulaires indéchiffrables du pavement; il inscrit sur son calepin toutes les armoiries qui ont la moindre ressemblance avec les siennes.

Par malheur, c'est un désespoir pour le généalogiste de voir que ses enfants n'hériteront pas de son goût pour les études héraldiques. Il cherche à s'en consoler en faisant sculpter son écusson au-dessus de la porte d'entrée de son habitation de campagne, qu'il a désormais baptisée du nom de château! Il obtient une place distinctive dans l'église de son village, et a soin de faire exécuter sa pierre tumulaire avant sa mort, afin qu'il puisse surveiller l'exécution des différents quartiers de noblesse qui la doivent orner. Chacune de ses lettres, quand il en écrit, ce qui est rare, est fermée d'un énorme cachet portant son blason, et il se

Digitized by Google

fâche, à en avoir une attaque d'apoplexie, lorsque le *de* de son nom de famille a été omis sur l'adresse de celles qu'il reçoit!

A l'endroit de son cœur, il faut le dire, il est bon homme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, mais en général il est d'humeur assez peu sociable. Il n'est guère amateur de bonne chère: convive un peu ennuyeux, on le pense bien, distrait jusqu'à boire de l'eau pour du vin, sans supposer la supercherie, bavard impitoyable lorsque vous avez touché sa corde sensible, il est en état de laisser une bouchée suspendue un quart-d'heure entre son assiette et sa bouche pour prouver, avec tous les termes propres et techniques, que l'amphitryon descend de Brabon, premier duc de Brabant, ou de quelque autre héros fabuleux!

Mais voici que notre amateur de Généalogie, est devenu tout vieux, tout cassé. Ses idées commencent à branler autant que sa tête et ses jambes. Il parle à tort et à travers, converse avec lui-même, quand personne ne l'écoute, et finit par devenir complètement fou, ou plutôt imbécille: il n'y a que les gens d'esprit qui



deviennent fous! Arrivé à ce degré de décrépitude intellectuelle, le cher homme est écroué dans sa chambre: on lui met un bonnet de coton, racorni en arrière, comme à un cacochyme. Peu à peu il s'affaisse sur lui-même, perd ses dernières

Digitized by Google

forces et s'éteint entre soixante-dix et soixante-quinze ans, sans récupérer la moindre lueur d'intelligence!

Au lieu de l'inhumer dans le lieu qu'il a choisi et fait préparer avec tant de soins pour lui et les siens, on le transporte, par économie, au cimetière commun de la ville ou de la paroisse, et on l'enterre entre un sans-culotte de 93 et un chiffonnier. *Vanitas vanitatum!* Aucun blason, aucune insigne héraldique quelconque ne décore le sarcophage pendant le service funèbre, bien que le défunt ait souvent parlé avec délices de l'étalage nobiliaire qu'il aimait à voir briller aux funérailles d'un homme de bonne famille. Puis le survivant des époux s'empresse de vendre, un mois après la mort de l'autre, ses livres, manuscrits, blasons et autres ustensiles héraldiques, dont le produit ne manque pas d'être affecté à l'achat de quelques bonnes terres rapportant 3 pour cent.

Quant aux vieux portraits de famille, victimes de l'horreur qu'inspirent au fils la généalogie et tout son attirail de mots, ils sont exposés à l'encan en place publique et deviennent, un an après, les ancêtres d'un nouveau noble, autre espèce d'original que, Dieu aidant, nous esquisserons aussi quelque jour!

Jules de Saint-Genois.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



M. HERMANS

OU

L'AMATEUR DE PIGEONS.



Hermans n'a de sa vie éprouvé qu'une passion; mais cette passion n'a point troublé le repos de son cœur, ni laissé de cruelles traces sur son visage. Le temps lui-même semble avoir respecté son front couvert de mèches blondes, lisses et soigneusement peignées; une malice enfantine brille encore dans son regard, et ses lèvres épaisses ne s'entr'ouvrent que pour laisser échapper le plus béat des sourires. Il y a dans l'ensemble de sa physionomie je ne sais quoi d'aimant, de reposé, de pacifique, qui fait plaisir à voir: il respire l'églogue. Il suffit de l'avoir rencontré une fois pour comprendre qu'il est aussi heureux qu'il est permis à un mortel de l'être.

Digitized by Google

Quel âge faut-il lui donner? N'a-t-il que quarante ans, ou bien touche-t-il déjà à la soixantaine? C'est un problème que lui-même serait peut-être embarrassé de résoudre: ses jours ont coulé avec tant de calme et une si douce monotonie que la fuite en a été en quelque sorte insensible; la jeunesse a succédé à l'enfance, l'âge mûr à la jeunesse, sans apporter de notables changements dans ses goûts et ses habitudes. A dix ans, il apprenait à lire en flamand et en français, à écrire et à compter chez un pauvre maître d'école, en même temps qu'il remplissait les fonctions de *koraal* (1) à l'église Sainte-Catherine. L'heure de la classe ou des offices passée, on ne le voyait point se mêler aux jeux tumultueux de la rue; il courait tout droit au logis paternel comme s'il y était rappelé par une puissance irrésistible. Plus grand, plus fort, plus instruit, il entra comme commis chez un marchand de draps en gros; mais à l'âge où les passions bouillonnent dans le cœur de l'homme, sa vie resta calme et réglée comme une horloge. Il ne fréquentait ni les bals, ni les promenades publiques, ni le théâtre, ni le café; à peine l'apercevait-on une heure ou deux tous les soirs au cabaret de la *Granaat*, où il se livrait philosophiquement, avec deux ou trois amis, aux combinaisons du *Smoze-jas*, ou du *Jas-forcé*. Il y avait dans une telle nature l'étoffe d'un excellent mari. Une veuve de sa connaissance, encore belle, s'en aperçut et résolut de profiter de sa découverte. Quelques œillades, renforcées de tendres soupirs, suffirent pour vaincre un cœur étranger aux séductions de l'amour. M. Hermans devint bientôt l'heureux époux d'une femme qui comptait bien quelques années de plus que lui, mais dont la fortune devait être assez ronde, à en juger par le nombre de chalands qui visitaient habituellement la boutique de mercerie, qu'elle tenait, depuis une quinzaine d'années, dans la rue de Flandres. Le mariage ne changea guère l'existence de M. Hermans; il ne renonça à son emploi chez le marchand drapier que pour devenir le commis de son active et un peu tyrannique moitié. Le matin, au moment où celle-ci mettait sa *faille* pour se rendre à la messe ou bien au marché, il venait modestement la remplacer au comptoir, en compagnie de *Lisbeth* la servante du logis; mais si ce n'est à ces heures-là, la pratique le voyait rarement: où était-il? que faisait-il? que devenait-il? il eût été difficile de le deviner; on savait seulement que le soir venu, il s'occupait à mettre en ordre les écritures, et à dresser les comptes des chalands: voilà tout. Du reste, nos deux époux vivaient avec une sage économie et leur fortune allait grossissant sou par sou, escalin par escalin, sans que personne en fût surpris. Comme ils n'étaient point ambitieux et que le ciel avait refusé à madame Hermans les joies de la maternité, lorsque le temps fut venu de jouir du fruit de leurs épargnes, ils cédèrent à *Lisbeth* leur fonds de commerce, et de marchands qu'ils étaient se firent tout à coup rentiers. Ils désertèrent la rue populeuse et bruyante, pour s'enfoncer dans un de ces quartiers où règnent la solitude et le silence d'un béguinage.

Si le hasard vous fait traverser un jour la place des Wallons, et qu'au milieu des constructions modernes qui s'y pressent aujourd'hui, vous remarquiez une ancienne maison bourgeoise, au pignon dentelé, aux fenêtres étroites, à la porte

(1) Enfant de chœur.

Digitized by Google

basse et cintrée, ornée d'un marteau de cuivre poli, arrêtez-vous : c'est là que loge aujourd'hui M. Hermans. En approchant de ce logis paisible, peut-être remarquerez-vous un essaim de pigeons trottinant çà et là, à pas menus sur le seuil. Mais la porte est mi-close : donnez-vous la peine d'entrer, Madame, et suivez l'allée jusqu'au fond. Qu'y a-t-il dans la cour? des pigeons. Dans le jardin, des pigeons. Qu'apercevez-vous sur les murs de clôture, au bord des gouttières, sur la pointe des toits? des pigeons, partout des pigeons. Involontairement la curiosité vous pousse : vous pénétrez dans l'intérieur d'une chambre basse, où règne un demi-jour mélancolique, et là, sous un pâle rayon de lumière, le premier objet qui attire vos regards investigateurs, c'est..... un pigeon empaillé perché sur l'appui de la cheminée.

Dans cette demeure claustrale, éloignés du monde par leurs goûts et leurs habitudes, nos deux époux savourent les douceurs d'une vie que n'altèrent point les soucis. M. Hermans sort rarement; à peine les commères du voisinage le connaissent-elles; dans sa maison même, il n'est guère qu'un seul coin où l'on soit assuré de le trouver, où il se retranche, où il se claquemure comme dans un fort inexpugnable. Vous l'y surprendrez à l'aube, à midi, au soir. Aux heures des repas, il ne fait que paraître et disparaître dans la petite pièce du rez-de-chaussée, où sa femme passe le temps à remailler des chaussettes ou à égrener son chapelet en l'honneur d'*Onze-Lieve-Vrouwe* (1). Il boit et mange d'un air distrait; il parle peu, il ne rit guère; la nappe n'est pas enlevée qu'il s'éclipse comme une ombre. Où va-t-il ainsi, le mystérieux compère? le voilà gravissant les marches d'un escalier tortueux qui le conduit jusqu'à son grenier. A le voir, les yeux écarquillés de plaisir, la respiration suspendue, s'avancer silencieusement sur la pointe des pieds, on le prendrait pour un avare qui vient en secret visiter son trésor. Il ouvre une porte pratiquée dans un immense treillis, et si basse, qu'il lui faut, pour passer dessous, ployer le corps en deux; il la referme : il se trouve..... Imaginez-vous une enceinte assez spacieuse, mais enveloppée dans une demi-obscurité; fermée d'un côté par le mur de la maison, de l'autre par un lattis qui s'arrondit en arc de cercle : espèce de réduit enfoui sous les combles et qui sert de logement à toute une colonie de ces charmants oiseaux pour lesquels les naturalistes ont créé une classe intermédiaire qui sert de transition entre les passereaux et les gallinacés. J'aurais pu vous dire, tout de suite, et en un mot, un pigeonnier. Cet enclos, c'est la Thébaïde de M. Hermans, c'est son paradis sur la terre; cette chaleur assoupissante et molle, c'est l'atmosphère qui ranime et vivifie ses poumons. Ici seulement il respire à l'aise, il vit doublement. En bas, c'est un homme d'une intelligence vulgaire, mais à mesure qu'entraîné par une force cachée et magnétique, il gravit vers le haut de la maison, ses facultés se développent et s'étendent comme par enchantement. Arrivé à son grenier, une métamorphose complète s'est opérée en lui; la lenteur ordinaire à son âge fait place à toute la vivacité de la jeunesse. Et d'abord, il examine l'une après l'autre cette multitude de petites cellules qui s'étagent et se carrent le long de la clôture avec une charmante symétrie, et où

(1 La sainte Vierge.

Digitized by Google

se cachent de belles colombes paresseusement couchées sur leurs œufs. Il lave, il frotte, il approprie tous les coins, et cela sans bruit, sans embarras, automatiquement. Quand ces premiers soins de la journée sont remplis, il s'arrête, se croise les bras derrière le dos et se met à siffler. Entendez-vous ces mélodies qui se prolongent, qui s'élèvent, qui promènent dans les airs leurs gammes cadencées, puis s'abaissent, se ralentissent et s'éteignent insensiblement? C'est le langage de l'Amateur de pigeons, et quel langage! en fût-il jamais de plus vif, de plus tendre, de plus expressif? A ces accents connus, la volatile accourt d'en haut, d'en bas, par volées frémissantes; elle trottine pêle-mêle sur les carreaux du parquet, elle s'agite, elle se bouscule avec des joies infinies. Alors M. Hermans laisse pleuvoir d'entre ses doigts les graines et les semences; à ceux-ci, il verse une poignée de millet, à ceux-là, de la vesce; à d'autres, qu'il cherche à enflammer d'une amoureuse ardeur, il jette du chènevis, car vous savez peut-être la chanson flamande :

Geef de duiven,
Dat zy schuiven,
Kempzaed (1)*!*

A peine la volatile a-t-elle becqueté son repas accoutumé, M. Hermans change de position et vient se placer près de l'unique lucarne qui distribue une avare lumière dans le colombier. Cette loge petite et carrée, sur laquelle elle s'ouvre et qui s'avance à l'extérieur d'une façon toute pittoresque; cette traîtreuse porte suspendue en l'air comme pour inviter les passagers de l'aquilon à goûter le repos du logis; cette planchette hardie où se toilettent en plein midi de belles colombes à la gorge mordorée, et ce petit toit saillant qui la protége, qui lui jette un pouce d'ombre et un filet de fraîcheur; cette cage treillagée, légère, aérienne, s'appelle le *kyker!*

Kyker! Si le ciel vous a fait naître dans nos contrées flamandes, et qu'aux jours dorés de votre enfance vous ayez nourri, à l'ombre du grenier paternel, toute une petite famille de pigeons apprivoisés; oh! alors, à ce seul mot, ami lecteur, votre cœur a dû tressaillir d'aise. Vous souvient-il de ces fées longtemps endormies dans leur palais invisible et qu'un appel magique arrache un beau matin à leur sommeil? Ainsi tout à coup l'image de vos beaux jours s'est éveillée dans votre paresseuse mémoire et vous a réjoui de sa joie et de son innocence. Mais cette ivresse charmante ne dure qu'un instant; elle s'est bientôt évanouie avec la rapidité de l'éclair qui ne dissipe l'obscurité que pour la faire paraître ensuite plus profonde et plus triste. Imprudent, qu'avez-vous fait? vous avez comparé le passé au présent: l'un ne vous a rappelé que des plaisirs, l'autre ne vous a montré que des soucis et des peines; et un soupir involontaire s'est échappé de votre poitrine. Vous avez songé à tous ceux que vous aimiez, et qui ne sont plus, et le rayon de bonheur qui avait un instant éclairci votre visage s'est peu à peu voilé sous un nuage de larmes.

(1) Donnez aux pigeons du chènevis afin qu'ils pondent.....

Digitized by Google

Lorsque les souvenirs du jeune âge s'éveillent en nous, ils ont bien vite ouvert aux regrets la porte de notre cœur.

Heureux Hermans! Étranger au monde, il n'a pas éprouvé, lui, l'amertume des espérances menteuses et des cruels désenchantements. Comme le Diphile de La Bruyère, ses plus belles heures se sont écoulées dans le calme du colombier; combien de fois même n'y est-il pas resté des jours entiers, de ces jours qui s'échappent pour ne plus revenir, mais qui ne laissent du moins que de douces et agréables impressions!

Le modeste enclos, témoin accoutumé de si paisibles jouissances, devient quelquefois le théâtre des plus vives émotions: M. Hermans a vu un pigeon étranger s'arrêter sur un toit voisin. Aussitôt il lance vers l'imprudent inconnu quelque femelle amoureuse qui doit le séduire par ses caresses et l'entraîner dans l'intérieur du logis. Ou bien notre madré compère a recours à une autre ruse: pour attirer l'aventureux voyageur, il siffle..... il siffle, mais avec un accent si doux et si pénétrant, que le passager, à la fois surpris et charmé, lève la tête et se prend à écouter; il approche bientôt afin de mieux entendre. A mesure qu'il s'avance sur le rebord de la gouttière, la musique mystérieuse s'éloigne, elle semble l'appeler, il la suit; elle s'éteint par degrés, il n'hésite plus, il s'aventure dans le *kyker*. Aussitôt une main invisible lâche la ficelle insidieuse qui tenait en l'air la *trekplank* (1), et celle-ci, s'abaissant brusquement, retombe derrière l'infortuné prisonnier.

Mais ces scènes dramatiques viennent rarement troubler la douce monotonie du colombier. Vous surprendrez plus souvent M. Hermans tapi sous les combles, dans quelque coin obscur, où il perche, où il se pelotonne, où il s'enfonce la tête dans le cou, où il roule de grands yeux ronds de plaisir..... Là, l'homme-pigeon savoure toute la plénitude du bonheur. Il observe en silence le tableau mouvant et animé qui se présente à sa vue. Les heures s'écoulent pour lui sans lasser ses regards ni son admiration. Quel objet d'ailleurs en serait plus digne? Il faudrait la plume d'un poëte ou le pinceau d'un de ces artistes patients du moyen âge pour rendre sensibles, dans toute leur richesse et leur variété, ces nombreuses pléiades de charmants oiseaux, les uns aux ailes veloutées et noires comme l'ébène, les autres revêtus d'une robe unie aussi blanche que le lis, le plus grand nombre enfin déployant dans leur parure les harmonieuses nuances de l'arc-en-ciel, tour à tour séparées ou confondues avec une grâce, une délicatesse, un éclat dont rien ne saurait approcher.

Dans la position accroupie où se tient M. Hermans, cent autres auraient l'échine brisée: il y songe à peine. Il se sent au contraire tout frais, tout dispos, tout emparadisé! Il est là poëte bien qu'il n'ait de sa vie aligné deux rimes, philosophe à sa manière, naturaliste sans avoir jamais lu ni Buffon, ni Cuvier, ni Temminck. Cette république ailée, il la sépare en grandes classes; il en connaît les espèces; il en distingue toutes les variétés et il les désigne chacune par une appellation vive, originale, pittoresque. Entendez-vous ces roucoulements saccadés qui rappellent les sons

(1) Planche qui ferme l'entrée du *kyker*.

Digitized by Google

belliqueux du tambour? c'est une rangée de *klok-klok* (1) qui s'avance. Toute une armée semble marcher derrière eux: vous reconnaîtrez la tribu des *helmken* (2) à leur casque d'acier bruni; les *bagadette* (3) sont armés de cuirasses plus polies que l'argent; après eux, ou confondus avec eux, se montrent des *zwitser* (4), des *polen* (5), des *romanen* (6), des soldats de toute arme et de tout pays. Tantôt on dirait qu'ils se rassemblent comme pour marcher à la guerre; mais le plus souvent ils vont çà et là, dispersés, et se mêlent paisiblement aux autres habitants de la colonie. Parfois, au milieu d'un profond silence, un *kropperd* (7) isolé laisse échapper son âme en fugues pleines de mélancolie; il se plaint, personne ne l'écoute: pauvre poëte perdu dans la foule indifférente! Ici une grave assemblée de *zwalkaerd* (8) semble pérorer sur quelque question délicate: comme ils se rengorgent! comme ils relèvent leur tête huppée! comme ils abaissent d'un air méditatif leurs transparentes paupières! on les prendrait quasi pour des académiciens de province. Là, des groupes oisifs s'entr'ouvrent avec respect devant une procession de pénitents à la démarche lente, à la taille pleine et ramassée, au front couvert d'un sombre capuchon: inclinez-vous, ce sont les *kapucyn* (9). Quand vous relèverez les yeux, la scène aura changé d'aspect, et, par un singulier contraste, vous présentera une image à la fois piquante et naïve des vanités de ce monde. Dans le clair soleil, des *smirlyn* (10) légers et railleurs vont, viennent, d'un air empressé, toisant de l'œil au passage promeneurs et promeneuses; d'élégants *dassen* (11) au jabot frisé roucoulent mille tendres propos auprès d'un groupe de *paeuwesterten* (12), qui se donnent de gracieux airs de tête tout en déployant paresseusement leur éventail de plumes éblouissantes; la foule circule, s'agite, se croise en tout sens, bariolée, murmurante, grave ou joyeuse. Pour peu que l'imagination s'y prête, on se croirait transporté sous les ombrages du Parc, par un beau jour de printemps, à l'heure où les allées s'animent d'essaims d'étourdis et de coquettes beautés.

Ainsi des tableaux sans cesse variés se succèdent dans les limites étroites du pigeonnier et viennent tour à tour distraire et réjouir l'âme de notre brave compère, M. Hermans.

Au milieu de cette heureuse peuplade, quelques individus se font surtout reconnaître à leurs orbites de feu, à leurs muscles d'acier, à leur forme souple, vive, élancée. Considérez-les attentivement: ce sont les pigeons voyageurs.

On ne saurait croire à quel point cette race est pour notre amateur un objet de soins et d'admiration. L'instinct de ces hardis aventuriers le surprend, le transporte, le ravit sans cesse. Mais en vain se creuse-t-il l'esprit, en vain aspire-t-il force pincées de *prince-régent*, la solution de cet étrange problème lui échappe toujours à l'instant même où il croit la saisir. Qu'un insecte se tisse un vêtement de soie, qu'une abeille industrieuse emplisse de miel son alvéole, qu'un castor élève une digue pour protéger sa demeure souterraine, à peine ces merveilles ont-elles le privilége d'émouvoir M. Hermans. Mais qu'un pigeon, lancé dans l'espace, file au-dessus des campagnes et des cités, traverse l'étendue

(1) Pigeons glou-glou. (2) Pigeons huppés. (3) Pigeons bagadais. (4) Pigeons suisses. (5) Pigeons polonais. (6) Pigeons romains. (7) Pigeons grosse gorge. (8) Pigeons grosse gorge. (9) Pigeons nonnains. (10) Pigeons émerillons. (11) Pigeons cravate. (12) Pigeons paon.

Digitized by Google

des mers, vole hardiment sans guide et sans boussole à travers un élément où tout s'efface, regagne enfin son colombier après un trajet de cent lieues accompli en cinq heures, parlez-lui de ce phénomène! n'hésitez pas à lui dire qu'il est miraculeux, incomparable, unique... Eussiez-vous la manie de vous camper un lorgnon dans l'œil, de porter des gants beurre-frais et la moustache retroussée, M. Hermans oubliera les objets de sa plus vive antipathie; il cessera de vous considérer d'un air défiant; il ne vous prendra plus ni pour un *muscadyn*, ni pour un *schobiak*, ni pour un *franskilloenen*; il vous écoutera, il vous approuvera du geste et du regard, et si d'aventure vous marchiez dans la rue avec notre brave flamand, soyez sûr qu'il vous invitera à lamper de pair à compagnon un *capeteyntje sur le cabaret voisin*.

Dans toute autre circonstance, M. Hermans garde une réserve prudente avec les personnes qu'il ne fréquente point de longue date. Aussi le cercle de ses connaissances est-il fort restreint; il n'a que peu ou point d'amis, si ce n'est ceux qui roucoulent dans son grenier; ceux-là du moins lui resteront fidèles, et feront la joie de chaque jour de sa vie. Mais les plaisirs les plus doux seraient bientôt fades s'il ne s'y mêlait quelques soucis. La prévoyante nature a donné à notre colombophile deux races d'ennemis cruels auxquels il a juré, lui d'une humeur si pacifique, une haine infatigable, une guerre à mort. Les rats sont les premiers. Tout ce que l'imagination de l'homme a pu découvrir de plus ingénieusement meurtrier, M. Hermans le met en œuvre pour exterminer cette maudite engeance. Chaque soir il tend ses piéges, il dresse ses quatre-de-chiffres, il seme l'arsenic traîtreusement dissimulé en boulettes appétissantes; à son lever, il inspecte ses batteries lilliputiennes, et quand de loin en loin quelque cadavre au poil ras se montre gisant dans son grenier, M. Hermans le saisit par l'extrémité de la queue, le considère d'un œil avide, et une sorte de joie farouche et sanguinaire vient alors illuminer les traits de son visage. Mais ce sont là de faciles vengeances, et le brave homme ne se plaindrait jamais du sort si ses oiseaux favoris ne connaissaient pas d'ennemis plus redoutables. Malheureusement il en est d'autres, et dans les régions où ceux-ci vivent, il n'est point aisé à l'homme de les atteindre. Que de fois ils ont causé à M. Hermans de mortels déplaisirs! que de fois leur présence subite est venue le surprendre au moment même où sa vigilance habituelle s'endormait dans une trompeuse sécurité!

Debout auprès d'une lucarne ouverte, il savourait l'un des plus vifs plaisirs que son cœur puisse éprouver : il se plaisait à rendre à la liberté ses captifs volontaires, sûr que leur attachement les ramènerait bientôt au logis commun. Il les prenait un à un dans une corbeille en osier déposée à ses pieds; il les caressait d'une main amie, et, poussant un flourra joyeux et frénétique, il s'amusait à les lancer (*uitwerpen*) dans les champs de l'espace. S'accoudant alors à la fenêtre, il écoutait, il regardait avec une amoureuse curiosité. Tantôt son oreille attentive saisissait jusqu'aux battements d'aile les plus lointains du *ringslaeger* (1) emporté dans les spirales infinies et retentissantes de son vol. Tantôt il

(1) Pigeon tournant.

Digitized by Google

admirait la légèreté hardie de ces *tuymelaers* (1), qui, après s'être élancés plus rapides que la flèche, s'arrêtent subitement au milieu des airs, s'y maintiennent dans une sorte d'immobilité avec l'imperceptible balancement de la feuille suspendue au-dessus d'un abîme, puis, comme saisis de vertiges, se laissent choir en décrivant de perpétuelles culbutes jusqu'à ce que, fatigués de descendre, ils remontent, remontent encore, s'élèvent toujours, et, se reguindant par un dernier essor, vont raser la face des nues dans la sublime audace de leur vol. Plus heureux qu'un vieil habitué de l'Opéra, qui, nonchalamment étendu dans sa stalle, s'extasie devant les pirouettes d'une danseuse en renom, M. Hermans faisait retentir l'espace des claquements précipités de ses mains; il riait, il pleurait, il s'agitait, il était heureux enfin! lorsque sa face se couvre d'une soudaine pâleur, ses cheveux se hérissent; ses regards, qui erraient çà et là dans l'espace, fixés maintenant sur un seul point, peignent un indicible effroi. Au-dessus de lui, dans l'azur du ciel, sous les brûlantes clartés du soleil, un épervier plane en rond, les ailes étendues: implacable ravageur qui épie sa victime au passage.

Dès lors, plus de sommeil, plus de repos pour M. Hermans dont le cœur est saisi d'anxiété. Le lendemain de bonne heure il est sur pied, il passe sa gibecière, il se munit d'un croûton de pain et d'une gourde de *schiedam*. Armé de sa carabine, il prend son essor, il grimpe aux sommets les plus élevés du voisinage; quelquefois même, il s'élève jusqu'au faîte de l'église de la Chapelle; là bravant la chaleur de midi, ou le vent du nord, Nemrod improvisé, il attend, il guette, il couve sa proie pendant des heures entières. Il ne jette pas étourdiment sa poudre aux moineaux, il ne tire qu'après avoir bien calculé son coup. Lorsque l'oiseau de malédiction est atteint par le plomb meurtrier, rien ne peut se comparer à la joie du brave homme; il descend de ces régions élevées, plus fier que César des hauteurs du Capitole, et court offrir sa victime encore chaude et palpitante à la société de *Schutter-hof* ou de la *Granaat*, qui la conserve, qui l'empaille, qui l'expose dans la salle de ses réunions sous un immense globe de verre, et décerne à l'heureux triomphateur une couronne de feuilles de chêne, en cuivre peint, doré, vernis, comme un gage de son estime et de son éternelle reconnaissance.

Bien des gens riront peut-être de cette passion naïve: ils rient bien de l'affection des vieilles filles pour leur angora, leur azor ou leur perruche, sans songer qu'elle fait souvent l'unique charme d'une existence triste et décolorée! Parlez à ces railleurs de nos *sportsmen* indigènes, pâles copies d'un type essentiellement britannique, parlez-leur de ces gens de noblesse et de finance, qui, pour complaire à leur vanité, risquent sans pitié la vie de leurs chevaux et de leurs jockeys; ajoutez que l'on gaspille les fonds du budget en haras, en courses, en récompenses, dans le but de propager des quadrupèdes d'une fastueuse inutilité, ils n'y verront rien à reprendre. Mais passer ses jours à élever des bisets, n'y a-t-il pas là de quoi mourir de honte?...

(1) Pigeons culbutants.

Digitized by Google

Nous venons de prononcer le mot de courses: ceci nous rappelle que les amateurs de pigeons ont aussi des concours d'un genre moins périlleux, mais d'un intérêt aussi palpitant que les luttes de l'hippodrome. Après avoir fait trois fois le tour de l'arène, vos coursiers, ô gentlemen riders, n'arrivent au but qu'essoufflés, couverts de coups et de blessures; les nôtres reviennent, sains et saufs, d'un voyage de soixante et dix lieues accompli dans l'espace de quatre heures. Certes, nous ne prétendons rien enlever au cheval de ses nobles qualités, de sa riche encolure, ni de la prestesse de ses fuseaux d'acier. Mais le pigeon n'est-il pas gracieux comme lui? comme lui n'a-t-il pas des formes pleines d'élégance? Et puis quelle richesse de plumage! quelle douceur et quel charme dans le naturel! Vous aurez beau faire enfin, le cheval de course sera toujours un animal de luxe. Un pigeon, c'est un objet d'amour.

Il est en Belgique une cité belle, grande, riche, célèbre à plus d'un titre, et dont les habitants paraissent surtout affectés de l'innocente manie qui possède M. Hermans; c'est Anvers. Bruxelles, Gand, Liége, Verviers ne viennent qu'en seconde ligne. Dans toutes ces villes il existe des sociétés particulières fondées dans le but de propager et d'améliorer la race des pigeons voyageurs.

Dès que le printemps a ramené la saison des concours, on voit chaque soir les plus zélés amateurs assemblés dans leur local, gravement attablés devant leur *kaper*, des cartes vieilles et noircies en main, fumant leur pipe, jabotant et buvottant entre eux.

Quelquefois la partie de *smoze-jas* ou de *klover-jas* s'interrompt subitement; les gestes des joueurs s'animent, leurs faces s'empourprent; la querelle ne se clôt que par un pari entre les deux principaux orateurs. Le jeu n'est pour rien dans la discussion: il s'agit tout simplement de la supériorité d'un pigeon sur un autre.

Tantôt ces gageures consistent en une vingtaine de bouteilles d'*half en half*, tantôt en un souper copieux et bachique. Voulez-vous avoir une idée des habitudes et du caractère flamands? tâchez d'assister à l'un de ces repas. Dans une salle assez basse est dressée une longue table, aux quatre bouts de laquelle des chandeliers élèvent leurs pyramides de bois sculpté. Là rien ne brille d'un éclat factice: les convives se carrent sur de modestes siéges, les assiettes et les couverts sont en étain, mais étincelants de propreté. Point de porcelaine de Sèvres, point de verre délicatement taillé; la nappe, d'une blancheur et d'une finesse remarquable, semble seule être un objet de recherche. Une servante haute en couleur, barbue quelque peu, remplit les verres et sert les pièces de résistance: les rôts sont succulents, les poulets viennent de la Campine. En général, les convives ont le verbe haut, le rire épanouissant et gaillard, et comme ils font honneur au repas, ils ne se retirent souvent que d'un pied titubant, l'esprit légèrement troublé par les émanations de la liqueur nationale.

Ce ne sont là que des défis entre de simples amateurs. De leur côté, les différentes sociétés fournissent à leurs membres l'occasion de se distinguer; les plus remarquables concours de ce genre sont ceux qu'une société particulière offre indistinctement à tous les colombophiles et à toutes les autres sociétés du royaume. Deux mois à l'avance, un programme, écrit en belle coulée, magnifi-

Digitized by Google

quement encadré, est suspendu dans la salle du cabaret: il fait connaître les récompenses, le lieu de départ, toutes les conditions requises pour entrer en lice. Au jour fixé, tous les concurrents envoient leurs pigeons *numérotés* au local de la société, qui se charge de les faire parvenir à leur commune destination. Un homme de confiance, commis à la garde des oiseaux, part muni d'instructions précises. Arrivé dans la ville étrangère, il se fait assister dans ses fonctions par un magistrat qui revêt les pigeons du sceau communal, dresse un procès-verbal en forme, par-devant témoins, et lâche enfin les coursiers ailés dans les plaines de l'horizon.

A la même heure le cabaret d'Anvers ou de Bruxelles, où les oiseaux doivent être apportés dès qu'ils arrivent au colombier domestique, prend peu à peu une animation extraordinaire; la salle enfumée se remplit de spectateurs et d'amateurs impatients.

Dans cette foule bizarre vous rencontrerez deux personnages qu'il faut bien se garder de confondre avec les véritables amateurs. La manie de ceux-ci est tout-à-fait désintéressée; ceux-là ne connaissent d'autre mobile que l'intérêt et l'égoïsme.

Le *marchand de pigeons* est reconnaissable à sa face rougeaude, à ses épaules robustes, à ses allures populaires. Un poing sur la hanche, il tient dans un coin de sa bouche une pipe noircie en terre cuite, d'où s'échappent à intervalles mesurés des bouffées de tabac détestable.

Près de lui un monsieur fume un cigare de la Havane d'un air quasi dédaigneux? Quel menton étagé! quel ventre rebondi! quelle attitude de pacha! C'est *l'entraîneur de pigeons*. A ses yeux, l'oiseau d'Amathonte n'est plus qu'un innocent croupier. Jouant et spéculant sans cesse, cet homme a imaginé les messagers discrets et les estafettes ailées, tout un service de poste à travers l'espace. Il lui importait de connaître, avant tout le monde, les nouvelles qui influent sur le cours de la rente. Ce moyen il l'a cherché, il l'a trouvé, il l'emploie. Les révoltes, les victoires et les défaites, la naissance et la mort des princes, tous les événements qui renversent ou consolident un État, aboutissent à son colombier.

Cependant à l'autre bout de la salle vous remarquerez un gros petit homme dont la mise a quelque chose de cérémonieux et de solennel; distrait et préoccupé, il tient une pipe entre ses dents, mais elle s'éteint par degrés; un litre de faro se dresse devant lui sur la table, mais l'énorme verre ne se désemplit pas. L'inconnu se lève, se rassied, s'agite sur sa chaise, il court à la fenêtre, il regarde dans la rue d'un air effaré... Rien! Il revient à sa place; à peine s'y retrouve-t-il qu'il s'en retourne coller sa face blême sur les carreaux de vitre... Rien encore! Pourtant l'heure du retour approche, elle vole, et les soucis, les espérances, les funestes pressentiments la précèdent.

Enfin un cri, suivi d'un brouhaha général, se fait entendre dans l'intérieur du cabaret.

— Le voilà! le voilà!

Un commissionnaire entre, essoufflé, tout en nage, un panier sous le bras. Ne croyez-vous pas voir le soldat d'Athènes annonçant la victoire de Marathon? On l'entoure, on se coudoie; chacun se presse autour de la corbeille où doit être

Digitized by Google

déposé l'oiseau vainqueur, quand tout-à-coup notre gros petit homme fend vigoureusement les groupes en beuglant d'une voix de stentor :

— *T'is de myne! t'is de myne!*

Et l'on entend la voix d'un gamin qui engage le colloque suivant avec un de ses camarades séparé de lui par la foule : — Hé! Pie! Pie! — Quoi'squ'y a do, Jeff? — Viens une fois ici. — J' sais podekke pas! Y sont là si tant à stamper leurs nez autour qui m'empêchiont de passer... Est-ce que t'a reluqué el pigeon? — Oui! Y z'appartient à celui-là qui demeure su'l place des Wallons, tu l' connais bien, Pie? — Gotteneire, c'est à menherre Hermans! viva, menherre Hermans!

C'est lui en effet, c'est le brave et loyal compère dont le cœur paternel s'est élancé à l'aspect du messager et qui n'a pu maîtriser les transports de sa joie frénétique.

Ce jour-là, admirez-le dans la rue, lorsqu'il sortira; quel visage rayonnant! quel air de triomphe! quelle joie innocente! comme il marche d'un pied léger! Les rues ne se sont jamais montrées à lui si belles ni si animées. Il passe; tous les regards lui semblent attachés sur sa personne, et son front se redresse avec orgueil. Il songe que demain son nom brillera dans la gazette à la tête de ses rivaux jaloux, et son cœur se gonfle délicieusement dans sa poitrine. Il rentre dans son logis où il embrasse sa femme, qui le regarde faire, d'un visage ébahi. Il veut lui parler; chaque fois que sa bouche s'ouvre, l'émotion lui coupe la parole; il s'arrête, il se tait. Cependant une impatiente curiosité se lit dans les yeux de madame Hermans... il lui montre d'un air souriant, avec un geste expressif et tendre, le panier d'osier, son pigeon, sa médaille. Il faudrait être de marbre pour ne pas comprendre.

GABRIEL DE STEENBERGHEN.



Digitized by Google



LES MAROLLES ET LES MAROLLIENS.

TYPE BRUXELLOIS.



La population de notre belle capitale qui, au premier coup d'œil, semble être homogène et jetté dans un seul et même moule, se compose cependant d'aggrégations multiformes et de natures bien diverses. Comme Édimbourg et Paris, Bruxelles a conservé sur sa physionomie quelques verrues du moyen âge, quelques vieux restes de la franc-bohême et de la truanderie, que toute l'eau lustrale de la civilisation n'a pu lui enlever. Ces francs-mitoux, ces sabouleux de notre siècle de lumières, ne disparaissent devant le progrès social, que comme les bêtes fauves de l'Amérique devant le défrichement; ce n'est qu'en abattant leurs tanières lézardées et morbifiques, en démolissant leurs vermineuse fourmillières où grouillent au soleil, à l'ombre des guenilles paternelles, une cohue d'enfants effrontés, loquetoux, mal peignés et morveux, de femmes squalides et débraillées, ce n'est enfin qu'en y jetant l'air et le soleil à flots, qu'on nettoiera le sol de ces immondes débris d'une civilisation perdue.

Bruxelles se compose de fait de plusieurs colonies étrangères qui semblent y être venues à diverses époques planter leurs tentes et y importer leurs mœurs. Le berceau de la cité, ou le bas-quartier de la ville, contient la population flamande pur sang, et qui n'a été que peu mélangée avec les races et les mœurs étrangères. Là tout porte l'empreinte d'un autre siècle: usages, probité, manière de vivre.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Les modes même ne s'y glissent qu'en déguisant leur origine française. Le pantalon à sous-pieds y est encore considéré comme une monstruosité hardie. On s'y lève à cinq heures, on y dîne à midi, on s'y couche à dix heures. Les exercices religieux y sont observés avec rigueur. Le mariage y est toujours un sacrement. La vie d'estaminet y est large; le cigarre réprouvé comme objet de luxe. L'antique propreté flamande y rayonne de tout son éclat, les cabinets de lecture y sont inconnus au grand avantage des parents, qui ignorent ainsi les nerveuses dépravations des Antony bourgeois qui plus loin font de la tenue de livres en blasphémant contre la Providence. Tout enfin, dans cette calme et bénoite région travaille, économise, vit en paix et dans la plus profonde ignorance des monstruosités commerciales, morales et conjugales, qui troublent la Babylone du quartier de la Monnaie et la Gomorrhe de la Montagne de la Cour.

Franchissez les quelques pas qui séparent la Place de l'hôtel-de-ville du quartier opulent et populeux du Marché-aux-Herbes et de la Monnaie, vous abordez une autre civilisation, vous quittez le dix-septième siècle pour entrez de plein-pied dans le dix-neuvième. Habitations, usages, modes, goûts, tout se ressent du clinquant de notre époque. Vous êtes dans les domaines de l'industrie, du commerce, de l'agio, de la faillite perfectionnée; vous êtes sur les terres de la bête apocalyptique appelée *commandite;* vous avez le pied dans la forêt de Bondy appelée *Bourse;* vous êtes en pleine civilisation, mettez vos mains sur vos poches!...

Remontez vers la partie supérieure de la cité, un autre aspect s'offre à vous. Vous avez passé de la colonie flamande dans la colonie française; voici que maintenant vous vous trouvez dans une sorte de Champ-d'Asyle polyglotte où, dans quelques années d'ici, l'anglais sera la langue nationale. Par une belle matinée de juillet, vous pourriez croire que *Bond-street* ou *Regent-street* viennent d'émigrer et de transporter leurs théières, seuls pénates de la vieille Albion, dans le quartier du Parc. Chiens, équipages, habits, tout est britannique. Les voiles, les guêtres et les grooms abondent. Vous êtes dans le quartier de l'aristocratie, des ambassadeurs, des douairières à épagneuls, des médecins fashionables, des chargés-d'affaires, des dentistes progressifs.

Traversez la rue de la Régence, les Sablons, la rue des Minimes jusqu'à l'église de ce nom, un monde, que dis-je: trois siècles et deux civilisations vous séparent de ce que vous venez de voir. Langue, mœurs, habitudes, tout est nouveau, tout vous frappe par une physionomie d'étrangeté inouïe. Vous êtes dans la Bohème bruxelloise, sorte de Cour des Miracles, de grande truanderie oubliée au milieu du progrès général, comme un débris d'architecture moyen-âge au milieu de nos constructions modernes. Ne cherchez pas à comprendre la langue qu'on y parle, car à moins d'être un linguiste approfondi, vous vous perdrez dans ces mots hybrides, semi-romans, semi-tudesques, sorte de parler macaronique, qui déroute l'analyse et les radicaux, et dont l'imprévu, le pittoresque et les allures nonpareilles attendent un autre Restaut pour en faire la grammaire.

Les rues de cette Salente de gueux, ou pour mieux parler, les ruelles, sont de longs boyaux noirs et boueux, dans lesquelles le soleil craint de salir ses rayons. Au centre coule une sorte de Styx fangeux entre deux rives de pots cassés, de trognons de choux, de chiens rongeant des charognes, et d'enfants pittoresquement accroupis

Digitized by Google

sur des amas de cendres. De chaque lucarne des bouges composant cette nauséabonde colonie, sort un bâton maintenu par deux ficelles sur lesquelles pendent toutes les guenilles patrimoniales. Des linges pourris, de vieux langes, les haillons trouvés dans la succession des gueux de tous les pays, depuis Lazarille de Tormes jusqu'à Chodruc Duclos, figurent sur cet étendoir, à l'ombre duquel grouille et fourmille un peuple hâve et famélique. Entrez dans un de ces chenils, ce ne sont que pots fêlés, qu'assiettes rompues, que meubles boiteux, tristes victimes des discussions conjugales. Les murs y suintent je ne sais quelle lèpre noire et fétide. De petits jardins, bordés de buis et plantés de grands tournesols, qui tendent leurs maigres cous vers un avare soleil, prouvent les goûts champêtres de cette population. Dans de vieux pots ébréchés vivotent quelques giroflées qui fleurissent, tant bien que mal, sur le rebord des fenêtres, entre des bas troués et des simulacres de chemises appendues pour sécher. Une petite cage, habitée par un pinson aveuglé au moyen d'un procédé barbare, pend à un clou à côté de la porte sur laquelle se tient presque toujours une Euménide tricotant des bas ou des camisoles de laine, avec une prestesse et une indépendance d'esprit qui la fait ressembler à un automate en jupons. Le costume de ces femmes est quasiment le même : une jupe de laine sur laquelle descendent de flasques appas, un mouchoir rouge ou bleu, qui ne couvre que la chemise et tient à la fois lieu de robe et de casaquin. Cette toilette, déjà fort succincte, supprime encore les bas qui n'apparaissent que les dimanches ou dans les grandes occasions; les bras et les jambes de ces femmes semblent appartenir à quelque race de peau-rouge de l'Orénoque, dans la tête seule se retrouvent quelques linéaments européens. Si d'aventure, vous traversez, par une belle soirée d'été, ces rues infréquentées et inhospitalières, pour Dieu! dépouillez-vous de tout ce qui pourrait vous donner l'air d'un flâneur, vaguant en observateur. Les quolibets, les injures, les enfants, les trognons de salade et les chiens, pleuvraient, courraient, aboyeraient après vous, et pour peu que vous portiez un chapeau blanc, vous n'en sortiriez pas sans quelque notable avarie; mais si vous n'avez sur vous rien qui éveille trop l'attention, promenez-vous vers les huit heures du soir, après l'heure du travail, par les rues de l'Épée, du Bourreau, du Faucon, du Renard, de la Rasière, des Voleurs, du Rat-Mort, et par l'extrémité de celle des Marolles, qui aboutit au boulevard, et vous jouirez d'une magnifique vue rétrospective, d'une Cour des Miracles au seizième siècle.

Chaque seuil de porte est envahi par une ou plusieurs femmes qui caquetent, tricotent, se tisonnent les cheveux au moyen de leurs grandes aiguilles, appliquent de temps en temps une claque à l'un de leurs marmots qui barbottent dans le ruisseau, sans que leur travail ou leur caquet s'en interrompe d'un instant. Des hommes enguenillés de la façon la plus pittoresque et couverts de flocons de coton cardé sont assis à côté de leurs femelles et fument dans ces courtes pipes, appelées *brûle-gueules* en style de caserne. Les chiens, les enfants, les chats et quelques poules étiques se partagent le ruisseau avec une concorde digne de l'âge d'or. De toutes les maisons partent des voix enrouées, chantant la chanson en vogue avec des variantes littéraires et des hardiesses musicales à faire trembler. Sur l'une ou l'autre porte, une femme, tenant à la main quelque pot ébréché,

Digitized by Google

jacasse depuis deux heures et raconte comme quoi son œil gauche de noir est devenu bleu, sans songer que sa longue absence pourrait lui compléter cette teinte avant peu. Des filles à l'air hardi et provocateur vous toisent effrontément, tandis que les hommes vous regardent avec une insolence mêlée de défiance! — Ne les narguez pas! ils connaissent à fond toutes les finesses de la gymnastique populaire, et vous vous releveriez dans le ruisseau, sans trop savoir comment vous y êtes arrivé.

C'est surtout la veille des fêtes paroissiales qu'il faut visiter ces rues. Alors tout change, on lave les guenilles et les vieux drapeaux; à chaque maison un homme ou une femme, ayant à côté d'eux une casserole, une assiette ou tout autre vase plus pittoresque rempli d'eau de chaux, recrépissent, badigeonnent, peignent du mieux qu'ils peuvent leur chenil, dont peu de propriétaires ont jamais reçu un sou de loyer. Le ruisseau lui-même est plus limpide, et sur ses côtés se montrent, riches et parés, des parterres artificiels, saupoudrés de rouge de briques et couverts de fleurs plantés quelquefois avec goût. Sur votre tête pendent des caissons en papier contenant deux chandelles et couverts de légendes qui sont invariablement celles de *Jean de Paris*, de *Fortunatus*, du *Juif-Errant*, de *Joseph en Égypte*, auxquelles depuis quelques années on a joint celles de Napoléon, passé dans le peuple à l'état le plus complet de mythe historique. Ces caissons sont peints toujours par quelque artiste du quartier qui y jouit de plus de réputation que Dekeyser à Anvers. Quelquefois des poëtes locaux accolent leur poésie à cette peinture, et Dieu sait que la peinture ne fait pas pâlir la poésie!

De distance en distance, des reposoirs assez coquettement ornés et pour lesquels les plus pieux ont été quêter fleurs et dentelles, s'élèvent gardés par des enfants débarbouillés non sans peine et qui sont les Éliacins de ces autres arches saintes. Le temps qu'il fera à l'heure de la procession est l'affaire générale. Un nuage crevé mal à propos peut ruiner la communauté, qui exploite les passants avec une tenacité qui ferait ouvrir l'escarcelle au plus ladre. Des couronnes de papier, de lames de verre et d'œufs colorés achèvent la toilette de la rue qui, aux yeux des habitants, éclipse pour ce jour, la rue Royale et la rue de la Loi! Quand arrive la nuit, on plante des chandelles dans les parterres autour desquelles se forment des rondes gaies et animées. Les caissons s'illuminent et montrent à tous les yeux leurs magnifiques peintures et leurs non-pareilles légendes, dont voici quelques échantillons traduits de français en lanternois à l'inverse de Panurge :

JOSEPH FAIT COURIR DERRIÈRE SES FRÈRES QUI ONT COURU ENVOIE AVEC SON GOBELET D'ARGENT.

JOSEPH DEMANDE A RUBENS, QUOISQU'ILS ONT FAIT DE LEUR AUTE FRÈRE.

JEAN DE PARIS EST QUITTE EN BAS DE TOUT SON ARGENT.

Nous nous arrêtons, les bornes de cet article ne nous permettent pas de reproduire ici toute cette ébouriffante littérature qui nous a fait passer de si joyeuses soirées. Chacun pourra compléter ces légendes à la prochaine kermesse de Saint-Laurent, de Notre-Dame-au-Rouge et des Marolles, auxquelles nous revenons.

Le Marollien n'est ni Français, ni Flamand, ni Wallon, tout en tenant cependant de cette triple origine, dont on retrouve des traces dans son langage, vraie mosaïque de vocables empruntés à toutes les dominations qui ont pesé sur

Digitized by Google

la Belgique, y compris l'Espagne, dont il a gardé une foule de mots. Le Marollien se distingue de l'habitant des autres quartiers de la ville par son affection pour son langage ; il ne parlera flamand qu'à son corps défendant, et croirait déroger si on lui faisait l'insulte de le prendre pour un Français.

La mise ordinaire de l'habitant des Marolles est pour la semaine, la blouse, ouverte par devant, un gilet et une cravate de couleurs tranchantes, telles que le jaune, le vert ou le rouge. Une casquette posée sur l'oreille avec un chic particulier ; un déhanchement d'épaules qu'il prend pour le *nec plus ultrà* de l'élégance, contribue à lui donner cet air rageur et *casseur* qu'il affectionne par dessus tout. Un pantalon large de printanière rayé de bleu et de blanc l'été, de molleton l'hiver, compose sa parure de travail. Presque toujours il est employé dans une filature de coton, dont les mortelles influences lui donnent un air hâve et amaigri. Une monstrueuse chique de tabac lui gonfle la joue, où apparaît un bout de favori taillé en queue de lapin.

Les dimanches, la chrysalide devient papillon. Une vaste et ample redingote bleue lui bat les talons, un gilet boutonné droit laisse passer une monstrueuse rosette de cravate. Un pantalon ample descend sur des souliers bien cirés. Le chapeau et la coiffure à eux seuls ont de quoi désespérer un artiste par leur dandysme de ruelle, leur élégance de carrefour. C'est un chapeau comme on n'en voit guère, comme on n'en voit plus : large du haut, s'amoindrissant vers le milieu, et renflé sur les bords qui sont toujours outrageusement retroussés et pour ainsi dire collés sur la forme. Quant à la coiffure, celle du Marollien dédaigne toutes les modes qui ont bouleversé si souvent nos têtes ; il méprise les cheveux à la mal-content, qu'il intitule Dieu sait comme ! et ceux à la jeune France, qu'il appelle Saint-Simonien. Sa coiffure à lui, se compose d'une boucle massive, bien imbibée de blanc d'œuf ou de sain doux qu'il colle sur sa tempe la pointe en l'air, à peu près comme les accroche-cœurs de nos femmes ; le restant des cheveux est rabattu sur l'oreille et plantureuse nent saturé de pommade sur le choix de laquelle il se montre du reste fort peu difficile. A ses oreilles brillent des boucles d'oreilles, quelquefois en or, le plus souvent en argent ou en étain. Sur le pantalon pend un large ruban à rosette, soutenant une clé de montre en cornaline, qui est pour le Marollien ce qu'est le cachemire pour l'actrice. Sa toilette se complète par un jonc d'un sou, dont il frappe en marchant sa botte ou les plis flottants de son pantalon. Mettez à ce dandy de la rue de la Rasière une fleur à la bouche, arrondissez-lui les épaules qu'il jette tour à tour de droite à gauche ; faites-lui passer de temps à autre la paume de la main sur son immense *krolle* qu'il maintient à grand renfort de salive de tabac ; laissez flotter sur des bas bleus les immenses pans d'une redingote, faite par un tailleur fabuleux, et vous aurez le type du lion des Marolles, du Lauzun des bals de la rue du Renard, de la Terre-Neuve et du Jardin-Rompu.

Nous avons parlé des bals ; c'est là surtout qu'il faut étudier le Marollien, car c'est là seulement qu'il déploie à l'air ses grâces et jouit de ses plus beaux triomphes. En France, la danse n'est plus un plaisir pour le peuple, c'est un acte d'opposition contre l'autorité et le préfet de police. On n'y danse le *cancan* et tous ses dérivés que pour faire enrager le municipal, gardien des bonnes mœurs et chargé de modérer la gymnastique lubrique des danseurs. Ce ne sont plus des bals, mais

Digitized by Google

des priapées antiques, transplantées en plein dix-neuvième siècle. Dans notre bonne Belgique, le peuple danse pour danser, pas par amour de l'art, et le gendarme ne figure à la porte, que parce qu'une fête sans gendarme serait incomplète. Or, il faut voir le Marollien se dandinant sur les hanches s'approcher d'une jeune ouvrière et lui dire avec ce ton et cette voix que rien ne peut traduire : Mademoiselle si tu es pas engagée, voulez-vous me faire le plaisir de danser une fois avec moi ? — Monsieur je suis pas disponible. — Y a pas d'affront, mademoiselle. - Et le danseur cherche une autre partner. Une fois en place, le Marollien se souvient qu'il est *prévôt* de danse, il boutonne sa redingote à sous-pieds et se pose en attendant un *cavalier seul*. La mesure arrivée, il part et débute par un *flikker* (entrechat) à toucher les quinquets, puis il danse comme lui seul sait danser, il a autour de lui d'autres *prèvôts*, ses rivaux qu'il vient éclipser, il se livre tout entier, les entrechats se succèdent avec rapidité et c'est encore par un *flikker* à cinq battements qu'il retombe auprès de sa *couyère* (diminutif de *particulière*) à moitié pâmée d'admiration. Quelquefois une conversation s'engage dans les temps de repos.

— Mais dites donc Jef, toi t'es un gaillard qui est bien appris en français.

— Ça c'est pas pour m'esbrouffer, mais mes parents m'ont bien éduqué et je parle français contre tout l'monde.

— Tu sais bien qu'il y a une chanson qu'on chante ous qu'y a :

Et le murmure des ruisseaux
Et le chant des oiseaux.

je comprends pas bien le premier verse.

— C'est justement mon *lyf-stuk* que vous me parlez ; le murmure des ruisseaux, c'est les katjes qui roulont dans l'beek.

Un chassé-huit emporte le reste de la conversation, mais nous allons retrouver notre héros à sa table où il s'abreuve largement de faro.

— Toi ! dit un autre de ses camarades, t'as joué la comédie !

— Oui, moi j'ai joué la comédie et avec un fameux gaillard encore, avec M. Talma. J'étais un soir à la Lunette à la place de la Monnaie, à boire pour trois *cents*, lorsque je vois venir M. Dubus, qui joue aussi la comédie, y m'dit comme ça : bonjour Jef, — je dis merci, et votre santé M. Dubus, je vois que ça va bien, voulez-vous faire raison. On parle de toutes sortes, tout d'un coup y m'dit : Jef, veux-tu gagner vingt-cinq cents ce soir ? — Avec plaisir, que je réponds, M. Dubus, quoi qu'il faudrait bien faire ? — C'est pour jouer la comédie ce soir. — Allons, allons, vous m'contez des *flauskes* que je lui réponds. — Non, c'est la pure vérité qu'y dit. — Mais qu'est-ce que je dois faire, M. Dubus, je dis comme ça, moi j'ai jamais joué la comédie. — Tu n'a rien à faire, dit M. Dubus, tu vas venir avec moi, on t'habillera en général, tu auras des soldats derrière vous et tu me suivras, quand j'entrerai et quand je sortirai. — Ça va, je dis comme ça. Nous s'en allons, on arrive au théâtre ; de ma vie, monsieur ! j'oublierai ça. Y avait là des femmes qui étions mises tout ce que tu peut voir de beau ! avec des jupes qui venaient jusqu'au genou et qui faisaient des flikkers qu'on voyait tout ! Je mont l'trap avec M. Dubus, on m'donne un habit qui boutonnait par en arrière, et puis une petite jupe comme les Écossais, avec un grand casque de pompier, puis on met du rouge sur ma figure, enfin je

Digitized by Google

descends, M. Dubus me dit : Jef suivez-moi toujours et faites comme moi.—J'entre sur la comédie, M. Talma était empêché à parler à un autre, y disaient toutes sortes de bêtises, moi j'étais toujours fixe à mon poste. Tout d'un coup y vient sur moi avec un air tout fâché et m'dit : Ambassadeur d'un roi parjure, quoisque tu viens faire ici. —Ça n'était pas bien de m'faire un affront comme ça devant l'monde. Je bisquais comme tout, y vien encore une fois me dire : Sortez de ces lieux, ça veut dire : fichez le camp, alors je m'ai fâché. M. Talma j'li dis comme ça, je suis un honnête garçon, M. Dubus m'a dit que j'aurais vingt-cinq cents pour jouer la comédie, si j'aurais su que ça te ferait pas plaisir j'aurais pas venu. J'ai pas besoin de vot' comédie, allons fourt! tu m'attraperas plus M. Dubus. Là-dessus je m'en vas, je remonte l'trap que j'étais tout mon haleine dehors, je m'ai rhabillé. Mais voilà-t-il pas que dans la salle tous ces muscadins riaient comme tout, et M. Talma aussi riait comme un fou et m'a fait donner cinq francs pour moi. Depuis ce temps-là j'ai plus eu d'envie de jouer la comédie.

Le Marollien est essentiellement de l'opposition en politique, bon patriote, et s'intitule : *garçon de l' grosse pompe*.

Le quartier des Marolles est aussi essentiellement remuant et porté à l'émeute. Aux jours des troubles politiques, vous voyez sortir de cette terrible colonie des flots de femmes, d'enfants, d'hommes, pour lesquels l'émeute est une fête non prévue par le calendrier. Mais encore ici il y a plus de curiosité populaire que de mauvaises passions. Un mot ramènera ces hommes dans le devoir, ils se redresseront devant les baïonnettes et les sabres. C'est notre faubourg Saint-Antoine et notre faubourg Saint-Marceau, qui aime l'émeute en artiste, pour le bruit qui s'y fait et les carreaux qui s'y cassent.

Nous avons dit que le langage de ce quartier offre des étrangetés bien faites pour exercer la patience d'un linguiste. La langue de Jean de Meung, du roman de la Rose, y coudoie le patois rouchi et wallon. Le flamand s'y trouve mêlé dans une assez forte proportion. Quelques mots espagnols s'y rencontrent dans les phrases :

C'est un *abladoer* (*hablador* parleur, par extension blagueur.)

Il a joué *scampavie*.

Quant à la syntaxe de cette langue, elle déroute les plus habiles; nous avons cherché à en donner un aperçu dans cet article; on pourra en juger encore par l'épisode et les fables ci-dessous :

El Sprinkaut et el Formi.

El Sprinkaut, k'avait chifflé l'entière été se trouva bramant dans les loques quand l'hiver fut arrivé. Il alla klopper à l'porte de l'Formi s'gebuer (1) pour lui demander des betjes à prêter. — Oui, mais l'Formi est pas fort pour prêter, s'moejer est van geven gesterven. (2) — Quoisque tu faisais donc, qu'elle dit com' ça au Sprinkaut, pendant l'été quand nous aut' on toukait com' des malheureux? — J'chifflais,

(1) Sa voisine.

(2) Jeu de mots intraduisible sur *geven*, — donner, et *geuven*, goujons — dont le sens est que sa mère est morte pour avoir trop prêté, en d'autres mots pour avoir avalé trop de goujons.

Digitized by Google

dit l'Sprinkaut, pour les ceusse qu'allions promener au boulevard et hors de l'ville. —Ah! tu chifflais! qui dit l'Formi, eh bc! t'a qu'à faire des flikkers asteur pour t'chauffer pis que t'as pas fait un spourpot pou à l'hyver; qué gayard ça fait! t'a un vieux fil, mais y connaissons ces strekes-là nous aute. Tu vends des pékes fils, t'a froid, allo! allo! t'a fini; et là-deseur'i clache l'porte si fort fermée, que l'pauve Sprinkaut qu'était stampé su l'trap tombe avec es nez dans l'beck. Allons fourt! t'as qu'à chercher des betjes ailleurs.

Quetje Corbeau.

Quetje Corbeau
Sul tek d'un abre stampé
Tenait dans s'bek un pottekées
Quetje el Vos qui l'avait sentu là
Lui dit comme ça:
Godferdekke que t'es joli!
Sakerdouble que t'es beau!
Begot, si t' chifflot ressemble à t'kasaque
T'es un felle kadé, allé.
Là-deseur el Corbeau était si bien aise
Que c'était pas pou dire,
Et pou montré s'beau chifflot
Il ouvre s'gueule tout large ouvert,
Vla l'kées qui tombe al terre.
Quetje l'Vos met s'pat dessus li,
Et li dit:
Les ceusse qui vendions des pékes,
Vivons toujou des croutes de ceusse qui s'laissons
Attraper. — Pas faché s' pas?
El Corbeau était godferdekke si pouf,
Qu'il a donné s'parole que pu jamais i parlerait
Quand il aurait un kées as bek.

Les amours de Bette Cordyn et Tontje Cadé, ou les suites d'un orage.

Sul coin del rie del Rasière, dans une maison blanchitte en jaune, avec des pierres de bois à les-à-côtés del porte, y avait un joli fille qui démeurait chez s'père et s'mère, qui vendions des chabots et des espéceries; elle s'appelait Bette Cordyn, et tous les ceusses qui étions s'gebuere y voulions êtc es n'amoureux, quoique ça pourtant c'n'était que Tontje Cadé qu'était s'caprice; mais comme es père et es mère y n'voyons pas c'garçon-là volontiers, à cause de ce que s'sœur courait avec un gendarme, Betteke parlait seulement contre de lui quand y faisait brun par l'fernête du guernier.

Quique fois Tontje lui disait quesque ce sont do çà pour des ceusse qui venons toujours t'conter des dontjes? — Bah! disait Betteke, t'as besoin de savoir ça, tu seras toujours em 'cher ami — Quique fois aussi y z'allions les dimanches au *Mouton bleu* (1) et alors Betteke faisait accroire à s'maison qu'elle était invitée sur une

(1) Guinguette de la rue Haute.

Digitized by Google

tasse de café chez s'cousine, autrement elle aurait comme ça attrapé des claches.

Quand elle sortait elle mettait un' ceinture avec un 'blouke et es belles trek-mouche en tricot d'Barlin, alors elle disait à Tontje : prends garde de pas stamper dans l'béck, auterment tu vas spriter mes blanches bas tout plein d'mourasse et em mère m'donnerait ferme des calottes.

Un jour comme y zervenions du Vossegat, à iousque y z'avions été faire des flik-kers et boire un lit' d'alvenhalf, y rencontrions sul rie (rue) Haute Jef Braké, el pompier qui courait ses jambes dehors de s' culottes. Tontje crie : Jef ousque tu cours do com' ça? — Bé y brile (brûle) dit Jef. —Oé à iousqui brile do dit Tontje? — Bé al maison de Betteke dit Jef, j'vas chercher les sprites (de *spruyten*, pompes) qui sont pas cor veni. —Jesus van Marie! comment c'que ça est arrivé do dit Betteke?—Bé ta pas fremé les blaftures (volets) avant d'sortir, dit Jef, et com' ta l'heure il a tonné, l'orage est entré par un' vitte de papier, et va t'en que seulement à l'maison t'attraperas joliment des vive l'amour. (1) — Et là-desseur y s'met à courir tant qui peut.

Pendant ce temps-là el père de Betteke jurait comme un diable, et s'femme qui j'tait s'tête conte du mur, disait comme ça: Gar' fois! em matra, em payasse sont brilés; em ketel qui était m'gerief et toutes mes clikes et mes clakes sont volés! j'ai pu un gigot! God! God!

Oui, mais Betteke qui voyait tout ça del coin del rie, dit à Tontje : J'ose pu retourner à m' maison moi. —Non, non, dit Tontje, pisque tu sais travailler dans l'bobin et que moi j'suis sur un fabrik de coton, nous irons d'meurer quique part ensempe, en attendant qu'on s'mariera.

(1) Soufflets.

V. Joly.



Digitized by Google

ERRATA.

REMARQUE. Le lecteur est prié de vouloir rectifier une erreur grave qui s'est glissée dans un passage du *Représentant* (page 18, ligne 19). On y met au nombre des qualités requises pour être éligible à la Chambre des Représentants, le payement d'un cens électoral, tandis que la Constitution dit formellement : article 50, « pour être éligible il faut :

1° Être Belge de naissance ou avoir reçu la grande naturalisation;
2° Jouir des droits civils et politiques;
3° Être âgé de 25 ans accomplis;
4° Être domicilié en Belgique.

Aucune autre condition d'éligibilité ne peut être requise. »

Page 59, ligne 26. Le nom d'un des chiens de Juste-Lipse doit être écrit, selon le rapport de Miraeus *Zaphir* au lieu de *Zopyre*.

— 62, — 28, depuis le coucher du soleil, *lisez :* depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.
— 93, — 28, *lapsus liguæ;* lisez : *lapsus linguæ.*
— 154, — 3, laissé, *lisez :* laissées.
— 155, — 23, sociale susceptible, *lisez :* sociale qui soit susceptible.
— 150. — 10, avec son siècle, *lisez :* avec le siècle.
— 156, — 38, sybilles, *lisez :* sibylles.
— 157, — 19, concourrent, *lisez :* concourent.
— *Ibid.*, — 44, chauffrette, *lisez :* chaufferette.
— 159, — 4, sybille, *lisez* : sibylle.
— *Ibid.*, — 11, sybillin, *lisez* : sibyllin.
— *Ibid.*, — 17, sybilles, *lisez* : sibylles.
— 160, — 2, sybille, *lisez* : sibylle.
— *Ibid.*, — 22, dysraction, *lisez* : distraction.
— *Ibid.*, — 38, autour elle, *lisez* : autour d'elle.
— 167, — 5, *stilicidü,* lisez : *stillicidii.*
— 184, — 2, jetté, *lisez* : jettée.
— *Ibid.*, — 11, vermineuse fourmillières; *lisez* : vermineuses fourmilières.
— 185, — 15, quitter, *lisez* : quittez.
— *Ibid.*, — *ib.*, entrez de plein-pied, *lisez* : entrer de plain-pied.
— *Ibid.*, — 29, douiarières, *lisez* : douairières.
— 186, — 22, peau-rouge, *lisez* : peaux-rouges.
— 188, — 26, sain doux. *lisez* : sain-doux.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

